ANECDOTES ORIENTALES,

PREMIERE PARTIE,

Contenant les anciens Rois de Perse, & les différentes Dynasties Perses, Turques & Mogoles, qui se sont élevées successivement en Asie, jusqu'aux Califes & aux Sophis exclusivement.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

ON ne connoît guères ordinairement les Arabes, les Perses, les Tartares, que par les bons & les mauvais génies des *Mille & une Nuit*, & des ouvrages de cette nature. On peut même dire que ces sortes de lectures, qui, faites d'ailleurs avec attention, nous instruiroient assez bien des mœurs & des usages de ces nations, sont presque toujours abandonnées aux enfans qui n'en aiment que la féerie, & n'en retiennent que le merveilleux. Qui peut donc avoir jusqu'à présent empêché que l'on ne cherchât à connoître des peuples depuis si long-tems éclairés & polis ? Des peuples qui, situés sous un beau ciel, ont cultivé les premiers les sciences pratiques & spéculatives, les principes des lois & de la morale ? Est-ce prévention ? est-ce disette de monumens ? Peut-être nous trompons-nous : mais il nous semble que ces deux causes y ont également concouru ; ou plutôt que la premiere a entraîné la seconde. Cette prévention ridicule a pourtant son excuse : elle suit assez naturellement de l'effet que produit dans les esprits la lecture des écrivains grecs & latins, & des auteurs qui nous ont fait connoître l'histoire, en travaillant seulement d'après eux. Que l'on nous permette de le dire; depuis l'immortel Bossuet, jusqu'au sage & vertueux Rollin, ils sont tous dans les mêmes idées, ou, pour parler plus juste encore, dans la même ignorance à cet égard. Telle est souvent sur les meilleures têtes le pouvoir du préjugé & de l'habi-

tude ! Plein d'amour pour les Latins & pour les Grecs, dont il faisoit revivre l'esprit & les graces du stile, ce sçavant, ce laborieux, mais simple Rollin, s'étoit pénétré de leurs maximes & de leurs opinions. Comme eux, il appelle *tyrans* les roitelets de quelques bourgades de la Grèce; *impies*, les sages qui s'affranchissoient des erreurs de leur siécle; républicains *fiers* & *généreux*, ces assassins forcenés qui souvent servoient leurs haines particulieres, en affectant de venger leur patrie; & sur-tout, à l'imitation de ses modèles, il traite de *grossiers* & de *barbares* tout ce qui n'est pas Grec ou Romain. Aussi, & les gens éclairés sont obligés d'en convenir, a-t-on lu les trente volumes de cet estimable Ecrivain, qu'à peine on a une idée fondée sur l'histoire, qui convienne à nos mœurs, à notre gouvernement. Ce n'a été qu'avec le tems & à la lueur du flambeau de la philosophie, que le voile de cette premiere illusion s'est déchiré. La raison s'est fait entendre aux esprits justes, & sur-tout non prévenus. Ils se sont fait à eux-mêmes ce raisonnement si simple & si naturel : « Mais, si » je condamne les philosophes anciens de n'avoir » pas accordé leur confiance à l'ignorance & à la » folie de leurs contemporains, qui comptoient » leurs dieux par leurs passions; si j'applaudis » à la phrénésie barbare d'Armodius, d'Aristo- » giton, de Brutus & de tant d'autres; si je » méprise tous ceux dont je ne connoîtrai ni les » lois, ni les mœurs, ni les exploits, ni les ver- » tus, il faut donc que je devienne Polythéiste, » Parricide, & plus que barbare moi-même.» La conséquence révoltoit, on abandonna le principe. Cependant, pour ne nous en tenir qu'à ce qui regarde les Orientaux, ce qu'il a de dangereux avoit produit son effet. On s'étoit accou-

tumé à regarder ces peuples comme des hommes qu'il importoit peu de connoître. Cette prévention, jointe à la difficulté de leurs langues, nous a laissé manquer de matériaux. Nous n'avons guères en françois d'ouvrages étendus sur ces peuples, que la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, & l'histoire des Huns du sçavant M. de Guignes, si recommandable par sa vaste érudition, & plus estimable encore par les vertus de son cœur. On peut joindre à ces deux ouvrages quelques morceaux détachés, quelques traductions manuscrites qui se trouvent à la Bibliothèque du Roi, & quelques ouvrages en latin : c'est à peu près à quoi se bornent nos richesses en ce genre *. Les étrangers l'emportent sur nous à cet égard ; & beaucoup d'entr'eux se portent de bonne heure à l'étude des langues orientales : ils nous donnent même de tems en tems de magnifiques éditions des meilleurs auteurs arabes, tandis que chez nous on trouve à peine les caracteres de cette langue à l'imprimerie royale. Cependant, quoique nous n'ayons que peu d'ouvrages dans ce genre, encore ne les lit-on pas ; & l'on se prive ainsi de l'utilité & de l'agrément que l'on en pourroit retirer. C'est pour y suppléer, & pour rendre l'histoire de ces peuples plus facile à suivre, & plus agréable à lire, que nous avons redoublé de soins dans la rédaction de ces Anecdotes, dont le plan embrasse plus

* On sent bien qu'il ne conviendroit pas de placer à côté de ces ouvrages immortels l'histoire des Arabes de l'abbé de M***, qui, en altérant les faits, en estropiant les noms, n'a fait qu'une compilation infidèle ; ni les Lettres des Missionnaires, où les événemens sont présentés selon l'intérêt & la morale de leurs auteurs, &c.

d'objets qu'aucun des ouvrages que nous ayons nommés. Peut-être même ne sera-t-il pas hors de propos de rendre compte de notre travail, afin de mettre le lecteur plus à portée de profiter des avantages que nous cherchons à lui procurer.

1° Nous nous sommes un peu écartés de la forme suivie dans la rédaction des *Anecdotes* des différens Etats de l'Europe. Celui qui s'est chargé de ce premier volume, a cru qu'il étoit nécessaire de procéder pour l'histoire Orientale autrement que l'on n'avoit fait jusqu'à présent; parce qu'en voyagant, pour ainsi dire, dans un pays peu connu, il étoit indispensable d'en indiquer les principales routes, & d'y donner des points de ralliement sûrs & commodes. Tout le monde sçait ou est censé sçavoir l'histoire de France, d'Angleterre, d'Allemagne, &c. au moins a-t-on une idée des principales révolutions de ces Empires, des règnes les plus brillans de leurs princes, & des usages qui caractérisent le plus chacune de ces nations. Il n'en est pas de même, à beaucoup près, par rapport à l'histoire Orientale. Les noms des pays & des peuples sont tout au plus connus d'un certain ordre de lecteurs; leurs différentes Dynasties sont presque entiérement ignorées. D'où il suit qu'il nous a paru important de suivre en grand la marche générale de l'histoire, en se réservant de s'arrêter à tout ce qui pouvoit amuser ou instruire. Autrement, on n'auroit donné qu'une foule de petits traits détachés, sans liaison & sans suite, que le lecteur n'eût pu rapprocher faute de connoître les Dynasties auxquelles ils appartenoient, & n'eût guères pu retenir à cause de la difficulté des noms auxquels il n'auroit pas été

préparé. Cette méthode étoit d'autant plus nécessaire, que, dans la nouvelle *histoire de l'Asie, de l'Afrique*, &c. ouvrage estimable a beaucoup d'égards, on a passé légérement sur plusieurs Dynasties, à peine même indiquées, qui méritoient cependant d'être connues, & dont les détails nous ont fourni plus des deux tiers de ce volumes; & que d'ailleurs de long-tems, sans doute, on ne reviendra sur l'histoire orientale.

2° Pour suivre un ordre qui approchât le plus près possible de l'ordre chronologique, essentiel aux *Anecdotes*, après avoir, dans l'introduction, suivi dans leurs différentes branches les trois ou quatre grands peuples qui ont formé les Dynasties dont il doit être parlé, nous les avons rangés dans le corps de l'ouvrage, autant qu'il a été possible, sans couper la matiere, à l'époque de leur commencement respectif, & selon l'ordre des tems qui les ont vus naître. De cette double maniere de présenter les objets, il résulte un ensemble des révolutions qu'a éprouvées l'Asie, sous les différentes souverainetés qui s'y sont successivement élevées & détruites. Nous en exceptons cependant pour ce volume, la Chine, les Califes & la Perse moderne, qui, fournissant trop de détails, sont renvoyés aux volumes suivants.

3° Pour remplir dans toute son étendue le titre d'*Anecdotes Orientales*, nous n'avons rien emprunté des écrivains Grecs, pour les anciens rois de Perse. Ce que nous en ont rapporté ces auteurs, peut être vrai; mais, outre que leur témoignage est suspect, nous n'avons estimé de véritablement oriental, que ce qui est écrit par les Orientaux. D'ailleurs, ce qu'ils en ont dit se lit par-tout.

4° Nous avons apporté la plus scrupuleuse

attention à ſuivre & à rendre la prononciation orientale. Les gens véritablement inſtruits, ont toujours déſapprouvé la méthode aſſez généralement ſuivie d'écrire & de parler d'un peuple en défigurant ſes noms : n'eſt-il pas abſurde de faire l'hiſtoire d'une nation qui, en nous liſant, ne pourroit y reconnoître ni ſes ſouverains, ni ſes magiſtrats, ni ſes dignités, ni même ſon pays & ſes villes ? D'ailleurs, écrire de cette maniere une hiſtoire, c'eſt la rendre déſagréable à ceux qui ont vu le pays & étudié ſa langue, & nuiſible à ceux qui s'y tranſporteront, puiſqu'on leur donne des notions fauſſes, & qu'on leur apprend des noms qu'il faudra oublier. Il n'en eſt pas des noms propres & de certains mots techniques, comme du reſte de la langue : ils doivent être conſervés. Les Grecs avoient ainſi la folie de tout changer, de tout adapter à leur langue : auſſi n'entend-on rien à ce qu'ils diſent des Perſes, des Egyptiens, &c. lorſqu'on veut les rapprocher des auteurs nationaux. Nos auteurs modernes, qui écrivent en latin, ont depuis quelques tems ſecoué le joug du pédantiſme des écrivains du quinzieme & ſeizieme ſiécles, qui dénaturoient les noms, en voulant les latiniſer*. Pourquoi voudrions-nous habiller à la françoiſe des noms qui ne ſont rien moins que françois ; qui, malgré leur parure empruntée, n'en ſeront pas moins des noms étrangers ; & qui ſouvent ont, dans la langue à laquelle ils appartiennent, une ſignification propre, relative à quelque qualité

* C'eſt ainſi que l'on a dit *D. Interamnes*, pour M. d'Entragues ; *Grotius*, pour Groot, &c. M. d'Anville, dans ſes ſçavantes Cartes, eſt le premier qui ait oſé faire paroître les noms des lieux, tels qu'ils ſont.

perſonnelle, ou à quelque circonſtance intéreſſante ? Mais nous ne pouvons parler du ſoin que nous avons pris d'écrire les noms ſelon l'orthographe qui leur eſt propre, ſans exprimer ici le juſte tribut de reconnoiſſance que nous devons à M. le Grand, Interprète du Roi, l'un des plus ſçavans hommes de l'Europe dans les langues orientales, qui, pendant trente-huit ans de ſéjour en Turquie, en Syrie, en Egypte, n'a ceſſé d'étudier les langues turque, perſane & arabe, s'eſt rendu familieres leurs plus ſublimes poëſies, & s'eſt mis ainſi en état d'écrire ces mêmes langues avec toute la pureté & l'élégance d'un des hommes les plus cultivés de l'Orient; &, comme les mêmes noms ſont aſſez ſouvent écrits & prononcés différemment par les Turcs, les Arabes & les Perſans, ce qui apporte auſſi de la différence dans l'orthographe, nous avons déſigné dans la Table les noms de ces trois langues par les lettres majuſcules *T*, *A*, *P* *. Nous n'avons pas pouſſé à cet égard l'exactitude juſqu'à la rigueur; & nous n'avons pas mis les terminaiſons en *toun*, ſi commune en arabe, ni écrit *tatar*, au lieu de *tartare*, quoique ce dernier nom ſoit abſolument ignoré des Orientaux; c'eſt qu'il y a des circonſtances

* Pour ſentir le prix de cette ſorte de mérite, il ne faut que jetter les yeux ſur la nouvelle hiſtoire des Turcs, ouvrage élégant & fidèle, dont l'auteur délicat & philoſophe, mais ignorant le turc, a malheureuſement négligé l'orthographe des noms: enſorte que cet ouvrage, fait pour ſervir de modèle aux écrivains François, paroîtroit ridicule, à beaucoups d'égards, aux moindres copiſtes de Conſtantinople. Il faut eſpérer que ces corrections auront lieu dans une nouvelle édition.

où l'on doit respecter l'usage, lorsqu'il est universel.

5° Enfin, outre quelques courtes descriptions géographiques dans le texte, nous avons encore eu soin de mettre dans des notes tout ce qui pouvoit contribuer à rendre cet ouvrage utile & intéressant.

6° S'il nous est échappé, dans le corps de l'ouvrage, quelques mots orientaux un peu altérés, nous les avons sévèrement rétablis dans la table, ou relevés dans l'*Errata*.

TABLE
DES ARTICLES.

[*Cette Table nous a paru d'autant plus néceſſaire ; que la plûpart des Dynaſties dont il eſt parlé dans cet Ouvrage, ſont peu connues ; & que peut-être il en eſt pluſieurs d'elles que l'on ne s'attend guères d'y trouver.*]

SOUVERAINS EN PERSE ET DANS LES INDES.

SOUVERAINS EN PERSE ET EN SYRIE.

Autres Dynasties Arabes, Curdes & Persanes.

ANEC-

ANECDOTES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

L'ASIE eſt, ſans contredit, la plus conſidérable partie de l'ancien Continent. Elle s'avance du ſud au nord, depuis l'équateur juſqu'à dix ou douze degrés du pôle arctique; & , dans ce grand eſpace, on trouve depuis le peuple le plus policé, juſqu'au ſauvage le plus abruti. A l'occident l'Aſie avoiſine l'Europe dans une étendue de cinq ou ſix cents lieues; elle s'étend à l'orient juſqu'à la grande mer qui baigne les côtes de la Chine, & renferme les iſles du Japon.

Ses principaux ſouverains ſont, 1° le

Russe, qui la parcourt de l'ouest à l'est dans toute sa partie septentrionale; 2° le Contaisch & le Dalai-Lama, maîtres de la grande Tartarie, ou du moins de la Tartarie indépendante; 3° à l'orient, l'empereur de la Chine; 4° au midi, le Mogol & les petits rois de l'Inde; 5° le Sophi de Perse, au sud de la mer Caspienne; 6° enfin, le Turc, qui gouverne en despote la Natolie, la Syrie, le Diarbek, & protège l'Arabie divisée en Pétrée, Déserte & Heureuse.

Si, remontant jusqu'aux premiers siècles, on prétendoit donner quelque chose de certain sur l'origine de ces différens peuples, on courroit grand risque de se perdre; on seroit au moins très-sûr de s'égarer. Il suffira de rapporter ici en deux mots l'opinion commune, fondée sur l'Ecriture.

Quelque tems après la sortie de l'arche, la postérité de SEM se répandit de l'Arménie dans la Perse, & de la Perse jusqu'aux Indes & en Chine. Les descendans de CHAM peuplerent les parties méridionales: Chanaan donna son nom au

pays que l'on a depuis appellé Terre-promise, Palestine & Syrie ; Jectan se fixa en Arabie ; Misraïm, connu des auteurs profanes sous le nom de Ménès, fut le pere des Egyptiens. JAPHET ou JAPET occupa l'Asie-mineure, pendant que ses fils Gog & Magog remontoient vers le nord, d'où sont venus les Tartares que les Grecs appellent Scythes ; mais, comme il est impossible de suivre le fil de tant de générations, nous nous contenterons d'indiquer seulement ici les peuples dont il sera parlé dans ce volume.

Les premiers princes que nous connoissons en Perse, sont ceux que l'Ecriture appelle rois des Elamites, & que nous nommons avec les orientaux Pischdadiens, surnom donné à quelques-uns d'eux, & qui signifie *attachés à la justice.* Cette dynastie, qui ne finit guères que huit cents ans avant Jesus-Christ, est suivie des Kaïaniens, c'est-à-dire des *Géants*, métaphore par laquelle on entend *de grands rois.* C'est sous ces derniers princes que les Persans placent les histoires fabuleuses de quelques anciens héros, qui ressemblent assez à nos

Preux des romans de chevalerie. Tels ſont Caoüin, ſurnommé Rezm-Khnah, ou le chercheur d'aventures ; Keſvad, & ſurtout le fameux Roſtam, qui défit des monſtres affreux, & ſoutint des combats de trois ou quatre jours ſans diſcontinuité. Au milieu de toutes ces chimeres, on démêle cependant que ce fut le règne des guerriers, parce qu'alors on perfectionna les armes en Perſe, entr'autres les arcs ; d'où vient cette expreſſion encore en uſage dans le pays, Keman Kaôani, un arc kaïanien.

C'eſt à la fin de cette dynaſtie qu'Alexandre s'empara de la Perſe ſur Darab, le dernier de ſes rois. L'hiſtoire de ce héros & des Grecs qui lui ſuccéderent, ſous le nom de Séleucides, eſt mal connue des Orientaux, & laiſſe un vuide aſſez conſidérable. Il en eſt de même de celle des rois Aſchkaniens, qui ſont les Parthes des Grecs. A ceux-ci ſuccèdent les rois Saſſaniens, que les Grecs ont nommés Artaxercides, & dont l'hiſtoire nous conduit juſqu'aux Califes. On peut voir, dans les *Anecdotes Arabes & Muſulmanes*, les

règnes & la succession de ces pontifes-rois. Nous ferons connoître dans ce volume les différentes dynasties qui se sont élevées sur les ruines de leur empire.

Telles furent les Tahérites, qui se révolterent les premiers contre les Califes, & régnerent dans le Khorasan; les Soffarides ou Chaudronniers, qui leur succéderent dans le même pays, & devinrent plus puissans qu'eux. Après ceux-ci viennent les Samanides & les Dilémites: ces derniers prenoient encore davantage sur la Perse. Enfin les Bovides vinrent porter le dernier coup à la puissance du califat, releverent la gloire du nom Persan par l'abaissement de leurs ennemis & l'étendue de leur puissance. Cependant les Turcs & les Mogols s'étoient tour à tour emparé de la plus grande partie de l'Asie. Depuis ce tems, on ne voit plus de Perses former d'états florissans; on trouve seulement les Modhaffériens, les Tarbédaziens & les Ghourides.

Les révolutions causées en Asie par les Turcs ou Tartares, (car ils avoient une origine commune,) nous amènent à parler

de ces peuples & des Selgiucides qui en font partie, & qui formerent plusieurs branches considérables. Les uns, régnant dans l'Iram ou la Perse, étoient les plus puissans; d'autres donnoient des loix dans le Kerman; quelques-uns, possédant des états plus bornés, étoient désignés par le nom de leurs capitales; tels sont ceux de Damas, d'Alep & d'Iconium : ces derniers étoient aussi quelquefois appellés Selgiucides de Roum, parce qu'ils étoient maîtres d'une portion de l'Asie-mineure, récemment enlevée aux empereurs Grecs, appellés Roumi par les Orientaux. On trouve, avec & depuis eux, les Ghaznévides, qui dûrent leur commencement à un esclave; les Turcomans qui fonderent les deux dynasties du mouton *noir* & du mouton *blanc;* les Curdes, Courts ou Moloksçourds; les Atabeks, qui, de gouverneurs de princes, en devinrent les maîtres; enfin les sultans du Kharisme, qui régnoient dans cette partie de la Perse qui est entre le Turquestan & la mer Caspienne.

Les Mogols, par leurs mœurs & leur origine, ne sont autres que des Tartares; &

l'historien de leur généalogie, le prince Aboulghasie, fait Tatar & Mogol jumeaux & fils d'Ilidge, descendant de Taunak, fils de Turk, fils de Japhet. Ces peuples, que l'on commence à connoître au tems de Gengis-Khan, s'emparerent de l'Asie, & la conserverent sous différens noms. Les plus petits états formés par quelques portions de ces Mogols, furent les dynasties des Dgioubaniens & des Il-Khaniens, qui s'éleverent sur les ruines des Mogols de Perse. Avant eux, les fils de Gengis-Kan avoient formé, l'un, au centre de l'Asie, l'empire qui de son nom fut appellé Zagataï, & que détruisit Tamerlan, prince de la même nation ; un autre vers le nord, l'empire du Captchak, affoibli au nord par Tamerlan, & d'où sont sortis les Nogais, les Khans du Kharisme, qu'il ne faut pas confondre avec les Sultans du même pays, & ceux de Crimée. Nous y avons joint quelques autres Tartares, & même les Calmouks, sans pourtant assurer qu'ils eussent une même origine, mais à cause de la conformité des mœurs & de la proximité des pays. C'est ainsi qu'en

parlant des peuples qui ſont au nord de la mer Caſpienne, nous avons dit deux mots des Coſaques, &c.

L'hiſtoire des Califes, & par conſéquent des Arabes, n'étant point du reſſort de ce volume, nous ne conſidérerons ici les Arabes que comme brigands & vagabonds. Les écrivains orientaux ont cependant regardé les Aſſaſſins comme formant une petite dynaſtie. Nous leur avons joint les Vendials & les Carmathes, dignes de leur être aſſimilés par le rapport de leurs erreurs & des ravages qu'ils ont cauſés en Aſie.

ROIS DE PERSE.

PREMIERE DYNASTIE,

DITE

DES PISCHDADIENS.

ON rapporte à l'an 2400, ou environ, avant Jesus-Christ, le commencement de cette dynastie, dans l'histoire de laquelle les Orientaux font entrer une infinité de choses fabuleuses que nous écarterons le plus qu'il nous sera possible.

Caïaumarath, ou Kersoman, en fut le fondateur. Quelques auteurs ont cru devoir trouver en lui Adam, d'autres Noé, &c. Quoi qu'il en soit, on raconte que les habitans de la province d'Aderbidgian, éprouvant les tristes effets de l'anarchie, eurent recours à lui pour rétablir chez eux le bon ordre & l'esprit de paix. Ses vertus avoient fixé leur choix; ses grands talens le justifierent. Il érigea des cours de justice, enseigna l'art de bâtir, trouva le moyen de fabriquer des étoffes; ce qui fait croire que ses nouveaux sujets n'avoient guères porté jusqu'alors que des vêtemens faits de peaux d'animaux. Le bonheur de

son petit état inspira à ses voisins le desir d'un sort pareil : pour jouir de l'avantage de ses loix, il falloit les pratiquer ; en les pratiquant, il étoit naturel d'en reconnoître l'auteur pour son maître. C'est ce qui arriva : les nations voisines voulurent être comptées au nombre de ses sujets. Il devint, avec le tems, assez puissant pour fonder des villes : on lui attribue celles de Kabulstan, de Sigistan, &c.

De deux fils qu'il eut, l'aîné, entraîné par sa passion pour l'étude, se retira de la cour, & vécut dans la contemplation : il eut ensuite le malheur d'être assassiné par quelques scélérats. Le second, appellé Siamek, fut instruit par son pere dans l'art difficile de régner avec sagesse. Quelques auteurs font ce prince petit-fils de Caïaumarath. Son pere, ou si l'on veut son aïeul, charmé de ses vertus, & fatigué des devoirs pénibles de la royauté, se retira, du consentement de son peuple, qui reçut Siamek en sa place.

Le règne de ce prince ne fut pas de longue durée. L'état n'étoit plus si paisible au-dehors. Les voisins du petit royaume du Perse avoient commencé par desirer un sort aussi heureux ; ils finirent par en être jaloux : de-là des guerres & des incursions, pour y enlever des troupeaux, des vêtemens, &c, Siamek prit les armes, & défen-

dit sa nation. Il eut le malheur d'être percé d'un coup de flèche ; il mourut peu après, en recommandant à sa femme, qu'il laissoit enceinte, d'instruire de bonne heure son fils, au cas que ç'en fût un, à rendre heureux ses sujets, & à venger sa mort.

Caïaumarath, craignant les suites fâcheuses d'un événement qui laissoit son peuple exposé aux violences de ses voisins, reprit en main les rênes de l'état. On ne sçait pas bien quelle fut la durée de son règne, la plus grande partie de l'histoire de cette dynastie ayant été traitée par des romanciers.

Hoshang (quelques auteurs placent ici Tahmurat) monta ensuite sur le trône : il n'est pas sûr que ce fut le fils posthume de Siamek. Son grand amour pour la justice, & la sagesse de ses jugemens, le firent surnommer Pischdad, c'est-à-dire, bon justicier, ou, comme nous disons, excellent juge. Il partagea son royaume en plusieurs provinces dans lesquelles il établit des gouverneurs, excitant par-tout l'amour du travail & l'émulation ; il fit cultiver les terres, & enseigna l'usage des canaux pour les arrosemens. Il fut tué par des Barbares appellés Géants par les Orientaux ; d'autres disent qu'il fut écrasé sous des rochers. En cherchant à démêler quelques faits vraisemblables parmi la foule

des exploits chimériques que l'on raconte de Hoshang, on peut conjecturer qu'il imagina de dompter le cheval, & qu'il fit la guerre avec succès contre les Ichthiophages, ou mangeurs de poissons, qui habitoient vers la mer, & dont il est parlé dans les historiens Grecs, au tems d'Alexandre. On cite aussi de lui un ouvrage qui vraisemblablement est plus moderne; mais, comme il renferme d'excellentes leçons, qu'il est de la plus haute antiquité, & qu'il seroit difficile de le placer avec plus de certitude ailleurs, nous allons en donner ici quelques traits.

» Les grands rois sont des dieux sur la » terre, & sont autant supérieurs à des » hommes d'une condition privée, en puis- » sance, en sagesse & en bonté, que Dieu » leur est supérieur à ces mêmes égards. » Que leur élévation cependant ne les » porte pas à traiter leurs sujets avec ri- » gueur. Le soleil se cache tous les jours, » mais tous les jours on n'entend pas gron- » der le tonnerre : pour un acte de ven- » geance, Dieu nous donne mille mar- » ques de bonté. Que les rois l'imitent » en faisant tout le bien qu'ils peuvent; » & qu'ils se souviennent toujours que, » maîtres d'ôter la vie, il n'est pas en leur » pouvoir de la rendre. Sans doute ils » peuvent d'un mot faire mettre un homme

» en mille morceaux ; mais tout ce qu'ils
» pourroient dire ensuite ne le rappelle-
» roit pas à la vie. Soyez donc, ô rois !
» en garde contre des jugemens précipi-
» tés, & prévenez ainsi des regrets qui ne
» répareroient pas le mal.

» Les ministres sont des instrumens en-
» tre les mains des rois : aussi est-ce aux
» rois que les peuples attribuent leurs maux
» lorsque les ministres les maltraitent. Que
» les princes soient donc bien prudens
» dans leur choix ; car il leur seroit inutile
» de rejetter sur le ministre le fardeau des
» crimes, pour appaiser un peuple révolté ;
» ce seroit la justification d'un meurtrier
» qui rejetteroit sur son épée le crime
» qu'auroit commis sa main. De mauvais
» princes ont eu quelquefois de bons mi-
» nistres ; mais des princes vertueux n'ont
» jamais laissé en place des ministres cruels
» ou injustes.

» A force de fréquenter les hommes,
» on peut réussir à connoître leurs passions,
» mais celles des femmes sont indéfinissa-
» bles ; c'est pourquoi il faut les éloigner
» du commerce des hommes, afin de leur
» ôter les moyens de s'abandonner à leur
» légéreté naturelle : leur caractere, leur
» humeur & leur constitution exigent
» qu'on ne les laisse pas maîtresses d'el-
» les-mêmes. Les pierres massives sont em-

» ployées à conſtruire les bâtimens ; le
» marbre & le jaſpe ornent ſeulement l'in-
» térieur des palais ; les diamans ne ſe pla-
» cent que dans les appartemens des ri-
» ches ou les cabinets des curieux. C'eſt
» ainſi qu'à proportion que les choſes
» ſont communes ou rares, nous les ex-
» poſons à la vue, ou les tenons ſoigneu-
» ſement renfermées. »

C'eſt à la mort de Hoshang que, ſuivant quelques auteurs, commence le règne de Tahmurat : il fut ſurnommé Diwbend, c'eſt-à-dire celui qui enchaîne le diable. Cette épithète donnoit tout à la fois une idée de la ſageſſe de ſon gouvernement, & de ſon courage à la tête des armées. Après avoir exempté ſon peuple d'impôts pour trois ans, il commit des magiſtrats à l'exécution des loix ; il eſt dit même que ce fut lui qui créa la place de premier viſir. Pluſieurs nations voiſines augmenterent volontairement le nombre de ſes provinces : ce fut pour s'en aſſurer la poſſeſſion à lui & à ſes ſucceſſeurs, qu'il fortifia les frontieres de la Perſe. Il mourut de la peſte.

Dgiem, que l'on nomma enſuite Dgiemſchid, en joignant à Giem le mot Schid, qui ſignifie le ſoleil, ſoit à cauſe de ſa beauté, ſoit plutôt à cauſe de l'éclat de ſon règne, ne le céda en rien à ſes pré-

déceſſeurs. Non-ſeulement il tira de ſon propre fonds tout ce qu'il put trouver de reſſources dans l'art de gouverner ; mais il ne dédaigna pas même d'appeller à ſa cour des ſages de différentes nations. On peut croire que ce ne fut qu'après avoir pris leurs avis, qu'il partagea ſes ſujets en trois claſſes ; la premiere, de ſoldats ; la ſeconde, de laboureurs ; la troiſieme, d'artiſans. Il nous ſemble que l'on pourroit, d'après cela, conjecturer qu'entre ceux qu'il avoit appellés à ſa cour, il y avoit quelques ſages d'Egypte, puiſque cette forme d'adminiſtration politique y étoit établie bien avant le règne de Dgiemſchid en Perſe. On rapporte auſſi à ce prince l'uſage des magaſins où l'on réſervoit, chaque année, une certaine quantité de blé, pour les années de mauvaiſes récoltes ; le goût & la perfection de la muſique, ſoit vocale, ſoit inſtrumentale ; la correction du calendrier, par le moyen duquel il diviſa le tems en année civile & année eccléſiaſtique, qui n'avoit qu'une année intercalaire dans l'eſpace de cent trente ans. L'uſage du vin commença auſſi à devenir plus général ; voici à quelle occaſion. Une dame, pour laquelle il avoit beaucoup de conſidération, étoit depuis longtems affligée d'un mal de tête violent, que tout l'art des médecins n'avoit pu ſoula-

ger. Déſeſpérée de ſon état, elle crut donner beaucoup au haſard, en riſquant de boire du vin appartenant au roi, & dont il uſoit lui-même fort rarement. Cet eſſai lui ayant d'abord aſſez bien réuſſi, elle en but de nouveau, & ſe trouva entiérement guérie. Depuis ce tems, on uſa du vin, non-ſeulement pour ſe délivrer des maladies qui avoient paru incurables, mais même pour les prévenir.

On dit auſſi que ce fut lui qui inſtitua le Nev-Rouz, c'eſt-à-dire la célébration du nouvel an, à l'occaſion ſuivante. Dgiemſchid, faiſant le tour de ſes provinces, arrivé dans l'Aderbidgian, ſe plaça un jour ſur un trône, pour être vu de tout le peuple. Tout le monde, frappé de la dignité de ſa perſonne & de l'éclat des pierreries qui couvroient ſa tête, s'écria : » Nauruz ! Nauruz ! » c'eſt-à-dire, c'eſt aujourd'hui un nouveau jour pour nous. Le roi ſaiſit cette occaſion d'inſtituer une fête où les ſeigneurs faiſoient des préſens au prince, & en recevoient certaines graces à leur tour : on remettoit auſſi des priſonniers en liberté. Cette cérémonie duroit ſix jours : le premier étoit marqué par des bienfaits que le roi accordoit au peuple ; le ſecond, par ceux qu'il accordoit aux ſçavans ; le troiſieme, les prêtres & les conſeillers privés préſentoient

différens

différens mémoires au sujet de leurs affaires ; le quatrieme, on recevoit ceux de la noblesse & des parens du roi ; le cinquieme, il s'occupoit des graces que demandoient ses enfans ; le sixieme étoit consacré aux hommages que l'on devoit rendre au monarque. Dès le soir du cinquieme, on plaçoit à la porte de son appartement un jeune homme beau & bien fait, qui y passoit la nuit. A la pointe du jour, il entroit dans la chambre du roi sans aucune cérémonie, & lui disoit : « Je » suis Al-Mansor ou le Victorieux ; je » viens ici de la part de Dieu apporter la » nouvelle année. » En achevant ces paroles, il alloit s'asseoir ; & immédiatement après entroient ceux qui composoient la noblesse, portant chacun un vase d'argent, où il y avoit du froment, de l'avoine, des pois, des fèves, une canne de sucre, & deux piéces d'or nouvellement battues. Successivement le visir, le trésorier, les seigneurs, suivant leur rang, offroient au roi chacun un vaisseau d'argent. Vers la fin de la cérémonie, on mettoit devant lui un grand pain, fait de différentes sortes de grains. Le roi en mangeoit ; puis, invitant tous ceux qui étoient présens à suivre son exemple, il leur adressoit ces paroles : « C'est aujourd'hui le nouveau » jour du nouveau mois d'une nouvelle

» année ; il est juste que nous resserrions
» les liens qui nous attachent les uns aux
» autres. » Vêtu d'une robe de pourpre, il bénissoit ensuite solemnellement toute l'assemblée. Les Perses appelloient le soir de ce jour, Phristaph, & le consacroient à exprimer la joie qu'excitoit en eux l'espérance d'une belle année.

Mais ce prince si respectable, si consommé dans l'art de régner, eut, sur la fin de son règne, le malheur de céder au penchant qu'ont tous les hommes à la vanité, & qui n'a que trop souvent terni l'éclat des plus belles vertus. Aveuglé par l'excès des hommages qu'il recevoit continuellement, il eut la folie de s'imaginer qu'il devoit être immortel, &, à ce titre, adoré comme une divinité. On auroit pu, hors de son palais, ignorer cette extravagance ou du moins en douter ; mais, comme il avoit envoyé dans toutes les provinces son portrait & des ordres de lui rendre le même culte qu'aux dieux, il indigna tous les esprits. Un de ses parens, grand capitaine, qui commandoit dans le Ségestan, excita les peuples à la révolte : on prit les armes ; le roi fut défait. Suivant quelques auteurs, on le mit à mort ; suivant d'autres, il prit la fuite, & finit ses jours dans l'obscurité. L'usurpateur lui succéda.

PIURASH, monté ſur le trône par une atrocité, s'y maintint par une ſuite de crimes. Mille défauts augmenterent encore contre lui le haine publique, enſorte que l'on lui donna le ſurnom de Dabak ou Zabak, c'eſt-à-dire, l'homme aux dix mauvaiſes qualités. Il ſeroit inutile & même faſtidieux pour l'écrivain comme pour le lecteur, de rapporter ici les crimes dont on charge ſa mémoire. Il ſuffit de dire que l'on prétendit que, pour guérir deux ulcères qu'il avoit aux épaules, il y faiſoit mettre de la cervelle d'homme nouvellement tué; & que, pour cet uſage, on ſacrifioit continuellement un grand nombre d'innocens au défaut de coupables. Tant de crimes lui mériterent enfin le ſort qui devoit les couronner. Un forgeron, pere de deux infortunés que l'on venoit de mettre à mort, enflammé de colere à la vue de leur ſang, courut par toute la ville, en criant vengeance au Ciel & à ſes concitoyens. Le ſoulèvement devint bientôt général; on livra bataille au tyran: il ſuccomba. On propoſa la couronne à l'homme courageux qui venoit de ſecouer le joug de la tyrannie; il la refuſa, & indiqua le lieu où l'on avoit caché Féridoun ou Afridoun, fils de Giamſchid. Ce dernier défit de nouveau Zabak, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & le fit en-

fermer dans une caverne. On inſtitua une grande fête en mémoire de cet événement.

FÉRIDOUN porta ſur le trône les premieres vertus des grands rois, celles de ſes ancêtres, la bienfaiſance & l'art de gouverner. Il ne négligea aucun moyen de prouver ſa reconnoiſſance à Kaob, qui, de forgeron, fut fait gouverneur de l'Aderbigian : ſa bonne conduite, ſes talens, firent diſparoître la diſtance qui ſépare ces deux états ; & le roi, dont l'eſprit n'étoit pas reſſerré par le cercle étroit des préjugés, voulut que le tablier de cuir, dont Kaob s'étoit ſervi pour annoncer ſa révolte en le plaçant au bout d'un bâton, fût déſormais l'étendard royal de la Perſe. Pour rendre l'activité & la vigueur à l'adminiſtration générale de ſon royaume, il eut ſoin de mettre par-tout des gouverneurs de mérite, inſtruits dans les loix, habiles dans la guerre. Féridoun eut trois enfans ; deux étoient nés d'une fille de ſon prédéceſſeur, & reſſembloient à leur aïeul ; le troiſieme devoit le jour à une dame Perſane, douée de mille belles qualités : il reſſembla parfaitement à ſon pere & à ſa mere ; mais, après le partage que Féridoun fit de ſes états entre ſes trois enfans, il eut la douleur de voir le plus jeune aſſaſſiné par ſes deux aînés. Cette barbarie

lui fit horreur ; il abjura les ſentimens que la nature inſpire aux peres en faveur de leurs enfans, mit les armes à la main de Manoudgéher, ſon petit-fils, & l'excita à la pourſuite de ſes oncles. Ils lui livrerent bataille, & la perdirent avec la vie. Le jeune vainqueur, fier d'avoir vengé le ſang de ſon pere, revint trouver le roi, qui étoit alors accablé d'années & privé de la vûe. Peut-être pourroit-on reprocher à ce pere infortuné de s'être trop livré aux effets de ſon reſſentiment. Car, en apprenant la mort de ſes deux fils, il fit paroître les expreſſions de la joie la plus vive; enſuite ôtant ſon diadême, ou plutôt ſa tiare, il la mit ſur la tête de Manoudgéher, & le déclara ainſi roi de Perſe. Non-ſeulement il donna la couronne à ce jeune prince; mais, ce qui eſt plus encore, il lui enſeigna l'art de gouverner. On rapporte de lui cette belle maxime entr'autres : « Mon fils, regardez tous les » jours de votre règne comme autant de » feuillets d'un livre ; &, par cela même, » prenez garde de n'écrire ſur aucun feuil- » let que ce que vous voulez bien qui ſoit » lu par la poſtérité. »

On lui attribue encore les ſuivantes.

» Si l'homme conſidéroit bien la propre » nature, la vanité des biens de cette vie, &

» la grandeur de Dieu, il ne s'attacheroit
» qu'à cet Être souverain. »

» Le monde nous trompe tous : c'est en
» Dieu seul que réside la vérité. »

» Que les richesses n'excitent point en toi
» des sentimens d'orgueil ; que la chûte de
» ceux que tu as vus élevés, te serve de le-
» çon. Une même fin nous attend tous ; &,
» quand la mort nous appelle pour nous
» faire descendre dans la nuit du tombeau,
» importe-t-il beaucoup de sortir de dessus
» le duvet, ou d'abandonner un grabat ? en
» faut-il moins faire le voyage ? »

MANOUDGÉHER ne put pas mettre long-tems en pratique, sous les yeux de son aïeul, les excellentes leçons qu'il en avoit reçues. Ce sage vieillard mourut peu après. Le jeune prince se montra digne de lui succeder. Même amour pour le peuple ; même talent dans la guerre ; mêmes vues dans l'administration. Il eut de plus le bonheur d'avoir pour visir l'un de plus grands hommes de l'Orient. Ce fut par les conseils de ce ministre, nommé Soham, que le roi s'appliqua beaucoup à l'étude de la nature ; qu'il fit creuser dans toutes les terres une infinité de canaux pour faciliter les arrosemens, en conduisant partout les eaux, tant du Tigre & de l'Euphrate, que des sources que l'on trouva dans les montagnes. Après avoir cherché

à procurer l'abondance à son peuple, il s'assura des moyens de lui conserver la tranquillité. Non-seulement il maintint les gouvernemens des provinces sur le pied où il les avoit trouvés établis ; mais, de peur que ceux qui en avoient le commandement ne s'y conduisissent en tyrans, ce qui n'est que trop ordinaire loin des yeux du maître, il établit dans chaque ville & même dans chaque bourg une sorte de magistrats, indépendans du gouverneur, qui pouvoient s'en plaindre en cour, & qui n'étoient récompensés cependant qu'autant que les peuples de la province, conjointement avec le gouverneur, étoient contens d'eux.

Soham eut un fils doué de mille belles qualités ; il se nommoit Zal-Zer, ou Cheveux dorés, parce qu'en effet il étoit roux. Devenu l'époux d'une princesse Turque qu'il aimoit de la passion la plus vive, il fut le pere du fameux Rostam, le premier héros des romans orientaux. L'imagination des poëtes & des autres écrivains a déployé toute sa fécondité dans les différentes histoires de ce prince : ensorte que les faits que l'on rapporte de lui sont autant au-dessus de ceux du Morganté Magiore & de Rolland, que l'imagination des Perses & des Arabes surpasse celle des Italiens : mais toutes ces belles

fables ne ſont pas de notre objet. Il faut mieux, ſans doute, rapporter une belle priere de Manoudgéher, que nous a tranſmiſe le docteur Hyde; elle eſt d'autant plus curieuſe, qu'elle renferme les vrais principes de la doctrine des anciens Perſes. Les Turcs ou Tartares avoient paſſé l'Oxus, dans le deſſein de s'emparer de ſes états : Manoudgéher convoqua la nobleſſe de ſon royaume, & leur adreſſa le diſcours ſuivant : « Le Très-Haut m'a donné ce » royaume, afin qu'en qualité de prince, » je contribuaſſe à ſa gloire par mes » actions; que je fiſſe vivre mon peuple » dans l'aiſance, & qu'adminiſtrant la » juſtice ſans acception de perſonne, je » fiſſe profiter les dons que j'ai reçus du » Ciel. Si, ingrat envers mon Créateur, » j'avois manqué à ces devoirs, je méri» terois actuellement de perdre mon » royaume, & d'expier enſuite cette faute » par des châtimens éternels. Le Très» Haut m'a fait naître du ſang royal; je » n'ai point uſurpé la couronne que je » porte. O mes amis! ne perdons pas cette » couronne par notre lâcheté : que cha» cun de vous conſidere l'état où nous » ſommes, & s'apprête à recevoir mes or» dres ſur les opérations de la guerre pré» ſente. » Les ennemis, ſçachant de quelle maniere on s'apprêtoit à les recevoir,

n'allerent pas plus avant, & renoncerent à leur projet. Ce prince mourut, après un règne long & heureux.

NODAR ſuccéda à ſon pere ; mais il eut la douleur de voir, peu après ſon élévation au trône, les diviſions & les cabales troubler ſon royaume. Cette ſituation ne fut pas ignorée des Turcs, qui en profiterent pour ſe jetter ſur ſes états. Il eſſaya en vain de s'oppoſer à leur fureur : Soham, qui poſſédoit encore la charge de viſir, mourut dans une marche forcée, en allant à leur rencontre. Les troupes Perſanes furent battues ; Nodar fut fait priſonnier, & une partie du royaume paſſa au pouvoir des ennemis. Le fils de leur roi Afraſiab, s'en fit reconnoître ſouverain.

AFRASIAB, maître de ſon nouvel état par une uſurpation, ne ſe conduiſit pas de maniere à faire oublier ce commencement odieux. Sa hauteur, on peut même dire ſon inſolence à l'égard des grands du royaume, ſa dureté inflexible pour le peuple, indignerent généralement tous les eſprits. On prit des meſures pour lui ôter la couronne : il en fut averti, & tâcha de prévenir l'exécution de ce deſſein ; mais ce fut inutilement : on leva contre lui une grande armée qui fut confiée à Zal-Zer, fils de Soham. Ce jeune héros défit l'uſurpateur, que l'on força de ſe

contenter d'une petite province, pendant que le royaume entier de Perse se choisiroit un souverain de sa nation. Tous les vœux se réunissoient en faveur de Zal-Zer; mais il eut la fermeté généreuse de refuser la couronne, & de la faire passer à Zab ou Zoub, légitime héritier de la maison de Caïoumaraht.

Zab porta sur le trône un cœur bienfaisant & un esprit formé par l'expérience : il n'étoit plus dans la premiere jeunesse ; & l'exercice des places qu'il avoit remplies, lui rendoit le travail moins pénible. Cependant, comme il craignoit de ne pouvoir supporter seul le poids du gouvernement, il s'associa Kischtasb, son neveu. Son premier acte de souveraineté fut de sacrifier une partie considérable des revenus de sa couronne, pour donner à ses sujets le tems de se remettre des pertes qu'ils avoient essuyées. Il acquitta, de plus, l'état envers les militaires auxquels il étoit dû plusieurs années de service; &, lors même qu'il eut rattrapé le courant des affaires, que les finances furent en bon ordre, il ne cessa de faire de grandes distributions aux troupes & de fortes aumônes aux pauvres. Les historiens, qui s'étendent beaucoup sur l'éloge de ce prince bienfaisant, lui reprochent cependant un défaut. Il étoit fort adonné au

plaisir de la bonne chere, & cherchoit lui-même à inventer de nouveaux ragoûts pour satisfaire sa sensualité. Quoique quelques auteurs Persans prétendent qu'il fut le dernier roi de la dynastie des Pischdadiens, il y en a d'autres qui lui font survivre Kischtasb, son associé au trône.

KISCHTASB resta si peu de tems possesseur de la couronne après la mort de son oncle ou de son pere, comme quelques-uns le prétendent, qu'assez communément, il n'est pas compté au rang des rois Pischdadiens. A peine Zab étoit-il expiré, que les Turcs rentrerent dans le pays à main armée. Il succomba sous leurs efforts, & fut tué dans un combat. En lui finit la premiere dynastie des rois de Perse.

ROIS DE PERSE.

SECONDE DYNASTIE,

DITE

DES CAIANIENS *.

ZAL-ZER, qui avoit raſſemblé des troupes, s'oppoſa aux Turcs avec tant de vigueur, qu'il les empêcha de ſe rendre entiérement maîtres du pays. Il ne ſe ſervit de ce grand avantage que pour placer la couronne ſur la tête de CAI-COBAD, deſcendant de Manoudgéher. Le nouveau monarque montra beaucoup de ſageſſe dans le choix de ſes principaux officiers : il mit Zal-Zer à la tête des affaires, & Roſtam à la tête des armées. Le premier remit l'ordre dans les finances, fit faire des diſtributions aux ſoldats, & réparer, ou plutôt établir des grands chemins, méſurés d'eſpace en eſpace avec des bornes : ce ſont ces diſtances que les Perſes appellent Berſenk, Barſenk, ou Ferſenk, d'où les Grecs ont fait Paraſanges,

---

* Ce ſont les anciens rois des Mèdes, qui commencerent à régner 900 ans avant l'Ere vulgaire.

& qui contiennent 2268 toises. Le second fut toujours vainqueur contre ses ennemis. Il étoit fort attaché au culte des anciens Perses, c'est-à-dire, à l'adoration du feu. Il devint aveugle dans les dernieres années de sa vie, & mourut après un assez long règne.

CAÏKAUS, son fils, ou son petit-fils, lui succéda, & eut de bonne heure des guerres à soutenir, & des rebelles à réprimer. Ses premieres campagnes se firent dans quelques provinces, sur les bords de la mer Caspienne. Les révoltés s'étoient enfermés dans la ville de Mazandéran, qu'ils regardoient comme imprenable. En effet, le siége eût peut-être été fort long, & l'issue de cette entreprise peu favorable à Caïkaüs, s'il ne se fût avisé d'un stratagême qui lui réussit. Il fit courir le bruit qu'il étoit sur le point de lever le siége, faute de vivres, & feignit d'employer différens moyens pour s'en procurer. Pressé en apparence par la nécessité, il fit proposer secrettement, par quelques-uns de ses gens qu'il avoit dans la ville, de lui céder des vivres, dont il donneroit une somme considérable. L'appas du gain séduisit ceux qui gardoient les magasins : ils reçurent l'argent & livrerent des vivres. Mais il en demanda tant & les paya si bien, qu'il fit passer dans son camp tous

les vivres des ennemis. Bien-loin alors de ſonger à ſe retirer, il n'en pouſſa le ſiége qu'avec plus de vigueur. Les principaux officiers de la ville furent étonnés de cette réſolution : mais, quand ils apprirent les mauvaiſes manœuvres qui s'étoient pratiquées à leur inſçu, ils ne ſongerent plus qu'à ſe rendre, en implorant la clémence du vainqueur.

Il fut moins heureux dans une guerre en Arabie, contre un roi de l'Yémen, dont il épouſa la fille, par lequel il fut battu & fait priſonnier, & avec lequel cependant il fit la paix enſuite, par le ſecours de Roſtam. Cette princeſſe Arabe étoit d'une beauté raviſſante ; mais, ſi l'on en croit les auteurs, elle avoit plus d'attraits que de ſageſſe. On raconte d'elle & de Siabek ou Siavek, fils du roi, mais d'un autre lit, une hiſtoire toute ſemblable a celle de Phèdre & d'Hippolyte. Même amour, mêmes aveux, même refus, même accuſation ; avec cette différence cependant, que Caïkaüs, n'ayant pas le dieu des eaux à ſes ordres, fit ſeulement mettre ſon fils en priſon. Le jeune prince ſe juſtifia : le roi condamna l'inceſtueuſe accuſatrice à la mort ; mais Siabek obtint ſa grace.

Ce jeune prince étoit réſervé à d'autres malheurs. Chargé par ſon pere de repouſſer les Turcs qui étoient entrés dans la

Perse, il les obligea d'en venir à une paix qui lui paroissoit avantageuse. Rostam, qui l'avoit accompagné, en jugeoit comme lui. Cependant les ennemis qu'il avoit en cour firent entendre au roi que cette paix avoit été conclue trop légérement, & que Siabek abusoit de son autorité. Le pere, trop crédule, éloigna Rostam de l'armée, & en ôta le commandement à son fils. Celui-ci, pour prévenir l'effet des mauvais desseins qui se tramoient contre lui, passa chez les Turcs, où ses belles qualités lui gagnerent toute la nation. Il y épousa la fille du roi. Cette derniere marque de faveur paroissant lui promettre quelque jour le trône, l'oncle de sa femme en conçut de l'ombrage, & chercha les moyens de le perdre. Siabek entrevit tout ce qu'il avoit à craindre, sans pouvoir s'en garantir; seulement il obtint de sa femme, qui étoit grosse, qu'en cas qu'il pérît, elle feroit passer en Perse le fils dont elle accoucheroit. Il fut assassiné peu après. La princesse auroit eu le même sort, si un ancien ami de son époux ne l'avoit enlevée des mains des barbares qui vouloient lui arracher la vie. Elle eut le bonheur d'accoucher heureusement d'un prince qui succéda à son aïeul paternel, & que nous verrons régner en Perse, sous le nom de Caï-Khosrou;

mais il ne paſſa dans ce royaume qu'après avoir été long-tems caché par ſa mere dans le Turqueſtan *; & ne fut découvert que par l'adreſſe d'un jeune Perſe, que Caïkaüs avoit chargé de cette commiſſion délicate. Roſtam, en guerrier plus vaillant que juſte, ſe vengea ſur toute la nation de la mort de ſon neveu, qu'elle avoit aimé & regretté, & fit porter à tous le crime d'un ſeul particulier coupable : il mit tout à feu & à ſang. Heureuſement qu'à la premiere bataille, le prince coupable périt, & que la vengeance n'alla pas plus loin.

Arrivé à la cour, le jeune prince y reçut de ſon aïeul toutes ſortes de marques d'affection. Mais des ennemis de ſon pere furent ſur le point de l'y perdre, en ſemant entre lui & Thous, fils de Caïkaüs, mais d'un autre frere que Siabek, des ſemences de jalouſie, dont le roi ne tarda pas à s'appercevoir. Comme il ne s'agiſſoit pas moins que de la couronne, à laquelle chacun d'eux voyoit un prétendant en la perſonne de ſon rival, le roi voulut leur donner à l'un & à l'autre une occaſion de

* A l'orient de la mer Caſpienne. Il faut remarquer que, le nom *tan* ſignifiant pays, tous les mots qui ont cette terminiaiſon ſont compoſés. Ainſi Indoſtan, pays de l'Inde, &c.

montrer

montrer lequel en étoit le plus digne. Conformément à ce projet, il les envoya tous deux, avec chacun une armée également bien composée, vers une place très-forte, où s'étoit retiré un sujet révolté, en assurant que celui qui s'en empareroit, seroit déclaré son héritier au trône. Caï-Khosrou fut vainqueur, & le roi tint sa parole. Accablé d'années, lassé d'un rang dont il avoit éprouvé tous les dégoûts, il fit reconnoître son petit-fils pour son successeur, & se retira, pour jouir dans la retraite des derniers instans de sa vie. Un écrivain Persan assure que Caïkaüs n'est autre que le Nimbrod des Juifs, que les Orientaux nomment Nêm-Rôud, ce qui ne paroît pas vraisemblable.

CAI-KHOSROU donna ses premiers soins au gouvernement intérieur de ses états: ensuite il songea à se venger de l'ancienne haine que les Turcs portoient aux Perses. Il marcha contre eux, & les défit en plusieurs rencontres *.

* Ce qui nous semble assez singulier dans les auteurs Orientaux, & dans quelques modernes, c'est que, pendant plusieurs règnes, dont quelques-uns ont cinquante ans de durée, ils parlent toujours du roi du Turquestan, comme si c'étoit le même prince, & le nomment par-tout

Ce fut à l'occaſion d'une des batailles que donna Caï-Khoſrou contre les Turcs, dans les environs de la mer Caſpienne, qu'il prononça ces mots : « Khuarezmi-Bud, » que quelques écrivains traduiſent par, *Victoire facile ;* & d'autres par, *J'ai vû ce que je voulois voir ;* ce qui s'entend de la défaite entiere des ennemis. Le mot de khuarezm ou khowarezme devint dans la ſuite le nom d'une petite province dans ce même lieu de la Perſe.

Le meilleur uſage qu'il crut pouvoir faire de la paix, fut d'exempter ſes ſujets des impôts levés à l'occaſion de la guerre ; il crut même devoir employer les grands tréſors que lui avoient procurés ſes victoires, à faire remettre à chacun à-peu-près autant qu'il avoit pu donner de ces impôts, relativement à ſon état & à ſes dépenſes. Cet acte extraordinaire de généroſité le rendit l'un des monarques les plus chéris qu'ait jamais eus la Perſe. Après avoir enſuite aſſigné des quartiers aux troupes, & des revenus fixes pour leur entretien, avoir affermi l'adminiſtration des

---

Afraſiab, ſans nous prévenir que ce nom a été commun à pluſieurs rois de cette nation : ce qui ne peut être autrement.

provinces & réformé les abus qui s'étoient glissés dans la religion, il pensa qu'ayant assez vécu pour la gloire, il devoit chercher à vivre pour lui-même & pour son salut : il se donna un successeur, & se choisit une retraite.

Sous le règne de Caï-Khosrou florissoit le fameux Locman, si célèbre dans tout l'Orient par la justesse & le charme de ses ingénieux apologues. On croit même, avec beaucoup de vraisemblance, que l'Esope des Grecs n'est qu'un personnage supposé, sous le nom duquel ils ont fait passer tout ce qu'ils sçavoient de l'histoire & des fables de Locman. Cette nation si vaine, qui ne voyoit qu'elle dans l'univers, traitant les autres peuples de barbares, eut rougi de convenir que ces mêmes barbares lui donnoient des leçons dans le grand art de connoître les hommes & de les instruire. Comme d'ailleurs il paroît que Locman à écrit en persan, nous croyons entrer dans les vues du lecteur, de rapporter ici quelques traits de sa vie & de sa morale.

Locman, étant encore esclave, s'endormit un jour pendant la force de la chaleur ; il fut réveillé par des anges qui le saluerent en lui disant : « Locman, nous » sommes les messagers de Dieu, ton » Créateur & le nôtre ; il nous a envoyés

» pour te dire qu'il changera ta condi-
» tion en celle de monarque, & que tu
» feras son-lieutenant sur terre. » Après avoir gardé quelque tems le silence, Locman leur répondit : « Si Dieu me destine
» le sort que vous m'annoncez, sa volonté
» s'accomplira ; mais j'espere qu'alors il
» voudra bien ne pas me refuser son se-
» cours, pour remplir dignement ses des-
» seins. Si pourtant il me donnoit le choix,
» je préférerois ma condition présente,
» pourvu qu'il me veuille préserver du mal-
» heur de l'offenser, sans quoi toutes les
» grandeurs humaines ne sont qu'une fa-
» veur insupportable. » Ce fut à cette réponse si sage, que Locman dut la supériorité de génie dont il fut doué : cependant, quoi qu'en disent les écrivains Orientaux, il semble qu'il devoit avoir déja fait des progrès dans le chemin de la sagesse, pour répondre aussi-bien dans une pareille circonstance. Selon les mêmes auteurs, il étoit Abyssin, soit de Nubie, soit d'Ethiopie : il fut vendu & transporté en différens royaumes d'Asie. Il étoit chez les Juifs, lorsqu'un des plus considérables de cette nation, le trouvant un jour au milieu d'un grand concours de peuple qu'il enseignoit, lui demanda s'il n'étoit pas cet esclave qui gardoit autrefois les brebis? « C'est moi-même, répondit Locman;

» — Mais comment as-tu fait de ſi grands
» progrès dans les vertus? — Sans beau-
» coup de peine. J'ai toujours dit la vé-
» rité ; j'ai conſtamment tenu ma pa-
» role, & je ne me ſuis jamais mêlé d'af-
» faires qui ne me regardoient pas. » D'ail-
leurs, les Orientaux rapportent de ce ſage
les mêmes traits de prudence que les
Grecs ont racontés d'Eſope, ſoit pour le
juſtifier d'avoir mangé des figues, ſoit dans
pluſieurs autres circonſtances. Ils ajoutent
ſeulement, à l'égard du trait dont nous
venons de parler : qu'au jour du juge-
ment, nous ſerons expoſés à un examen
auſſi rigoureux & auſſi ſûr que celui au-
quel Locman obligea ſes camarades de ſe
ſoumettre ; & qu'alors, ce que nous avions
caché à la vue des hommes, paroîtra à la
vue de tout l'univers ; enſorte que l'hy-
pocrite, qui paſſoit pour un ſaint, ſera éter-
nellement couvert de confuſion. Le che-
valier Chardin a donné une traduction
françoiſe des fables de Locman ; nous al-
lons en placer ici quelques-unes, ſeulement
pour mettre les lecteurs, qui ne les con-
noiſſent pas, à portée de juger de leur con-
formité avec celle du fabuliſte Grec.

Le jeune garçon dans une fleuve.

» Un jeune garçon ſe jetta un jour dans
» un fleuve, ſans ſçavoir nager ; peu s'en

» fallut qu'il ne pérît. Comme il ſe noyoit,
» il ſe mit à crier. Un homme qui paſ-
» ſoit l'entendit ; &, s'étant approché,
» il ſe mit à lui faire des réprimandes :
Sauvez-moi premiérement, répondit le gar-
çon ; *vous aurez tout le tems de me gronder
enſuite.*

Le Forgeron & le Chien.

» Un forgeron avoit un chien qui dor-
» moit pendant que ſon maître travail-
» loit ; mais, dès qu'il ceſſoit ſa beſogne,
» & qu'il ſe mettoit à table avec ſes com-
» pagnons, le chien accouroit auſſi-tôt.
» Son maître lui dit : *Méchant animal!
comment le ſon des marteaux, qui fait
tant de bruit, ne t'éveille-t-il pas ; tandis
que tu entends celui des mâchoires, qui en
fait ſi peu* * ?

L'Oie & l'Hirondelle.

» L'oie & l'hirondelle, ayant fait ſo-
» ciété, alloient enſemble chercher leur
» vie. Des oiſeleurs vinrent dans l'endroit

* Il eût été plus élégant, ſans doute, de met-
tre *le bruit des aſſiettes* ; mais cela eût été moins
vrai, parce que les Orientaux, mangeant avec
leurs doigts, ne font pas grand bruit dans leurs
repas : d'ailleurs, ils font toujours moins de bruit
qu'ils peuvent.

» où elles étoient. L'hirondelle, les ayant » apperçus, s'envola légérement ; mais » l'oie, ne pouvant faire usage de ses » ailes, fut prise & tuée. »

Ce qui prouve dans quelle estime étoit encore Locman au tems de Mahomet, c'est l'adresse qu'eut cet adroit politique, de s'appuyer des principes de notre philosophe, en en parlant d'ailleurs avec la plus grande vénération. Il auroit regardé comme une mal-adresse de blesser les idées reçues à cet égard, & si universellement établies.

LOHORASP, en montant sur le trône, trouva gravé sur le mur d'une des salles de son palais, une belle & utile leçon que laissoit Caï-Khosrou, tant à lui qu'à ses successeurs. Les historiens n'ont pas cru devoir la laisser oublier à la postérité; la voici : « Nous ne devons pas nous for- » mer une trop haute idée de nous-mê- » mes, par la raison que nous sommes éle- » vés au-dessus des autres hommes; puis- » que nous ne sommes pas plus sûrs de » nos couronnes, qu'ils ne le sont de leurs » biens. Celle qui, après avoir été portée » par différens monarques, orne à présent » ma tête, passera, quand je n'y serai » plus, sur les têtes de mes successeurs. » O rois! ne fondez aucun orgueil sur » une chose si incertaine & si passagere. »

Les hiſtoriens diffèrent beaucoup entr'eux dans le récit de l'hiſtoire de Lohoraſp : nous n'en rapporterons que ce qui nous paroît le plus vraiſemblable.

Suivant quelques auteurs, Lohoraſp étoit le plus proche parent de Caï-Khoſrou ; mais ſon caractere hautain & porté à la ſévérité éloignoit de lui la plûpart des grands, qui n'étoient d'ailleurs que trop diſpoſés à la révolte. Cependant les vertus qu'il montra dès qu'il fut aſſuré ſur le trône, en impoſerent aux moins bien intentionnés, & lui concilierent entiérement l'affection des autres.

Il commença par établir le ſiége de ſon empire à Balkh * ; envoya enſuite des troupes en Syrie, afin d'en faire la conquête. Cette expédition lui réuſſit ; on s'empara même de la ville de Jéruſalem, où l'on prit de grands tréſors.

Peu après, il éprouva un chagrin domeſtique d'autant plus cuiſant, qu'il lui fut cauſé par Guſtaſp, ou Kiſchtap, ſon fils aîné. Fier, courageux, tout occupé d'idées de guerre, ce prince avoit formé le pro-

* Dans le Khoraſſan, vers la ſource de l'Oxus : cette ville eſt célèbre chez les Orientaux, pour avoir été long-tems l'une des quatre villes royales de la Perſe, & avoir de plus porté le ſurnom de Coub-Bêtel-Iſlam, ou *métropole de la foi.*

jet d'avoir une puiſſance à lui : il ne trouva pas de moyens plus courts, pour y réuſſir, que de ſe révolter ; cependant il échoua, & fut contraint de ſe retirer chez un peuple voiſin. Ce peuple avoit, dit-on, la coutume ſinguliere de laiſſer aux filles de ſes rois la liberté de ſe choiſir un époux dans une aſſemblée générale de la nation, convoquée à cet effet. Guſtaſp s'y trouva, & s'y fit remarquer par ſa bonne mine, & par un certain air de nobleſſe & d'élévation qui accompagne ordinairement les grandes ames. La princeſſe en fut frappée, & lui préſenta ſa main. Les naturels du pays en murmurerent ; mais la loi étoit formelle, il fallut s'y conformer. Cependant, ſur leur repréſentation, on arrêta qu'à l'avenir les princeſſes ne pourroient prendre pour époux un étranger. D'ailleurs, la conduite de Guſtaſp, ſes ſuccès dans différentes entrepriſes, lui mériterent l'eſtime & la confiance du roi. Tout entier aux intérêts de la nation dans laquelle il vivoit, ce prince conſeilla à ſon beau-pere de porter la guerre en Perſe. Lohoraſp étoit alors fort âgé. Ayant appris les préparatifs de cette guerre, & ſçu quel étoit l'auteur de ce conſeil, il prit une réſolution convenable aux circonſtances & au bonheur de ſes peuples. Sacrifiant tout reſſentiment particulier, il envoya ſecret-

tement trouver Guſtaſp, pour lui offrir la couronne de Perſe. Plein de reconnoiſſance d'une conduite ſi généreuſe, & flatté ſans doute de ſe voir bientôt maître d'un état ſi puiſſant, Guſtaſp paſſa promptement à la cour de ſon pere. On lui fit une réception digne de ſa naiſſance & de ſes rares talens : le pere lui montra la tendreſſe & l'affection la plus vive ; &, peu après, deſcendit du trône pour l'y laiſſer monter. Le jeune prince le ſupplia de reſter à la cour, pour l'aider de ſes conſeils : il vainquit ſa réſiſtance pendant quelque tems ; mais enfin l'âge & l'amour du repos furent de nouvelles raiſon pour Lohoraſp de chercher la retraite. Il y vécut paiſible, & mourut après avoir donné à ſon fils quelques conſeils ſalutaires à ſa gloire, & au bonheur du peuple.

GUSTASP eut de longues guerres à ſoutenir contre ſes voiſins, dont il ne ſe tira heureuſement, qu'avec le ſecours de ſon fils Iſphendyar, que, pour des raiſons aſſez foibles & peu fondées, il avoit cependant tenu long-tems enfermé dans une tour. Ce jeune prince réuniſſoit toutes les qualités militaires ; prudence, courage, activité. Son pere l'amuſa long-tems de l'eſpérance de voir paſſer la couronne ſur ſa tête. Il ſembloit n'avoir plus qu'un combat à ſoutenir pour arriver à ce tems deſiré ; mais

c'étoit contre le fameux Roſtam, qui refuſoit de reconnoître la nouvelle réforme introduite dans la religion du pays : auſſi ne doit-on pas s'étonner qu'il ſuccomba ſous les coups d'un héros que les auteurs peignent comme invincible. Le pere ſe repentit trop tard d'avoir écouté les conſeils d'une politique fauſſe & cruelle : pour réparer cette faute, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, il abdiqua promptement la couronne, & la poſa ſur la tête d'Ardſchir, fils d'Iſphendyar *.

La nouvelle religion dont on vient de parler, eſt celle de Zerduſcht, ou Zerdeſcht, appellé chez nous Zoroaſtre : ce légiſlateur vivoit ſous le règne de Guſtaſp, & fut tué miſérablement par les ennemis qui s'étoient jettés dans le pays. Nous n'entrerons actuellement dans aucun détail par rapport à ſa perſonne & à ſes ouvrages, parce que nous réſervons cette matiere pour un article qui ſera tout entier conſacré à la religion dominante, & aux principales ſectes qui ont fleuri dans l'Orient.

ARDSCHIR, ou ERDCHIR, dont le nom

---

* Nous ne nous chargeons pas d'accorder les auteurs Orientaux avec eux-mêmes, ſur la longue vie qu'ils donnent à Roſtam : notre objet n'eſt pas de faire une chronique.

propre ſemble avoir été Bahaman, donna ſes principaux ſoins à l'exercice de la nouvelle religion, à la reconſtruction des temples du Feu, & au bonheur de ſes peuples. Pour s'aſſurer de la maniere dont on rendoit la juſtice dans les différentes provinces, il envoyoit des émiſſaires cachés, à-peu-près comme on fait en Chine : ces miniſtres ſecrets s'inſtruiſoient de la conduite des gouverneurs ; enſorte qu'au bout d'un an, lorſqu'ils venoient à la cour lui rendre leurs comptes, il leur donnoit des récompenſes, ou leur infligeoit des peines, ſelon ce qu'il avoit appris de leur maniere de gouverner. On cite même un trait de lui plus grand & plus ſincere, que celui dont les hiſtoriens ont fait tant d'honneur à Auguſte, lorſqu'il délibéra adroitement s'il garderoit un pouvoir uſurpé, où s'il abdiqueroit une autorité qu'il avoit cimentée du ſang de ſes concitoyens. Ardſchir ne ſe compoſa pas, comme le prince Romain, un petit comité de quelques amis entre leſquels même ceux qui oſeroient donner un conſeil vertueux ne ſeroient pas écoutés ; il convoqua une aſſemblée générale des principaux de la nation. Il y parut avec cette dignité modeſte qui accompagne les grands vertus ; leur demanda s'ils trouvoient quelque choſe à reprendre dans ſa conduite ; les conjura

de lui montrer les erreurs dans leſquelles il pourroit être tombé ; & finit par les aſſurer qu'en cas qu'on ne le trouvât pas digne de les gouverner, il étoit prêt à ſe démettre de la couronne, en faveur de celui qu'ils éliroient en ſa place. Ce jour fut, ſans doute, un des plus beaux de ſa vie. Ce ne fut par-tout qu'acclamations, que cris de joie : ſon nom, répété & célébré par toutes les bouches, fut la ſeule réponſe qu'il reçut de ce peuple chéri, dont il étoit les délices. Sa conduite ne démentit pas de ſi heureux commencemens ; & toute ſa vie ne fut, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, que le développement de cette belle ſentence, qu'il avoit ſouvent à la bouche : « Un roi ne doit jamais avoir l'oreille ouverte à la flatterie, » ni le cœur fermé à la juſtice. »

C'eſt ſous ſon règne que l'on place la mort du fameux Roſtam ; mais nous n'en rapporterons aucune circonſtance, toute ſon hiſtoire n'étant qu'un tiſſu d'aventures extraordinaires & romaneſques.

HOMAÏ, ou KHOMANI, femme d'Adrſchir, étoit enceinte lorſque ſon époux mourut ; elle prit en main les rênes du gouvernement, juſqu'à ce qu'elle pût les remettre au fils dont elle eſpéroit accoucher. Lés hiſtoriens Perſans, touchant la beauté ſurprenante de ce fils, les prédic-

tions qui se firent à sa naissance, les moyens dont la reine se servit pour l'éloigner d'un trône sur lequel il étoit annoncé qu'il feroit le malheur de l'état, rapportent différentes circonstances, qui ont à nos yeux l'empreinte de la fausseté, mais qui sont au moins très-vraisemblables dans les mœurs des orientaux. Nous les rapprocherons en deux mots. Comme il paroissoit démontré, par les observations des astrologues, que le prince devoit être la cause de très-grands maux pour l'empire, il fut d'abord arrêté qu'on le feroit mourir; mais la reine, dont les entrailles ne purent se prêter à cette barbare résolution, le fit seulement exposer sur un fleuve, dans un petit berceau enrichi de diamans. Le courant du fleuve emporta le berceau de l'enfant jusques vers le lieu où un teinturier lavoit des étoffes. Ce pauvre homme, touché d'abord de compassion pour un enfant prêt à périr, séduit ensuite par l'appas des richesses qui accompagnoient ce berceau, l'enleva promptement, & le porta à sa femme. Ils éleverent le petit prince avec autant de tendresse que s'il eût été leur enfant; &, comme il refusa, lorsqu'il fut devenu grand, d'embrasser l'état de teinturier, ils firent tout ce qui dépendoit d'eux pour le mettre à portée de servir à la guerre avec une sorte de distinction. En effet, ses

exploits l'ayant fait remarquer, le général en fit un rapport si avantageux à la reine, qu'elle voulut le voir, & le reconnut enfin pour son fils.

Tout le règne de cette princesse fut marqué par des actes de justice, de clémence & de magnificence. On dit qu'elle embellit beaucoup la ville d'Esthékar *, connue par les Grecs sous le nom de Persépolis. On peut croire qu'elle avoit pris ce goût pour les monumens, sous le règne précédent, qui fut celui des arts & des sciences en Perse. Enfin, au bout de trente-deux ans, elle résigna la couronne à son fils.

DARAB, Ier du nom, succéda à sa mere. Les détails de sa naissance, de son éducation & de sa présentation à la cour, font la plus grande partie de ce que l'on nous rapporte de son histoire. On ajoûte qu'il chercha tous les moyens de rendre son peuple heureux; qu'il eut guerre avec Fitikous, roi de Macédoine, que l'on peut croire être le même que Philippe; qu'il épousa la fille du prince Grec; qu'il fonda plusieurs villes, & mourut après un règne assez court.

DARAB II, né avec autant de penchant

* Dans le Farsistan.

aux vices, que ses prédécesseurs avoient eu d'inclination pour la vertu, ne s'occupa guères du bonheur de ses sujets; &, par une conduite tout-à-fait différente de celle qu'avoient tenue tous les rois Caïaniens, il rendit tout son peuple malheureux. L'état de la Perse ne fut pas ignoré dans la Grèce; &, comme ces circonstances parurent favorable dans le dessein que l'on projettoit, Iskender, qui doit être le même qu'Alexandre, ne chercha qu'une occasion de guerre, afin de profiter habilement de la conjoncture. Darab voulut en vain s'opposer aux Grecs: il fut défait en plusieurs batailles; &, après avoir obtenu du roi des Indes un secours qui lui fut inutile, il mourut assassiné de la main de quelques-uns de ses sujets. Il eut cependant la triste consolation, avant d'expirer, de voir Iskender s'attendrir sur son sort, accepter sa fille Rouscheng en mariage, & lui promettre de venger sa mort sur les régicides qui en étoient les auteurs. Un instant après, il rendit les derniers soupirs.

Iskender, ou Escander, a été, selon les Orientaux, un des plus grands héros de l'antiquité; mais la maniere dont ils ont rapporté ses hauts faits, tient plutôt du roman que de l'histoire. Loin donc

donc de pouvoir la suivre dans les détails, nous serons obligés de nous entrenir à quelques traits.

Suivant Mirkhond, Iskender étendit ses conquêtes à l'orient, bien au-delà de la Perse, & pénétra fort avant dans les Indes. C'est à ce prince qu'il attribue la fondation de Hérat * & de Samarcande **; la traduction d'un grand nombre d'ouvrages persans & grecs : enfin, selon ce même auteur, après avoir partagé sa vaste monarchie en quatre-vingt-dix gouvernemens, il finit son règne court, mais glorieux, à Babylone, la trente-sixieme année de sa vie. Suivant ces auteurs, Alexandre se rendit maître de l'Asie 331 ans avant Jesus-Christ, & mourut 324 ans avant cette même époque. Quelques autres auteurs en rapportent les traits suivans.

Iskender, étant sur le point de faire abandonner au feu & au fer une place forte, que l'on venoit d'emporter les armes à la main, fut averti par ses officiers, qu'il s'y trouvoit un grand philosophe qui méritoit d'être entendu. Il ordonna qu'on le fît venir; mais, n'ayant pas trouvé que son air répondît à sa réputation,

* Au S. E. du Khorassan.

** Dans la Bukarie, partie de la Tartarie indépendante.

il dit à ceux qui le lui avoient amené :
» Quelle figure m'avez-vous amenée-là ? »
Le philosophe, piqué de cette marque de mépris, fit les vers suivans, qu'il récita tout haut :

» O prince ! dont l'intelligence & la courtoisie
» n'égalent pas, à beaucoup près, la ré-
» nommée,
» Pourquoi mon extérieur t'inspire-t-il du mé-
» pris pour ma personne ?
» Ignores-tu que mon corps n'est simplement que
» l'enveloppe d'une ame invisible ?
» Et pourquoi juges-tu la lame d'une épée, dont
» tu n'apperçois que le fourreau ? »

Il ajouta ensuite : « On peut dire d'un » homme sans vertu, que son corps est » une prison, à laquelle il n'y a point » de séjour affreux qu'elle ne préférât ; & » celui qui commet le crime, est assez » puni par le crime dont il est l'auteur. » Après avoir ensuite parlé sur l'inconstance des habitans de ce monde, & l'abus que les grands font de leur pouvoir, il finit par dire : « Quiconque se fatigue à frap- » per ceux qui n'oseroient pas le frapper » à leur tour, sera aisément battu quand » il rencontrera quelqu'un assez hardi pour » lui résister ; & celui qui, sans pitié, » passe au fil de l'épée, sentira lui-même » un jour combien ce traitement est cruel » & douloureux. » Ce discours fit une

telle impression sur l'esprit d'Iskender, qu'il révoqua l'ordre qu'il avoit donné, & pardonna à tous ceux qu'il avoit condamnés à la mort.

Sa clémence ne parut pas moins dans une autre occasion où l'on lui présentoit un chef de rebelles, chargé de fers, & prêt à être conduit au supplice. Iskender, touché de compassion, lui pardonna. Un de ses favoris, aussi surpris que tout le reste de l'assemblée, mais plus libre avec le prince, osa lui dire : « A votre » place, seigneur, je n'eusse pas été si clé» ment.-- Peut-être aurois-je pensé comme » vous à la vôtre, » lui répondit Iskender, qui ajouta : « La clémence est le » plaisir des ames sensibles; & je n'en ai » jamais tant, qu'en pardonnant à mes en» nemis. »

Voulant un jour éprouver jusqu'à quel point un de ses officiers portoit l'esprit de subordination & le zèle pour son service, il le retira d'une place importante, pour le mettre dans un emploi médiocre. Cet officier s'y comporta aussi bien que dans l'autre. S'étant un jour présenté devant le roi, celui-ci lui demanda comment il se trouvoit de son nouvel office? « Très-bien, dit l'officier : ce n'est » jamais la place qui honore l'homme, » c'est l'homme qui doit honorer la pla-

» ce. » Iskender, charmé de sa réponse & touché de sa conduite, le remit dans un poste supérieur à celui qu'il avoit d'abord occupé.

On lui demandoit un jour comment il avoit pu assujettir à ses loix tant de pays si différens & si opposés de mœurs & d'usages? « En traitant, dit-il, mes » ennemis de maniere à les faire devenir » mes amis; & en ménageant si bien » mes amis, qu'ils n'eussent jamais dessein » de devenir mes ennemis. »

Un homme de lettres, fort spirituel mais fort pauvre, lui présentoit un jour un mémoire très-bien fait. Iskender, frappé de la beauté de l'écrit & de l'extérieur négligé de son auteur, lui dit qu'il étoit étonné qu'en écrivant si bien, il s'habillât si mal. « La nature, dit le sup- » pliant, m'a donné quelques talens; il » ne tient qu'à vous, seigneur, de m'ac- » corder le reste. »

Ce prince étoit sujet à la colère; &, lorsqu'il étoit de sang-froid, il en convenoit avec ses amis, & les prévenoit de ne point alors l'approcher de trop près; « car si la mer n'est pas trop sûre, » lors même qu'elle est calme, c'est en- » core bien pis, lorsqu'elle est agitée. » C'est d'après cette pensée qu'un poete ancien dit: « Il faut se garder de la mer

» lorſqu'elle eſt en courroux, quoiqu'on y
» pêche des perles lorſqu'elle eſt paiſi-
» ble. »

Iskender ſe plaignit un jour à l'un de ſes courtiſans, de ce qu'il ne faiſoit que l'applaudir; « car, enfin, ajoutoit-il, je ſuis
» homme ſujet à l'erreur, & vous ne m'a-
» vez jamais laiſſé voir une ſeule fois que
» je me ſois trompé : ſi vous ne le voyez
» pas, c'eſt ignorance; ſi vous diſſimulez,
» c'eſt trahiſon. »

On lui demandoit un jour pourquoi il paroiſſoit montrer plus d'affection pour ſon maître que pour ſon pere? « Ce der-
» nier, répondit-il, m'a fait deſcendre du
» ciel en terre, & l'autre m'a élevé de la
» terre vers le ciel. »

On rapporte encore une infinité d'autres traits; nous finirons par ce dernier. Iskender, ſentant ſa fin prochaine, écrivit à ſa mere le diſtique ſuivant :

» Votre fils, après avoir compté quelques
» inſtans de la vie, va bientôt être livré à la
» mort :
» Si ſon règne a eu le brillant de l'éclair, il
» en a auſſi la rapidité ; mais il laiſſe après lui
» une grande matiere aux hiſtoriens. »

Quelques princes de la famille royale remonterent dans la ſuite ſur le trône.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

CES princes sont appellés, par quelques auteurs, *Moulouk-At-Taouaïf*, ou *Rois des Nations ;* & par d'autres, divisés en deux branches : 1° celles des Aschkaniens, du nom d'Aschek, leur fondateur, en comprenant douze rois ; 2° celle des Aschganiens, qui n'en a que huit. On les fait régner en tout trois cents quinze ans. Ce sont les Parthes des Grecs & des Romains. Mais leur histoire est peu connue ; & l'on n'y rencontre pas un trait propre à tenir place dans cet ouvrage : c'est pourquoi nous allons passer à la quatrieme dynastie des rois de Perse.

ROIS DE PERSE.

QUATRIEME DYNASTIE, DITE DES SASSANIENS ou SASSANIDES.

[An. de J. C. 220, ou 229.]

LA Perse languissoit sous les princes Aschganiens, qui suivoient les loix & la religion des Macédoniens ; & c'est sans doute par cette raison que les auteurs Orientaux ont négligé leur histoire. Sous l'un des princes de cette dynastie, Sassan, fils de Behman, se voyant exclu de la couronne, forma le dessein de voyager. Il prit une femme en pays étranger, & en eut des enfans. L'un d'eux, n'ignorant pas qu'il tenoit à une famille illustre de la Perse, voulut voir le pays de ses aïeux. Il y vint, & entra au service d'un gouverneur de province, appellé Babec. Ses talens le firent regarder avec tant de distinction par son maître, qu'il lui donna sa propre fille en mariage. Ce fut de cette union que naquit le fondateur de la nou-

velle monarchie des Perſes ; Ardſchir, que l'on ſurnomme Babégan, à cauſe de ſon aïeul Babec. Elevé à la cour, le jeune Ardſchir y reçut une éducation digne de ſa naiſſance. Ses ſuccès dans les différents exercices auxquels on l'appliquoit, allerent même juſqu'au roi, qui voulut le voir & juger par lui-même du bien qu'on lui en diſoit. Il en fut très-content, & ordonna qu'il fût placé avec les princes ſes fils. Cependant, comme le roi s'apperçut que le jeune homme l'emportoit ſur eux, à beaucoup d'égards, ſoit qu'il craignît que ſes fils n'en devinſſent jaloux, ſoit qu'il le fût devenu pour eux, il prit le parti de l'envoyer commander des troupes au loin.

Ardſchir fit honneur au choix du roi dans cette place ; mais, ayant appris que ſon aïeul Babec étoit mort, il revint à la cour ſolliciter ſon gouvernement : ce fut en vain ; le roi en avoit déja diſpoſé pour un de ſes fils. Ce contre-tems, joint à un ſonge qu'eut alors le roi, par lequel il croyoit voir un étranger lui enlever la couronne, fit croire à Ardſchir que cette prédiction pourroit être priſe à ſon avantage, & que c'étoit l'inſtant de travailler à l'accomplir. Il ſe ſauva donc en hâte, pour commencer ſa révolte. On fit courir après lui ; mais on ne put l'attra-

per : il étoit déja dans la ville d'Esthékar, où les amis de Babec lui formerent un parti considérable.

Le fils aîné du roi commandoit dans la province de Fars : il leva des troupes, & s'avança pour arrêter ces mouvemens, dont il prévoyoit les suites. Ce plan de conduite étoit prudent; mais il fut démenti par l'événement : son armée fut défaite, & lui-même y périt les armes à la main. Le pere affligé sensiblement de la mort de son fils, & effrayé des suites de cette entreprise, accourut bientôt avec une armée considérable : celle d'Ardschir l'emportoit encore pour le nombre, & pour l'attachement à son chef. Le mécontentement contre le gouvernement actuel, & le penchant qu'avoit la nation pour les anciens rois, (car c'étoit un bruit général qu'Ardschir descendoit de la famille Caïanéïte,) contribuerent également à sa perte : il eut le sort de son fils. Après cette victoire, Ardschir ne trouva point d'obstacle à s'emparer de la couronne. Il prit le titre de Schahin-Schah, c'est-à-dire Roi des Rois. Ses conquêtes lui soumirent bientôt différentes parties de l'Asie.

Cette usurpation, qui l'a rendu le fondateur de la dynastie des Sassaniens, n'a point empêché les historiens de l'en regarder comme un des princes les plus ac-

complis, & que l'on devoit citer comme un modèle pour ses successeurs. Ils font le plus grand éloge de ses vertus civiles & militaires; le peignent comme entiérement occupé du bonheur de son peuple, & de la gloire de son empire. L'un des plus beaux traits de sa vie, & qui sur-tout le distingue de la foule des souverains, c'est le courage avec lequel il exigea que chaque jour on lui demandât compte de ce qu'il avoit fait la veille, & que l'on ne marquât dans le journal de sa vie que les actions qui paroîtroient inspirées par quelques vertus. Il composa même un ouvrage dans lequel il donnoit des régles de conduite pour les princes envers les peuples, & pour les peuples envers les princes. On cite de lui quantité de belles maximes: en voici quelques-unes.

» Lorsqu'un roi s'applique à rendre la » justice, le peuple s'empresse à montrer » de l'obéissance. Le prince que les gens » de bien craignent, & dont les méchans » esperent, est sans doute le moins fait » pour son rang. L'autorité royale ne se » maintient que par des troupes; les » troupes, que par de l'argent; l'argent » ne vient que par la culture & le com- » merce: or, l'un & l'autre ne sont en » bon état qu'autant que le prince fait » régner une bonne administration, &

» beaucoup de justice. Corrigez avec sa-
» gesse, & n'employez pas l'épée quand la
» canne suffit. »

C'étoit conformément à ces maximes sages, que ce prince avoit partagé tout son peuple en différentes classes, relativement à leurs différentes professions ; & que chaque classe avoit ses instructions & ses maîtres particuliers.

Le bonheur du règne d'Ardschir fut troublé par la douleur qu'il éprouva en apprenant que la reine son épouse, fille du roi précédent, cherchoit les moyens d'attenter à ses jours. Il l'éloigna aussi-tôt du palais, & la remit entre les mains d'un ministre, pour lui faire son procès. Au lieu de lui donner la mort qu'elle méritoit, comme elle étoit enceinte, ce ministre la fit mettre en lieu de sûreté : elle y accoucha d'un fils qu'elle éleva secrettement, & qui ne parut à la cour que quand il fut déja formé dans les exercices favoris des Perses, la course du cheval, & l'art de lancer la flèche & le javelot. On le nomma Schabour. Ardschir mourut après un règne de quatorze ans.

[An. de J. C. 241.]

SCHABOUR, ou SCHAPOUR, que les Grecs appellent Sapor, étoit fort jeune

quand il parvint au trône. Les grands de la cour lui donnerent pour tuteur son oncle maternel, qui remplit cette place avec toute la tendresse d'un bon parent, & les lumieres d'un grand ministre. La noblesse même le prioit de monter sur le trône; mais il s'y refusa constamment. De son côté, le jeune prince montroit pour son oncle l'affection le plus vive & la déférence la plus marquée : sa conduite à cet égard ne se démentit jamais dans la suite.

Entré dans sa majorité, Schabour parcourut toutes les provinces de son empire, pour être mieux à portée de juger de leur situation, de leurs manufactures, de leur population, & de leur commerce. Il fit bâtir plusieurs villes dans des situations commodes & avantageuses aux provinces où il les fonda. Les historiens parlent surtout de celle du Khorassan. En arrivant dans cette province, il apperçut les ruines d'un vieux château, entourées, &, pour ainsi dire, couvertes de roses; il y fit bâtir une ville qui prit le nom de la *Rose de Schabour*, ou de Nichabour, en persan. Les historiens parlent aussi de ses guerres, mais sans entrer dans aucun détail; & ils se taisent absolument sur le traitement qu'il fit à Valérien, empereur Romain, devenu son prisonnier : ensorte que l'on est en droit

de douter si le rapport des Grecs & des Romains, qui prétendent que ce roi de Perse le fit écorcher, est très-fidèle à cet égard, non plus qu'à l'égard des vices dont ils le noircissent.

D'ailleurs, ce qui est assez étonnant, les historiens Orientaux n'entrent pas dans un grand détail à l'égard des vertus de ce prince, dont le règne cependant fut très-glorieux. Mirkhond est le seul qui nous apprend quelques circonstances par rapport à sa mort. Selon cet écrivain, quelques courtisans, craignant d'être recherchés à l'occasion de plusieurs injustices qu'ils avoient commises, profiterent d'une nuit orageuse pour entrer dans la tente du roi : ils l'assassinerent avec tous ceux qu'ils y trouverent, après quoi ils y mirent le feu. Pour éloigner le soupçon que pouvoit faire naître une mort si subite, eux & leurs partisans répandirent le bruit que Schabour étoit mort d'un coup de tonnerre. Il avoit régné trente-un ans. Ce fut sous ce prince que commença à paroître l'hérétique Manès, dont nous parlerons à l'article de religion : il fut alors obligé de se cacher ; mais il reparut avec avantage sous le règne suivant, & même on lui fit bâtir une forteresse, pour le mettre en sûreté contre les entreprises de ses ennemis.

[271.]

HORMOUZ, avec une taille avantageuse, une santé robuste, & tous les avantages d'une bonne constitution, ne s'occupa cependant que très-peu des exercices du corps. Son goût dominant fut l'étude & l'application à la politique. On dit qu'il possédoit fort bien les mathématiques connues alors, & qu'il rendit les peuples heureux par la sagesse & la tranquillité de son gouvernement.

On rapporte que le gouverneur d'une province située vers les Indes, lui envoya dire un jour qu'il avoit une occasion d'acheter une grande quantité de diamans, pour un prix peu considérable. Le roi répondit qu'il n'en avoit pas besoin. Le gouverneur insista, en lui faisant envisager qu'il y avoit cent pour cent à gagner. » Cent ou mille, que m'importe? répon» dit Hormouz. Si je deviens marchand, » qui sera roi? ou que deviendront les » commerçans, si j'emploie mes richesses » à leur enlever leur bénéfice? » Il fut peu de tems sur le trône. Les historiens lui reprochent d'avoir embrassé les erreurs de Manès. On cite de lui cette maxime fort sage. « Les rois sont comme le feu, qui » sert à ceux qui s'en tiennent à une dis-

» tance convenable, mais qui consume » ceux qui s'en approchent de trop près.»

Ce prince demandoit un jour à son médecin, combien à-peu-près il falloit d'alimens, par jour, pour le soutien d'un homme formé? Le médecin lui répondit que cela alloit environ à une livre. » Comment » une si petite quantité pourroit-elle suffire à un aussi grand corps que le mien? — » Cette quantité suffit, si vous voulez seulement que votre nourriture vous porte; » si vous en prenez davantage, ce sera vous » qui la porterez.»

[273.]

BEHRAM, son fils, ne resta pas non plus long-tems sur le trône. On ne sçait guères de lui que le traitement qu'il fit éprouver à Manès, & qui tient un peu de la cruauté que l'on a quelquefois exercée depuis, dans des cas à-peu-près semblables, chez des peuples qui se croient fort humains. Il le manda à la cour, sous prétexte de le faire disputer avec des Mages; &, quand il fut arrivé, il le fit prendre & écorcher vif. Sa peau, remplie de paille, fut exposée aux yeux de tous ceux de sa secte, qui n'en devint que plus zélée à conserver & à répandre les dogmes de leur chef; & cela n'est pas surprenant: ils n'avoient

eu d'abord en lui qu'un prédicateur, ils pouvoient ensuite se faire honneur d'un martyr.

On cite cependant de ce prince une maxime fort sage. « On ne sçauroit défi» nir la vertu que l'on entend par l'*hu*» *manité*, parce que toutes les autres y » sont comprises. »

[276.]

BEHRAM II, qui, selon quelques auteurs, n'étoit que le fils adoptif du roi précédent, indisposa d'abord tous les esprits par sa dureté, sa hauteur & sa cruauté. On lui donne le surnom de Khalis ou d'Injuste *. La noblesse Persane, peu accoutumée à se voir gouvernée par des tyrans, n'étoit pas disposée à le respecter : elle étoit prête à se livrer à une révolte ouverte, quand elle en fut détournée par le conseil des Mages, qui vouloient essayer de changer l'esprit du jeune roi. Comme ses travers avoient commencé moins par un penchant aux vices, que par un goût mal entendu pour l'excès des vertus, il se prêta à leurs instructions, & devint un des meilleurs monarques de la Perse. Il régna dix-sept ans.

* Du mot khilaf, *contrariété*.

[293.]

[293.]

BEHRAM III, avoit assez bien gouverné la province de Ségestan pendant le vie de son pere; mais, comme après la mort de ce dernier, lorsqu'il fut monté sur le trône, il ne fit rien de remarquable, les historiens ont passé légérement sur son règne, qui fut cependant de treize ans.

[294.]

NARSI, son fils, fut tendrement aimé de ses sujets, dont le bonheur devint le grand objet de ses soins. Attaqué par les Romains, il mit des troupes en campagne, ce qui ne l'empêcha pas de perdre de belles provinces : il en mourut de douleur, après un règne de neuf ans.

[302.]

HORMUZ II, son fils, se rendit recommandable par son amour pour la justice, & les opérations de son règne, qui eurent pour objet le bonheur de ses peuples : telle est, entr'autres, l'institution d'une chambre souveraine, devant laquelle le dernier de ses sujets pouvoit porter ses plaintes contre les plus grands seigneurs de l'état; &, de peur que la crainte ou l'espérance n'influassent pour beaucoup dans les jugemens de ce tribunal, il y assistoit souvent en

personne, & se faisoit rendre compte des affaires qu'il n'avoit pas pu suivre par lui-même. Il porta aussi ses vues sur le commerce. On bâtit par ses ordres dans le Kerman une ville qui, de son nom, fut appellé Hormuz. Elle étoit située sur le bord de la mer, ayant, du côté de la terre, de belles & fertiles plaines; mais, dans la suite, ses habitans, pour se mettre à l'abri des incursions de leurs voisins jaloux, se transporterent vis-à-vis de ce lieu, dans une isle du golphe Persique à laquelle ils donnerent le nom de la ville qu'ils abandonnerent. Après avoir bâti plusieurs villes dans le Kousistan, & régné neuf ans, Hormuz mourut chéri & regretté de toute la Perse.

[310.]

SCHABOUR II est surnommé par quelques auteurs Zoul-Aktaf, (aux épaules,) & par quelques autres, Zoul-Aknaf (aux ailes.) Selon les premiers, il mérita cette épithète, pour avoir fait rompre l'épaule droite à tous les Arabes qu'il trouva en état de porter les armes, après une grande victoire dans l'Yémen; selon les autres, on l'appella l'ailé, pour avoir, après cette victoire, pris les Arabes sous sa protection, & les avoir mis en quelque sorte à l'ombre de ses ailes. Quoi qu'il en soit, il

eſt certain qu'il fut un grand prince & un grand guerrier.

L'envie de connoître par lui-même les forces de l'empereur des Grecs, lui fit prendre la résolution d'aller viſiter différents ports de cet empire, & particuliérement la ville de Conſtantinople. Son arrivée ne put être tenue ſi ſecrette que l'empereur n'en fut informé : on ſe ſaiſit de la perſonne du prince Perſan, & on l'enferma. Pendant ſa détention, les Grecs ſe jeterent ſur ſes états, dont ils enleverent une partie conſidérable. Cependant Schabour ayant trouvé le moyen de gagner les bonnes graces d'une femme de la cour, elle lui procura la liberté, & s'enfuit avec lui. Il arriva heureuſement juſqu'en Médie, dans un lieu où étoit un hermitage, & que l'on appelle encore aujourd'hui Schabouran, en mémoire du ſéjour qu'il y fit. Ce fut dans cet oratoire, que, de concert avec l'hermite, il prit ſi bien ſes meſures, qu'il fut en état de ſurprendre les troupes Grecques, de les tailles en piéces, & de recouvrer toutes les provinces qu'il avoit perdues.

En mémoire de l'heureux ſuccès de ſa fuite, Schabour fit bâtir une ville dans le lieu qui lui avoit ſervi de retraite. Il fut interrompu dans ce projet par les courſes des Dilémites, qui habitoient ſur les bords

de la mer Caſpienne, & s'obligea même de leur payer tribut, pour ſuſpendre leurs courſes. Il étoit alors en guerre contre les Arabes ; mais, lorſqu'il eut fini avec les derniers, il tomba ſur les terres des Dilémites, & rangea leur pays au nombre des provinces ſujettes de ſon empire.

La ville dont nous venons de parler, eſt la ville de Cazuin, que nous appellons Casbin, dans la province de Dgébal ou l'Yrak-Agémi. On lui donne quelquefois le ſurnom de Dgémalabad, ou la belle ville.

Ce fut Schabour qui défit l'empereur Julien, l'an 373 de J. C. Il mourut après un règne de ſoixante-douze ans.

[380.]

ARDSCHIR III, qui ſuccéda à Schabour, n'étoit pas ſon fils, mais ſeulement ſon parent ; quelques-uns diſent ſon frere, d'autres ſon couſin ; il n'importe. Les Perſans, ne craignant rien tant que de voir les rênes de l'état entre les mains d'un enfant, redoutant auſſi les troubles qui n'accompagnent que trop ſouvent une minorité, preſſerent tellement Ardſchir d'accepter la couronne, qu'il y conſentit. Il méritoit d'ailleurs cet honneur par mille qualités perſonnelles. On ne ſçait rien de ſon règne ; ſeulement les hiſtoriens nous

font remarquer, qu'en le plaçant fur le trône, les Perfans ne lui donnerent pas le droit d'en difpofer à fon gré; mais qu'ils y placerent enfuite Schabour III, fils du roi précédent. Ce règne fut de douze ans.

[385.]

SCHABOUR III, fils de Schabour II, gouverna la Perfe pendant cinq ans & quelques mois. La tranquillité de fon règne n'a rien laiffé à dire à des hiftoriens qui ne s'étendent volontiers que fur les actions d'éclat. Ils nous apprenent feulement qu'il régnoit du tems de Théodore; que ces deux princes vécurent en bonne intelligence, & qu'ils s'envoyoient réciproquement des ambaffadeurs.

[388.]

BEHRAM IV, en fuccédant à fon pere, marcha fidèlement fur fes traces. On ne fçait rien de l'hiftoire de fon règne. Il eut le malheur de périr d'un coup de flèche, dans une affemblée des principaux de la nation qui s'étoit convoquée fans fes ordres, & qu'il alloit réprimer par fa préfence.

[400.]

JEZDEGERD, pendant la vie de fon pere, avoit femblé porter en lui le germe

de toutes les vertus. Sa conduite ſur le trône démentit de ſi belles eſpérances. Avare & cruel, il ne reſpectoit ni les biens ni la vie de ſes ſujets. Peut-être auſſi les écrivains ont-ils un peu chargé ſon portrait, parce que, dans pluſieurs occaſions, il favoriſa les Chrétiens. Ils joignent preſque toujours à ſon nom l'épithète d'El-Eſſim, le méchant. Il fit la guerre avec ſuccès contre les empereurs de Conſtantinople, qui refuſoient de lui donner le tribut qu'ils s'étoient obligés de payer à la Perſe chaque année. Ce prince, ayant perdu pluſieurs enfans en bas âge, s'informa de tous les voyageurs des lieux de ſon empire, où l'air étoit le plus pur, & y envoya un jeune fils qui venoit de lui naître. Il mourut quelque tems après, d'un coup de pied de cheval, qu'il avoit reçu dans la poitrine.

Les grands de la Perſe n'avoient pas aſſez aimé le pere, pour déférer la couronne au fils, qui d'ailleurs étoit encore jeune. Ils mirent donc ſur le trône un ſeigneur, appellé Khoſrou, recommandable par toutes les qualités qui font aimer les ſouverains. Cependant il n'eſt pas compté au rang des rois de Perſe, parce que Behram, fils de Jezdegerd-El-Eſſim, quitta bientôt le prince Arabe qui prenoit ſoin de ſon éducation, &, fortifié

d'une troupe considérable, soutenu par les amis qu'il avoit dans le pays, il entra en Perse & demanda qu'on lui remît les rênes de l'état. Au lieu de se rendre à sa proposition, on marcha en armes contre lui. Cependant les plus sages tâcherent de terminer les choses par une heureuse négociation: rien n'étoit moins aisé: chacun des deux partis vouloit absolument l'emporter par la force. Behram, qui connoissoit le caractere des Persans & sa propre valeur, imagina un expédient fait pour leur en imposer. Ce fut de mettre la couronne entre des lions affamés, en convenant qu'elle resteroit à celui des deux contendans qui l'iroit prendre entre ces deux animaux. Tous les sentimens se réunirent à cet avis. Khosrou l'accepta comme les autres; mais, refusant d'en venir aux prises avec les lions, il dit à Behram qu'étant actuellement possesseur de la couronne, ce n'étoit pas à lui de l'aller chercher. Charmé de ce refus, Behram entra dans l'endroit où étoient les deux lions, se jetta sur eux avec furie, les tua, enleva la couronne, & la mit sur sa tête. Tous les grands accoururent alors lui rendre leurs hommages, & Khosrou ne fut pas un des derniers à lui montrer des sentimens de respect & d'obéissance.

[421.]

BEHRAM V, monté sur le trône par sa bravoure, s'y fit aimer par sa justice : on lui donna le surnom de Ghiour ou plutôt Dgiour, âne sauvage, soit parce que, dans sa jeunesse parmi les Arabes, il s'étoit souvent exercé à la chasse de ces animaux, soit à cause de sa force & de la célérité de ses expéditions. L'éducation de Behram avoit été plus propre à en faire un brave soldat qu'un grand politique. Aussi, n'ayant pas les lumieres qui conviennent pour bien conduire un grand état, lorsqu'il s'en vit maître, n'écoutant que son cœur, en faveur d'une nation qui lui étoit chere, & qu'il vouloit rendre heureuse, il crut que le moyen le plus court étoit d'épargner les travaux & d'augmenter les amusemens. Il introduisit donc l'usage de ne travailler que depuis le lever du soleil jusqu'à midi ; &, pour donner plus de charmes aux divertissemens de l'après-dînée, il fit venir des Indes jusqu'à dix mille musiciens. Ce ne fut pendant quelques années que plaisirs & jeux.

Le roi du Turquestan, informé de ce qui se passoit en Perse, ne doutant pas de l'effet que devoit naturellement produire tant de relâchement, entra un jour, à main armée, dans le pays, & mit tout à feu & à

ſang. Tout cédoit ; tout ployoit : rien ne pouvoit lui réſiſter. Le roi, quoique très-brave, n'ayant pas actuellement aſſez de troupes en état de faire face à l'ennemi, fut obligé de s'enfuir avec un corps de mille chevaux. Toute la Perſe alors crut qu'il avoit abſolument abandonné le pays, & le roi du Turqueſtan n'en douta pas lui-même, lorſqu'il ſçut que Behram marchoit du côté de l'empire Grec, & que déja il étoit dans l'Arménie, s'abandonnant au plaiſir d'une poſſeſſion tranquille ; & ſes ſoldats, à l'avidité d'un pillage ſans obſtacle, ſe diſperſerent & ſe conduiſirent comme s'ils euſſent été au ſein de leurs états. Le roi Perſan, qui en étoit informé, côtoya les bords de la mer Caſpienne, revint prendre les Turcs par les derrieres, & tomba tout à coup ſur leur camp à moitié vuide & mal gardé, maſſacra tout ce qu'il rencontra ſous ſa main, & coupa lui-même la tête à leur roi. Cette nouvelle révolution fut auſſi ſubite que la premiere. Preſque tous les ennemis furent égorgés, & la Perſe recouvra avec ſon ſouverain légitime, ſa premiere tranquillité. Mais la vie paiſible que procuroit à Behram la paix rétablie dans ſes états, ne convenoit guères à ſon génie actif & ardent. C'eſt ce qui fit qu'oubliant encore une fois les devoirs d'un grand monarque,

il laissa le gouvernement entre les mains de son frere Narsi, pendant qu'il alla voyager dans les Indes.

Il étoit à la cour d'un des princes de ces belles contrées, lorsqu'un éléphant, échappé du lieu où l'on exerçoit ces animaux pour la guerre, courant çà & là, effrayoit les villes & désoloit les campagnes. Plusieurs de ceux qui avoient essayé de le tuer, étoient eux-mêmes péris dans cette expédition. Cet exploit parut à Behram digne de sa force & de son courage. Il marcha contre l'animal, lui lança une flèche entre les deux yeux, le saisit ensuite par la trompe, le terrassa, lui coupa la tête. Le roi, aussi surpris que charmé, ne crut pas trop payer ce service en lui offrant sa fille en mariage, & plusieurs places pour constituer sa dot. Quelques guerres qui survinrent, dans lesquelles Behram eut de nouvelles occasions de montrer sa valeur, le rendirent de plus en plus cher à la nation Indienne. Mais la confiance du roi & l'amour du peuple donnerent de l'ombrage à plusieurs des grands contre lui : leur jalousie auroit pu même avoir des suites funestes, s'il n'en eût prévenu l'effet en se retirant. Il partit donc avec sa femme, regretté du prince & de la plus grande partie de la nation, & comblé de présens. Il rendit généreusement les places qu'il avoit re-

ques, & qu'il ne voulut pas démembrer de l'état qu'il abandonnoit.

L'âge, les travaux & l'expérience avoient modéré cette fureur de courir & de combattre. Epris d'une gloire plus ſolide, parce qu'elle eſt le fruit de vertus plus réelles, Behram reprit en main le rênes de l'état, & ne s'occupa que du bonheur de ſes peuples pendant le reſte de ſon règne, qui fut en tout de vingt-trois ans. Il fit la guerre avec ſuccès contre les Grecs & les Arabes; enfin il périt miſérablement, ſoit à la chaſſe, comme le diſent quelques auteurs, ſoit dans une marche de campagne: on ne put retrouver ſon corps; & l'on conjectura qu'il s'étoit enfoncé dans un marais.

[441.]

JEZDEGERD II hérita de la couronne de ſon pere & de l'amour des peuples: il mérita l'une & l'autre par une conduite ſage, & par la plus grande attention à rendre la juſtice. Les Grands jouiſſoient de très-beaux priviléges; mais il les empêcha de devenir les tyrans de leurs vaſſaux. Les ſoldats étoient bien payés; mais il réprima juſqu'à la moindre licence. Il entendoit bien la guerre, avoit ſervi ſous ſon pere; mais il l'évita & craignit de faire verſer le ſang de ſes ſujets. Il en donna

une belle preuve dans la conduite qu'il tint à l'égard de l'empereur Grec, qui refusoit de lui payer le tribut exigé & obtenu par ses ancêtres. Après avoir levé une armée le plus secrettement qu'il lui fût possible, il se porta promptement vers les terres de l'empire. Les garnisons Grecques, trop foibles pour lui résister, se retirerent à son approche : il profita de leur fuite pour entrer dans le pays : en même tems il contint ses troupes comme si elles eussent été en marche chez un peuple ami. Cette conduite lui gagna tous les esprits ; & comme les milices Grecques ne s'étoient pas elles-mêmes conduites avec autant de ménagement, plusieurs provinces se donnerent volontairement au roi Persan. Il avoit d'ailleurs de grandes forces pour se maintenir dans ses nouvelles possessions ; ensorte que l'empereur n'eut d'autre parti à prendre que de lui offrir promptement le tribut qu'il avoit d'abord refusé.

Ce prince eut deux fils ; mais, ayant donné la préférence au plus jeune sur l'aîné, cette conduite causa de grands troubles après sa mort, qui arriva au bout d'un règne de dix-huit ans.

[458.]

HORMUZ III, le plus jeune des fils de Behram, monta sur le trône suivant

l'intention de ſon pere : Firouz, ſon frere aîné, avoit le gouvernement d'une très-grande province ; mais il en ſortit bientôt avec un grand nombre de troupes que lui procura un roi barbare de ſes voiſins ; ayant défait ſon frere, il le fit enfermer dans un cachot, & ſe fit reconnoître roi : cette révolution fut l'affaire d'une année.

[482.]

FIROUZ, dont le nom en perſan ſignifie victorieux, étant monté ſur le trône, fit inhumainement couper la tête à ſon frere. Une famine, qui ſurvint & qui dura ſept ans, fut regardée par bien des gens comme un juſte châtiment du Ciel. Firouz lui-même, ſoit remord, ſoit politique, en parut touché, & ſe conduiſit mieux qu'il n'avoit fait d'abord. Mais, dès que l'abondance fut revenue, il ne fut ni moins ſuperbe, ni moins dur envers ſon peuple. Il ſongea même à porter la guerre chez les Haïathélites, dont le roi lui avoit aidé à monter ſur le trône. Il vouloit recouvrer les provinces qu'il avoit données pour payer ce ſervice ; & il auroit infailliblement réuſſi, ſans le moyen qu'employa un des principaux officiers ennemis. Cet homme avoit perdu par accident une de ſes mains : s'étant avancé du côté des Perſans, il ſe préſenta à leur roi, dé-

plorant la cruauté de ſon ſort, & aſſurant Firouz qu'il n'étoit dans l'état où on le voyoit que pour avoir voulu diſſuader ſa nation de réſiſter aux Perſans. Firouz le crut, & le ſuivit avec toute ſon armée par des forêts & des déſerts qui devoient, ſuivant l'officier, les mener droit à l'ennemi ; mais qui, dans la réalité, ne ſervirent qu'à les éloigner de la bonne route, & à leur faire conſommer leurs vivres inutilement. Ils furent obligés de mettre bas les armes, ſans pouvoir combattre. Firouz revint en Perſe, honteux d'un ſi mauvais ſuccès, & très-réſolu de s'en venger dès qu'il le pourroit.

En effet, dès qu'il ſe vit en force, il tourna de nouveau ſes armes contre le même peuple. Le roi des Haïathélites ſe poſta dans une grande plaine, ayant eu le ſoin de faire creuſer un foſſé très-large & aſſez profond, entre lui & l'ennemi. A l'aproche des Perſans, il feignit de prendre la fuite : ceux-ci le pourſuivirent avec chaleur. Mais la rencontre du foſſé leur devint funeſte : la plûpart y périrent par la chûte de leurs chevaux, & le tumulte qu'excita ce terrible accident : le roi lui-même reſta ſur la place. Cependant, malgré ce déſaſtre, les Perſans obtinrent la paix à des conditions honorables.

[485.]

COBAD. Par le récit que les hiſtoriens nous font des qualités de l'eſprit & du corps de Cobad, on voit qu'il eût été un prince accompli, ſi l'on pouvoit l'être ſans les vertus les plus précieuſes au bien de l'humanité. Il ne falloit pas moins que ſes qualités éclatantes pour ſe maintenir long-tems ſur le trône, quoiqu'il eût fait aſſaſſiner Saouk, qui avoit eu la principale autorité ſous les règnes précédens, & qu'il eût établi une communauté dans l'uſage des biens & des femmes, & même permis au frere d'épouſer ſa ſœur; ce dernier trait, qui eſt cité par les écrivains perſans, comme contraire à leurs mœurs, peut nous ſervir en paſſant à prouver que les auteurs Grecs ſe ſont trompés, quand ils ont dit, d'après quelques faits, que c'étoit un uſage conſtant chez les Perſes, & qu'il étoit autoriſé par les loix des Mages.

Ce fut même à l'occaſion de ce mariage, que les ſeigneurs prirent la réſolution d'enfermer Cobad, & de mettre ſur le trône Giamaſp, perſonnage d'un mérite éminent, avec le titre de régent du royaume. La reine étoit la ſeule perſonne qui pût approcher du prince détrôné, encore ne le voyoit-elle pas. L'officier, commis à la garde des priſons, ſéduit par

les charmes de cette princeſſe, crut en obtenir quelques faveurs par des complaiſances marquées : il lui permit de voir le roi ſon époux auſſi ſouvent qu'elle le voudroit. Le premier uſage qu'elle fit de cette liberté, fut de changer ſes habits contre les ſiens, & de lui donner ainſi les moyens de s'échapper. Faignant, en paſſant pour Cobad, d'être malade dans la priſon, elle ſe mit au lit, afin de n'être pas reconnue. Le prince eut le tems de gagner les terres d'un roi voiſin, d'où il entretint une correſpondance avec un ſeigneur qui lui étoit reſté fidèle. Revenu dans ſes états, avec un corps de troupes aſſez fort pour le ſoutenir en cas de réſiſtance, il n'en éprouva aucune, & reçut toutes les marques poſſibles d'honneur & de reſpect de la part de Giamaſp. Sa conduite nouvelle effaça les égaremens du paſſé : il mourut fort regretté de ſes ſujets. Les hiſtoriens lui reprochent fortement de s'être laiſſé corrompre par les erreurs qu'enſeignoit un certain Mazdek, dont il ſera parlé à l'article des différentes ſectes de l'Orient. Ils ne nous inſtruiſent pas du ſort de la reine, trouvée dans la priſon : il eſt agréable de penſer qu'elle n'éprouva aucun mauvais traitement de la part de l'officier, qui lui vouloit tant de bien.

[531.]

[531.]

KHOSROU, furnommé Noufchirvan, ou le prince accompli, fut le plus grand roi qui, de l'aveu de tous les Orientaux, ait jamais régné dans l'Orient. Il réunissoit l'habileté & le courage des plus grands hommes de guerre, aux talens des politiques les plus éclairés, à la sagesse des philosophes les plus renommés. Son premier acte d'autorité fut la mort de Mazdek, non pas qu'il crût qu'il devoit s'en défaire à cause de ses sentimens erronés en matiere de religion ; il étoit trop sage pour croire que l'on persuade avec le fer & le feu ; mais parce qu'il avoit troublé la tranquillité du royaume, en s'élevant contre les loix, & pillant les biens sous prétexte d'introduire l'égalité ; & la preuve qu'il ne vouloit pas persécuter à cause du dogme, c'est qu'après la mort du chef, il ne fit rechercher aucun des sectaires, se contentant de les avoir intimidés par cette acte de justice : &, si la nature de cet ouvrage permettoit d'entrer dans le détail des guerres de Noufchirvan, le lecteur seroit frappé de l'étendue de ses conquêtes, & de l'heureux succès de ses armes. On le verroit battre les Grecs à l'Occident, emmener les habitans d'Antioche, pour les établir dans l'Yrak

à Mahouza ; repousser les Haïathélites, qui s'étoient emparés de quelques provinces, sous le règne précédent ; réprimer les Turcs de la Transoxiane, qui avoient pris occasion des guerres précédentes pour entrer en Perse ; porter ses armes & donner des loix dans les Indes, où il défit de petits tyrans, & remit sur leurs trônes les souverains légitimes ; enfin, asservir les Arabes, & soumettre jusqu'à l'Yémen. Ensorte que l'empire des Persans n'avoit jamais été si étendu, & ne le fut jamais autant depuis.

Tant de bonheur fut troublé d'une maniere bien affligeante ; pere tendre & monarque bienfaisant, il se trouva réduit à se défendre par les armes contre son propre fils, & à faire égorger ses sujets entr'eux, parce qu'un grand nombre avoit suivi le rebelle. Ce fils étoit né d'une Chrétienne, que Nouschirvan avoit épousée à cause de sa beauté. Cette princesse avoit élevé le jeune prince dans ses sentimens. Il avoit en horreur le Magisme ou la religion de Zoroastre ; &, comme par un zèle qui n'a que trop souvent été porté jusqu'a l'indiscrétion chez les premiers Chrétiens, il publioit par-tout son horreur pour cetre secte, le roi, qui craignoit que cela n'excitât des troubles, le fit mettre en lieu de sûreté, & garder à vue. La

mere du jeune prince, & les ames pieuses dont il est ordinairement si aisé d'abuser la bonté facile, admiroient dans le jeune prince un zèle sincere; & plaignoient en quelque sorte un martyr : Nouschirvan n'y trouvoit qu'un fanatique & un ambitieux; &, ce qui justifie pleinement & ce jugement & sa conduite, c'est que, lorsque le fils, trompé par le bruit de la mort du pere, se fut sauvé de sa prison, eut pris les armes, & eut ensuite appris que son pere vivant lui ordonnoit de rentrer dans le devoir, il ne se rendit pas à ses ordres, & persista dans sa révolte. Il fit plus; il osa donner la bataille : le pere avoit ordonné que l'on épargnât ce nouvel Absalon; mais il périt sans qu'on pût l'empêcher, & fût trouvé percé de coups. Le sentiment de sa faute se fit sans doute sentir dans ses derniers momens; cependant il n'en donna d'autres marques que de faire demander à sa mere, de faire ensevelir son corps avec les Chrétiens. C'étoit rendre un très-foible hommage à une religion de paix, dont les premieres loix sont puisées dans celles de la morale & de la nature.

Nouschirvan eut le bonheur d'avoir pour ministre un des plus grands hommes de son tems, appellé Buzurge-Mihir, qui continua aussi la même charge sous le

règne suivant. On rapporte de lui plusieurs traits de sagesse : nous ne mettrons ici que le suivant. Ce ministre se trouvoit un jour en conférence avec un philosophe Grec & un philosophe Indien. Le roi étoit présent. Suivant l'usage de l'Orient, on proposa différentes questions morales, sur lesquelles chacun donnoit son avis. On cite, entr'autres, celle-ci : Que peut-il arriver à un homme de plus fâcheux en ce monde ?

Le philosophe Grec prétendoit que c'étoit une extrême vieillesse, jointe à une extrême pauvreté.

Le philosophie Indien vouloit que ce fût des maladies du corps, jointes à une grande peine d'esprit.

Buzurge-Mihir, qui voyoit toujours dans ces questions le côté moral, & qui en prenoit souvent occasion de dire des choses utiles, assura que le plus grand des maux que pût éprouver un homme en ce monde, étoit de se voir arrivé près du terme de la vie, sans avoir jamais pratiqué la vertu.

Ce fut par son conseil que le roi fit traduire en persan un livre indien, dont l'objet est le gouvernement des peuples, & la conduite des princes. Il en existoit un autre en Perse, qui contenoit des instructions pour les sujets, de quelque rang qu'ils fussent ; il en fit multiplier les copies, au

point que chaque famille en reçut une pour son utilité particuliere.

Nouschirvan étoit encore en guerre contre l'empereur des Grecs, lorsque, sentant sa fin approcher, il se prêta à des conditions de paix raisonnables, afin de pourvoir au bien de son royaume : il avoit alors près de quatre-vingts ans. Après avoir désigné Hormouz, l'un de ses fils, pour son successeur, il lui adressa les instructions suivantes.

» Moi, Nouschirvan, possesseur des » royaumes de Perse & des Indes, j'a» dresse mes dernieres paroles à mon fils » Hormouz, afin qu'elles puissent lui servir » de flambeau dans les jours d'obscurité ; » de sentier, quand il sera dans les dé» serts ; & de boussole, lorsqu'il voguera » sur la mer orageuse de ce monde. Quand » mes yeux, qui ne peuvent plus soutenir » l'éclat du soleil, seront fermés à la lu» miere, que ce cher fils soit placé sur mon » trône, & que sa prudence égale celle de » cet astre glorieux. Mais qu'il se souvienne, » au milieu de sa grandeur, que les rois » n'ont été établis que pour l'avantage de » leurs sujets, & ne sont par rapport à » eux, que ce que sont les cieux à l'égard » de la terre. La terre pourroit-elle être fer» tile si elle n'étoit arrosée, & si le Ciel » ne jettoit pas sur elle un regard favora-

» ble ? Que tout ton peuple, ô mon fils !
» éprouve les effets de ta bonté ; en com-
» mençant par ceux qui sont le plus près
» de toi, & continuant ainsi jusqu'à la plus
» grande distance de ton trône. Si j'osois, je
» te proposerois mon exemple ; mais j'aime
» mieux te remettre devant les yeux ce
» qui m'a servi d'exemple à moi-même.
» Contemple le soleil : s'il se dérobe cha-
» que jour à nos regards, ce n'est que parce
» qu'il est le bienfaiteur de l'univers, &
» qu'il doit sa clarté à tous les peuples.
» Ne mets jamais le pied dans une pro-
» vince que pour aller faire du bien à ses
» habitans ; & n'en sors jamais que pour
» aller faire du bien à d'autres. Les mé-
» chans doivent être punis ; le soleil de
» bienfaisance est éclipsé pour eux : les
» bons méritent toutes sortes d'encoura-
» gemens, & doivent être éclairés des
» rayons du matin. Comme le soleil ré-
» pond toujours à toutes les fins pour les-
» quelles il a été créé, agis toujours en
» roi, tant que tu souhaiteras d'être res-
» pecté à ce noble titre. Implore souvent
» le secours du Ciel, mais que ce soit
» toujours avec une ame pure. Tes chiens
» entrent-ils dans le temple ? Si tu obser-
» ves exactement cette règle, tes prieres
» seront exaucées, tes ennemis seront frap-
» pés de terreur, tes amis te seront tou-

» jours fidèles ; tu feras les délices de tes
» ſujets, & ils feront les tiens à leur tour.
» Fais juſtice ; réprime les inſolens ; con-
» ſole les malheureux ; aime tes enfans ;
» protège les ſciences ; ſuis les avis que
» te donneront les anciens conſeillers de
» ton pere, & empêche les jeunes gens
» de ſe mêler des affaires de l'état ; ſur-
» tout que l'avantage de ton peuple ſoit
» le grand & l'unique but de tes deſſeins.
» Adieu, mon cher fils : je te laiſſe un
» grand royaume : tu le garderas ſi tu ſuis
» mes conſeils ; tu le perdras ſi tu les né-
» gliges. »

Nouſchirvan mourut peu après : il avoit régné quarante-huit ans. On compte entre les grands ouvrages de ſon règne, la continuation d'une muraille conſidérable qu'il fit achever, & dont les commencemens étoient dûs à Alexandre : il fit de plus établir un très-grand nombre de tribunaux, pour l'adminiſtration de la juſtice ; au point que chaque village avoit le ſien, & que, ſans ſe déplacer & preſque ſans frais, chacun trouvoit moyen de terminer ſes affaires.

Un de ſes officiers, ayant été diſgracié, ſe trouvoit réduit à une extrême miſere. Cependant le jour étant venu, où le roi donnoit un repas à toute ſa cour, l'officier vint & ſe mit à table. Sur la fin du

repas, il prit son tems pour n'être pas vu, & mit sous sa robe un plat d'or, sans que personne s'en apperçût, si ce n'est pourtant le roi lui-même.

Lorsque l'on leva les tables, celui qui étoit chargé de la vaisselle fit grand bruit pour retrouver le plat perdu. Le roi lui imposa silence, & lui dit : « Celui qui a » pris le plat ne le rendra pas; & celui » qui le lui a vu prendre n'en dira sûre» ment rien. »

L'année suivante, le même officier vint se présenter au festin royal; & Nouschirvan, qui l'apperçut, le fit approcher, & lui demanda secrettement si l'argent qu'il avoit tiré du plat étoit fini ? L'officier confus se jetta aux pieds du prince, qui le fit relever, lui accorda sa grace, & lui rendit son amitié, avec les places qu'il avoit perdues.

Ce même prince, étant dans sa jeunesse, disoit à une femme qu'il aimoit : « La » royauté, sans doute, est une belle chose ; » mais elle seroit plus belle encore, si on » la possédoit toujours. --- Mon prince, » répondit-elle, si cela étoit, elle ne se» roit pas venue jusqu'à vous. »

[579.]

HORMOUZ IV, son fils, n'avoit pas dans le cœur le germe des vertus. Prince foi-

ble & jamais lui-même, il fit le bien tant qu'il fut soutenu par les sages avis de Buzurge-Mihir, & se livra au mal dès qu'il fut abandonné aux séductions des flatteurs. Pendant les trois premieres années de son règne, qui précéderent la retraite volontaire de son ministre accablé d'années, tous ses discours étoient des leçons de sagesse, & ses actions des actes de bienfaisance. Il disoit à ceux qui paroissoient étonnés de l'extrême vénération qu'il portoit à son ministre: « Mes amis, je lui ai » plus d'obligation qu'à mon pere: la vie » & la monarchie de la Perse ne me res- » teront que quelques années; mais la ré- » putation que je suis sûr d'acquérir en » suivant ses conseils, subsistera pendant » plusieurs siécles. » De si beaux commencemens rappellent ces vers de Racine:

Pendant trois ans entiers, qu'a t-il dit, qu'a t-il fait
Qui ne promette au monde un empereur parfait?

L'application en est d'autant plus juste à l'égard de ce prince, que, comme Néron, au bout de ce tems, il se livra à la licence la plus effrénée, & aux injustices les plus criantes. Cette conduite allumoit & aliénoit les esprits: il n'y apporta d'autres remèdes que de faire mourir un grand nombre de seigneurs, donnant pour raison de

cette conduite « qu'ils paroiſſoient le crain-
» dre trop, & qu'il étoit raiſonnable
» qu'il ſe défiât de gens qui n'avoient pas
» confiance en lui. » De plus, il ſupprima
preſque toutes les cours de juſtice, établies
par ſon pere, en exigeant que l'on comparût devant ſon tribunal. Les ennemis
profiterent du mécontentement général,
pour ſe jetter ſur les terres de la Perſe. Il
eut le bonheur de trouver un général aſſez habile pour les repouſſer, & la folie
de prendre enſuite ombrage de ce ſuccès,
au point qu'il outragea cet officier, & lui
envoya, pour marques d'honneur, des bijoux & des ajuſtemens de femmes. Behram (c'étoit le nom de cet officier) en
fut ſi indigné, qu'après en avoir fait part
à ſon armée, il prit les armes contre le
prince, & fit même entrer ſon fils aîné,
Khoſrou-Pervitz, dans la révolte. Hormouz
fut étranglé peu après, contre la volonté
de ſon fils, qui même l'avoit aſſuré qu'il
le vengeroit du triſte état où il étoit réduit.

Cette promeſſe, faite dans des circonſtances qui en laiſſoient voir toute l'indiſcrétion, fut cauſe que Behram s'empara
de l'autorité royale. Les grands & le peuple y conſentirent, parce que Khoſrou, par
les engagemens qu'il avoit pris avec ſon
pere, paroiſſoit moins attaché à l'état

qu'à sa famille. Il demeura quelque tems à la cour de l'empereur Grec, jusqu'à ce qu'enfin ayant défait Behram, celui-ci se retira chez le Kacam, ou prince du Turquestan, & Khosrou devint possesseur de la couronne.

[590.]

KHOSROU-PERVITZ ne procura pas à la Perse un règne plus heureux que le précédent. Quelques auteurs ont pensé que le surnom de Pervitz signifioit *Monarque glorieux*, & qu'on le lui avoit donné à cause du bonheur qu'il avoit eu de recouvrer le trône ; d'autres le font venir de l'ancien persan, & le rendent par *impétueux*, à cause de sa rapidité dans quelques expéditions. Il est vrai qu'il fut assez heureux à la guerre ; & qu'il se rendit maître, non-seulement de toute la Syrie, mais même de plusieurs isles de la Méditerranée. Mais sa vanité le porta au faste, le faste au besoin d'argent, & ce besoin à la cruauté. Il fit mourir plusieurs de ses sujets, pour les dépouiller de leurs biens ; & lorsque, par cette conduite, il eut recouvré ce qu'il avoit dissipé, il devint avare. On prétend qu'à sa mort il y avoit plus de cent voûtes souterraines toutes remplies d'argent.

Pour donner une idée du peu de sa-

gesse de son administration, & de l'extravagant usage de ces richesses qui étoient fort mal entendues, il suffit de rapprocher en peu de mots ce que nous en disent les auteurs. Il fit embellir un palais bâti pour son aïeul : on y comptoit quarante mille colonnes d'argent. La voûte étoit enrichie de mille glaces d'or, disposées de façon à représenter les planettes & différentes constellations : les murailles étoient revêtues des plus belles & des plus riches étoffes. C'étoit sous ce palais que l'on gardoit les trésors. Il avoit de plus un sérail qui renfermoit trois mille filles libres, & douze mille esclaves, toutes choisies entre les plus belles personnes de l'empire. Sa garde ordinaire étoit de six mille hommes d'élite : & dans ses écuries on nourrissoit, pour son service, six mille chevaux, douze mille chamaux de grande taille, huit mille de taille moyenne, & neuf cents soixante éléphants qui ne servoient qu'à l'armée.

La tyrannie qui accompagnoit cette ridicule magnificence, fut cause que les grands s'assurerent de sa personne, & mirent en sa place son fils aîné.

[628.]

KOBAD-SCHIRONIÉ ne se vit pas plu-

tôt maître du trône, par la détention de son pere & cette usurpation, qu'il résolut de s'en assurer la possession certaine, par un crime qui révolte la nature. Il envoya dans la prison où étoit son pere, Mihir-Hormouz, jeune homme d'une haute naissance, dont Hormouz avoit fait mourir le pere. Lorsque ce prince le vit entrer, soupçonnant la cause de ce message, il lui dit d'un air égaré & furieux : « J'ai fait » tuer ton pere ; & je ne regarde pas » comme légitime tout fils qui ne pren» droit pas vengeance d'une telle mort, » quand il peut. — Vous avez prononcé » votre arrêt, reprit le jeune homme ; » & en même tems il lui plongea une épée dans le sein.

Après avoir fait faire au roi mort de magnifiques funérailles, Schironié manda le jeune homme. « Vous rappellez-vous, » lui demanda t-il, les dernieres paroles » de mon pere ? — Oui, seigneur ; elles » furent la règle de ma conduite. — Elles » les feront aussi de la mienne ; » & en même tems il le fit tuer à ses yeux. D'ailleurs, aussi vicié qu'Hormouz, & plus dénaturé, il fit mettre à mort tous ses freres, fut généralement haï de ses sujets, &, par un repentir tardif, mourut, dit-on, de regret d'avoir fait tant de mal.

[630.]

ARDSCHIR III, fon fils, lui fuccéda : il n'avoit que fept ans ; ce qui faifoit craindre les troubles affez fréquens dans les minorités. Les parens fe flattoient qu'en maintenant les grands dans leurs charges & en diminuant les impôts, ils préviendroient toute révolution ; mais le général, qui avoit alors toute la confiance des troupes, ôta la couronne au jeune monarque, & la pofa fur fa tête.

[630.]

SCHEHRIAR n'eft pas compté par tous les hiftoriens au nombre des rois de Perfe ; & en effet, outre qu'il n'étoit pas de la famille royale, il ne devoit fon élévation, qu'à l'ufurpation du trône & à l'affaffinat de fon maître. Son règne fut court : l'armée fe fouleva, parce qu'il ne la récompenfoit pas auffi largement qu'il l'avoit promis ; le peuple étoit indigné, parce qu'on le furchargeoit d'impôts. Déterminée par cette double circonftance, Touran-Doukht, l'aînée des princeffes de Perfe, s'adreffe à trois freres courageux, qui, pleins de zèle pour le fervice de leurs légitimes fouverains, fe prêterent à fes vues : ils tuerent l'ufurpateur à la porte de fon palais.

[630.]

TOURAN-DOUKHT prit en mains les rênes du gouvernement, & confia la premiere place au-dessous d'elle, à Ferok-Zad *, qui possédoit à un haut degré les talens militaires. Il remporta de grands avantages contre les Arabes, qui, sous le Califat d'Omar, vouloient entrer sur les terres des Persans. On parle, entr'autres défaites, d'une bataille contre Abu-Obéïda, dont à peine il se sauva un Arabe. De son côté, la reine soulageoit le peuple, & réprimoit les violences & la hauteur des grands; mais sa mort, trop précipitée pour paroître naturelle, empêcha tous le bien que l'on pouvoit attendre d'un si bon règne.

On mit sur le trône un prince du sang royal, si stupide, que l'on fut obligé de le déposer au bout de quelques jours : on lui substitua la plus jeune des filles de Khosrou-Pervitz.

[630.]

AZURMI **, (c'étoit le nom de cette princesse) avec autant d'esprit que sa sœur, la surpassoit par la beauté. Un des grands seigneurs de Perse, gouverneur du Khoras-

* C'est-à-dire, *né heureux.*

** Du persan Azurm, *combat* & *guerre.*

ſan, ayant formé le deſſein de l'épouſer, quitta ſon gouvernement, vint à la cour, & lui fit ſes propoſitions : elles furent rejettées. Il uſa enſuite de menace. La reine, qui étoit très-ferme, ne s'en étonna pas, & le fit mettre à mort. A cette nouvelle, ſon fils, qui étoit reſté dans le Khoraſſan, s'avança avec de nombreuſes troupes, battit celles de la reine, la fit priſonniere, & ordonna qu'on la fît mourir. N'oſant cependant ſe fier à l'inconſtance paſſagere des troupes, il regagna ſon gouvernement, & s'y fortifia. On mit ſur le trône un petits-fils de Khoſrou-Pervitz, qui avoit échappé aux cruautés précédentes.

[631.]

FEROKZAD avoit des qualités plus eſtimables dans un particulier que dans un ſouverain : il étoit doux & tranquille. On eut à peine le tems de le voir ſur le trône : il fut empoiſonné par un de ſes eſclaves, au bout d'un mois.

[632.]

JEZDEGERD, autre prince que l'on découvrit être de la famille royale, monta enſuite ſur le trône. Mais les circonſtances étoient on ne peut plus fâcheuſes. Les Arabes, conduits par le fanatiſme & l'ardeur des conquêtes, ne ceſſoient de ſe jetter

jetter sur la Perse, dont ils vouloient se rendre maîtres à quelque prix que ce fût. Le nouveau roi leur opposa envain Férok-Zad, qui les avoit déja défaits en plusieurs rencontres; malgré ses efforts, ses marches sçavantes, & le carnage d'une bataille qu'il leur livra, & qui dura trois jours, ils réussirent dans leur projet. Les troupes furent massacrés; le pays, ouvert de tous côtés, reçut l'ennemi dans presque toutes les places. Le roi se sauva dans le Khorassan, qu'il conserva pendant le reste de sa vie, aussi-bien que le Kerman & le Ségestan; &, si quelques gouverneurs entreprirent de se fortifier dans leurs provinces, & de les conserver fidèles aux loix de leurs anciens maîtres, ce ne fut pas pour long-tems: & tout le pays reconnut le nouvel empire des Califes.

SOUVERAINS EN PERSE,
DITS
LES TAHÉRITES.

[An de J. C. 820.]

CETTE dynaſtie, qui commença dans le Khoraſſan en la perſonne de Taher dont elle prit ſon nom, fut la premiere puiſſance qui porta quelque atteinte à la grandeur du califat, juſqu'alors reſpecté, révéré dans toute l'étendue de cette partie de l'Aſie, qui s'étend depuis la Méditerranée, la mer Rouge, juſqu'à la Tartarie & l'Inde. Les ſucceſſeurs de Mahomet voyoient fléchir ſous eux des peuples nombreux, qui les reſpectoient également comme chefs de la religion & comme ſouverains de l'état : Al-Mamoun occupoit alors cette place éminente. Les diſſentions de ſa famille furent indirectement cauſe du malheur de l'état.

TAHER n'eſt annoncé dans les hiſtoriens que comme général d'Al-Mamoun, fils du Calife Al-Raſchid, auquel ſon pere avoit donné en partage le Khoraſſan; ainſi l'on ne dit rien de ſon origine, ni

de sa famille. Peut-être auroient-ils eu peu de chose à dire de ses ancêtres, au lieu qu'ils pourroient s'étendre sur son mérite & ses talens militaires. On verra dans la suite qu'en mourant, le Calife Al-Raschid avoit laissé la puissance du califat à l'un de ses fils, nommé Amin; &, en cas que celui-ci vînt à mourir, il l'avoit substituée à son autre fils Al-Mamoun. Dès qu'il fut mort, Amin se conduisit fort mal avec son frere, qui, après avoir montré d'abord beaucoup de modération, prit enfin les armes. Taher avoit la conduite de l'armée. Ali-Ben-Issa, général d'Amin, suivi de soixante mille hommes, marchoit à sa rencontre. Loin d'être effrayé de ce nombre, Taher ne prit avec lui que quatre mille soldats des plus déterminés. Il espéroit engager le combat dans quelque lieu où l'avantage du poste & de la bravoure lui donneroit le dessus, quand un de ses esclaves, de retour du camp ennemi où il s'étoit introduit secrettement, vint lui présenter la tête d'Issa qu'il avoit surpris sans défense.

Ce premier succès produisit tout l'effet que l'on devoit en attendre. Les troupes d'Amin, se regardant déja comme battues, se répandirent de tous côtés, en prenant la fuite; au contraire, celles d'Al-Mamoun, ne croyant pas que rien après cela pût

leur résister, se jetterent avec précipitation sur les terres du Calife ; &, dès cet instant, Al-Mamoun résolut de s'emparer du califat. Taher & Harthama, deux de ses généraux, tenoient son frere assiégé dans Bagdad ; il étoit prêt de tomber entre leurs mains, lorsque, faute de payer, les soldats se révolterent. Taher fit si bien, qu'il trouva de l'argent : on paya les troupes : le siége fut repris avec vigueur. Enfin Amin tomba au pouvoir des troupes de Taher, qui le firent mourir.

Comme, dans toute cette guerre, Al-Mamoun n'avoit eu pour objet que de détrôner son frere, & qu'il s'étoit flatté de pouvoir réparer par les honneurs rendus à sa personne, l'injure faite à son rang, il fut très-affligé en apprenant sa mort, & en rejetta intérieurement la faute sur Taher. Quoiqu'il ne lui en fît ouvertement aucune réprimande, il ne pouvoit le voir sans répandre des larmes. Craignant que cette douleur n'éclatât enfin par quelque coup funeste pour lui, Taher chercha à s'éloigner de la cour ; & obtint aisément du prince le gouvernement du Khorassan. Al-Mamoun fit même plus ; car, voulant prouver à Taher que, quoique sa présence l'affligeât, son mérite, ses talens, ses services, ne lui en étoient pas moins chers : il lui donna sur cette province tous les

pouvoirs d'un prince & d'un ſouve-
rain.

On voit avec douleur que la conduite de Taher ne répondit pas aux procédés généreux du Calife. Craignant ou feignant de croire que ſes ennemis ne tarderoient pas à le perdre dans l'eſprit de ſon prince, qui, ſelon lui, ne l'avoit éloigné que parce que, ne l'aimant plus, il étoit malgré lui forcé de l'eſtimer, il ſe révolta ouvertement, érigea ſon gouvernement en principauté, & prit ſi bien ſes meſures, qu'il en aſſura la poſſeſſion à lui & à ſes deſcendans. Il fit même ſupprimer le nom du Calife des prieres publiques; action impie qui emportoit avec ſoi la preuve de la révolte la plus décidée. Il mourut peu après cet acte d'ingratitude.

[820.]

TALEHA, ſon fils, hérita de ſes états & de ſa puiſſance; & c'eſt proprement à ce prince que commence la dynaſtie des Tahérites. Les hiſtoriens s'étendent peu ſur les moyens qu'il employa pour ſe faire confirmer par le Calife la poſſeſſion de la province uſurpée par ſon pere; mais il eſt ſûr qu'il régna du conſentement d'Al-Mamoun. Il eut deux guerres à ſoutenir contre des ambitieux qui vouloient marcher ſur ſes traces, & démembrer quelque

portion de son état. Il réussit dans la premiere, échoua dans la seconde, & y fut tué après un règne de six ans & quelques mois.

On ignore ce qui arriva sous Abdalla, son fils, qui lui succéda.

[854.]

TAHER II, fils d'Abdalla, lui succéda, & fut confirmé dans cette possession par le Calife Wassik, en recevant de ce prince la patente & l'étendard, ce qui étoit une marque de vassalité : d'ailleurs, il gouverna ses sujets avec sagesse & affection.

[871.]

MOHAMMED, fils de Taher II, ne prit le sceptre, à la mort de son pere, que pour se le voir promptement arracher : ainsi la postérité de Taher I ne jouit pas longtems du fruit de son usurpation. En montant sur le trône, il s'étoit, comme son pere, reconnu vassal du Calife. Mais, plus foible encore que son prédécesseur, plongé dans la mollesse, & dénué de talens, il ne sçut ni se faire aimer de ses sujets, ni respecter de ses voisins : la suite fit bientôt voir qu'il ne pourroit pas se faire craindre de ses ennemis. Jacob-Ben-Leit, fondateur de la dynastie qui va suivre, s'étoit déja rendu indépendant dans quelques provin-

ces. La facilité qu'il entrevoyoit à s'emparer du Khoraſſan, lui en fit naître l'idée. Il marcha contre Mohammed. Celui-ci, au lieu de prendre les armes, eut la ſtupidité d'envoyer ſeulement demander à Jacob de quel droit il venoit l'attaquer, & s'il avoit, comme lui, reçu du Calife la patente & l'étendard. « Voilà » mes titres, » répondit Jacob, en tirant ſon épée; & auſſitôt il fondit ſur le Khoraſſan qui ſe ſoumit ſans faire réſiſtance. Mohammed tomba en ſon pouvoir : il ſe contenta de le retenir ſon priſonnier, juſqu'à ce qu'ayant été défait lui-même par Monaffec, frere du Calife Motamed, le prince Tahérite recouvra en quelque ſorte ſa liberté ; mais il vécut à la cour du Calife en ſimple particulier. La défaite de Mohammed eſt placée par les Orientaux à l'an 259 de l'hégire; 872 de J. C. enſorte que cette petite dynaſtie ne ſubſiſta guères que cinquante-quatre ans.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS *LES SOFFARITES*.

[864.]

CETTE dynaſtie, dont le nom rappelle la baſſe origine de ſon fondateur, n'a pas été l'une des moins conſidérables de l'Orient. Il eſt vrai que la valeur, l'activité de ſes premiers princes faiſant leur ſeul droit & la plus ſolide baſe de ce bel édifice, dès que ces vertus diſparurent, leur règne s'affoiblit, & fit bientôt place à un autre, qui devint très-conſidérable; ainſi les Soffarites, placés entre les Tahérites auxquels ils ſuccéderent, & les Samanides qui les détruiſirent, ne ſubſiſterent guères que cinquante-quatre ans, & même moins, ſelon d'autres, c'eſt-à-dire depuis l'an 864, juſqu'en 915.

Soffar, en langue arabe, ſignifie chaudronnier; c'étoit la profeſſion de Laith ou Léith *. Quelques auteurs rapportent qu'ennuyé d'une occupation peu conforme

* Ce nom ſignifie en arabe, le *petit d'un lion*; ou *lionceau*.

à son courage, il quitta son métier pour se mettre à voler avec ses trois fils Jacob, Amrou & Aly. D'autres le font rester paisiblement dans sa boutique, vivant en homme de bien, & assurant que ce que l'on vient de dire du pere, ne doit être attribué qu'à l'aîné de ses fils : nous suivrons ce dernier sentiment.

JACOB-BEN-LAITH, dégoûté d'un métier sédentaire & grossier, peu conforme à son génie actif & élevé, préféra, à l'honneur d'exercer une profession utile, l'espece de gloire qu'il espéroit retirer d'être à la tête d'une troupe de voleurs. On est fondé à ne pas croire que ce fut la seule avidité du gain qui le détermina, parce qu'il mit toujours une espece d'honnêteté dans sa conduite. Les historiens en rapportent différens traits : nous nous en tiendrons à celui qui fut la cause de sa fortune.

Il étoit entré de nuit dans le palais de Darham, prince de la province de Ségestan. Il en emportoit un butin assez considérable, lorsqu'en se retirant, il mit le pied sur une petite pierre : soupçonnant que c'étoit quelque bijou qu'il avoit laissé tomber, il la ramassa. Ses sentimens changerent aussitôt qu'il se fut apperçu que cette pierre étoit de sel. Comme c'est chez les Orientaux l'emblême le plus saint de l'hos-

pitalité, il jetta aussitôt son fardeau ; &, regardant cette maison comme sacrée, il s'en éloigna au plus vîte. Le lendemain la surprise fut extrême dans le palais. On voyoit clairement tout le danger que l'on avoit couru, & l'on ne pouvoit deviner comment des voleurs, assez hardis pour entrer dans les appartemens, assez adroits pour s'emparer sans aucun bruit de tout ce qu'il y avoit de plus précieux, avoient manqué de tems ou de courage pour emporter tant de biens qui étoient déja à leur disposition. Mais Jacob ayant raconté cette avanture, elle vint aux oreilles du Prince, & elle lui donna de ce chef de voleurs une idée toute différente que n'en avoit le commun du peuple, qui n'auroit voulu que l'égorger. Il pensa, avec quelque raison, que la bravoure, la prudence, l'espece de magnanimité de Jacob, dirigées vers des objets utiles, pourroient s'ennoblir en perdant un principe odieux ; &, d'après ces réflexions, il chercha à l'attacher à son service.

En effet Jacob, placé à la cour de Darham, fut chargé de plusieurs entreprises militaires, qui toutes lui réussirent également bien. Ces succès contribuerent à son avancement, & bientôt il fut reconnu commandant en chef de toutes les troupes du Ségestan. Il paroît que,

fidèle à la reconnoissance, tant que vécut Darham, il se contenta de servir sous ses ordres. Mais, après sa mort, son ambition prenant un libre essor, il dépouilla les fils de ce prince de l'héritage de leur pere, & s'empara de la souveraine puissance.

Ses talens militaires l'avoient rendu l'idole des troupes; aussi fut-il toujours vainqueur à leur tête. C'est de cette époque, (864,) que l'on compte ses premieres victoires, qui le rendirent maître de Hérat, de Kouschange, d'une portion du Khorassan, & d'une partie considérable de la Perse, qu'il conquit sur le Calife Motamed; & c'est aussi de ce même tems que l'on compte le commencement de la dynastie des Soffarites.

Ce prince possédoit en propre tous les chevaux de son armée, & les nourrissoit à ses propres frais; ce qui rendoit sa cavalerie toujours bien montée & supérieure, dans un pays où elle est ordinairement fort bonne.

Il s'étoit formé une troupe d'élite, de deux mille cavaliers choisis. Mille avoient des masses d'or, & mille autres des masses d'argent. Ces deux brigades composoient sa garde ordinaire; &, les jours de cérémonie, ils le précédoient portant leurs masses sur l'épaule.

Il affectoit d'ailleurs la plus grande sim-

plicité dans tout son extérieur; n'avoit qu'un tapis & une paire d'armes dans sa tente; ne souffroit jamais le pillage sans une permission expresse; &, ne communiquant point ses vues ni son secret à personne, ne tenoit jamais de conseil de guerre.

Un prince étranger s'étonnant d'un train si modeste, lui en demanda la raison: » C'est, répondit-il, que, quand les chefs » ont de grands équipages, les subalternes » ne tardent pas à en avoir aussi; & le service que l'on en retire ne dédommage » pas de l'embarras qu'ils causent. »

Jacob, en marchant pour la seconde fois au siége de Bagdad, mourut d'une colique violente qui le surprit en chemin. Il avoit régné onze ans, depuis sa premiere incursion dans la Perse.

[887.]

AMROU-BEN-LAITH succéda à son frere, & s'en montra digne par ses talens pour la guerre. Il se conduisit avec tant de force & de prudence dans ses démêlés avec le Calife, qu'il en obtint l'abolition du crime de félonie, dont son frere & lui s'étoient rendus coupables par leur révolte contre leur souverain.

Cependant, comme son ambition s'augmentoit par ses succès, qu'après avoir éta-

bli des gouverneurs dans les villes d'Iſpahan & de Chiraz, il tournoit ſes armes contre le Ségeſtan, le Calife changea tout-à-fait de diſpoſition à ſon égard, & fit ſupprimer ſon nom des prieres publiques.

Amrou voloit à la vengeance; & déja il ſe trouvoit aux portes de Bagdad *, lorſqu'un ennemi plus puiſſant, & d'autant plus dangereux qu'il couvroit ſes démarches du voile de la religion, le rappella dans le Khoraſſan. Mohammed, deſcendant d'Aly par Haſſan, s'étoit fait reconnoître Calife dans cette province. La valeur & l'activité d'Amrou le ſervirent auſſi heureuſement dans cette guerre contre l'uſurpateur du califat, que contre le Calife véritable : il défit & fit même ſon ennemi priſonnier. Il voulut ſe faire un mérite de cette victoire aux yeux du Calife Motamed : enſorte qu'il confirma leur nouvelle union par un préſent qui ne pouvoit que lui être fort agréable. Il lui envoya ſon priſonnier Mohammed, pieds & mains liés ; & ne négligea d'ailleurs aucun

* Ville ſituée ſur le Tigre, dans le lieu où l'on conjecture qu'étoit Ninive, mais qui répond mieux à la poſition de Ctéſiphon, puiſque Ninive paroît avoir été plus vers le Nord, & peu loin du lieu où eſt Moſul.

moyen de vivre en bonne intelligence avec lui.

Un nouveau Calife avoit succédé à Motamed. Peu sensible aux services qu'Amrou avoit rendus à son prédécesseur, & vivement effrayé de la puissance qui s'augmentoit de jour en jour, il chercha les moyens de le perdre par des voies plus sûres, parce qu'elles étoient plus cachées. A force d'argent, il lui suscita des ennemis dans ses propres états : puis il engagea Ismaël-Al-Samani, dont nous parlerons bientôt, à tourner ses forces contre Amrou. Celui-ci marcha à sa rencontre; mais, par un malheur peut-être unique dans le tems que les armées étoient en présence, son cheval, échauffé par le bruit des armes, prit le mors aux dents, & l'emporta dans le camp ennemi. L'armée, privée de son chef, renonça au combat; Amrou, retenu prisonnier, fut conduit à Ismaël, qui remporta ainsi la victoire la plus complette. Le malheureux Amrou fut envoyé au Calife Motaded, qui le retint enfermé, jusqu'à ce qu'étant au lit de la mort, dans cet instant où les passions vives, perdant leur force, semblent devoir abandonner leur empire à la sensibilité & à la compassion, par une barbarie atroce, il ordonna qu'on laissât son prisonnier mourir de faim dans sa prison.

On rapporte qu'Amrou, le même jour qu'il fut fait prisonnier, se trouvant pressé de la faim, pria un des soldats qui le gardoient de lui faire promptement à manger. Ce soldat prit aussi-tôt un morceau de viande, & le mit sur le feu dans le premier vaisseau qui lui tomba sous la main. C'étoit un de ces chaudrons dont on se sert dans le Levant pour donner à boire aux chevaux. Il l'attacha, comme il put & à la hâte, à une fourche de bois. Pendant que cette viande cuisoit, sans qu'on prît trop grand soin de la garder, un gros chien, espece de dogue, entra, flaira la viande, & plongea sa tête dans le chaudron pour l'en retirer ; mais, la sentant trop chaude, il se retira avec tant de violence, que l'anse lui tomba sur le col : il prit aussi-tôt la suite, emportant ainsi le chaudron & la viande du sultan détrôné. Ce prince, témoin de cette scène, ne put s'empêcher d'en rire : quelqu'un, étant entré dans cet instant, lui en marqua sa surprise : « Je ris, répondit-il, de ce que » mon maître d'hôtel me représentoit ce » matin que trois cents chameaux ne suf- » fisoient pas pour emporter le train de » ma cuisine, & de ce qu'actuellement » un seul chien peut me la ravir. »

Amrou avoit perdu un œil dans le combat. Il fut taxé d'avarice & de cruauté;

mais ces défauts étoient rachetés par sa prudence, son activité, sa valeur. Un des plus beaux stratagèmes de sa politique fut d'acheter un grand nombre de jeunes esclaves qu'il faisoit élever avec grand soin, & les distribuoit aux principaux seigneurs de sa cour, qui devoient lui en répondre, & les lui représenter au besoin. En effet, il les faisoit venir de tems en tems devant lui, comme pour juger par lui-même de leurs progrès dans les différens exercices auxquels on les avoit appliqués; mais cependant cette espece d'examen n'étoit qu'un prétexte pour couvrir la véritable raison. Il leur faisoit une infinité de questions, dont ils ne démêloient point l'objet, & qui toutes tendoient à s'informer de ce qui se passoit dans l'intérieur des maisons de leurs différens maîtres. Les courtisans, qui ne s'en doutoient seulement pas, étoient fort étonnés de lui entendre parler de choses qui les concernoient, & qu'ils croyoient fort secrettes. Cette ignorance, jointe au penchant des Orientaux pour le merveilleux, leur fit croire qu'Amrou étoit en correspondance avec les génies: cette idée ajouta beaucoup au respect qu'ils avoient déja pour ses ordres, & les empêcha d'entreprendre jamais rien contre son service.

[914.]

[914.]

TAHER, petit-fils d'Amrou par Mohammed, mort avant la détention de ce prince, s'étoit retiré dans la province de Ségeſtan. Il y fut reconnu roi d'un conſentement unanime, & ſucceſſeur légitime d'Amrou. Le vainqueur de ſon aïeul ne le laiſſa pas long-tems jouir de ſa nouvelle puiſſance. Il alla l'attaquer dans cette province, battit ſes troupes, le fit priſonnier, &, comme avoit fait ſon pere, l'envoya ſous bonne garde au Calife. Son règne ne fut guères que d'un an. En lui finit la dynaſtie des Soffarites, qui n'avoit eu que quelques beaux règnes, ainſi que la plûpart des Etats fondés ſur les débris de l'empire des Califes.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS SAMANIDES.

[892.]

QUELQUES auteurs font commencer plutôt l'hiſtoire de cette dynaſtie, puiſqu'ils la rapportent à l'an 877; mais il eſt ſûr que ce ne fut que vers le tems où nous la plaçons, qu'Iſmaël-al-Samani commença à commander des provinces & à régner en ſouverain. Nous allons rapporter en deux mots ce que l'on dit des commencemens de cette famille qui eut neuf princes, la plûpart vaillans, magnanimes, généreux, rendant la juſtice, protégeant les lettres, & dignes enfin d'une autorité qu'ils sembloient ne poſſéder que pour le bonheur des hommes.

Cette famille commença à ſe diſtinguer ſous les premiers Califes Abbaſſides. Le premier que l'on connoiſſe ſe nommoit Saman; d'où ſes deſcendans ont été nommés Samanides. Son pere étoit chamelier, c'eſt-à-dire, faiſant commerce de chameaux, ou louant ſes chameaux pour le tranſport des caravanes. Il eſt vrai que les généalogiſtes

Perſans, non moins habiles que les nôtres, prouverent par des titres très-fidèles, lorſque cette famille fut élevée à la ſouveraine autorité, qu'elle deſcendoit de Baharam, quatrieme roi de la dynaſtie de Saſſanides. Cette opinion eut cours tant que dura leur puiſſance; mais enſuite on en revint au ſentiment ordinaire, & les anciens rois de Perſe firent place au bon chamelier.

Saman avoit exercé quelque tems le métier de ſon pere; mais, emporté par ſon courage, il prit le parti des armes & fit ſes premiers eſſais à la tête d'une troupe de voleurs.

Plus modéré ou moins avide que la plûpart de ceux qui menent cette vie infame; quand il ſe vit à ſon aiſe, il abandonna les brigands pour vivre dans une eſpece de retraite, où il donna à ſes fils une bonne éducation qui les rendit dignes des emplois militaires où ils parvinrent ſous les Califes.

Aſſad *, fils de Saman, s'étoit établi en Khoraſſan, dans la ville de Mérou: il avoit quatre fils. Le Calife Al-Mamoun régnoit alors: il les mit en place.

Ces quatre freres vécurent pendant quelque tems en fort bonne intelligence; mais, chacun d'eux étant devenu fort puiſſant, la jalouſie étouffa la voix de l'ami-

* C'eſt-à-dire, en arabe, *le plus heureux.*

tié, brisa les liens du sang. Leur division ne consista d'abord qu'à se séparer par intérêt; mais bientôt elle éclata par une guerre ouverte. Enfin Ismaël, le second des quatre freres, doué d'une valeur qui secondoit heureusement son ambition, se rendit maître de toute sa famille, & s'éleva jusqu'à la souveraineté.

ISMAEL, surnommé le Samanide, avoit en partage les plus rares vertus. Au commencement de son règne, son frere Nasser, demeuré maître de la ville de Bokhara, lui fit la guerre. Ismaël tâcha toujours de n'en pas venir à quelque action meurtriere; mais enfin, obligé de combattre, il remporta la victoire & fit son frere prisonnier. Des soldats, indignés de la conduite de Nasser & fiers de leurs avantages, le conduisirent aussitôt à leur prince, persuadés qu'ils en alloient recevoir l'ordre de lui donner la mort. L'infortuné Nasser comptoit si peu lui-même sur l'accueil obligeant qui l'attendoit, que, quand son frere eut mis pied à terre à sa vue, & se fut avancé pour l'embrasser, il prit ces marques d'affection pour un nouvel outrage ajouté à son malheur; & il n'en fut entiérement dissuadé qu'en apprenant de la propre bouche de son généreux vainqueur, qu'il lui rendoit son amitié, la liberté & ses états.

Nous avons vu, en parlant d'Amrou le

Soffarite, de quelle maniere ce prince tomba au pouvoir des Samanides. Il faut ajouter ici que, lorsqu'Ismaël s'approchoit pour le combattre, son armée passant auprès de la ville de Hérat, dans le tems des fruits, il s'apperçut qu'un de ces arbres étendoit ses branches fort avant sur le chemin. Il arriva, dans cette occasion, ce que l'on avoit vu autrefois au milieu d'un camp Romain : on défendit, de la part du prince, d'y toucher; & personne n'osa en enlever seulement un fruit.

Comme il soupçonnoit que les trésors d'Amrou pouvoient être dans cette ville, il les fit chercher avec soin, mais en même tems avec le plus grand ordre : cependant ils ne se trouverent point; & les soldats, qui comptoient être payés sur cet argent, murmuroient tout haut : leurs officiers se joignirent à eux pour demander qu'au moins l'on permît le pillage, afin qu'ils se payassent de leurs propres mains. Mais, comme il avoit promis aux habitans de Hérat qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement, il résista avec la plus grande fermeté à la proposition que lui faisoient ses troupes, & leur dit : « Celui qui par sa » providence a poussé le cheval d'Amrou » dans mon camp, est assez puissant pour » faire subsister mon armée sans que je man- » que à ma parole; » & aussitôt il mit son

armée en marche. Les historiens ajoutent que leur saint prophète, pour récompenser une vertu si rare, obtint de Dieu le moyen de lui faire trouver les trésors qu'il avoit cherchés inutilement ; & qu'en effet, un milan ayant enlevé sur la fenêtre d'une des femmes d'Ismaël un collier précieux, on le suivit de l'œil : lorsque cet animal fut à une certaine distance, il laissa tomber le collier dans un puits ; un homme y descendit aussitôt, & trouva dans une grotte une très-grande quantité de paniers & de coffres qui renfermoient les trésors d'Amrou, & qui dédommagerent amplement l'armée de ce qu'elle croyoit avoir perdu par la privation du pillage de Hérat.

La conservation des biens dans Hérat ne fut pas la seule faveur qu'il accorda à cette ville ; il la préserva de la rapacité d'une sorte de gens non moins avides, & d'autant plus dangereux, que le mal est continuel & se commet à l'ombre de la loi. Les fermiers, chargés de percevoir les droits, se servoient de mesures & de poids différens de ceux qu'employoient les habitans ; ensorte qu'ils trouvoient, par ce procédé inique, le moyen de percevoir plus de droits qu'en effet il ne leur en étoit dû. Après s'en être exactement informé, Ismaël fit faire d'autres poids & d'autres mesures ; &, pour punir ces exacteurs par

l'endroit pour eux le plus ſenſible, il leur fit rendre tout ce qu'ils avoient pris de trop précédemment.

[900.]

AHMED, fils d'Iſmaël, lui ſuccéda; mais ſon règne ne fut ni long, ni heureux. Il s'avançoit vers la province de Tabareſtan, qu'un certain Haſſan, qui ſe diſoit deſcendant d'Ali, avoit fait révolter, lorſqu'il fut aſſaſſiné, dans ſa tente, par ſes propres eſclaves.

[908.]

NASSER n'avoit guères que huit ou neuf ans, lorſqu'il ſuccéda à ſon pere. Les hiſtoriens ne diſent pas comment on arrêta les ſuites de la conjuration : il y a lieu de préſumer que quelqu'un des capitaines d'Ahmed prit en mains les rênes du gouvernement pendant la minorité du jeune Naſſer; car on voit que ceux qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de ſon pere, furent punis ſévérement. Ce prince, en avançant en âge, s'acquit de plus en plus l'eſtime & l'amour de ſes ſujets. La pureté de ſes mœurs, ſa piété & l'excellence de ſa doctrine, furent pendant longtems en vénération dans tout l'Orient.

Charmé de la ſituation de Hérat, il y tenoit ſa cour, & avoit réſolu d'en faire la capitale de ſes états; mais les grands, qui

préféroient Bokhara, parce que les Samanides y avoient toujours résidé, & sans doute aussi parce que la plûpart y avoient leurs familles établies, engagerent le poëte Roudéki, pour lequel il avoit beaucoup de considération, de chercher le moyen de lui faire changer de sentiment. En effet, ce poëte ayant récité, au milieu d'une fête, un poëme fort beau & fort touchant sur les malheurs du peuple qui se voyoit privé du bonheur de posséder son souverain, Nasser, préférant leur avantage à sa propre satisfaction, changea de dessein & retourna à Bokhara, au grand contentement de toute la cour.

On rapporte que l'Emir Ali, général des troupes de Nasser, & recevant de lui les ordres des dispositions de la campagne, sentit une douleur qui l'obligea de faire un léger mouvement. Lorsqu'il fut rentré chez lui, il changea de vêtemens, & trouva un scorpion à l'endroit où il avoit éprouvé la douleur : il prit les précautions nécessaires pour empêcher l'effet du venin. Nasser, ayant appris le danger auquel s'étoit exposé Ali par une patience portée trop loin, lui en fit quelques reproches : « Comment, Seigneur, répondit Ali, un homme » qui ne pourroit supporter la morsure » d'un vil insecte, prétendroit-il avoir le » courage de s'exposer pour votre service » à tous les traits des ennemis ? »

Le règne de Naſſer fut à-peu-près de trente ans, pendant leſquels il s'occupa conſtamment du bonheur de ſon peuple. Après ſa mort, on lui donna le ſurnom d'Emir-Saïd, le *Prince très-heureux*, par une ſuite de la vénération qu'inſpiroit le ſouvenir de ſes vertus.

[938.]

NOUH, ou NOÉ, ſon fils, en ſuccédant à ſes états, ne ſuccéda pas à ſon bonheur. Nous ne nous étendrons pas ſur ſon règne, qui ne préſente, pendant douze ou quatorze ans, que des guerres, ſoit contre quelques ſujets révoltés, tel qu'Abou-Ali, ſoit contre ſon oncle Ibrahim. Il eut même le malheur d'être détrôné. Enfin il fut rétabli, ſans que l'on rapporte de lui aucun événement mémorable.

[954.]

ABDALMÉLEK I *, en ſuccédant à ſon pere, ne fut pas plus heureux que lui. Cependant, après pluſieurs combats, il obligea Rokned-Doulat **, prince de la maiſon des Bovides, dont il ſera parlé plus bas, à lui payer le tribut de deux cents mille drachmes d'or, tel qu'il avoit été ſtipulé avec Nouh, ſon pere. C'eſt

* C'eſt-à-dire, en arabe, l'*eſclave du roi.*

** C'eſt-à-dire, l'*appui*, le *ſoutien de l'état.*

sous son règne que l'on voit le commencement de la dynastie des Gaznévides, qui a donné de fort grands princes, dont on parlera aussi.

On est fort peu instruit des détails de son règne. Il mourut, sept ans après être monté sur le trône, d'une chûte de cheval, suivant quelques auteurs, &, selon d'autres, d'une blessure qu'il reçut en jouant au mail.

[961.]

MANSOUR I, frere d'Abdalmélek, lui succéda, & eut, comme lui, de fortes guerres à soutenir au commencement de son règne. Il perdit même la province de Ségestan, où Kalaf, fils d'Ahmed, s'établit sans qu'il lui fût possible de l'en chasser. Il ne fut pas plus heureux contre Alp-Teghin, qui jettoit déja les fondemens de la puissance des Gaznévides : cependant on lui donna le surnom d'Al-Moviad, ou *le Victorieux*, parce qu'il contraignit Rok-Neddoulat à lui continuer le tribut que les Bovides avoient payé à ses prédécesseurs.

[995.]

NOUH, ou NOÉ II, vit continuellement son règne traversé par les guerres qu'il eut à soutenir tant contre ses voisins, que contre ses propres sujets. Celui, de ces derniers, qui commença à s'élever contre son

maître, fut Aboul-Houssain, auquel il avoit ôté le gouvernement du Khorassan ; car, attribuant sa disgrace au visir Aïbeti, il le fit assassiner par quelques esclaves. Cependant, comme on ne le soupçonnoit pas, il fut mis à la tête des troupes. Ingrat envers son maître, il s'empara bientôt d'une province. Les Gaznévides, qui s'élevoient d'un autre côté dans le Khorassan, sécouerent le joug de Nouh, & ne le reconnurent plus pour leur souverain. Ce n'étoit pas tout : les Turcs orientaux avoient déclaré la guerre à Nouh, & l'attaquerent vivement. Au milieu de tant d'ennemis divisés d'intérêts, mais réunis pour sa perte, il eut, comme son aïeul, le malheur d'être déposé ; &, comme lui, il fut rétabli, & mourut la couronne sur la tête.

[997.]

MANSOUR II ne fut moins malheureux que son pere, qu'en ce que ses infortunes ne durerent pas aussi long-tems ; car Tozon-Begh, Turc de nation, qui avoit été esclave de Nouh, & placé ensuite à la tête de toutes les troupes, s'empara de sa personne, lui fit perdre la vue, & le dépouilla de tous ses états après un règne fort court.

[999.]

ABDALMÉLEK II, frere de Mansour;

étoit, à ce qu'il paroît, d'intelligence avec le traître Tozon; car il monta ſur le trône ſans éprouver la moindre difficulté. Mahmoud, l'un des Gaznévides, ne ſçachant pas encore quel parti avoient pris les conjurés, marchoit déja contre eux, lorſqu'il apprit qu'ils avoient mis un roi ſur le trône. Cette conduite l'appaiſa; mais, comme ils abuſoient de la foibleſſe du nouveau prince, & que ſans doute ce prince ne cherchoit que les occaſions d'étendre ſes armes, il marcha de nouveau contre eux. Peu après, Il-Khan, roi du Turqueſtan, ſous prétexte de ſecourir Abdalmélek, qui, vivant ſous la protection de Mahmoud, étoit réellement dans une eſpece de dépendance, entra dans ſon pays avec une ſi grande armée, que le malheureux Samanide eut plus à craindre de ce ſecours, que de ceux que l'on prétendoit être ſes oppreſſeurs. Il fut obligé de s'enfuir; mais enfin il tomba entre les mains d'Il-Khan, qui le retint priſonnier. Un certain Ibrahim, de la famille des Samanides, eſſaya de rétablir ſa dynaſtie éteinte : ce projet échoua; il fut contraint d'errer de pays en pays, & mourut ſans domaine & ſans forces. Mahmoud profita de cet événement pour accroître encore ſa puiſſance. Cette cataſtrophe arriva la même année que ſon avénement au trône.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS *GAZNÉVIDES.*

[998.]

CES princes, dont plusieurs ont régné avec le plus grand éclat, tiroient leur nom de la ville de Gazna, sur les confins du Khoraſſan, du Zableſtan & de l'Inde, où commença la grandeur de leur maiſon. On compte treize princes de cette dynaſtie. Mais, avant de parler de Mahmoud, qui fut le premier, nous allons dire deux mots de ſon pere Sébektéghin, & même d'Alp-Téghin *, qui doivent être regardés comme ayant jetté les fondemens de la puiſſance des Gaznévides.

Le jeune Alp-Téghin, né avec de l'eſprit & le vif deſir de s'avancer, peu délicat ſur les moyens, s'exerça d'abord à différens tours, qui, faits avec adreſſe aux yeux d'une cour ignorante, paſſerent pour l'effet de la plus ſubtile magie.

* *Teghin* étoit le nom propre de ce prince; *Alp*, qui déſignoit ſon mérite, ſignifie preux, vaillant.

Ahmed, second sultan des Samanides, dont il étoit alors l'esclave, l'affranchit; &, pour tirer un meilleur parti de ses talens, lui fit embrasser la profession des armes. A la mort de son bienfaiteur, il se trouvoit déja fort avancé dans les grades de la milice. Il eut dans la suite des démêlés avec les Samanides, & fut vivement poursuivi par Mansour, leur sixieme roi, qui le haïssoit, parce qu'il s'étoit opposé à son élévation au trône, apportant pour raison la trop grande jeunesse de ce prince. Quoiqu'il remportât plusieurs victoires sur ses ennemis, il se trouva cependant plusieurs fois exposé au danger de tomber entre leurs mains: sa bravoure, & l'attachement de ses troupes, le tirerent toujours de ces mauvais pas. On rapporte même que, poursuivi par quinze mille chevaux, n'en ayant avec lui que sept cents, privé de tout autre secours, il exhorta ses troupes à l'abandonner, & à ménager leur paix avec le souverain, aux meilleures conditions qu'ils pourroient l'obtenir. Tous se recrierent à cette proposition; lui jurerent qu'après avoir partagé sa bonne fortune, ils mourroient plutôt avec lui, en partageant sa mauvaise: « Eh! où pourrions-nous » aller après vous avoir quitté? » ajoûterent-ils avec tendresse.

On imagine aisément que ces troupes,

pénétrées d'un ſentiment ſi décidé, devoient ou périr, ou remporter la plus grande victoire : il eut le bonheur de diviſer ſes ennemis, de les battre, de reſter le maître de toute la campagne, & de s'emparer de la ville de Gazna, où il établit une eſpece de ſouveraineté, qu'il laiſſa avec ſes biens à Sébektéghin, dont il fit ſon gendre, après l'avoir eu pour eſclave.

Sébektéghin étoit auſſi Turc d'origine. Poſſeſſeur des grands biens de ſon beaupere, &, comme lui, doué des plus grandes qualités, il fut reconnu, par tous les grands de Gazna, pour celui qui devoit déſormais les commander. Il ſervit ſous le ſultan Nouh, le Samanide. Mais bientôt il ſe rendit indépendant ; &, ſous prétexte d'étendre le Muſulmaniſme, il porta ſes armes dans les Indes, dont il contraignit quelques rois d'abattre leurs idoles, & de changer de religion. Ces victoires lui attiroient une telle conſidération, que Manſour, ſucceſſeur de Nouh, ne le traita jamais comme un ſujet qui oublie ce qu'il doit à ſes maîtres, mais comme un allié dont l'amitié lui étoit précieuſe, & qui pouvoit lui procurer de grands ſecours. En effet, Sébektéghin le ſervit bien contre le roi du Turqueſtan. Ce fut après cette guerre, qu'il mourut dans la ville de Balkh.

Les auteurs rapportent de lui un ſonge

qui sembloit présager l'élévation de sa maison, mais qui pourroit fort bien n'avoir été forgé que depuis qu'en effet elle se fut élevée, en Asie, au plus haut degré de puissance. Quoi qu'il en soit, on dit qu'environ vingt-six ans avant sa mort, Sébektéghin vit en songe un arbre qui s'élevoit de son foyer, placé, suivant la coutume du pays, au milieu de la chambre, & que, portant ses branches au loin, il en couvrit bientôt toute la maison. Il se réveilloit; &, par une curiosité frivole, mais dont beaucoup de gens, même chez nous, ne sont pas exempts, il cherchoit à trouver dans son rêve le présage de quelque événement, lorsqu'on vint lui annoncer la naissance d'un fils. Enchanté de cette nouvelle, & appliquant à la destinée de ce fils la croissance rapide & étendue de l'arbre, il s'écria: « C'est un commencement glorieux qui sera terminé par la fin la plus heureuse; » &, comme les mots *loué* & *fortuné* se disent, en arabe, *mahmoud* & *massoud*, il donna le premier nom à son fils; &, dans la suite, le second, à son petit-fils.

MAHMOUD succéda aux états & à la puissance de son pere; mais il fut entiérement indépendant; &, par cette raison, les historiens l'ont regardé comme le premier prince de la dynastie des Gaznévides.

Nous

Nous ne nous étendrons point ſur ſes conquêtes, qui ne préſentent que des courſes continuelles de quatre à cinq cents lieues; des villes priſes, des royaumes ſoumis, des tréſors enlevés, & toujours beaucoup d'hommes de tués : ce qui procura par conſéquent beaucoup de gloire au règne de ce prince ambitieux, en verſant de grands maux ſur l'humanité.

Ses plus grandes conquêtes furent dans les Indes, où il entra ſept fois, & dans l'Irak-Perſienne, dont il s'empara, & qu'il donna à ſon fils. Au récit que font les hiſtoriens des richeſſes immenſes qu'il remporta des Indes, il paroit qu'il n'y en avoit guères moins qu'au tems où Thamas Kouli-Khan s'en empara. Mirkhond parle, entr'autres choſes, du temple d'une idole, dans lequel il y avoit cinquante-ſix colonnes d'or maſſif, toutes couvertes de rubis & autres pierres précieuſes, que l'on peut ſoupçonner avoir été autant d'offrandes pieuſes, placées dans le temple en différens tems. Car l'homme, dans tout pays, traitant la divinité comme il voudroit qu'on le traitât lui-même, n'a jamais rien demandé qu'il n'ait offert; & cette conduite, qui nous paroît ſi ridicule chez les nations infidèles, n'a été que trop imitée par les Chrétiens, qui, pour être plus éclairés,

n'en font pas toujours plus raisonnables. L'idole étoit d'une seule pierre, & avoit cinquante coudées de haut : ce qui feroit croire que cette hauteur excessive, pour une seule pierre, est un conte, c'est qu'on n'en avoit laissé paroître que trois coudées, & que les quarante-sept autres étoient dans la terre. On fait monter les sommes qu'il retira tant de ce temple que des trésors du roi, à plus de vingt millions d'écus d'or *, sans compter tout le butin dont se chargerent les soldats. Cet événement est rapporté à l'an 1025. Ce fut son dernier voyage aux Indes. Du produit de ces richesses, il fit bâtir un palais magnifique dans la ville de Gaznah : il l'appelloit le palais de la félicité.

Nous ne devons pas oublier, en parlant de ses voyages de l'Inde, qu'il allégua, pour prétexte de l'incursion qu'il y fit en 1014, l'envie de conquérir une partie de ces vastes régions, où étoient les éléphans qui suivoient, disoit-on, le Musulmanisme. Cette

* Par le produit de cette seule expédition, on peut juger que les sommes dans les six autres étoient immenses. Car, en n'estimant l'écu d'or que sur le pied de deux louis, ou cinquante francs, ce qui revient à-peu-près à la valeur du toman dans ce tems là, l'évaluation donne plus de quatre cents soixante-quatre millions.

fable ridicule avoit pris naiſſance dans une ancienne erreur adoptée par les Indiens, qui croyoient que les éléphans adoroient le ſoleil : &, comme ceux de la province où ſe porta Mahmoud, avoient plus de facilité que d'autres à plier les genoux de devant, les Mahométans ſurpris crurent ſtupidement que ces animaux cherchoient à faire des génuflexions comme ils en font eux-mêmes ſouvent dans leurs prieres. Pline, tout éclairé qu'il étoit, à écrit auſſi que les éléphans étoient ſuſceptibles de religion.

Lorſque Mahmoud ſe fut rendu maître abſolu d'une partie des états qui formerent ſon empire, déſirant voir ſa puiſſance confirmée par le Calife dont le nom étoit encore révéré en Aſie, il députa vers lui une ambaſſade extraordinaire. L'Iman Abou-Manſor, chargé de cette négociation, n'eut pas d'abord la liberté d'entrer dans Bagdad, & reſta un an ſans pouvoir obtenir audience. Il ſentoit bien que le Calife ne cherchoit qu'à éluder. Pour le preſſer de terminer l'affaire, il imagina de préſenter un ſecond mémoire, dans lequel il expoſa la demande de ſon maître avec un ton ſi modeſte, & en même tems parla de ſa puiſſance avec des termes ſi forts, que le Calife, ouvrant enfin les yeux ſur ſes véritables intérêts, &

craignant de s'attirer ſur les bras ce formidable ennemi, conſentit à tout ce qu'on lui demandoit. Seulement, par une ſubtilité digne des Grecs du ſix ou ſeptieme ſiécle, en reconnoiſſant Mahmoud ſouverain, il lui donna le titre équivoque de Véli, qui ſignifie tout à la fois ami & ſaint. Mahmoud ſentit toute la force du coup qu'on vouloit lui porter; mais, les Califes étant encore à la tête de la religion, il regarda comme une choſe trop dangereuſe de ſe brouiller avec eux. Il renvoya donc de nouveau, pour offrir un préſent de cent mille écus, demandant qu'au lieu de Véli on l'appellât Vali, qui ſignifie ſeulement commandant & maître; & il obtint ce qu'il déſiroit.

Mahmoud avoit, lorſqu'il commença à s'élever, un frere, nommé Iſmaël, qui chercha à traverſer ſes deſſeins ſans y réuſſir; car non-ſeulement ſes troupes furent battues, mais il tomba, lui-même entre les mains du vainqueur. Ce prince en uſa bien, & le tint à ſa cour ſur le meilleur pied. Il paroit que cet Iſmaël étoit ou féroce ou imbécille. Car ſon frere lui ayant un jour demandé comment il en auroit été traité s'il eût été vaincu, il lui répondit qu'il l'eût enfermé pour le reſte de ſes jours. Cette réponſe fut une leçon pour Mahmoud; craignant quelque nou-

velle révolte, & n'osant pas se fier à la générosité d'un frere qui en montroit si peu, il le fit conduire à un château, où on lui procuroit toutes les choses nécessaires à ses besoins, & les amusemens convenables à ses plaisirs : cependant ce château n'étoit réellement qu'une belle prison, si une prison peut être belle.

Mais, dans la suite, Mahmoud, oubliant que l'intérêt qui unit tous les hommes peut aussi les brouiller dès qu'il n'est pas également satisfait entr'eux ; que deux freres peuvent aisément devenir deux ennemis, s'il y a trop d'inégalité entre leur sort, en faisant le partage de ses états entre ses deux fils Mohammed & Massoud, ne donna que l'Yraque à ce dernier, au lieu qu'il déclara Mohammed, héritier de toutes les autres provinces de son empire : c'est à-peu-près comme si un monarque, maître d'une grande partie de l'Europe, laissoit quelque province du nord à l'un de ses fils, pendant que l'autre posséderoit la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, &c. Massoud dissimula : cependant, soit que son pere eut réfléchi sur les suites que pouvoit avoir l'inégalité de ce partage, ou que les dispositions intérieures de Massoud eussent percé à travers le voile dont il essayoit de les couvrir, son pere un jour l'inter-

rogea fur les fentimens qu'il avoit pour fon frere. « Si je venois à mourir, lui dit-» il, comment viveriez-vous avec Moham-» med ? — Mais, mon pere, comme vous » avez vécu avec Ifmaël, mon oncle. » Cette réponfe le fit trembler : & tout ce qu'il put repréfenter à cet égard à Maffoud fut fans effet, jufqu'à ce que Mohammed, honteux lui-même de l'inégalité du partage, eut embraffé fon frere, en lui jurant que, de tant de vaftes états, il ne réferveroit jamais pour lui que la moitié.

Un Turc de fa milice étant un jour entré de nuit chez un pauvre homme, pour outrager fa femme & fes filles, celui-ci, à la faveur de l'obfcurité, trouva le moyen de fe fauver fans être pris. Il alla, le lendemain, porter fes plaintes à Mahmoud, qui le reçut avec bonté, & lui dit de l'avertir fur le champ, fi ce malheureux retournoit chez lui. Le Turc revint en effet, & le pauvre homme vola chez le fultan, qui accourut avec quelques officiers. Il fit éteindre les lumieres ; puis, entrant tous le fabre à la main, ils mirent en piéces le Turc qui ne croyoit pas avoir à faire à fi fort parti. Après cette exécution, Mahmoud fit apporter des flambeaux ; &, lorfqu'il eut examiné les traits du mort, il fe mit à genoux, & fit fa priere. Tout ceux qui l'avoient fuivi, ainfi que le pau-

vre homme & sa famille, étoient dans le plus grand étonnement. « Ne soyez pas » surpris, leur dit-il, de ma conduite & » de ma joie actuelle : lorsque cet homme » est venu me trouver, j'ai soupçonné » que c'étoit peut-être un de mes fils qui » commettoit ces excès ; & cependant, » obligé par ma place de rendre justice à » tous mes sujets, j'ai fait, en arrivant ici, » éteindre les lumieres, de peur d'être re- » tenu par l'amour paternel. A présent » que je suis tranquille à cet égard, mon » cœur s'ouvre à la joie ; j'avois perdu » le sommeil & l'appétit, je recouvre » maintenant l'un & l'autre : donnez-moi » à manger, & félicitez-moi, puisque j'ai » une nouvelle occasion de remercier le » Ciel de mon bonheur. »

Des voleurs avoient pillé une caravane dans l'Irak, depuis que cette province étoit au pouvoir de Mahmoud : il y eut même plusieurs marchands de tués, entr'autres, le fils d'une veuve, appellé Zab. Cette femme vint à la cour demander justice de la mort de son fils ; le sultan lui parlant avec bonté : « Je plains votre » malheur, lui dit-il ; mais qu'y puis-je » faire ? & comment, établi à Gazna, puis- » je remédier aux désordres qui se com- » mettent dans l'Irak ? — C'est une diffi- » culté qu'il falloit prévoir d'abord, ré-

» pondit-elle ; & vous ne deviez pas, » ſeigneur, conquérir plus de pays que » vous n'en pouviez protéger. » Mahmoud, loin d'être offenſé de la liberté de cette réponſe, en ſentit toute la force, & réſolut de délivrer l'Irak des voleurs qui la déſoloient. Mais, ſoit pour ménager les troupes, dont peut-être il avoit beſoin ailleurs, ſoit pour ne pas envoyer un corps conſidérable dans une province ſi éloignée, après avoir fait raſſembler une caravane nombreuſe à Iſpahan, & leur avoir répondu de leurs biens & de leur vie, il ne leur donna que cent ſoldats pour les eſcorter; &, ſur ce qu'on lui repréſentoit que c'étoit peu, il répondit qu'il feroit ſi bien que ces cent ſoldats en vaudroient mille. Pour cet effet, il leur recommanda ſecrettement d'acheter pluſieurs charges d'excellens fruits, où il fit mettre de l'arſénic ; &, lorſqu'ils furent arrivés avec la caravane, dans l'endroit le plus dangereux, ils délierent, par ſes ordres, leurs ſacs, & expoſerent tous ces fruits au ſoleil, comme pour les préſerver de toute humidité : le bruit de cette caravane & d'une ſi foible eſcorte s'étoit répandu au loin, & les voleurs, attirés par l'eſpérance d'un butin ſi riche & ſi mal gardé, s'étoient raſſemblés en très-grand nombre. Dès que les marchands les apperçurent,

ils se mirent à fuir, laissant la défense de leurs richesses aux soldats qui s'en étoient chargés. Ceux-ci, conformément aux ordres qu'ils avoient reçus, ne tarderent pas à laisser les marchandises, ensorte que les voleurs, sans être obligés d'engager le combat, se trouverent maîtres du champ de bataille. Ils s'applaudissoient du spectacle de tant de richesses, lorsque la vue des fruits leur offrit l'occasion de se rafraîchir commodément. Tous assis sur l'herbe, ils se mirent à manger, ou plutôt à dévorer la mort qui les y attendoit. Ce ne fut dans un instant, que douleurs aigües & gémissemens; cependant les soldats, qui s'attendoient à cet effet, s'étoient rapprochés à la faveur d'une monticule. Ils se jeterent sur les voleurs, le sabre à la main. Ces malheureux tomboient d'eux-mêmes sous les coups, & dans la crise des tourmens qu'ils enduroient, ils regardoient comme un bien de finir promptement leurs jours. La vue de ce changement inopiné rassembla les marchands qui s'éloignoient : on se réunit avec joie, & le bruit de cet événement fit honneur à la bienfaisance & à la prudence de Mahmoud dans l'esprit de ces nations qui ne vivent que de leur commerce, & ne commercent qu'à la faveur des voyages.

Lorſque Mahmoud, l'an 1009, eut fait la conquête du royaume de Soumenat dans les Indes, il voulut, en ſe réſervant le droit de ſuzeraineté, mettre ſur le trône un prince qui reconnût le tenir de lui, en lui rendant foi & hommage; mais, pour éloigner les idées de mécontentement que pourroit faire naître ſon uſurpation, il chercha à flatter la nation, en lui donnant, pour la gouverner, quelques deſcendans de ſes anciens rois. Dab-Sélim, ou, comme quelques auteurs l'appellent, Diſalem, avoit été des plus illuſtres. Quoique contemporain de Hoshang, ſecond ou troiſieme roi de la premiere dynaſtie des rois de Perſe, ſa mémoire étoit encore en vénération; & tout le monde avoit entre les mains le fameux livre Homaïoun-Nameh, ou livre auguſte, compoſé par ſon ordre & ſous ſes yeux par le brachmane Bidpai, qui étoit auſſi ſon viſir. Il avoit été traduit de l'indien en ancien perſan, par ordre de Nouſchirvan; du perſan en arabe, par ordre d'Abou-Jafar-Almanſor; & de l'arabe en perſan moderne, par ordre du ſultan Naſſer le Samanide*. En effet le peuple fut extrême-

* Cet ouvrage l'a encore été depuis en turc, après avoir été retouché par les plus habiles maîtres de l'Orient: c'eſt un Recueil d'Apologues, qui tous ont un ſens moral ou politique.

ment ſenſible aux attentions de Mahmoud. On chercha donc avec grand ſoin ; & , ſi quelque choſe doit étonner, ce n'eſt pas la difficulté de cette recherche, c'eſt la folie de ceux qui l'entreprirent ; car il y avoit bien trois mille ans que celui dont on cherchoit les deſcendans , étoit mort , cependant, comme c'étoit une condition exigée, on en trouva un vrai ou ſuppoſé. C'étoit un bon derviche , qui , comme Abdolonyme , ſe trouva paſſer de l'état le plus bas à la condition brillante d'un ſouverain. En vain le conſeil de Mahmoud repréſenta-t-il qu'un homme auſſi abject auroit peine à prendre les ſentimens de ſon état : car ces derviches ſont plus baſſement gueux, que nos plus miſérables mendians. Mahmoud, qui croyoit ſa tranquillité intéreſſée a perſiſter dans ſon projet , mit le derviche défroqué ſur le trône de ſes prétendus ancêtres.

Tant que l'on avoit ſoupçonné que la recherche de Mahmoud n'étoit pas ſincere , & que l'on avoit craint qu'il ne cherchât au contraire à éteindre les anciennes familles , perſonne ne s'étoit préſenté & n'avoit oſé ſe dire iſſu des anciens rois ; mais, dès que l'on vit le derviche couronné , & Mahmoud reparti pour ſes états , les parens ſe multiplierent : un

ambitieux parent du derviche prétendit être d'un degré plus près que lui du grand roi Dab-Sélim. Le roi actuellement sur le trône soutenoit le contraire ; & , travaillant lui-même à ses titres , il alloit les publier, lorsque son parent, pour terminer cette discussion généalogique , ayant rassemblé quelques troupes , entra sur ses terres à main armée. Le bon derviche prétendoit se connoître en généalogie; mais sa timidité ne lui faisoit que trop sentir qu'il n'entendoit rien à la guerre : il appella donc à son secours le sultan qui s'en retournoit. On fit marcher aussitôt contre le nouveau prétendant ; ses troupes furent battues, & lui-même tomba au pouvoir de Mahmoud , qui le garda jusqu'à ce que le derviche fut affermi sur son trône. Après ce tems, il le renvoya pour être traité suivant l'usage des Indiens dans ces sortes de cas.

Or, l'usage étoit que, quand un prisonnier coupable de rebellion arrivoit près de l'endroit où habitoit le roi , celui-ci alloit quelques journées au-devant de lui ; &, lorsqu'enfin il le rencontroit , il lui présentoit un bassin & une aiguière d'or, dont il s'étoit servi. Le prisonnier les mettoit sur sa tête comme un esclave, les portoit jusqu'à l'entrée d'une grotte creusée

ſous le trône même du roi, où l'on le plaçoit, que l'on muroit enſuite, & dans laquelle on ne lui donnoit à manger que par une ouverture pratiquée exprès, & ouverte tous les jours pour cet uſage.

Dab-Sélim II alla donc au-devant de ſon priſonnier ; mais, s'ennuyant d'attendre au lieu convenu, & voulant prendre quelque repos, il s'éloigna pour s'aſſeoir ſur un côteau agréable & couvert en partie par de l'ombrage. Malheureuſement il avoit jetté ſur ſon viſage un mouchoir rouge ; un milan, qui n'apperçut que ſa tête, la prenant pour quelque morceau de chair crue, fondit deſſus avec impétuoſité. Le roi s'éveilla en criant ; mais les griffes de l'oiſeau vorace lui avoient déja crevé les yeux. Toute ſa cour qui n'avoit qu'une bien foible idée de ſon mérite, ſaiſit, pour le dépoſer, l'occaſion de cet aveuglement, qui le rendoit inhabile à porter la couronne. On s'aſſura de ſa perſonne ; dans le même tems, ſon parent, priſonnier, arriva. Il avoit bonne mine : on détacha ſes liens : on les remit ſur le corps du malheureux derviche, qui rentra dans la ville, l'aiguière & le baſſin ſur la tête. Heureuſement ſa piété lui ſervit à ſupporter ſon malheur, & il ne ceſſa de louer Dieu de l'avoir expoſé à cette cruelle épreuve.

Mahmoud aimoit & protégeoit les lettres. Il avoit attiré à sa cour le poëte Ferdoussi, si habile dans son art, si sçavant dans les antiquités de la Perse. Ce poëte avoit composé un poëme sous le titre de Schah-Nameh, ou *Livre royal*, qui contenoit toute l'histoire des anciens rois de Perse. Il avoit employé trente ans à ce travail, qui renfermoit soixante mille béits ou distiques, qui font six vingt mille vers; mais, au lieu de récompenser noblement le talent & le travail de Ferdoussi, Mahmoud ne lui donna que soixante-mille drachmes d'argent, ce qui l'irrita tellement, qu'il quitta la cour du sultan, & fit ensuite des vers contre lui. Plus répréhensible & moins à plaindre que le peintre fameux, qui, sous un règne de bienfaisance, eut la douleur de voir mal récompenser un ouvrage immortel, en perdit la tête, & se tua de désespoir ou de folie.

[1030.]

Enfin ce prince, que tant de victoires rendoient illustre, que de si grandes richesses faisoient regarder comme le plus puissant prince de l'Asie, fut attaqué d'un ulcère au poumon. Voulant racheter par une jouissance présente ce qu'il alloit perdre de jouissance à venir, il fit apporter

en sa présence tous ses trésors, composés des étoffes les plus précieuses, & de pierreries sans nombre ; mais la vue de tant d'objets qu'il falloit quitter, aigrit encore son mal : il les fit reporter, & finit en déplorant la folle vanité des hommes, qui travaillent long-tems pour acquérir, sans songer que bientôt il faut tout quitter. Il étoit dans la soixante-troisieme année de son âge.

MOHAMMED, l'un des fils de Mahmoud, dont il a été parlé ci-dessus, se mit en devoir de lui succéder. Il paroît qu'il étoit d'un caractere foible, & que les grands attendoient peu de son gouvernement. Massoud qui étoit dans l'Irak, lorsqu'il apprit la mort de Mahmoud, faignant de conserver à son frere l'amitié qu'il lui avoit jurée à la priere de son pere, lui envoya dire seulement qu'ayant régné avant lui, il ne vouloit pas que son nom fût proclamé le premier dans la priere publique, l'assurant que d'ailleurs il ne le troubleroit point dans la possession de ses vastes états. Mohammed sentit bien que son frere vouloit engager une querelle qui finiroit par une guerre ouverte. Il se préparoit à la soutenir, lorsque toute sa cour l'abandonna : on se saisit de sa personne, & on le livra à Massoud, qui ne suivit

que trop bien ſes anciennes réſolutions. Il le fit enfermer comme Mahmoud avoit fait d'Iſmaël; &, plus cruel que ſon pere ne l'avoit été envers ſon oncle, il lui fit crever les yeux, & mettre à mort le peu de ſerviteurs zélés qui avoient pris ſon parti. On dit que le jour qu'il avoit été proclamé roi, la couronne étoit tombée de deſſus ſa tête, & que cet accident, regardé comme un préſage funeſte, avoit, dès cet inſtant, aliéné tous les eſprits. Que de maux ont produit l'ignorance & la ſuperſtition!

[1038.]

MASSOUD, demeuré poſſeſſeur paiſible du trône, ne s'occupa que de préparatifs de guerre; s'il eût été plus ſage & plus en état de ſentir le prix d'un avis prudent, il ſe fût rendu à l'avis de ſon conſeil qui cherchoit à le détourner de toutes expéditions dans les Indes. Les Turcs Selgiucides, ayant paſſé le Gihon, ſe jetterent dans le Khariſine; tout le monde lui conſeilloit de marcher contr'eux, & de les exterminer avant qu'ils euſſent pris des établiſſemens, ou reçu des renforts de leur pays. Le parti étoit trop raiſonnable pour un fougueux qui préféroit la gloire inſenſée de conquérir quelque nouvelle province, à l'avantage réel de conſerver les anciennes

anciennes. Il partit donc pour les Indes, & revint en vainqueur; mais, à ſon retour, il trouva les Selgiucides plus puiſſans qu'à ſon départ; il leva une armée conſidérable, & cependant fut défait. Les cruautés qu'il exerça enſuite ſur les officiers qu'il accuſoit de ſes propres fautes, aliénerent tous les eſprits. Il avoit tiré ſon frere de priſon, & l'avoit emmené avec lui à la guerre, de peur ſans doute qu'en ſon abſence, il ne ſe formât quelque parti puiſſant en faveur de ce prince malheureux; mais ce qu'il avoit craint dans un éloignement de deux cents lieues, il le trouva dans ſon propre camp. Le mécontentement devenu général, éclata à la fin; on ſe ſaiſit de ſa perſonne, & l'on offrit la couronne à Mohammed, qui, ne la pouvant pas conſerver à cauſe de la perte de ſa vue, la réſigna à ſon fils. Les conjurés, peu après, firent mettre à mort Maſſoud.

MAUDOUD, fils de ce dernier, étoit pour-lors occupé à défendre la ville de Balkh contre les attaques des Selgiucides. Dès qu'il eut appris la mort de ſon pere, il accourut auſſitôt à Gazna, battit ſon oncle & ſon couſin, & ne leur donna aucun quartier ni à eux ni à tous ceux qui étoient entrés dans leur parti; mais cette activité lui nuiſit du côté des Selgiu-

cides, qui profiterent de son absence, & se fortifierent. Il se préparoit à retourner contre eux, lorsqu'il fut emporté par une colique violente. Il laissoit un fils en bas âge. Les troupes refuserent de lui obéir, & mirent sur le trône un fils de Massoud. Ce prince se nommoit ALY; &, quoiqu'il soit dans la liste des princes Gaznévides, & qu'il ait régné deux ans, on ne sçait rien de lui, sinon qu'il fut chassé & dépossédé par un fils du sultan Mahmoud, qui, retenu long-tems en prison, s'en étoit enfin échappé.

ABDALRASCHID étoit déja d'un certain âge lorsqu'il monta sur le trône; mais, peu accoutumé à manier les rênes du gouvernement, il crut remédier à son peu d'expérience en donnant toute sa confiance à un Turc, nommé Togrul. Il eut bientôt occasion de s'en repentir; car ce ministre infidèle & ingrat, non-content d'usurper toute l'autorité, entreprit même de détrôner son maître, & y réussit. Il l'assiégea dans le château où il s'étoit renfermé, & le massacra impitoyablement avec toute sa famille. Togrul ne réserva qu'une fille d'Abdalraschid, qu'il épousa, croyant ainsi justifier ou du moins pallier son crime aux yeux de la nation; mais les peuples indignés le surnommerent Kafer-namet ou l'Ingrat: & les grands s'étant

soulevés contre lui, il fut assassiné dans son propre palais. Ils mirent sur le trône Férokzad, dont on ne sçait rien.

[1056.]

IBRAHIM, frere de Férokzad, observa toutes les conditions d'une paix qu'il avoit faite avec les Selgiucides. Il se servit de la tranquillité qu'elle lui procuroit, pour porter ses armes dans l'Indostan; & il y remporta de si grands avantages, qu'il mérita le nom de vainqueur & de triomphant.

Ses occupations militaires ne l'empêcherent pas de donner beaucoup de tems à la priere. Il y passoit ordinairement une partie de la nuit, ou bien il alloit faire sa ronde dans les rues, pour examiner par lui-même si la police étoit bien observée. En mourant, il laissa trente-six enfans mâles, qui tous acquirent de la réputation dans les armes, & quarante filles qui furent toutes mariées à des gens de loi ou à des sçavans; ne croyant pas qu'elles fussent assez heureuses, si, en les sacrifiant aux régles de la politique ordinaire, il leur eût fait épouser des princes guidés peut-être par leur seul intérêt.

La dynastie des Gaznévides s'affoiblissoit par la puissance de ses voisins, & les divisions qui déchiroient depuis long-tems l'intérieur du royaume. L'histoire nous a

transmis peu de chose des règnes qui suivirent. MASSOUD III, l'un des fils d'Ibrahim, lui succéda, & fut suivi par son fils SCHIRZAD, qui ne régna qu'un an. Un de ses freres, nommé ARSLAN-SCHAH, monta après lui sur le trône. Son règne fut malheureux. Il fut continuellement en guerre avec son frere Baharam-Schah, qui, soutenu par Sandgiar, son oncle maternel, & sultan des Selgiucides, le battit & le fit prisonnier.

[1117.]

BAHARAM-SCHAH eut un règne un peu plus illustre, mais non moins malheureux. A l'exemple de ses ancêtres, il tourna ses armes du côté de l'Indostan. On ne voit que guerres de ce côté, depuis Sébectéghin. Il faut croire que les richesses de ce pays étoient un appât toujours renaissant pour des voisins ambitieux; mais, ce qui étonne, c'est qu'il pût fournir encore quelque chose à leur ambition. Baharam y remporta plusieurs victoires; mais Houssain-Gauri, l'un de ses voisins, lui ayant déclaré la guerre, le poursuivit avec tant de chaleur, que le prince Gaznévide fut obligé d'abandonner sa capitale, & bientôt le reste de ses états. Le vainqueur mit son frere Sauri sur le trône, & alla ailleurs porter ses armes. Baharam profita de son absence; il fo-

menta une révolution, & réussit à recouvrer ses états & sa puissance; mais il en usa mal. Il fit promener indignement son prisonnier dans toute la ville, monté sur un bœuf, & le fit ensuite mourir d'une maniere honteuse. Houssain, outré de dépit, & brûlant du desir de la vengeance, tomba comme la foudre sur les Gaznévides. Il alloit porter par-tout le fer & la flamme, lorsqu'il apprit la mort de son ennemi. Son fils Khosrou-Schah, quoique regardé comme le dernier prince de cette dynastie, ne mérite guères d'y être compris; car il s'enfuit aussi-tôt dans les Indes, & n'en revint que pour tomber entre les mains des Gaurides, dont on va parler.

SOUVERAINS EN PERSE,
DITS
GAURIDES.

[1150.]

SI l'on en croit les hiſtoriens, la famille qui prit le nom de Gauride, en formant une petite dynaſtie dans le pays de Gaur, deſcendoit d'un ancien uſurpateur du royaume de Perſe, défait par Féridoun, l'un des rois Piſchdadiens. Cet uſurpateur, appellé Zhohak, avoit été mis à mort; mais ſa poſtérité avoit conſervé une eſpece de ſouveraineté parmi les peuples montagnards de Gaur. Le premier de ces petits chefs dont il ſoit parlé, eſt Mohammed-Ben-Gauri, qui fut défait par Mahmoud, ſultan des Gaznévides, & mourut ſon priſonnier, l'an de l'hégire 401; de J. C. 1010.

Son petit-fils ſe ſauva des mains de Mahmoud, & ſe réfugia aux Indes, où il s'attacha au ſervice d'une pagode *, c'eſt-

* Le mot pagode, qui vient du perſan poutkédé, ſignifie également l'un & l'autre, mais particuliérement temple d'idole.

à-dire d'un temple, ou d'une idole adorée comme un dieu.

Son fils, Sam-Ben-Gauri, ſuccéda à la place de ſon pere; mais, idolâtre en apparence & Muſulman dans le cœur, il ne déſiroit rien tant que de retourner dans ſon pays : au moins c'eſt le motif que les Arabes prêtent à ſa réſolution, ſuivant ce proverbe en uſage chez eux : « L'amour » de la patrie ſe conſerve & ſe réveille » par celui de la religion. »

Comme il avoit amaſſé quelqu'argent, il l'employa en marchandiſes, & s'embarqua avec toute ſa famille; mais cette navigation ne fut pas heureuſe. Le vaiſſeau, porté contre des rochers, y fut briſé en mille piéces : hommes & biens, tout périt, à la réſerve d'un ſeul fils de Sam. C'eſt ce même fils qui eſt regardé comme le fondateur de la dynaſtie des Gaurides.

HOUSSAIN n'échappa au naufrage, que par un de ces événemens extraordinaires qui ſemblent tenir du prodige. Il s'étoit jetté de nuit ſur une planche & flottoit au gré des vagues, lorſqu'au point du jour, il apperçut, à l'autre bout de cette même planche, un tigre qui s'y cramponoit de toutes ſes forces. La vue de ce terrible animal lui faiſoit autant craindre la terre, que la peur d'être englouti dans les eaux la lui faiſoit déſirer. Au bout de trois jours

ils aborderent sur le rivage ; & heureusement ce tigre, dont il redoutoit tant la voracité, excité d'ailleurs par une diète si longue, sauta le premier à terre, & se sauva au fond des forêts. Ce ne fut que le commencement des avantures d'Houssain.

Accablé de fatigues & pressé par la faim, il se traîna comme il put à la ville la plus voisine : il étoit nuit quand il arriva ; on étoit retiré : il se jetta sur les pas d'une porte, où la garde de nuit l'ayant trouvé, il fut conduit en prison comme un homme sans aveu.

Il y avoit sept mois qu'il protestoit son innocence, & en appelloit à la justice du souverain, lorsque ce même souverain qui laissoit ainsi languir dans ses prisons les coupables & les innocens, en fit sortir la plus grande partie, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait pendant sa derniere maladie.

Aussi pauvre & plus languissant qu'il n'étoit en sortant de la mer, le malheureux Houssain fut de nouveau obligé d'aller chercher fortune ailleurs. Son bon génie le conduisoit à Gazna, fameuse alors par la cour brillante de Sébectéghin ; mais il avoit à peine fait une journée de chemin, qu'il fut rencontré par des voleurs. Il sembleroit d'abord que le malheureux

Houſſain n'avoit pas grand choſe à perdre à cette rencontre, & que pour eux il n'y avoit rien à gagner; cependant il y perdit ſa liberté, & les voleurs y gagnerent un camarade, en le forçant d'augmenter leur nombre. Houſſain ne manqua de rien dans cette troupe; mais ſon cœur gémiſſoit en ſecret de l'horrible ſecours qu'il étoit forcé de prêter à leur rapacité. Il eſpéroit trouver quelqu'occaſion de leur échapper, lorſque toute la bande fut arrêtée & conduite à Gazna. On les condamne à la mort. Houſſain, victime de la circonſtance, & enveloppé dans l'arrêt, alloit périr avec les autres, lorſqu'arrivé au lieu du ſupplice, il fit cette priere : « Seigneur, Dieu » de juſtice, vous qui poſſédez en vous- » même la ſouveraine équité, pouvez- » vous ſouffrir qu'aujourd'hui un innocent » périſſe comme des coupables. » Dans nos pays, les informations ſont faites avant de condamner l'accuſé, enſorte que quelque choſe qu'il diſe enſuite, il doit ſubir la ſentence : apparemment que dans l'Orient il y a toujours lieu à la réviſion de l'affaire. On lui demanda le ſens de ſa priere; &, déja à demi perſuadés par un expoſé ſuccint de ſes malheurs, les gardes le conduiſirent au ſultan Ibrahim, qui étoit alors ſur le trône des Gaznévides. Il écouta Houſſain avec complaiſance & bonté.

Convaincu de la vérité de ce récit, & touché des risques qu'il avoit courus, Ibrahim chercha à le dédommager de tant d'infortunes, en le plaçant convenablement à sa cour. Houssain profita si bien des premieres graces de ce sultan, qu'en peu de tems il parvint à gagner toute sa confiance, & s'avança par degrés, jusqu'aux premieres charges de l'état. Massoud III, successeur d'Ibrahim, pour entrer dans les vues de son pere, fit Houssain gouverneur de la province de Gaur, dont il étoit originaire, & où ses ancêtres avoient autrefois régné.

HASSAN, l'aîné des fils de Houssain, & celui qui réunissoit le plus de vertus & de talens, monta sur le trône après son pere. C'est ce même Hassan que nous avons vu, en parlant des Gaznévides, détrôner le prince légitime, & détruire enfin cette dynastie. Leurs guerres fréquentes avec les Selgiucides les avoient extrêmement affoiblis : oubliant tout le bien qu'ils avoient fait à son pere, il se prévalut de cet état de décadence, pour ruiner entiérement leur grandeur.

Il envahit d'abord la province de Zablestan, & attaqua ensuite la ville de Gazna, dont il chassa Baharam-Schah. Nous avons parlé de cette révolution dans l'histoire des Gaznévides. Baharam, re-

monté sur le trône, en fut chassé de nouveau par Hassan, qui livra la ville au pillage & la brûla ; d'où lui est venu le surnom de Géhan-Souz, ou brûleur de monde.

Enhardi par tant de succès, il entreprit de faire la guerre à Sandgiar, sultan des Selgiucides ; mais, moins heureux que dans les guerres précédentes, il fut défait, & tomba même entre les mains de son ennemi. Ce sultan étoit le plus généreux de tous les hommes : il combla son prisonnier de caresses, & le retint à sa cour. Hassan, qui n'avoit pas moins les graces & l'adresse d'un courtisan que les talens d'un guerrier, tira bon parti de la facilité de son esprit & de la souplesse de son caractere. De roi, devenu esclave, il ne porta pas dans sa servitude cette fierté qui honore le vaincu, mais irrite le vainqueur. Il s'abaissa encore plus bas que la circonstance ne sembloit l'exiger ; il parvint par ses flatteries, moyen presque toujours sûr, à gagner entiérement l'esprit de Sandgiar. Il est vrai qu'il leur donnoit un tour spirituel, qui en faisoit disparoître la fadeur. On rapporte, entr'autres propos de ce roi esclave, qu'un jour, le sultan lui ayant demandé pourquoi sa barbe étoit en si mauvais état, il lui répondit : « Lorsque ma tête étoit à moi, seigneur, mille

» esclaves en avoient soin ; mais mainte-
» nant qu'elle est au nombre de celles de
» vos derniers serviteurs, mes esclaves
» sont devenus mes maîtres, & me trai-
» tent comme il leur plaît. » Charmé de cette réponse, Sandgiar lui fit présent d'une boëte d'un grand prix, & peu après le renvoya dans ses états, où il laissa en mourant la couronne à son fils.

SÉIFEDDIN-MOHAMMED, dont le nom signifie épée de la religion, étoit fort jeune lorsqu'il succéda à son pere. Il étoit très-bien fait de corps, & relevoit cet avantage par un grand amour pour la justice : son règne cependant ne fut pas heureux. Un de ses parens se révolta contre lui ; &, après quelques combats, le tua de sa propre main.

[1162.]

GAIATHEDDIN, cousin de Séifeddin, avoit été désigné pour lui succéder ; &, ce qui est assez étonnant dans un tems de trouble, ce choix eut son plein effet. Son premier soin, dès qu'il fut monté sur le trône, fut de venger la mort de son prédécesseur, en livrant au supplice le chef des factieux : les autres rebelles furent aisément dissipés. A la faveur des troubles, une partie des provinces s'étoient révoltés ; il les fit rentrer dans le devoir. Il ne borna pas à de simples actes de jus-

tice ſes expéditions militaires. Après avoir aſſocié au trône ſon frere Schéhabeddin, il tourna ſes armes contre les Selgiucides, & remporta ſur eux de grands avantages : auſſi lui donna-t-on les noms de victorieux & de conquérant.

Dès les commencemens de ſon règne, un événement, produit par un haſard, avoit déja captivé en ſa faveur l'eſprit de toutes ſes troupes, qui y attachoient une autre idée. Il aſſiégeoit Niſchabour, & s'occupoit des moyens de ſaper un pan de muraille qui paroiſſoit plus diſpoſé à céder qu'un autre, lorſque tout à coup cette muraille tomba. Les aſſiégés & les aſſiégeans en furent également ſurpris, & tous crurent y voir une protection particuliere du Ciel. La ville ſe rendit ſur le champ, & le vainqueur uſa bien de ſa victoire.

On rapporte un autre trait, dont la gloire lui appartient toute entiere, & qui fut d'autant plus admiré dans l'Orient, que ces exemples n'y ſont pas ordinaires. Son oncle cherchoit à ſe révolter contre lui, & avoit fait entrer dans ſon parti pluſieurs grandes provinces. Cette conſpiration auroit pu avoir un grand effet ; mais l'un des gouverneurs, s'étant trop hâté de faire marcher ſes troupes, ne fut pas ſoutenu à propos ; & Gaïatheddin, avec ſon frere, eut le tems de tomber ſur lui,

& de le défaire. Ils marcherent promptement contre les autres ; & leur oncle fut leur prisonnier, avant d'avoir pu entamer quelques négociations pour ce racommodement. Dès que Gaïatheddin l'apperçut, il descendit de cheval, embrassa sa cuisse, lui baisa l'étrier ; &, l'ayant conduit dans le camp, il le plaça dans sa tente sur son trône. Comme il n'est que trop en usage dans l'Orient d'ôter la vie aux vaincus, & même d'insulter à leur malheur, Fakhreddin * ne vit pas d'abord autre chose dans la conduite de son neveu, & il se livra à toute la tristesse que lui inspiroit ce sentiment. Il ne fut parfaitement dissuadé, qu'en apprenant de sa bouche qu'il alloit retourner dans ses états comblé de présens. Cette action fut admirée de tous les cœurs sensibles, & célébrée par tous les poëtes. L'un d'eux, entr'autres, dit dans son anthousiasme : « Celui-» là enlève infailliblement avec son mail » la boule de la bonne fortune, qui sçait » gagner les trônes par la générosité de » son ame. »

Gaïatheddin, qui avoit fixé sa cour à Gazna, tombée au pouvoir des Gaurides depuis l'extinction des Gaznévides,

* C'est-à-dire *la gloire de la religion.*

y finit tranquillement ſes jours, dans la quarante-neuvieme année de ſon règne.

L'Iman Fakhreddin, doué d'un ſçavoir éminent, jouiſſoit de la plus grande conſidération auprès de ce ſultan, qui fonda même un collége, afin qu'il y enſeignât publiquement. Il s'éleva un jour entre lui & le Cadi une diſpute de dogme, qui penſa cauſer un ſoulevement général. Ce Cadi étoit de la ſecte des Kéramiens, gens très-ſuperſtitieuſement attachés à la lettre de l'Alcoran, & qui, par cette raiſon, admettent en Dieu les attributs de corporéité & de reſſemblance. Fakhreddin ſoutenoit le ſentiment contraire; malheureuſement pour lui, il le prouva: ſon adverſaire confondu, eut recours à la protection & à la calomnie pour le perdre dans l'eſprit du prince, qui ne l'en eſtima pas moins, parce qu'il avoit raiſon. Cette voie n'ayant pas réuſſi, le Cadi, prêchant un jour en public, s'étendit ſur le reſpect dû à l'Alcoran, ſur la foi exigée à l'égard de tout ce qui y étoit contenu, & finit par une peroraiſon très-pathétique, dans laquelle il demandoit au Ciel l'anéantiſſement de la philoſophie, & de toutes les nouvelles opinions. Ce mot de philoſophie, & le nom d'Ariſtote lâché à la traverſe, effaroucherent d'abord les oreilles des auditeurs: les larmes du Cadi en-

flammerent leur zèle. On sort en foule; on s'empresse; on court au palais du prince; il n'est point de bon Musulman qui ne veuille avoir part à l'expulsion ou même à la mort de Fakhreddin, philosophe & même pis encore s'il est possible. Le sultan céda à cet orage; afin d'avoir de plus sûrs moyens de l'appaiser, il éloigna pour quelque tems son favori, qui pourtant revint bientôt après. Les hommes sont partout les mêmes.

SCHIHABEDDIN *, déja associé au trône, survécut à son frere, & lui succéda; mais son règne fut moins heureux. Il eut quelques révoltes à appaiser dans l'intérieur de ses états, & la guerre à soutenir au-dehors contre les Kharismiens, dont la puissance commençoit à se rendre redoutable dans l'Orient: Mohammed, leur sultan, remporta sur lui plusieurs avantages.

Il avoit été plus heureux dans les Indes, dont il étoit revenu avec de très-grandes richesses. Sa fille demandoit un jour au gardien des trésors, à quoi pouvoient monter les richesses de son pere. Il lui répondit que ce détail seroit long, mais qu'elle en pourroit juger par ce qu'il possédoit seulement en pierreries; il avoit trois mille livres pesant de diamans d'un grand prix.

* C'est-à-dire *étincelle de la religion.*

Comme

Comme il n'avoit que la fille dont nous venons de parler, sans aucun enfant mâle, ses états se trouverent partagés, à sa mort, entre Mahmoud, son neveu, & regardé comme son légitime successeur, & quelques Turcs ambitieux d'entre ceux qu'il élevoit à sa cour en fort grand nombre.

Il fut assassiné par un Indien idolâtre, qui crut devoir commettre cet attentat, pour venger les dieux de son pays, outragés par les incursions que ce prince avoit faites dans l'Inde.

MAHMOUD succéda à son oncle, & n'éprouva presque que des malheurs. On sçait, d'ailleurs, peu de chose de son règne. Ali-Schah, prince Kharizmien, frere de Mohammed, leur sultan, après s'être révolté, s'étoit réfugié dans les états de Mahmoud. Ce dernier, par respect pour l'alliance qui les unissoit, & peut-être aussi par la crainte d'offenser un prince si puissant, fit arrêter le rebelle, & le livra à son frere. Cette conduite déplut non-seulement aux partisans d'Ali-Schah, cela étoit naturel; mais même, en général, aux peuples Gauride & Kharizmien. La multitude est toujours pour celui que l'on regarde dans l'instant comme le plus malheureux. Ainsi cette conduite, suggérée par un sentiment de justice, & nécessaire en bonne politique, pour ne point exposer les peuples à la vengeance

d'un allié qui se seroit cru trahi, fut regardée de la part du peuple, toujours emporté dans ses affections, & souvent imbécile dans ses jugemens, comme un acte de la plus basse trahison. Ils avoient commencé par mépriser leur souverain ; ils finirent par le détester. Enfin il fut trouvé assassiné dans son lit, sans que l'on ait pu découvrir les auteurs de sa mort. Cet événement mit fin à la dynastie des Gaurides, parce que les Kharizmiens, qui étoient tout-puissans, s'emparerent de ce pays, & en firent une nouvelle province de leur vaste monarchie : cela arriva l'an de J. C. 1212.

Depuis ce tems, il ne fut plus question des Gaurides. Il est vrai que quelques princes de la famille de leurs rois fonderent des dynasties ailleurs ; aussi-bien que plusieurs des Turcs qui avoient été élevés à la cour de Schéhabeddin ; mais leur histoire est très-peu connue. On verra cependant que la dynastie des Moloks-Curt, dont nous parlerons plus bas, prétendoit descendre des Gaurides ; mais elle avoit alors un autre nom.

SOUVERAINS EN PERSE,
DITS
DILÉMITES.

[927.]

CETTE dynaſtie tiroit ſon nom d'une province de la Perſe, qui s'étend le long de la mer Caſpienne : & même cette mer eſt ſouvent nommée dans leurs auteurs, mer de Dilem. Cette province avoit eu autrefois des ſouverains particuliers ; ſoumiſe enſuite par le roi de Perſe, elle demeura réunie à la couronne, même après la conquête de ces vaſtes régions par les Arabes. Enfin, ſous le califat de Moctader, il s'y éleva une principauté, dont la ville de Schehriſtan fut la capitale.

VASCHONDAN fut le fondateur de cette dynaſtie, dont les ſçavans qui s'appliquent aux langues orientales ne nous apprennent preſque rien, quoiqu'il en ſubſiſte deux hiſtoires. Quelques auteurs font commencer ſon règne l'an 305 de l'hégire : nous avons ſuivi le ſentiment de ceux qui le placent dix ans plus tard.

C'eſt ce défaut de matériaux en langue vulgaire, qui nous empêche de parler des

quatre princes qui suivirent, sçavoir Hassan, Aly, Mahady, & Asfar auquel on enleva la couronne.

MARDAVIGE, quoique de la secte des Mages qui enseignoient la religion de Zoroastre, ne laissa pas de suivre la profession des armes; & moins philosophe que conquérant, il conquit non seulement le Dilem, dont il dépouilla Asfar; mais il s'empara même du Ghilan, du Tabérestan & du Mazanderan. Ce fut dans le Ghilan qu'il défit Makhan, sous lequel les Bovides avoient d'abord porté les armes.

Il ne s'en tint pas à ces premieres conquêtes, & pénétra fort avant dans la Perse. La famille de Bovié étoit alors passée à son service. Ce prince fut tué par Jahkhen, Turc de nation, qui, d'esclave, après avoir été affranchi par ce prince, étoit parvenu aux premieres charges de la milice. Ce monstre d'ingratitude & de perfidie employa ensuite ses forces en faveur du calife Radhi, le tint en quelque sorte en tutelle, prit le titre de commandeur des fidèles, & poussa l'insolence jusqu'à faire exercer la charge de visir par son secrétaire.

VASCHMAKIN, que l'on nomme aussi Vaschmaghin, étoit parent de Mardavige. Dès que l'assassin de son frere eut passé en Perse, il trouva moyen de monter sur

le trône : on ne sçait rien de son règne. Il eut deux enfans ; Jenschoun, que quelques auteurs mettent dans la suite des princes de Dilem ; & Cabous, qui, selon le plus grand nombre, lui succéda.

CABUS, que l'on prononce Cabous, se distingua par mille belles qualités. Esprit, caractere, vertus, il avoit tout, & sembloit, par tant d'avantages, destiné à relever la gloire du royaume de Dilem. Pour donner tout à la fois une idée de sa perfection dans l'éloquence, & de la maniere dont les Orientaux expriment les idées qu'ils veulent embellir, il suffit de rapporter les paroles d'un des plus beaux esprits de l'Orient, qui disoit à la lecture des lettres de Cabus : « On ne peut assez » admirer cet ouvrage : il semble qu'il » soit écrit avec une plume de paon cé» leste : » ce qui signifie une plume d'ange.

Mais il éprouva un sort bien différent de celui qu'il méritoit ; &, ce qui n'est que trop ordinaire aux gens de bien, il fut la victime de sa bienfaisance. Il s'attira d'abord sur les bras Mouiadeddoulat, prince des Bovides, pour avoir donné un asile à Fakhreddoulat qu'il vouloit, quoique son frere, dépouiller de ses états. Cet acte d'hospitalité l'exposa à une guerre cruelle & à une persécution de treize ans, pendant lesquels il demeura avec son

protégé, comme dans une espece d'exil; ne possédant qu'une seule province.

A la mort de son ennemi, son malheur n'en devint que plus sensible. Ce même Fakhreddoulat, ce monstre d'ingratitude qu'il avoit recueilli si charitablement, & pour lequel il avoit tout souffert, étant monté sur le trône, s'empara de tous les états qu'avoit possédes son frere, & laissa le malheureux Cabus dans la petite province où il s'étoit retiré; & ce ne fut en effet qu'après sa mort que Cabus rentra dans son royaume, & y ajouta même le Ghilan & le Tabarestan; mais, comme les peuples avoient perdu l'habitude d'obéir à leur légitime souverain, que les ministres & les gouverneurs avoient cruellement abusé de leur pouvoir dans ce tems de confusion, il fit de vains efforts pour rétablir l'ordre dans le gouvernement; on le taxa d'une trop grande sévérité: les grands conjurerent contre lui; s'emparerent de sa personne, & forcerent son fils de régner en sa place. Dès que Manudgéher eut été reconnu roi, il alla se jetter aux pieds de son pere, en lui jurant qu'il étoit prêt à exposer sa vie s'il le falloit pour punir les traîtres qui l'avoient déposé. « Je vous suis obligé, lui » répondit Cabus; j'ai fixé à cet événe-» ment le terme de mon règne; je vous

» remets mon autorité, ne vous en servez
» que pour votre sûreté & le bonheur des
» peuples. »

On rapporte que lorsqu'on le conduisoit à la prison, il demanda à l'un des conjurés, de quel crime on l'accusoit? » De trop de sévérité. — Vous éprouvez » le contraire, repliqua t-il; je ne serois » pas dans cet état, si j'avois fait mourir les plus insolens d'entre vous. »

Cependant, comme son fils le traitoit toujours avec les égards les plus tendres & les plus respectueux, dans la crainte qu'il ne vengeât quelque jour un pere si malheureux, les conjurés trouverent moyen de lui faire avaler du poison, dont il mourut. Pendant les beaux jours de son règne, il eut à sa cour Avicennes, qui guérit le neveu du prince de la même maniere qu'Erasistrate guérit autrefois Antiochus, épris d'amour pour une des sœurs de Seleuchus, son pere. Cet état fut bientôt envahi par les Bovides.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS *BOVIDES.*

[933.]

LA dynastie des Bovides tiroit son nom de Bovié, dont la postérité régna sur la Perse & le Diarbek avec le plus grand éclat, après avoir brisé le sceptre des Califes, auxquels ils ne laisserent que l'encensoir, ce qui les réduisoit à faire la priere publique dans la mosquée de Bagdad. Lorsque cette famille fut parvenue au degré de puissance dont nous parlons, on ne manqua pas de prétendre que celui qu'elle reconnoissoit pour son chef, descendoit d'une origine fort noble. On citoit même pour un de ces ancêtres, Baharam-Ghur, l'un des anciens rois de Perse, de la famille des Sassaniens. A la rigueur, ce fait ne paroîtroit pas dénué de vraisemblance, quoiqu'il y eût déja quatre ou cinq cents ans que ce Baharam fût mort, parce que les princes Orientaux, ayant ordinairement beaucoup d'enfans, laissent souvent une postérité nombreuse: quelques-uns de leurs descendans règnent,

pendant que les autres menent une vie obscure dans une condition privée.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de la noblesse & de l'origine de Bovié, il est sûr au moins qu'il vivoit très-pauvrement, du métier de pêcheur, dans la province de Dilem, sur les bords de la mer Caspienne, lorsque ses trois fils Ali, Hassan & Ahmed entrerent au service de Mardavidge, roi de leur pays.

Quelques historiens prétendent que ce Bovié fut averti de la grandeur où parviendroient ses fils, par un astrologue qu'il avoit reçu chez lui, & auquel il dit qu'en songe il avoit vu un gros feu sortir de ses entrailles, s'élever jusqu'au ciel, puis se partager en trois, recevant par-tout l'hommage des peuples de la terre. Ce conte, assez semblable à celui que l'on a rapporté de Sébectéghin le Gaznévide, & démontré faux par l'impossibilité même de faire des prédictions sûres, sert au moins à faire connoître le génie crédule de ces nations, & les moyens dont la flatterie se servoit pour persuader aux princes que le ciel s'étoit occupé d'eux bien avant leur naissance. Il ne seroit pas étonnant d'ailleurs qu'un pauvre homme, reçu chez un autre pauvre, cherchât à lui marquer sa reconnoissance par quelques prophéties flatteuses, & que les fils ins-

truits de leur prétendue destinée, tentassent tout pour en accomplir l'effet, & parvinssent enfin à y réussir.

Ali, l'aîné des fils de Bovié, après avoir servi successivement sous Makhan, roi de Ghilan, & sous Mardavidge, roi de Dilem, entreprit des conquêtes pour son propre compte, dès qu'il se vit des forces assez considérables pour oser les tenter avec quelque apparence de succès.

Continuant toujours d'exécuter le plan tracé par ses premiers maîtres, il ne cessa de faire la guerre aux Califes, qu'il ne les eût forcés de faire la paix avec lui, en consentant à lui laisser conserver toutes ses conquêtes. Elles étoient considérables, puisqu'elles comprenoient la Perse, l'Irak & le Kerman. Il partagea ses nouvelles possessions avec ses deux freres. Il ne fut pas moins heureux contre les Dilémites; &, en peu de tems, il parvint à diminuer extrêmement leur puissance.

Mais il n'en étoit pas du produit de ces conquêtes, comme de celui que les Gaznévides avoient fait aux Indes. Ali avoit conquis de grands pays, s'étoit vu donner par le Calife le titre honorable d'AMAD-EDDOULAN, qui signifie *soutien de l'état*; mais ses troupes manquoient d'argent, & il n'étoit pas en état de leur donner ce qu'il leur devoit de leur paye. Deux avan-

tures fort heureuſes le tirerent d'affaire à propos.

En ſe promenant dans le palais qu'avoit habité Jacob qui avoit commandé à Schiraz pour le Calife, il apperçut un jour la tête d'un ſerpent par une lézarde de la muraille. Il fit ouvrir à cet endroit pour tuer l'animal ; mais, quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'après les premiers coups de marteau, on découvrit une cavité conſidérable qui renfermoit un grand tréſor en argent, en or & en pierres précieuſes. Il y avoit auſſi un coffre avec de fort belles étoffes. Cette découverte lui en procura une autre non moins agréable.

Le vieux domeſtique, commis depuis long-tems à la garde de ce château, étoit accouru avec les autres ; &, quoiqu'il fut informé de tout, il feignoit d'être auſſi ſurpris que les gens d'Amadeddoulat. Mais, comme il étoit un peu ſourd, il entendit, à ſon arrivée, le prince qui demandoit une canne pour meſurer les étoffes ; &, faute d'avoir bien entendu & bien compris, s'imaginant que c'étoit pour le frapper, afin de lui faire déclarer ce qu'il pouvoit ſçavoir concernant les richeſſes de Jacob, il ſe jetta à genoux, demanda grace, & dit qu'il alloit tout indiquer. En effet, il montra encore pluſieurs autres

endroits qui renfermoient de grands coffres pleins de richeffes précieufes.

Alors le fultan fe livra à tout ce que lui dictoit la juftice & lui infpiroit fa générofité : il paya largement fes foldats, combla de préfens fes officiers ; &, n'ayant pas d'enfans, difpofa dans la fuite les chofes de maniere que la fucceffion paffa à fon neveu, fils de fon frere Haffan. Il mourut après un règne de feize ans & demi.

[948.]

ROCNEDDOULAT, fecond fils de Bovié, & dont le nom étoit Haffan, poffédoit déja un pays affez confidérable, à la mort de fon frere. Cette efpece de furnom qui fignifie la *colomne de l'état*, lui fut donné par le Calife Moftakfi. Comme la fucceffion revenoit à fon fils, il en prit poffeffion au nom de l'héritier. Les guerres qu'il eut à foutenir contre les Samanides, ne furent pas les feuls événemens qui traverferent la tranquillité de fon règne. Le trouble fe mit dans fa famille. Son fils entreprit de dépouiller fes coufins : pour les fecourir, il marcha contre ce fils ambitieux, qui marcha auffi contre lui. Mais ce prince, après avoir étonné fon pere par l'étendue de fes forces,

ménagea sa paix, & vécut depuis avec lui en bonne intelligence : son règne fut très-long; il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

[976.]

MOEZ-EDDOULAT, troisieme fils de Bovié, avoit d'abord le nom d'*Ahmed.* Quoiqu'il soit le troisieme dans la liste des princes Bovides, & que nous les fassions ici succéder à son frere Rocned-doulat, nous ne prétendons pas insinuer que son règne ne commença que l'an de J. C. 976. Car, comme il avoit eu pour sa part le Kerman & quelques autres provinces à la mort de son frere, il ne fit que joindre ses états aux siens; encore abandonna-t-il quelques possessions à ses neveux.

Le Kerman, que son frere aîné lui avoit laissé, ne lui offroit pas d'abord un établissement paisible. Il falloit le conquérir; il étoit défendu par les Califes, par un commandant habile. Cependant Moez-Eddoulat attaqua ce général avec tant d'avantage, qu'il l'obligea d'abandonner la campagne pour se retirer dans une de ses plus fortes places; il y fut bientôt assiégé.

L'Emir Ali, c'étoit le nom de ce commandant, non moins généreux que brave,

ayant appris que l'on manquoit de vivres dans le camp des assiégeans, & que la famine commençoit à y faire d'assez grands ravages, touché du malheur des infortunés qui souffroient de cette situation, leur envoya la nuit du pain en assez grande quantité. Ce présent, d'abord suspect, n'excita que la défiance : on passa à un sentiment plus doux, lorsqu'on se fut assuré que ces vivres étoient fort sains, & sur-tout lorsque plusieurs nuits de suite il eut fait la même chose. Mais, sa compassion ne prenant rien sur l'amour de ses devoirs, pendant le jour, il ne cessoit de faire des sorties & enlevoit souvent de petits corps à Moez-Eddoulat. Ce prince, surpris de se voir tout-à-la-fois battu & nourri par la même main, envoya un officier à l'Emir Ali, chargé de lui dire ce peu de mots : « Si vous » êtes notre ennemi, comment usez vous » de tant d'honnêtetés à notre égard ; &, » si vous êtes notre ami, pourquoi nous » résistez-vous avec tant d'opiniâtreté » ? Ali répondit sagement : « Vous nous at- » taquez le jour, nous songeons à nous » défendre : vous nous laissez en paix la » nuit, nous ne voyons plus en vous que » des hommes malheureux, qui, à ce » double titre, ont des droits à notre » hospitalité. » Tant de grandeur toucha

Moez : il leva le ſiége, en aſſurant Ali, que, quoiqu'il fût maître de tout le Kerman, il le verroit avec plaiſir vivre & commander dans la place qu'il avoit ſi vaillamment & ſi honnêtement défendue.

Moez-Eddoulat paſſa enſuite dans le Khouziſtan qu'il ſoumit, & alla faire le ſiége de Bagdad, où le Calife ſe trouvant avec peu de monde, fut reçu comme un ami qui vient apporter du ſecours. Ce fut alors que ſon premier nom d'Ahmed fut changé pour le ſecond, qui ſignifie celui qui eſt cher à l'état.

On voit avec quelque peine que ce prince, qui juſqu'alors s'étoit conduit ſagement, ſe livre dès cet inſtant à une ambition qui ne connut pas de bornes. Il dépoſe le Calife, en met un autre en ſa place, pris auſſi dans la famille des Abbaſſides; mécontent de ſon propre choix, il lui fait crever les yeux & le tient priſonnier; &, par de nouvelles conquêtes, poſſeſſeur d'une grande partie de l'Aſie, il prend le titre d'Emir-Al-Omra, ou prince des princes ſous les Califes.

Il paroît cependant que d'ailleurs il uſa bien de ſa victoire, & qu'après avoir réduit les Califes au ſpirituel, il ne ſe porta à aucun excès de violence contre

les peuples. Les hiſtoriens ont remarqué avec plaiſir qu'il avoit été plus loin que les Califes Abbaſſides, à l'égard de la vengeance qu'ils tiroient des Ommiades. Car, ces premiers ayant fait d'abord maudire publiquement Ali & ſes deſcendans; les Abbaſſides, à leur tour, firent maudire les Ommiades; mais cette imprécation ne ſe faiſoit que de vive voix. Moez-Eddoulat ordonna qu'elle ſeroit gravée dans les moſquées. La voici :

» Que Dieu maudiſſe Moavie, fils » d'Abou-Sofian, & celui qui a ôté la » terre de Fidek aux héritiers de Fatime, » & celui qui a empêché que l'on enter- » rât Haſſan, fils d'Ali, auprès de Ma- » homet ſon aïeul, & celui qui a empê- » ché qu'Abbas ne fût mis au nombre de » ceux qu'Omar avoit marqués & déſi- » gnés pour être légitimes prétendans au » Califat, & que Dieu veuille bénir & » conſerver en paix tous les habitans de » Bagdad. »

Mais, comme ſon uſurpation l'avoit rendu odieux, & que les vrais fidèles ſouffroient intérieurement de voir le Calife réduit à une condition ſi triſte, quelqu'un d'eux eut la hardieſſe d'effacer cette inſcription de la moſquée & d'y graver la ſuivante.

» Dieu

» Dieu maudisse ceux qui font violence » à ceux qui sont issus de la maison du » prophète. »

Cette imprécation tomboit directement sur l'usurpateur ; cependant il ne paroît pas qu'il ait fait aucune perquisition à ce sujet : il mourut après un règne assez long.

[965.]

Quoique nous ne commencions qu'ici le règne de Fana-Khosrou, surnommé Adhad-Eddoulat *, nous croyons devoir répéter que les trois fils de Bovié, ayant eux-mêmes conquis une très-grande étendue de pays, il faut regarder leurs règnes comme collatéraux, au moins pendant un assez grand nombre d'années ; & la succession n'a lieu, entre les freres & même les neveux, qu'à l'occasion de quelques morts qui donnerent à la famille les moyens de s'étendre & de joindre un nouveau pays à celui qu'elle possédoit auparavant.

ADHAD-EDDOULAT, fils aîné de Rokn-Eddoulat, ayant été institué héritier, & déclaré son successeur par Imad-Eddoulat, joignit les états de son oncle à ceux qu'il eut de son pere, & devint

* C'est-à-dire, *l'appui de l'état.*

ainsi le plus puissant prince de l'Asie. Outre les guerres qu'il eut à soutenir contre son cousin Izzed-Doulat *, & qui le rendirent maître du Califat, on rapporte plusieurs traits de lui dont il ne nous est pas possible d'attester la vérité, mais que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter.

Il avoit entre ses esclaves une fille assez jolie, & qui, s'accommodant peu de la contrainte asiatique, trouva moyen de lier une intrigue secrette avec un soldat. Celui-ci eut le bonheur de trouver un trésor en poursuivant à la chasse un renard qui cherchoit à se réfugier dans un terrier. Comme ce trésor eût été moins en sûreté chez lui que dans le lieu où il étoit, le soldat se contenta d'en prendre une petite portion, & marqua le lieu afin de retrouver le reste au besoin. Sa maîtresse ne tarda guères à s'appercevoir que la fortune de son amant étoit considérablement augmentée : elle lui marqua d'abord de l'étonnement, ensuite de la curiosité : enfin elle sçut toutes les circonstances de son heureuse découverte. Cet événement lui parut très-propre à se concilier les bonnes graces de son maître, que son intri-

* C'est-à-dire, *les délices de l'état.*

gue, prête à se découvrir, ne pouvoit qu'irriter contr'elle. Flattée de cette espérance, elle lui parla du trésor, & le mena elle-même sur les lieux. Le soldat n'avoit vu qu'une partie des richesses; lorsque l'on eut creusé plus avant, on trouva des caisses pleines d'or & de pierreries. Adhad-Eddoulat combla de biens les deux amans, & employa le reste du trésor à la construction de plusieurs monumens dont la magnificence & l'utilité ont également contribué à immortaliser son règne.

Moins ébloui que flatté de sa haute puissance, il résolut d'amener les Grecs à faire alliance avec lui, sans employer le secours des armes; pour réussir dans ce dessein, il fit passer à Constantinople un riche négociant de Perse avec les instructions convenables. En conséquence des ordres de son maître, celui-ci, après avoir, par ses présents, acquis quelque considération à la cour, demanda, comme une faveur signalée, la permission de se construire une maison dans un des quartiers les moins fréquentés de la ville. Il n'essuya point de refus; &, dès qu'il fut maître du terrain, il y fit secrettement cacher un rouleau de parchemin, sur lequel il avoit annoncé prophétiquement

qu'aux tems où l'on étoit alors, il régneroit en Perse un prince redoutable à ses ennemis, & dont l'alliance seroit du plus grand avantage pour les Grecs : ce qu'il avoit prévu arriva. Les ouvriers qui fouillerent quelque tems après pour poser les fondemens de la maison, trouverent le rouleau, le porterent aux officiers de la justice; ceux-ci le remirent à l'empereur qui fut un peu ému de cette lecture. Simple & tout-à-la-fois superstitieux, il ajouta foi à cette prédiction, & crut que le peu de doutes qui pouvoient lui rester seroient aisément dissipés, parce qu'il pourroit sçavoir du monarque de la Perse, dans quelques entretiens avec le marchand. Il le manda, & lui parla de son pays, de son prince; s'informa s'il étoit puissant guerrier, &c. &c. Le marchand soutint le rôle qu'il avoit commencé; il exalta les forces de son maître, & amena les choses au point que l'empereur lui envoya demander son alliance.

Adhad-Eddoulat reçut l'ambassadeur avec magnificence; &, se servant des mêmes armes qu'il avoit commencé à employer avec les Grecs, il mit en œuvre toutes sortes de ruses pour les étonner sur sa puissance. On rapporte, entr'autres choses, qu'étant un jour à table avec l'am-

bassadeur dans un château près duquel étoit un fossé dont les grenouilles l'incommodoient beaucoup par leur croassement, il donna publiquement un ordre par écrit pour leur enjoindre de sa part de se taire. L'officier qui le portoit le jetta en effet dans l'eau, mais il avoit eu l'adresse d'y joindre une drogue propre à les endormir. Cet événement fit grand bruit, & les ambassadeurs ne pouvoient se lasser d'admirer & de vanter un prince qui, comme un autre Salomon, sçavoit parler aux animaux & s'en faire entendre.

Chéik-Safi passoit un jour devant le palais d'Adhad-Eddoulat, pendant que ce prince, prenant le frais sur sa terrasse, s'y étoit endormi. Comme il affectoit de jouer le personnage d'un dévot très-zélé, & qu'en Orient, tout dévot veut affecter le rôle de réformateur, il se mit à crier avec une voix forte : « Les gens qui dor-» ment quand il faudroit veiller, ne crai-» gnent-ils point la punition de Dieu pen-» dant leur sommeil? » Le prince, éveillé par le bruit, mais sans sortir de sa modération ordinaire, lui répondit : « Dieu » ne châtiera jamais ceux qui dormiront » quand vous veillerez pour eux. »

On lui attribue le rétablissement d'une ancienne ville de Perse, que l'on nomme

actuellement en perſan Khair-Abad, ou *ſéjour de tout bien.*

Adhad-Eddoulat laiſſa, en mourant, quatre fils, dont on va parler. Le premier régna à Bagdad, les deux autres eurent la Perſe en partage, & le dernier s'en tint à la Caramanie.

Les guerres qui ſuivirent la mort de ce prince, n'offrent rien d'intéreſſant pour la curioſité du lecteur : ainſi nous allons paſſer leurs règnes.

On trouve ſous le règne de Magdeddoulat *, huitieme prince des Bovides, que l'état commençoit à s'affoiblir par la mauvaiſe conduite du monarque & l'ambition de ſes voiſins. Séidar, ſa mere, qui avoit eu la plus grande part dans l'adminiſtration pendant la vie du feu roi, ne montra pas moins de ſageſſe & de prudence pendant la minorité de ſon fils. En voici un exemple : Mahmoud, ſultan des Gaznévides, lui envoya un ambaſſadeur pour lui demander, ou que l'on battît la monnoie à ſon nom dans tous ſes états, ou que ſon nom fût publié dans toutes les moſquées, ou qu'on lui payât tous les ans un tribut ; en cas de refus, il menaçoit de la guerre. La reine qui ne

* C'eſt-à-dire, *le glaive de l'état.*

vouloit ni fléchir, ni l'irriter par des refus marqués, lui écrivit: « J'ai toujours » eu, seigneur, la plus grande idée de » votre puissance & de votre courage; » j'en ai craint les effets pendant la vie » du feu roi mon époux, qui ne man- » quoit pas non plus de ces brillantes qua- » lités : mais, depuis que la mort l'a en- » levé, je n'ai pas eu les mêmes crain- » tes. Vous êtes trop grand, trop géné- » reux pour profiter de l'état de foiblesse » où nous nous trouvons. Vous sçavez » combien le sort des armes est incertain. » Une victoire de plus ajouteroit peu à » vos triomphes; &, votre gloire seroit » ternie pour jamais, si vous étiez battu » par une veuve ou par un orphelin. » Cette lettre eut l'effet qu'en attendoit la princesse. Mahmoud se piqua de générosité, & n'entreprit rien contre les Bovides tant qu'elle vécut.

Mais, quand cette princesse fut morte, il prit les armes contre Magdeddoulat, qui, ne se croyant pas assez fort pour lui résister, vint se remettre entre ses mains. En le recevant, Mahmoud lui demanda s'il avoit lu l'histoire des rois de Perse, Magdeddoulat répondit qu'il l'avoit lue: » Eh ! connoissez-vous le jeu des échecs. » --- Je le connois. — Avez-vous jamais » vu que deux rois soient ensemble avec

» égalité de pouvoir? — Non seigneur.
» — Que venez-vous faire ici, puisqu'il
» faut que l'un de nous deux soit esclave
» de l'autre, & qu'assurément ce ne sera
» pas moi? » Magdeddoulat, demeuré
confus & sans réponse, fut envoyé prisonnier dans la ville de Gaznah, où il finit ses jours.

On ne trouve plus rien d'intéressant sur l'histoire des Bovides jusqu'à l'extinction de cette famille par les Selgiucides dont nous allons parler. La dynastie des Bovides avoit régné depuis l'an 933 jusqu'à l'an 1056.

SOUVERAINS EN PERSE ET DANS LA SYRIE.

LES SELGIUCIDES.

COMME cette famille a joué le plus grand rôle en Asie, & qu'elle est d'origine Turque, nous allons dire en deux mots ce que les Orientaux rapportent de son ancienneté.

Il n'est que trop ordinaire de ne regarder comme Turcs que les peuples appellés aujourd'hui Ottomans, dont le siége principal est à Constantinople ; c'est une erreur qui suit assez naturellement du peu d'attention que nous donnons à l'histoire de l'Orient. Les Tartares, les Igurs, les Khathaiens, les Mogols, étoient également Turcs d'origine. Voici comment Mirkond fait descendre ces derniers d'un des fils de Noé. Des trois enfans mâles qu'il donne à Japhet, l'aîné, selon lui, se nommoit Turc : cet aîné l'emportoit sur ses freres par des qualités éminentes. Il s'établit avec sa famille dans la province appellée depuis Turquestan, & laissa quatre fils. On dit même que ce sont ses loix, qui, corrigées & augmentées dans

la ſuite par Genghis-Khan, ſont encore en vénération chez les Mogols.

Les quatre fils de Turc furent les chefs d'autant de tribus, qui, avec le tems, en formerent vingt-quatre. Ce fut de l'une des quatre premieres que naquirent d'Ilind-gé-Khan, à la quatrieme génération, les deux jumaux Tatar & Mogul ou Mogol, chefs des peuples qui ont porté leurs noms. Ce peuple naiſſant, ſe multiplia ſi prodigieuſement avec le tems, qu'il en vint à remplir preſque toutes les parties ſeptentrionales de l'Aſie, depuis l'Europe, où même il a pénétré, juſqu'à la grande mer, qu'il y eſt encore fort puiſſant, & règne même ſous le nom de Mogol, dans la partie méridionale, confondu avec les peuples de l'Inde. Le récit de l'auteur de l'Hiſtoire Généalogique des Tatars, que nous appellons Tartares, (Aboulgazi Bahadur-Khan, ſultan de Khariſme,) s'écarte un peu de ce récit : nous allons rapporter ſon opinion en deux mots.

Selon lui, après que Noé fut ſorti de l'arche, il partagea la terre à ſes trois enfans. Kham fut envoyé dans les Indes; Sem eut l'Iran (la Perſe;) Japhet habita les vaſtes contrées au nord & au nord-oueſt de la mer Caſpienne. Après y avoir demeuré deux cents cinquante ans, il mourut en laiſſant huit fils. Turc, l'aîné, doué d'un

esprit supérieur à celui de ses autres freres, fut choisi par son pere pour être le chef de la nation. Il inventa quantité de choses utiles, & vint habiter vers le pays où sont aujourd'hui les Calmoucs.

Turc eut quatre fils; l'aîné, appellé Taunak, fut un grand & puissant prince. Le hasard lui procura la découverte du sel; il mangeoit dans un lieu dont la terre en étoit toute imprégnée : un morceau tombé à terre, relevé aussi-tôt, & porté à sa bouche sans trop de précaution, lui parut avoir un meilleur goût. Il fit volontairement une seconde épreuve; sûr de sa découverte, il fit creuser dans ce lieu, & introduisit un usage qui est devenu général. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Chinois rapportent ce fait, revêtu des mêmes circonstances, excepté qu'ils en font honneur à Hoam-Ti, l'un de leurs plus anciens empereurs.

Sous les descendans de Taunak, les Tartares amollis par l'aisance & la bonne chère, commencerent à perdre la connoissance du vrai Dieu. Uniquement occupés des objets qui leur étoient chers, on vit le fils se faire un Dieu de l'image de son pere; un mari, de celle de sa femme; un pere sacrifier à son fils, une femme à son mari.

Alindgé - Khan, que quelques auteurs

nommment Ilindgé, descendant de Taunak, à la quatrieme génération, eut deux fils jumaux, Tatar & Mogul *, dont sont descendus les peuples qui ont porté leurs noms.

Nous ne suivrons pas l'histoire de ces peuples dans ses détails, & les changemens de leurs migrations; mais nous en rapporterons différents traits, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au tems des Selgiucides.

[An 209. avant J. C.]

Mété, que les Huns s'approprient comme le fondateur de leur monarchie, mais que les Turcs revendiquent à juste titre comme un des héros de leur nation, étoit monté sur le trône de son pere qui avoit régné sur une partie de la Tartarie. Il étoit né avec ce courage qui fait les héros; mais il ne s'en servoit que pour l'avantage de sa nation, qu'il avoit formée à la guerre & à l'obéissance par les épreuves les plus dures. Il les faisoit tirer sans cesse l'arc, & lancer le javelot; &, quand ils furent consommés dans cet art, il exigea qu'ils tirassent à ses ordres sur leurs plus beaux chevaux,

* Mogul & Mogol sont des corruptions de Mung'le, qui signifie *triste*, parce qu'en effet ce prince l'étoit beaucoup.

& enſuite ſur leurs plus belles femmes. Ceux qui réſiſtoient à ſes ordres, étoient ſur le champ punis de mort. On ſent bien qu'avec de telles troupes il étoit ſûr de tout vaincre. Une nation voiſine, craignant de ſe voir quelque jour la victime de ſon ambition, augmentée par ſa puiſſance, réſolut de le prévenir & de porter la guerre dans ſes états. Cependant, pour ne pas s'attirer ſur les bras une nation voiſine en rompant la paix, ſans avoir au moins une apparence de prétexte, ils l'envoyerent prier de leur faire préſent d'un cheval qu'ils lui déſignerent, & qui étoit le meilleur de toutes ſes écuries. Cette demande déplut à la nation : le conſeil vouloit que l'on refuſât; Mété fut d'un avis contraire, & envoya le cheval.

Cette condeſcendance entre des peuples farouches parut un acte de foibleſſe ; les Tartares, devenus plus inſolens par ce petit triomphe, lui demanderent, avec plus de chaleur que la premiere fois, une de ſes plus belles femmes. La nation indignée vouloit courir aux armes : « A » Dieu ne plaiſe, leur dit le prince, que » mon attachement pour une femme m'a» mene au point d'expoſer mes ſujets à » une guerre qui pourroit leur être fu» neſte. » Il fit partir la princeſſe. Les Tartares crurent alors que tout leur étoit per-

mis; ils lui demanderent un terrain, qui, quoiqu'en friche, faisoit partie des domaines de Mété. Après ce qui s'étoit passé, le conseil croyoit entrer dans ses vues & les prévenir, en consentant unanimement à céder le terrain demandé. Il n'en fut pas ainsi du prince: « J'ai cédé, leur dit-il, » mon cheval & ma femme, parce qu'ils » étoient à moi, & que je dois des sa- » crifices à mon peuple. Mais, dans la » nouvelle demande de nos ennemis, je » vois que c'est ce même peuple que j'aime » qu'ils veulent affoiblir en le dépouillant » de ses biens; je dois prendre sa dé- » fense : que dans trois jours tout le camp » soit en armes. » On n'avoit pas coutume de lui désobéir. Ils tomberent comme la foudre sur les ennemis qui ne s'attendoient pas à cette réponse : toute la nation fut exterminée, & leurs possessions passerent aux Turcs qu'ils avoient cru pouvoir outrager impunément.

[An 96, avant J. C.]

Le souverain de la nation des Turcs étoit mort en laissant deux fils, qui, tous deux, avoient dans ses états des charges considérables. L'aîné, qui avoit été nommé pour lui succéder, n'étoit pas à la cour lorsque son pere mourut; les grands le croyoient même malade : c'est pour-

quoi ils mirent sur le trône son jeune frere. Dès que cette nouvelle lui fut parvenue, il n'osa faire valoir ses droits; &, craignant que son frere, ne voyant en lui un concurrent dangereux, ne cherchât à le faire mourir, il évita avec soin de se montrer. De son côté, le nouveau monarque n'eut pas plutôt appris la situation de son frere, qu'il lui fit dire qu'il étoit prêt à lui remettre la couronne : exemple de vertu & de désintéressement, ajoute l'historien, rare & admirable dans une nation policée, & plus encore dans une nation barbare. Les deux freres disputerent long-tems à qui ne régneroit pas; l'aîné s'en défendoit sur la délicatesse de son tempérament, l'autre soutenoit qu'il ne pouvoit régner légitimement qu'après la mort de son aîné. Cette dispute singuliere, & dont l'histoire fournit peu d'exemple, fut terminée à la gloire des deux princes. Le plus jeune descendit du trône, en obligeant son aîné d'y monter; & ce dernier donna à son frere la vice-royauté de l'Orient, avec de si grandes prérogatives, qu'il étoit en quelque sorte indépendant.

[An de J. C. 313.]

Liéou-Teung, l'un des princes Turcs ou Tartares qui aient dominé dans l'Orient avec le plus d'éclat, auroit pu de-

venir maître de toute la Chine, si sa conduite eût répondu aux zèle & au courage de ses généraux & de ses ministres. Mais ce prince, trop adonné à ses plaisirs, employoit à la construction d'un grand nombre de palais pour ses femmes, des sommes immenses qui étoient destinées à l'entretien des troupes & au soulagement des peuples. Quelques-uns de ses ministres qui n'avoient en vue que le bien de l'état, lui firent des remontrances à ce sujet; mais aucun ne montra autant de courage dans cette occasion que Tchin-Yuen-Ta : « Les anciens princes qui s'é-
» toient rendus recommandables par leurs
» vertus, dit-il au prince, aimoient l'état
» comme leur propre famille, & avoient,
» par-là, mérité la protection du Ciel qui
» les favorisoit & les cherissoit comme
» ses enfans. Prince, c'est le Ciel que vous
» abandonnez, qui vous a donné la sou-
» veraineté sur vos sujets, pour en être
» le pere & non le tyran. Il ne cesse de
» protéger celui qui ne s'occupe que du
» bien des peuples, comme il abandonne
» le monarque qui ne s'acquitte pas de
» ce devoir le plus essentiel du gouverne-
» ment. Les anciens empereurs, & sur-
» tout votre illustre pere, n'étoient pas
» si magnifiques dans leurs habillemens ni
» dans leurs palais ; on ne leur en voyoit
» pas

» pas un ſi grand nombre; ils n'avoient » pas des meubles ſi précieux; les reines » n'étoient pas vêtues ſi ſomptueuſement. » Aujourd'hui, tous les malheurs affligent » vos ſujets, & vous n'y remédiez pas; » eſt-ce là être le pere de votre peuple ? » Le prince vouloit faire couper la tête à ce miniſtre; on le chargea de chaînes; mais, étant entré dans la ſalle où ce prince ſe divertiſſoit, & entourant de ſes chaînes une des colomnes de l'appartement, il recommença à parler avec la même force, ſans que perſonne oſât l'interrompre. D'autres miniſtres, que cet exemple encourageoit, frapperent leur tête aux pieds du prince, & lui repréſenterent le zèle & la fidélité de ce miniſtre infortuné. Frappé de ce ſpectacle, le prince reſta quelque tems dans le ſilence; la reine ſe joignit à eux, donna de grands éloges à la fidélité du miniſtre & à ſon zèle qui méritoit d'être récompenſé. Lieou-Tçung s'appaiſa, écouta tout ce qu'on lui repréſenta ſur ce ſujet, & finit par dire qu'un miniſtre devoit reſpecter ſon prince, comme le prince devoit reſpecter le miniſtre.

[545.]

On trouve, ſous cette époque, une horde de Turcs, qui, ſortis des environs du mont

Altaï où ils travailloient aux forges, se jetterent sur les terres des Awares, & passerent vers l'Occident. Ces Turcs portoient beaucoup de respect au feu, à l'air, à l'eau & à la terre. Ils adoroient un Dieu qu'ils regardoient comme l'auteur de l'univers; ils lui sacrifioient des chameaux, des bœufs & des moutons; leurs prêtres prétendoient avoir le don de prophétie. Plusieurs autres religions s'étoient établies parmi eux: on peut même croire que le Christianisme y avoit pénétré d'assez bonne heure.

[569.]

Sous le règne de l'empereur Justin, les Turcs envoyerent une ambassade à Constantinople, qui y fut très-bien reçue. Ce fut à la suite de cette ambassade qu'ils conclurent un traité avec l'empereur Grec, par lequel ils s'engagerent à le défendre en Asie contre ses ennemis. De son côté, Justin envoya un ambassadeur à leur souverain qui portoit le titre de Khan. Lorsque cet envoyé fut arrivé dans la Sogdiane, en descendant de cheval, il vit venir à lui plusieurs Turcs qui lui présenterent du fer; il crut que l'on vouloit lui faire connoître que c'étoit une production du pays; d'autres s'approcherent de lui & de toute sa suite, & les firent passer

par le feu : cet usage, qui s'est conservé long-tems, avoit pour objet de les purifier. Les Turcs prononcerent certaines paroles, firent brûler quelques odeurs au son de plusieurs instrumens ; ensuite, étant entrés dans une espece de fureur, ils firent tourner l'ambassadeur autour du feu, afin d'éloigner de lui tous les malheurs. Le grand Khan reçut les Romains avec toutes sortes d'honnêtetés, & les mena avec lui dans une expédition contre la Perse.

[591.]

Hormouz ayant été défait par Baharam révolté contre lui en Perse, envoya à l'empereur Maurice un certain nombre de Turcs faits prisonniers dans le combat. Ils portoient une croix sur le front : ils apprirent à l'empereur qu'autrefois, & dans le tems que la peste ravageoit leur pays, des Chrétiens avoient engagé les femmes Turques de mettre sur le front de leurs enfans le signe de la croix pour les préserver de cette maladie ; ce qui prouve que le Christianisme étoit dès-lors connu en Tartarie. Cependant on voit que les Turcs embrasserent la religion de Fo, si révérée aux Indes & en Chine.

On trouve que, peu après le tems dont nous parlons, ils eurent de rudes guerres à soutenir contre les Chinois ; on voit

même qu'ils remporterent sur eux des avantages considérables; mais, l'an 744, une partie de l'empire Turc, c'est-à-dire toute la domination du grand Khan, qui s'étendoit, à l'orient, jusqu'à la Chine, fut détruite.

On remarque dans leurs mœurs quelques singularités que nous allons rapporter.

Lorsqu'ils vouloient proclamer un Khan, ils l'élevoient sur une espece de paroi, le promenoient neuf fois en rond aux acclamations de toute la nation assemblée, le faisoient ensuite monter sur un cheval, lui enveloppoient le cou d'une piéce de soie, & le serroient si fort qu'ils lui faisoient perdre la respiration. Les premieres paroles qu'il prononçoit dans cette espece d'évanouissement, après qu'on lui avoit ôté cette étoffe, étoient interprétées superstitieusement; & de-là on jugeoit de la durée de son règne.

La taxe ou l'imposition des tributs étoit indiquée par des hoches que l'on faisoit sur un bâton. Une flèche, dont la pointe étoit d'or, & sur laquelle on avoit mis une empreinte de cire, annonçoit que cela se faisoit par ordre du Khan, & qu'il falloit y ajouter foi. Les rebelles & les assassins étoient punis de mort; les adulteres étoient coupés par le milieu du corps, après avoir

exercé ſur eux un traitement qui, en ſuppoſant qu'on leur eût laiſſé la vie, les mettoit hors d'état de retomber dans le même crime. Un œil crevé dans une diſpute, étoit racheté par le coupable en donnant ou ſa fille ou ſa femme. Un voleur étoit obligé de donner dix fois autant qu'il avoit pris; il y a apparence qu'on leur infligeoit une autre peine lorſqu'ils ſe trouvoient hors d'état de ſatisfaire à celle-ci. Dans les funérailles, le corps étoit placé ſous une tente; toute la famille ſe raſſembloit & ſacrifioit des moutons & des chevaux que l'on expoſoit devant le mort. On ſe coupoit ſept fois le viſage avec des couteaux, afin que le ſang ſe mêlât avec les larmes. Quand la perſonne étoit morte pendant le printems ou l'été, on attendoit ordinairement, pour la mettre en terre, le tems de la chûte des feuilles; on en attendoit le retour, ſi la perſonne étoit morte en hiver. Le nombre des pierres que l'on plaçoit ſur le tombeau, indiquoit le nombre des ennemis qu'il avoit tués. Ces funérailles étoient ſuivies de fêtes: on ſe paroit de ſes plus beaux habits; &, dans ces occaſions, un garçon obtenoit facilement une fille, lorſqu'il la demandoit en mariage.

Ce grand Khan qui régnoit en Orient, avoit pour vaſſal un autre Khan très-puiſ-

ſant qui gouvernoit de ce côté ; ce dernier étoit en correſpondance avec les Grecs. Dans la ſuite, ils ſe révolterent, formerent un état indépendant, & contribuerent beaucoup à la chûte de l'empire des Saſſaniens, derniere dynaſtie des anciens rois de Perſe, & dont nous avons parlé précédemment.

[657.]

Quelque tems après la fin de la dynaſtie dont nous parlons, les Turcs éprouverent de grandes pertes de la part des Chinois. Cha-Po-Lo, leur Khan, qui, après avoir fait ſa paix avec eux, avoit enſuite repris les armes dès qu'il s'étoit trouvé en force, fut pris & amené à la Chine, où il fit un aveu ſincere de ſes torts : « Le feu empereur, dit-il, m'a » comblé de bienfaits, & j'ai pris les ar» mes contre ſes ſujets ; aujourd'hui, le » ciel à fait deſcendre ſur moi ſa colere : » puis-je me plaindre ? Je ſçais que, ſui» vant les loix de la Chine, je dois » mourir dans une place publique ; » mais je demande d'être conduit au » tombeau du feu empereur, où, après » avoir demandé pardon à ſes manes » & à la nation, je conſens à ſouffrir la » mort à ſes pieds. » Le cérémonial Chinois paroiſſoit s'oppoſer à cette eſpece

de grace : on délibéra, on consulta beaucoup ; enfin on le conduisit au tombeau de l'empereur Tai-Tçung, où il fit sa réparation publique ; mais on lui laissa la vie : il ne mourut que l'année suivante. On partagea toute la Tartarie en provinces, qui eurent chacune un commandant soumis à ún gouverneur général qui relevoit de l'empereur de la Chine.

[705.]

Cependant les Arabes, qui, sous les Califes, s'étoient emparés de la Perse, pénétroient dans les provinces qui sont à l'orient. Catiba, leur chef, battit les Turcs près de Bokhara; se rendit maître de cette place, & y mit un gouverneur. Ce général ne fut pas plutôt éloigné, que la garnison Arabe fut passée au fil de l'épée; Catiba, obligé de revenir, fit le siége de la ville, la prit, & ne fit grace à aucun des habitans. Les Turcs, protégés par les Chinois, assemblerent une armée de deux cents mille hommes, composés de Turcs, de Chinois, de Sogdiens, &c. Elle fut entiérement défaite par Catiba, qui avoit fait de nouveaux progrès dans le Maouarennahar: peu après, il s'empara de Samarcande. La politique Chinoise, qui voyoit dans l'affoiblissement des Turcs un moyen de plus pour s'emparer de la Tar-

N iv

tarie, s'oppoſa au départ du ſecours qu'ils demandoient, & que l'on étoit ſur le point de faire partir; peu après, ils trouverent l'occaſion de s'en venger: ils ſe liguerent avec les Arabes, & battirent les Chinois.

Cependant les Turcs, toujours repouſſés par les Chinois, & battus ſans ceſſe par les Arabes, s'affoiblirent au point qu'ils abandonnerent une partie des provinces qui compoſoient l'empire du grand Khan, & paſſerent vers le Nord où ils ſe fortifierent; d'autres s'approcherent du Don & du Boriſtène; &, partagés en différentes hordes, ils furent connus ſous les noms de Khozars, de Patzinaces, d'Uzes, & de Turcs proprement dits.

La dynaſtie des Selgiucides, deſcendue des Turcs Hoei-Ke, vivoit paiſiblement ſous des tentes au milieu des campagnes, ſe retirant avec leurs troupeaux pendant l'été dans les pays les plus ſeptentrionaux, &, pendant l'hiver, revenant dans ceux du midi, lorſque Mahmoud, ſultan des Gaznévides dont nous avons parlé précédemment, entra, l'an 1002, ſur les terres des Turcs pour ſecourir leur Khan. Ce fut dans cette expédition qu'il eut occaſion de connoître l'un des chefs de ces Turcs, appellé Mikhaël, dont les belles qualités le charmerent & lui firent deſirer

de l'avoir à ſon ſervice. Son miniſtre n'étoit pas de cet avis, parce qu'il prétendoit que l'on devoit tout craindre du caractere remuant & du génie ambitieux des Turcs. Mahmoud n'eut point d'égard à ces remontrances; il força Mikhaël & ſes freres de le ſuivre dans le Khoraſſan. Sur la fin du règne de Mahmoud, ils étoient déja devenus ſi puiſſans, qu'il reconnut, mais trop tard, ſa faute, & mourut perſuadé que ces Turcs ſeroient un jour les plus grands ennemis de ſa famille. Mikhaël étoit fils de Seldgiouk, fils luimême d'un des plus grands capitaines de ſa nation, & que l'on avoit ſurnommé l'Arc terrible. C'eſt ce Seldgiouk qui a donné ſon nom à toute la famille qui forma cinq dynaſties dont nous allons parler.

1° Les Selgiucides de l'Iram ou de Perſe.

2° Les Selgiucides du Kerman.

3° Les Selgiucides d'Iconium ou de l'Aſie Mineure.

4° Les Selgiucides d'Alep.

5° Les Selgiucides de Damas.

SELGIUCIDES DE PERSE.

[1063.]

THOGRUL-BEG, digne héritier des vertus de son pere, réalisoit de jour en jour par ses conquêtes, les pressentimens du ministre de Mahmoud & de Mahmoud lui-même. Il en étoit venu au point de ne plus craindre les Gaznévides, & de se trouver maître de Nischabour.

Le Calife Caïem-Bemr-Illah *, ennemi des Gaznévides, accablé sous la puissance des Bovides, & croyant trouver dans les Selgiucides des défenseurs de sa liberté, leur envoya une célèbre ambassade pour les engager à venir secourir les Musulmans. Cette démarche imprudente augmenta l'orgueil des Turcs. Thogrul-Beg monta dans Nischabour sur le trône des Gaznévides, & fut reconnu roi par sa nation. Il donna des loix à tout le Khorassan, établit des gouverneurs dans les principales villes, & envoya à Bagdad un ambassadeur pour assurer le Calife qu'il alloit délivrer les Musulmans de l'oppres-

* C'est-à-dire *élevé par l'ordre de Dieu*.

sion dans laquelle les Gaznévides les faisoient gémir. Il les défit en effet dans une sanglante bataille ; alors le Calife lui envoya la patente, comme une signe de la souveraineté.

[1051.]

Après avoir battu différens peuples & les Grecs eux-mêmes, Thogrul-Beg marcha vers Ispahan, qui étoit entre les mains des Bovides : il défit leur sultan, & s'empara de la ville. Il avoit toujours différé de se rendre aux instances du Calife qui le sollicitoit de se rendre à Bagdad ; il paroît qu'il avoit formé le dessein de soumettre auparavant tous les pays voisins, afin qu'en arrivant dans cette ville, où la plûpart des rois Musulmans s'y rendoient, il n'en trouvât pas un assez puissant pour former un parti contre lui.

Il s'approcha donc de cette capitale des Musulmans, & vint camper à la porte du soleil. Le peuple, qui étoit toujours attaché au parti des Bovides, voulut prendre les armes contre les Selgiucides ; mais il fut vaincu. Thogrul-Beg entra dans la ville, & fut revêtu de toute l'autorité : on lut son nom dans la priere publique après celui du Calife. Il marcha aussitôt contre quelques ennemis qui menaçoient au dehors, & les mit en fuite.

[1057.]

Après cette victoire, Thogrul-Beg reprit le chemin de Bagdad. Il s'embarqua sur le Tigre, & se rendit par eau à la porte de Racca, où il monta à cheval. Lorsqu'il fut parvenu au palais du Calife, il mit pied à terre, & marcha, accompagné des Emirs qui le précédoient, sans armes. Le Calife étoit assis derriere un voile noir, comme il étoit d'usage, ayant sur ses épaules l'habit noir, nommé Bourda, & dans la main le bâton du prophète. En s'approchant du trône, Thogrul-Beg baisa la terre, & se tint debout pendant quelque tems; après quoi il monta vers le trône, suivi du premier ministre & d'un interprète. Il s'assit sur un autre trône: on lut ensuite l'acte par lequel le Calife le reconnoissoit maître de tous les états que le Dieu Très-Haut lui avoit confiés, & gouverneur de tous les Musulmans. On le revêtit de sept robes d'honneur qu'on lui mit l'une sur l'autre; on lui donna des esclaves des sept contrées différentes qui formoient l'empire des Califes; on lui couvrit la tête d'un voile d'étoffe d'or tout rempli de musc; ensuite on lui mit deux couronnes, l'une pour l'Arabie, l'autre pour la Perse. Le Calife lui donna une épée toute garnie d'or. Après cette

cérémonie, Thogrul-Beg retourna à sa place, & voulut baiser la terre; mais on l'en empêcha, & il baisa une seconde fois la main du Calife qui lui fit présent d'une seconde épée. Il les mit toutes les deux à sa ceinture; c'étoit la marque de l'investiture des deux états: on le proclama ensuite roi d'Orient & d'Occident. C'étoit ainsi que le Calife se vengeoit des Bovides, qui furent eux-mêmes vengés par la conduite que tinrent les Selgiucides, car ils ne traiterent pas mieux qu'eux les Califes : on en pourra juger par le trait suivant.

[1062.]

Thogrul, qui avoit formé le dessein d'épouser la fille du Calife, la demanda à son pere, qui hésita, éluda & refusa. Honteux d'éprouver ce refus, & embarrassé sur les moyens de terminer cette affaire à son gré, il s'en ouvrit à son ministre qui lui traça la route qu'il suivit. Comme il étoit en quelque sorte maître de la personne du Calife, que ce chef des Croyans n'étoit plus qu'à la tête de la religion, que les revenus de l'état étoient entre les mains de Thogrul-Beg, il diminua insensiblement ceux du Calife, & le réduisit bientôt à une pension modique. Pour recouvrer son premier état, le Calife fut

obligé de consentir à ce que l'on demandoit de lui, & Thogrul-Beg obtint la princesse; mais il mourut peu de jours avant la célébration du mariage, & la princesse retourna vers son pere. Il avoit alors soixante-dix ans, & en avoit régné vingt-six. Les historiens rapportent qu'il étoit prudent, juste, vaillant, & fort réglé dans ses mœurs. Il ne manquoit pas d'assister aux cinq prieres prescrites par jour aux Musulmans, & jeûnoit tous les premiers & seconds jours de la semaine. Malgré cela, on voit bien que le grand respect qu'il affectoit de montrer pour le Calife, comme chef de la religion, n'étoit qu'un jeu de sa politique, pour arriver aux premiers degrés de la souveraine puissance.

[1063.]

ALP-ARSLAN, c'est-à-dire *le brave lion*, neveu de Thogrul-Beg, lui succéda, parce que celui-ci n'avoit pas d'enfant.

Dès le commencement de son règne, il fit arrêter le premier ministre de son oncle, convaincu de plusieurs malversations, & mit en sa place Nédham-El-Mouk, l'un des plus grands hommes de l'Orient, par ses connoissances, son amour pour la justice, & son goût pour les sciences & les lettres: nous en parlerons dans la suite.

Aussi vaillant que son oncle, il eut des

ſuccès auſſi marqués. Prêt à combattre contre les Grecs, il fit la revue de ſes troupes. Il alloit réformer un cavalier d'une aſſez mauvaiſſe mine, lorſque l'officier lui dit que c'étoit un des hommes les plus courageux de ſa troupe; & que, ſi l'empereur Grec devoit être fait priſonnier, il ne doutoit pas que ce ne fût par cet homme: Alp-Arſlan le conſerva en lui donnant même des marques de bienveillance. Les paroles de l'officier, ou l'aſſurance de la protection du ſouverain, enflammerent tellement le courage de ce cavalier, que, dans tout le combat qui fut terrible & long, il ne s'attacha qu'à la perſonne d'Omanus, (c'eſt ainſi que les Orientaux appellent Romain Diogènes,) & que ſur le ſoir il s'en rendit maître. Il reçut des récompenſes proportionnées à cette action d'éclat & déciſive, car les Grecs lâcherent auſſitôt le pied.

Lorſque l'on amena Romain au ſultan, celui-ci deſcendit de cheval, lui frappa trois fois dans la main en ſigne d'amitié, & lui reprocha avec bonté de s'être refuſé à la paix qu'il lui avoit fait propoſer. « Mais comment penſez-vous » que je vais vous traiter? — Ou vous me » ferez mourir, ou vous me traînerez dans » vos états comme un captif, ou, ce que » je ne puis croire, vous me relâcherez,

» après avoir réçu de moi une rançon &
» des ôtages. » Ces réponses ne déplurent point au sultan qui lui rendit la liberté, à condition qu'il payeroit pour sa rançon un million de piéces d'or, & qu'il rendroit tous les prisonniers Musulmans qui étoient dans son empire. Après que le traité eut été signé de part & d'autre, Alp-Arslan fit monter l'empereur avec lui sur son trône, le conduisit ensuite sous une tente, où il lui donna des officiers pour le servir, & lui fit présent de dix mille piéces d'or. Il lui rendit tous les patrices qui avoient été faits prisonniers, après les avoir revêtus, ainsi que l'empereur, de robes fort riches, suivant la coutume des Orientaux. Il lui donna ensuite une garde pour le conduire jusques sur ses terres *.

Koutoulmisch, son cousin-germain, s'étoit soulevé contre lui dans la province de Damégan. Alp-Arslan marcha contre

* Mais, en arrivant, Romain Diogènes éprouva un tout autre sort que celui auquel il s'attendoit. Les Grecs avoient déja mis en sa place Michel Parapinace. Comme il vit qu'étant dépouillé de son autorité, il ne pourroit pas tenir son engagement avec le sultan, il lui envoya environ deux cents mille piéces d'or, qui lui restoient, en lui faisant part de son malheur. Peu après il fut arrêté: on lui creva les yeux: on l'enferma dans un monastere.

lui : on alloit en venir aux mains, lorſque, Koutoulmiſch s'avançant à la tête de ſes troupes, ſon cheval s'abattit ſous lui, & le tua. Les révoltés demanderent auſſitôt quartier ; & le ſultan eut égard à leur ſoumiſſion, ce qui fit dire à un poëte : » Que le ſultan, ſans avoir rompu la pointe » d'une lance, ni fait ſeulement ployer » une pique, s'étoit ouvert la porte de » la victoire & de la paix. »

Il aſſiégeoit, dans un château très-fortifié, un gouverneur du Khoraſſan, qui cherchoit à ſe ſouſtraire à ſa domination. Le place étoit imprenable, & les efforts des aſſiégeans ne produiſoient pas grand effet. Sa grande piété l'aidoit à ſe conſoler de ce revers : « L'homme, diſoit-il, » qui s'afflige du mal qui lui peut arriver, » ne fait qu'ajouter une nouvelle peine à » la ſienne ; car, quoique la choſe que l'on » appréhende arrive, ou qu'elle n'arrive » pas, le chagrin que l'on en prend n'y » apporte aucun changement ni en bien » ni en mal. » Son miniſtre, qui n'avoit pas une philoſophie ſi tranquille, avoit paſſé toute la nuit dans l'inquiétude ; il fut très-ſurpris d'entendre le lendemain, dès la pointe du jour, battre la chamade, & d'apprendre que le gouverneur demandoit à capituler. On ſçut que les eaux étoient venu à manquer tout-à-coup dans

la place, & l'on ne manqua pas d'en faire un miracle.

Les hiſtoriens rapportent encore un autre exemple de la protection de la Providence ſur ce prince. Il alloit porter la guerre dans le Kerman ; mais il ſe trouva manquer de vivres dans le grand déſert qui ſépare cette province, du Khoraſſan. Déja les troupes, qui ne marchoient qu'avec répugnance, commençoient à murmurer aſſez haut ; une révolte générale alloit éclater, lorſque l'on découvrit un vieux château, qui ne paroiſſoit être autre choſe que la demeure des bêtes farouches. Cependant le beſoin fit naître l'eſpérance. On ſe livra à la recherche de tout ce qu'il pouvoit contenir, & l'on trouva heureuſement une très-grande abondance de bled. Une pluie, ſurvenue auſſi à propos, procura le rafraîchiſſement dont on avoit beſoin, & paſſa pour un ſecond miracle.

Il fit auſſi la conquête de la Géorgie ; ôta la liberté aux habitans, & obligea les grands de la nation à porter pour marque de leur ſervitude, au lieu de chaînes & de colliers, un fer à cheval pendu à l'oreille ; ce qui fut cauſe que la plûpart d'entr'eux, pour n'être point expoſés à cet affront, embraſſerent le Mahométiſme. Il reſtoit cependant un grand nombre de châteaux que l'on n'avoit pu réduire. Alp-

Arſlan laiſſa le ſoin d'achever cette conquête à ſon fils Malek-Schah.

Ce jeune prince aſſiégeoit le château appellé Miriam-Niſchin, ou la demeure de Marie, à cauſe d'un monaſtere & d'une égliſe, dédiée à la ſainte Vierge. On ſe préparoit à donner l'aſſaut, lorſque tout-à-coup il s'éleva une tempête furieuſe; le Ciel ſe couvrit de ténèbres ſi épaiſſes, que l'on ne pouvoit plus le voir. Le mal alla en augmentant. Un tremblement de terre ébranla la place & le camp, & fit croire aux uns & aux autres qu'ils étoient à leur dernier jour. Mais le dommage fut bien plus conſidérable pour les aſſiégés. Il n'y avoit que des tentes renverſées dans le camp, au lieu que le château avoit perdu ſes murailles & ſes fortifications. Auſſi, lorſque le calme & le jour eurent diſſipé la nuit & la frayeur, les Turcs, encouragés par cet avantage, s'avancerent vers la place, & s'en emparerent ſans beaucoup d'efforts.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Géorgie, Alp-Arſlan, tout occupé de la conquête du Turqueſtan, qui étoit en quelque ſorte le berceau de ſes ancêtres, conduiſoit une puiſſante armée vers le Gihon, & fut vingt jours à le paſſer avec ſes troupes. Voulant d'abord s'aſſurer de quelques châteaux qui pouvoient l'incom-

moder dans ſon paſſage, il en fit attaquer un où commandoit un Khariſmien, nommé Youſouph, (Joſeph) Kothual. C'étoit un homme intrépide : il ſe défendit vigoureuſement pendant pluſieurs jours; mais enfin il fallut céder, & la place tomba au pouvoir des Selgiucides. Le gouverneur, fait priſonnier, fut amené au ſultan qui lui fit des reproches, auxquels il répondit avec beaucoup de fierté. Il fut auſſitôt condamné à être attaché à quatre pieux & à perdre la vie. Alors Youſouph tira un poignard, & s'avança, après quelques paroles menaçantes, pour ſe jetter ſur Alp-Arſlan. Ce prince, qui avoit beaucoup de force & d'adreſſe à tirer l'arc, empêcha qu'on ne l'arrêtât, & voulut lui-même lui lancer une flèche; mais il manqua ſon coup, & Youſouph, tranſporté de fureur, courut ſur lui & lui enfonça ſon poignard dans le côté, comme il vouloit deſcendre de deſſus ſon trône. On tranſporta le prince ſous une autre tente, & Youſouph fut aſſommé ſur la place.

Sa bleſſure étoit mortelle; &, lorſqu'il ſe vit au dernier moment, il dit à ſes favoris : « Je me reſſouviens, mais trop » tard, de deux avis qui m'ont été don- » nés par un ſage vieillard; le premier, de » ne jamais mépriſer perſonne; le ſe-

» cond, de ne point avoir trop d'eſtime
» de ſoi-même, ni trop de confiance en
» ſes forces. Je les ai négligés dans ces
» derniers jours de ma vie. Le grand nom-
» bre de mes troupes, que je conſidérois
» hier de deſſus une éminence, me faiſoit
» croire que tout devoit me céder : au-
» jourd'hui, préſumant trop de mes for-
» ces & de mon adreſſe, j'ai voulu tuer
» moi-même, & empêcher qu'on n'arrê-
» tât le gouverneur de Barzem. Je m'ap-
» perçois maintenant que toute la puiſ-
» ſance des rois, la force & l'adreſſe des
» trônes ne peuvent s'oppoſer aux décrets
» éternels du deſtin, & je meurs par ma
» faute. » Il récommanda ſon fils Malek-
Schah à Nedham-El-Moulk, ſon viſir, &
fit prêter ſerment de fidélité à ſes trou-
pes pour ce prince. Alp-Arſlan fut porté
après ſa mort dans la ville de Mérou dans
le Khoraſſan, où l'on grava ſur ſon tom-
beau : *Vous tous qui avez vu la grandeur
d'Alp-Arſlan, élevée juſqu'aux cieux, ve-
nez à Mérou, & vous la verrez enſevelie
ſous la pouſſiere.*

Ce prince, qui avoit été ſurnommé
Saad-Ed-Doulet, c'eſt-à-dire le bonheur
de l'état, avoit porté pendant neuf ans le
titre de ſultan. Il étoit brave, généreux,
juſte & doux; il s'acquittoit en bon Mu-
ſulman de tous les devoirs de ſa religion,

& faisoit de grandes aumônes. Sa taille & son regard lui gagnoient le respect & l'amour de ses peuples. Sa puissance en Asie étoit si considérable, qu'il avoit vu à sa cour jusqu'à deux cents souverains, ou fils de souverains.

[1072.]

MALEK-SCHAH, troisieme fils d'Alp-Arslan, fut mis sur le trône par le conseil de Nedham-El-Moulk. Il fut aussitôt reconnu du Calife, qui continua de vivre dans un honorable esclavage, si l'on peut s'exprimer ainsi, car tout ce faisoit, dans Bagdad, au nom du Sultan, & le Calife n'y entroit presque pour rien.

Au commencement de son règne, son oncle, gouverneur du Kerman, avoit pris les armes pour lui disputer l'empire. Les troupes du sultan marcherent contre le rebelle, qui fut vaincu & enfermé dans un château du Khorassan. Les soldats, devenus plus insolens par cette victoire, demanderent que l'on doublât leur paye: ils allerent jusqu'à faire entendre qu'ils pourroient bien mettre sur le trône l'oncle détrôné, si on s'opiniâtroit dans le refus. Nedham-El-Moulk feignit de ne pas entendre cette menace, & les assura qu'il disposeroit favorablement le prince en leur faveur. Dès la nuit même, l'oncle du prince

périt par le poiſon ; &, le lendemain, le viſir vint trouver les troupes, en les aſſurant de la continuation de ſa bonne volonté. Il continua, en s'excuſant de n'avoir pu encore parler au ſultan qu'il avoit trouvé plongé dans la plus vive douleur de la mort de ſon oncle, qui s'étoit lui-même ôté la vie : ce trait de politique, barbare il eſt vrai en ſoi, eut tout l'effet qu'en attendoit l'habile viſir. Les troupes n'ayant plus perſonne à oppoſer au prince, rentrerent inſenſiblement dans le devoir.

Tous les petits princes de la Syrie reconnoiſſoient Malek-Schah pour ſultan, & ne régnoient que ſous ſon autorité. Il en fut de même du règne de pluſieurs Selgiucides ; mais ſouvent leurs généraux chaſſoient ces princes de Syrie, & régnoient en leur place : car telle étoit alors la forme de ce gouvernement. Les Emirs ou petits princes, après avoir rendu quelques hommages au ſultan, & s'être engagés à lui fournir des troupes & de l'argent, étoient indépendans dans leurs provinces. Le ſultan ne prenoit aucune part à leurs guerres particulieres. C'eſt à-peu-près la forme du gouvernement féodal qui a occaſionné tant de troubles en France.

[1088.]

Après avoir paſſé une année à Bagdad,

où il avoit marié sa fille au Calife Moctadi-Billah, il entreprit le pélerinage de la Mecque. Ce voyage lui coûta des sommes considérables : il fit bâtir des bourgades, & creuser des puits dans le désert ; porter des provisions en abondance, pour la subsistance des pélerins ; distribuer aux pauvres des aumônes : enfin il abolit le tribut que les pélerins avoient coutume de payer.

Par l'idée que nous avons donnée de la puissance de Malek-Schah, on doit concevoir que son empire étoit fort étendu. Son visir, qui s'intéressoit à sa gloire, prit occasion d'un petit événement pour en relever l'éclat. L'armée venoit de passer le Gihon, & l'on devoit payer tous les bateliers qui avoient été employés à ce passage ; mais Nédham-El-Moulk, au lieu de leur donner l'argent comptant, comme il l'auroit pu sans déranger les finances du sultan, donna à ces pauvres gens des rescriptions à prendre sur la ville d'Antioche, qui étoit à quatre ou cinq cents lieues. Cette conduite excita des murmures. Ces pauvres gens crioient tous que l'on vouloit leur sang. Le sultan écouta leurs plaintes, & blâma la conduite de son ministre. « Ce n'est pas, seigneur, lui » dit Nédham-El-Moulk, pour retarder le » payement de ces pauvres gens, que je me

» ſuis conduit ainſi, mais afin que la poſ-
» térité apprenne que vous payez ſur le
» revenu d'Antioche les matelots de la
» mer Caſpienne, & que les bateliers du Gi-
» hon admirent la grandeur de votre puiſ-
» ſance & l'étendue de vos états. » Cette
réponſe flatteuſe fit beaucoup de plaiſir au
ſultan; dès le lendemain, les bateliers fu-
rent payés, & ceſſerent leurs plaintes.

La ſeconde fois que Malek-Schah avoit
entrepris de faire le tour de ſes états, il
lui arriva, vers la Syrie ou la Natolie, de
s'écarter de ſes gens dans une partie de
chaſſe. L'empereur Grec, qui veilloit à la
ſûreté de ſes frontieres, s'étoit porté de
ce côté avec un corps de troupes conſidé-
rable. Malheureuſement pour Malek-Schah,
il tomba dans une garde avancée: on le
prit avec ſes gens, mais ſans le diſtinguer,
parce qu'il n'avoit ſur lui aucune marque
de dignité. L'empereur Grec, ſans voir
ſes priſonniers, ordonna que l'on en eût
ſoin. Le ſultan, ignoré au milieu de ſes
ennemis, trouva le moyen d'en informer
ſon miniſtre. Celui-ci garda un profond
ſilence ſur cet événement; fit monter la
garde autour de la tente du prince comme
s'il y fût revenu: puis, prétextant une dé-
putation pour négocier la paix, il partit
lui-même pour ſe rendre au camp de l'em-
pereur Grec. Il fut reçu avec diſtinction;

&, comme les propoſitions qu'il faiſoit paroiſſoient avantageuſes, l'empereur, pour ne pas paroître le céder en générosité au ſultan, fit venir les priſonniers de la veille; &, les rendant à Nédham-El-Moulk, il le chargea de les préſenter de ſa part au ſultan, ſon maître. « Le préſent » ne ſera pas conſidérable, reprit le vi-» ſir; ce ſont les plus mauvais ſujets de » l'armée. » Ils partirent cependant pour le camp des Selgiucides, où le viſir ſe hâta de demander pardon au ſultan de l'avoir traité avec ſi peu de reſpect, pendant que celui-ci ne ceſſoit de le combler d'éloges, & de lui jurer une éternelle reconnoiſſance.

[1091.]

Il n'y a rien de ſi inconſtant ni de ſi incertain que la faveur des grands. Les intrigues d'une femme perdirent ce miniſtre que tant de vertus & la plus belle adminiſtration devoient rendre éternellement cher à ſon maître. Le ſultan avoit entrepris de faire paſſer à ſon fils la ſucceſſion au trône, au préjudice d'un prince du premier lit, qui joignoit à l'avantage d'être l'aîné, toutes les vertus qui annoncent un beau règne. Ce dernier étoit fortement appuyé par le viſir, qui ſervoit tout à la fois la juſtice & l'état. La ſul-

tane, ne pouvant pas traverser sa conduite, résolut de perdre sa personne. Elle ne cessa de le faire calomnier, & de le calomnier elle-même auprès de Malek-Schah, qui, trop foible, comme il n'arrive que trop souvent aux bons princes, lui envoya dire qu'il étoit informé des détails de sa conduite, & que, s'il ne changeoit, il lui feroit ôter le bonnet & l'écritoire : c'étoient les marques de sa dignité. Nédham-El-Moulk, irrité de cette menace par le sentiment de son innocence & le mépris qu'inspire une crédulité aveugle, oublia malheureusement ce qu'il devoit à son prince, & répondit à l'officier : « Lorsque j'assurois à Malek-Schah la possession » tranquille des états de son pere ; que je » soumettois les rebelles dans l'intérieur » de l'empire, & les ennemis au dehors ; » que je mettois l'ordre dans les finances & » dans l'administration de la justice, il » me regardoit comme le plus ferme ap- » pui de son trône, & me rendoit justice. » Il écoute actuellement des calomnies, » & me veut déplacer ; mais mon bon- » net & son écritoire sont tellement liés » à sa couronne, que la perte des pre- » miers entraîneroit la chûte de la seconde : » ces choses ne peuvent subsister les unes » sans les autres. » Cette réponse hardie, & malignement interprétée en la rappor-

tant, irrita ſi fort le ſultan, qu'il dépoſa ſur le champ ſon grand-viſir.

Réduit à la condition de ſimple particulier, Nedham-El-Moulk étoit à la ſuite de la cour, qui de Bagdad alloit à Iſpahan, lorſque, ſur la route, un aſſaſſin, apoſté par la ſultane, donna un coup de poignard à l'infortuné viſir, & le bleſſa à mort. Il eut cependant aſſez de force encore pour écrire au ſultan : « Grand monarque, j'ai » paſſé, à l'ombre de votre autorité, une » partie de ma vie à bannir de vos états » la violence & l'injuſtice ; j'emporte avec » moi & je vais préſenter au ſouverain » maître de l'univers les comptes de mon » adminiſtration, les témoignages de ma » fidélité, & les titres de la réputation que » j'ai acquiſe en vous ſervant : ils ſont » ſignés, ces titres, de votre main royale. » Le terme fatal de ma vie ſe rencontre » dans la quatre-vingt-treizieme année de » mon âge, & c'eſt un coup de couteau » qui en rompt le fil. Il ne me reſte plus » qu'à remettre entre les mains de mon » fils la continuation des longs ſervices » que je vous ai rendus, en le recomman- » dant à Dieu & à Votre Majeſté. »

Tel fut le ſort d'un miniſtre à qui Malek-Schah devoit la plus grande partie de ſa gloire. Nédham-El-Moulk étoit en même tems un des plus ſçavans hommes de ſon

ſiécle, & ſa maiſon, l'aſile de tous les ſçavans. Il fit fleurir les ſciences; & cette protection qu'il leur accorda, rendit ſon nom célèbre dans tout l'Orient.

[1092.]

Le ſultan ne ſurvécut pas long-tems à ce ſage miniſtre : il mourut d'une indigeſtion violente, n'ayant pas encore trente-neuf ans. Il fut un des plus grands princes de l'Aſie. Il aima la ſincérité, la juſtice, la piété. Il fit régner l'abondance dans ſes états, rendit les chemins libres & ſûrs, punit ſévérement les crimes, écouta toujours indiſtinctement les plaintes de ſes ſujets. Il fit conſtruire un grand nombre de ponts, de canaux & de grands chemins pour la facilité des voyageurs. Il bâtit des hoſpices & des magaſins. Il aimoit paſſionnément la chaſſe; mais tout ce qu'il y prenoit, il le faiſoit diſtribuer aux pauvres. On rapporte qu'étant allé viſiter le tombeau d'un ſaint perſonnage dans le tems que ſon frere lui diſputoit la couronne, il voulut ſçavoir quelle priere avoit fait ſon miniſtre. « J'ai demandé, » dit celui-ci, que Dieu vous accorde la » victoire ſur votre frere. — Et moi, que » je ſois vaincu, ſi mon frere eſt plus digne » de régner, repliqua ce prince. » L'empire de Malek étoit très-étendu; & on

faisoit la priere publique en son nom, depuis Jérusalem jusqu'aux frontieres de la Chine, & depuis l'Yémen jusques très-avant dans le Nord. Il laissoit quatre fils; le plus jeune fut choisi par la sultane pour lui succéder.

La sultane, comme on l'a dit précédemment, avoit voulu, dès le vivant de son époux, faire assurer la couronne à son jeune fils. Cette mort, qui auroit pu déranger ses mesures, n'en fit qu'accélérer l'effet. Elle obtint du calife Moctadi, que Mahmoud, âgé de quatre à cinq ans, seroit reconnu sultan dans tout l'empire. Les Califes étoient depuis long-tems accoutumés à ne rien refuser; mais on l'étoit aussi à ne pas trop respecter leurs volontés. Aussi Barkiarok, surnommé ensuite Rokneddin, ou la colomne de la religion, se fit-il reconnoître sultan par le peuple d'Ispahan, siége royale de la maison de Selgiucides de l'Iram. Nous n'entrerons pas dans le détail des guerres qu'il eut à soutenir contre son frere : tous ces beaux faits d'armes sont d'un très-petit avantage pour la morale, & l'on n'en vaut guères mieux pour sçavoir que quelques cents mille hommes s'égorgerent en Asie pour se donner un maître. Après bien des combats, Barkiarok étoit tombé au pouvoir de son frere; & l'on alloit le mettre à mort, lorsque Mahmoud mourut lui-

même de la petite-vérole. Cet accident ſauva Barkiarok, qui mit tous ſes ſoins à bien régler ſes états.

[1097.]

Ce prince avoit donné la charge de grand-viſir à Mouiad-El-Moulk, fils de Nédam-El-Moulk ; mais, ſur quelques ſoupçons, il crut néceſſaire de l'en dépouiller. Depuis cet inſtant, ce miniſtre mit tout en œuvre pour ſuſciter des ennemis à ſon ancien maître. Il parvint à faire prendre les armes à Mohammed, l'un des freres de ce prince, qui demeuroit dans l'Aderbidgiane. Cette entrepriſe réuſſit d'abord aſſez heureuſement. Cependant Mohammed fut vaincu dans la ſuite, & Mouiad-El-Moulk fut fait priſonnier. Malgré les juſtes ſujets de mécontentemens qu'avoit contre lui Barkiarok, ſurpris par ſes diſcours artificieux & ſes promeſſes de fidélité & de ſervice, il lui rendit toute ſa confiance, & le remit en faveur. Il eſt difficile de juger s'il ſe ſeroit rendu digne de cette grace : car il reſta peu en place. Barkiarok, paroiſſant endormi dans ſa chambre, entendit dans la piéce voiſine quelques officiers qui s'entretenoient du gouvernement : il prêta l'oreille, & s'apperçut qu'ils blâmoient ſa trop grande facilité à ſe laiſſer ſéduire par de légeres apparen-

ces & des promeſſes trompeuſes. « Les
» princes Selgiucides, ajouterent-ils, ne
» ſeront jamais vraiment ſouverains, que
» quand ils ſçauront ſe faire craindre &
» ſe venger des outrages qu'on leur a faits.
» Voyez ce miſérable Mouiad qui méri-
» toit les derniers ſupplices; il a, contre
» toute eſpérance & contre toute juſtice,
» obtenu la ſeconde place de l'état.» Bar-
kiarok recouvra dans cet inſtant toute la
rigueur dont on lui reprochoit de man-
quer; &, devenu cruel, peut-être par foi-
bleſſe, il commanda ſur le champ que
l'on fît venir le viſir. Dès que ce miniſtre
parut, il lui fit voler la tête de deſſus les
épaules; puis, la montrant aux officiers
dont il avoit entendu la converſation:
» Voyez, leur dit-il, ſi les princes de ma
» maiſon ne ſçavent ſe faire craindre, ni
» ſe venger de leurs ennemis.»

Quelque tems après, Barkiarok tomba
dangereuſement malade. Comme il ſen-
toit ſa fin approcher, il fit prêter ſerment
de fidélité à Malek-Schah, ſon fils, âgé de
quatre à cinq ans, & lui donna pour Ata-
bek, ou gouverneur, l'Emir Ayaz.

[1105.]

Le jeune prince ne jouit pas long-tems
du ſort que ſembloient lui promettre les
vœux de ſon pere & les ſermens de l'ar-
mée,

mée. Mohammed, son oncle, marcha contre lui, le défit, & le retint prisonnier. Il y eut d'ailleurs de grands troubles dans tout l'empire.

Un de ces Bathéniens, ou Assassins, dont nous parlerons dans la suite, hommes pervers & cruels, qui, se jouant également de la religion & de la morale, en avoient infecté les dogmes des maximes les plus pernicieuses, & s'arrogeoient le droit de vie & de mort sur les souverains; un d'eux, dis-je, s'étoit emparé d'un château dans le voisinage d'Ispahan. Mohammed, informé de cette nouvelle, accourut avec son armée, & vint assiéger le château. Comme la nature & l'art avoient également concouru à sa sûreté, il en forma le blocus. En effet, le rebelle Ben-Attasch, étoit prêt à se rendre, lorsque le visir qu'il avoit sçu mettre dans ses intérêts, lui fit prendre courage en l'assurant qu'il alloit incessamment se défaire du sultan. Il avoit gagné le chirurgien qui devoit bientôt saigner son maître, comme il étoit d'usage à la fin de tous les mois. Celui-ci avoit consenti à se servir d'une lancette empoisonnée; mais heureusement le complot fut découvert. Un valet-de-chambre du visir en eut connoissance: il en parla à sa femme; celle-ci à un homme qu'elle aimoit. Ce dernier alla tout découvrir à

Mohammed. Ce prince, affectant la plus grande sécurité, fit appeller son chirurgien, & lui demanda de le saigner. Quand tout fut préparé, & que le traître lui alloit ouvrir la veine, Mohammed le regarda d'un œil si terrible, que ce misérable, troublé par l'idée de son crime, & effrayé par les regards du sultan, laissa tomber sa lancette, & avoua tout le complot. Le visir fut arrêté, & puni selon la grandeur du crime : on fit en quelque sorte grace au chirurgien, en ne le condamnant qu'à être saigné avec la même lancette dont il alloit se servir pour son souverain.

Dès que l'on sçut dans le château que la conjuration étoit découverte, la plûpart de ceux qui s'y étoient retirés, se rendirent à discrétion, & les autres tomberent peu après entre les mains du sultan. Le Bathénien, qui s'étoit érigé en prophète, fut mis pieds & mains liés sur un chameau, & conduit en cet état à Ispahan, où il fut livré au supplice.

[1107.]

La multitude des petits princes qui s'étoient répandus dans les états du sultan, étoit alors si considérable, que cela devenoit une source intarissable de divisions & de querelles ; &, comme Mohammed vouloit absolument s'en défaire, cela fut cause

qu'il ne les secourut pas contre les Francs qui s'établissoient alors en Syrie ; d'autant mieux que ces Francs ne s'étoient emparés que des terres soumises aux Fatimites, dont le siége principal étoit en Egypte, & qui étoient ennemis déclarés des Califes. Beaudouin I étoit alors roi de Jérusalem : il avoit pris aux Fatimites, Ptolémaïs, autrement Akra. (Saint-Jean-d'Acre.) Tripoli étoit de même assiégée par les Francs. Beaudouin II étoit prêt à se rendre maître de cette place : l'Emir qui y commandoit, passa à Bagdad pour implorer le secours du Calife ; mais il n'y reçut que des honneurs & quelques présens peu utiles dans la situation présente de ses affaires. Il se retira à Damas ; & sa ville fut prise peu après.

Cependant Mohammed, réveillé par les succès des Francs, marcha contr'eux en Syrie : il en fut battu, & les battit à son tour.

[1118.]

Quelque tems après, le sultan, étant tombé malade à Ispahan, fit venir auprès de lui son fils Aboulcasem-Mahmoud, âgé de quatorze ans, & le déclara son successeur. Il l'embrassa les larmes aux yeux ; lui mit sur la tête le tage, ce qui répond chez nous à la couronne, & lui ordonna de monter sur le trône. Mahmoud refusa

de le faire, en lui disant que ce jour n'étoit pas assez heureux pour commencer un règne: « S'il n'est pas heureux pour » moi, dit le sultan, il l'est pour vous; » & il mourut après ces derniers mots. Il étoit âgé de trente-six ans & quelques mois. Ses finances étoient dans le meilleur ordre, puisque, sans rien devoir, il laissoit dans le trésor onze millions de piéces d'or, sans les bijoux & autres piéces précieuses qui pouvoient monter à pareille somme. Cependant il avoit, pendant son règne, fait grace à ses sujets d'une grande partie des impôts, & leur avoit fait rendre la justice avec le plus grand soin.

[1119.]

Mahmoud ne demeura pas paisible possesseur du trône que son pere lui avoit laissé. Sandgiar, fils du fameux Malek-Schah, & qui pendant vingt ans, sous les règnes de ses freres Barkiarok & Mohammed, avoit été gouverneur du Khorassan, en apprenant la mort de ce dernier, se fit proclamer sultan, & s'avança à la tête d'une puissante armée dans l'Irak Persienne, où étoit son neveu Mahmoud. Les deux princes se rencontrerent, en vinrent aux mains, & l'oncle battit complettement le neveu. Ce dernier eût même perdu tout ce qui lui res-

toit de l'empire, s'il n'eût envoyé un de ſes viſirs vers Sandgiar, pour traiter d'accommodement. Ce miniſtre conduiſit l'affaire avec tant d'adreſſe, que la paix ſe fit à condition que Sandgiar ſeroit toujours nommé le premier dans la priere publique. On ajouta quelques autres articles, qui, en diminuant pour Mahmoud les titres de la ſouveraine puiſſance; n'en firent réellement que le lieutenant-général des armées de ſon oncle.

Cependant ce qui lui reſtoit d'autorité lui fut encore conteſté; & il eut pluſieurs guerres à ſoutenir contre quelques Emirs qui vouloient étendre leur domination.

Il eut auſſi guerre contre le Calife Moſtarſched *, qu'il força dans Bagdad de lui demander la paix. De-là il vola à Samarcande, dont le gouverneur s'étoit révolté, & il rétablit l'ordre par ſa préſence.

[1131.]

Il n'avoit pas encore vingt-huit ans lorſqu'il mourut, après un règne plus agité que brillant. Ce prince étoit généreux, bienfaiſant; il ne ſouffroit point que ſes officiers fiſſent aucun tort à ſes ſujets; il écoutoit avec plaiſir les avis des gens ſa-

* Ce nom ſignifie, *qui implore la direction; qui cherche à marcher dans la voie droite.*

ges, & les remontrances qu'on lui faisoit sur les fautes qu'il avoit pu commettre. L'amour des femmes & ses grandes dépenses pour la chasse, qui emportoient la plus considérable partie de ses revenus, ternirent un peu sa réputation. Ses chiens montoient environ à quatre cents, & avoient tous un collier d'or, & pour la nuit une couverture brodée d'or & de perles.

MASSOUD, frere de Mahmoud, n'eut pas plutôt appris la mort de son frere, qu'il s'empara de Tauris. D'autres freres prirent les armes contre lui; & Sandgiar, son oncle, s'avançant avec une armée, prétendit faire reconnoître Thogrul, fils du sultan Mohammed. Massoud fut battu & obligé de consentir que la priere publique se fît au nom de Thogrul. Cependant la mort de ce prince le tira bientôt d'affaire; mais il eut encore un neveu à combattre, & tout son régne ne fut que guerres & que combats; & Sandgiar, plus grand homme que ses neveux, donnant l'action à toute cette machine, n'y paroissoit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour ses intérêts.

Les écrivains rapportent avec édification l'action d'un marchand Persan, à laquelle nous allons donner place ici.

Toutes les guerres des princes Selgiu-

cides, soit entr'eux, soit contre le Calife, avoient fait négliger le temple de la Mecque, que l'on appelle Maison quarrée, ou Kaaba. Depuis long-tems on n'y avoit point envoyé de voile, & celui qui le couvroit alors étoit déchiré. C'est une coutume chez les Musulmans, de couvrir son toît d'un voile très-riche, que les princes y envoient; mais tous ceux qui régnoient alors n'avoit pas plus d'égard pour le temple que pour le Calife : la religion n'étoit qu'un prétexte, l'ambition faisoit tout. Un marchand de Perse, revenant des Indes, fit placer sur la Kaaba un voile de soie, dont le prix montoit à dix mille piéces d'or; en quoi il fut fort admiré de tous les vrais Croyans.

[1152.]

Massoud, ayant fait un accommodement avec Sandgiar, demeura paisible jusqu'à sa mort, qui arriva cette année. Il aimoit extrêmement les sçavans & les gens pieux; mais les guerres & des libéralités excessives avoient épuisé son trésor; &, lorsqu'il mourut, les finances étoient en fort mauvais état.

Avec lui finissent la grandeur & la puissance des Selgiucides dans l'Irak; & Sandgiar, qui gouvernoit dans les parties orientales, ne fut pas plus heureux. Les Turco-

mans, appellés Gozz, & Uzes par les Grecs du bas empire, se jetterent sur ses terres; &, après la perte d'une bataille, ils le firent prisonnier. Il mourut peu après s'être sauvé de cette captivité.

Mahmoud & Mohammed, princes de la même maison, prirent les armes, & conserverent ce qu'ils purent des vastes états de leurs peres.

[1159.]

La mort de Mohammed rétablit la paix. Il avoit de grandes qualités que les troubles de sa famille ne laisserent qu'entrevoir. Il quitta la vie avec beaucoup de regret. Avant de mourir, il voulut voir encore ses armées, sa cour, ses trésors; & c'est après les avoir considérés qu'il dit ces paroles : « Comment est-il possible » qu'une puissance aussi grande que la » mienne ne soit pas capable de rendre » le poids de mon mal plus léger d'un » seul grain, ni de prolonger ma vie d'un » seul moment? Malheureux celui qui ras- » semble tant de choses périssables, sans » s'attacher à celui dans lequel toutes cho- » ses se trouvent! »

[1194.]

Thogrul, qui, à force de combats & de victoires, étoit parvenu à se procurer un

règne paiſible, ne fut pas plutôt délivré de ſes ennemis, qu'il ſe livra à toutes ſortes de débauches. Enflé de ſa proſpérité, & endormi au milieu des plaiſirs, il n'écouta plus ſes principaux Emirs qui lui repréſentoient la néceſſité de ſe tenir toujours prêt à repouſſer les incurſions du ſultan de Khariſme. Tous les eſprits s'aliénerent : les Emirs écrivirent au monarque Khariſmien, qu'il ne lui feroit pas difficile de ſurprendre Thogrul au milieu de ſa cour. Ce prince ne négligea pas cet avis : il fit tant de diligence, qu'il ſe préſenta aux portes de Bagdad, avant que Thogrùl fût ſeulement informé de ſes préparatifs. Il étoit alors noyé dans le vin. Cependant il prit les armes ; mais, en voulant frapper un ennemi de ſa maſſe, il en donna un ſi grand coup ſur la jambe de ſon cheval, que cet animal s'abattit. On ſe jetta auſſitôt ſur lui, & on lui coupa la tête. Telle fut la fin de ce prince, qui, malgré ſes vices, joignoit au courage des plus grands héros, le talent des plus excellens poëtes.

On rapporte qu'en courant à ce combat, il avoit récité ces vers d'un poëte Perſan. « Auſſitôt que de loin on vit la » pouſſiere excitée par une armée qui s'a- » vançoit, la joie parut ſur le viſage de » mes ſoldats & de mes capitaines. D'un

» ſeul coup de maſſe, j'ouvris le chemin
» à mes troupes; & les efforts de mon
» bras furent ſi violens, que, ſans quitter
» les arçons de ma ſelle, je fis tourner la
» terre comme une meule de moulin. »

Avec ce prince fut éteinte la dynaſtie de Selgiucides de Perſe, dont la puiſſance, ſous les premiers ſultans, s'étendoit depuis les frontieres du Turqueſtan juſqu'à l'Aſie-Mineure. Lorſque nous aurons parlé des autres branches des Selgiucides, nous traiterons des Khariſmiens, qui mirent fin à l'empire des Selgiucides, & ne laiſſerent pas les Califes jouir long-tems de la liberté qu'ils venoient de recouvrer.

SELGIUCIDES DU KERMAN, APPELLÉS AUSSI CADÉRITES.

[1040.]

LE premier prince de cette dynaſtie, qui fut peu conſidérable, étoit Cadherd, ou Carouk-Begh, petit-fils de Mikaël, fils de Seldgiouc. Ce gouvernement lui avoit été donné par ſon frere Thogrul-Begh, premier ſultan des Selgiucides de Perſe. Ce prince & ſes neuf ſucceſſeurs ont peu figuré dans l'hiſtoire. Enveloppés de toutes parts par les états des Selgiucides de Perſe, on ne peut guères les regarder que comme de ſimples gouverneurs, qui ont été honorés du titre de ſultan, & qui n'ont eu d'autorité qu'autant que leur en laiſſoient les autres princes de leur maiſon.

CADERD, ayant pris les armes contre ſon neveu Malek-Schah, ſoutint un des plus rudes combats qui ſe ſoient donnés en Aſie : à la fin, il fut défait, pris & étranglé, ou, ſelon d'autres, empoiſonné. C'eſt dommage que l'on ne ſçache que cela d'un règne de trente-deux ans. On

ne dit rien de ſon fils, ſultan Schah, qui régna après lui.

TOURAN-SCHA, qui monta enſuite ſur le trône, gouverna avec la réputation d'un prince juſte & ſage. Son fils, qui fut auſſi ſon ſucceſſeur, fut au contraire emporté & cruel. Le pere avoit été béni de ſes ſujets : le fils en fut déteſté ; ils l'aſſaſſinerent. Leurs ſucceſſeurs n'offrent rien de plus remarquable, juſqu'à l'extinction de cette petite dynaſtie, qui finit l'an de Jeſus-Chriſt 1165.

SELGIUCIDES D'ICONIUM.

[1074.]

SOLIMAN, petit-fils d'Ifraël, fils de Seldgiouk, eft le fondateur de cette dynaftie. Il avoit reçu de Malek-Schah pour fon partage, tous les pays au-delà d'Antioche. Soliman entra dans l'Afie-Mineure, & enleva Nicée aux Grecs. Il en fit fa capitale; de-là, il envoyoit des partis jufqu'au Bofphore. Alexis-Comnène régnoit alors à Conftantinople. Incommodé de ces courfes continuelles, & ne pouvant pas les empêcher par la force, il fit un traité avec Soliman, & lui céda, en Afie, toutes les provinces qui font depuis Laodicée en Syrie, jufqu'à l'Hellefpont. Mais il eut des guerres à foutenir contre fes voifins; &, défait par un autre prince Selgiucide, défefpéré, il fe donna la mort pour ne pas tomber au pouvoir de fes ennemis.

Le bruit de fa mort s'étant répandu dans l'Afie-Mineure, y caufa de grands défordres. Tous les Emirs vouloient fe rendre indépendans. Le plus puiffant d'entr'eux, Aboul-Cafem, s'empara de Nicée. Il fit bientôt des courfes fur les Grecs, qui lui

opposerent tantôt la force, tantôt la ruse, au point qu'il ne put se refuser aux instances de l'empereur, qui l'engageoit à se rendre à Constantinople pour y conclure la paix.

On sçait avec quel artifice & quelle astuce se conduisoient les Grecs de ces temslà. Alexis-Comnène, sur-tout, n'est pas traité par nos historiens d'une maniere trop favorable. Le trait suivant prouve que leurs accusations ne sont pas sans fondement.

Aboul-Casem fut reçu dans Constantinople avec toutes sortes de marques de distinction : on donna des fêtes & des jeux exprès pour lui en procurer le spectacle; courses, chasses, festins, rien ne fut omis par l'empereur pour lui donner des preuves de l'amitié la plus sincère. Mais en secret il avoit fait équipper une petite flotte; il la fit avancer vers Nicomédie dont on s'empara, & où l'on bâtit une forteresse. Les vaisseaux qui venoient de ce côté, étoient arrêtés sans pouvoir se rendre à Constantinople; ensorte que l'Emir ne sçut rien de ce qui se passoit : il ne l'apprit qu'à son retour; &, ne pouvant s'en venger, il dissimula. Il fut même bientôt attaqué par un des Selgiucides de Perse; & l'empereur qui craignoit ce dernier, donna du secours à Aboul-Casem, mais seule-

ment assez pour n'être pas entiérement défait. L'Emir, indigné de cette conduite, crut qu'il réussiroit mieux en se jettant entre les bras de Malek-Schah, celui-là même qui lui avoit déclaré la guerre: son attente fut trompée ; ce prince le fit étrangler.

[1092.]

KILIDGE-ARSLAN, l'un des fils de Soliman, &, depuis la mort de son pere, retenu prisonnier, fut remis alors en liberté, à la grande satisfaction du peuple qui chérissoit dans ses maîtres le sang des Selgiucides. Ce prince se prêta aux vues de l'empereur Grec qui desiroit faire avec lui un traité contre quelques ennemis communs. C'étoit entr'autres Tzachas, gendre du sultan, & placé à la tête de la milice Turque, que ce prince avoit fait venir des pays situés vers la mer Caspienne.

Ces peuples, naturellement vagabonds, & qui ne trouvoient leur avantage que dans la guerre, habitoient sous des tentes aux environs des villes qu'ils avoient soumises, changeant souvent de demeures avec leurs troupeaux, & faisant de grands ravages dans l'empire Grec. Ceux qui s'étoient répandus dans la Syrie & dans la Palestine, ne cessoient de persécu-

ter les pélerins Chrétiens qui alloient à Jérusalem. Leurs cruautés & les révolutions fréquentes dans l'Orient, en même tems qu'elles faisoient craindre que l'on ne pût, dans la suite, visiter les lieux saints, faisoient espérer que l'on pouroit les affoiblir & leur opposer de solides établissemens. Tels furent les motifs qui engagerent les princes occidentaux à passer en Orient avec de nombreuses armées, remplies de fanatiques & de gens sans aveu, aussi peu propres à vaincre qu'à user sagement de la victoire. On arriva en effet à Constantinople sous la conduite de Pierre l'Hermite, qui, jouant le rôle d'un homme extraordinaire, avoit prêché cette expédition. On fut bientôt en Asie. Un corps d'Allemands & de Lombards, séparés des François, commit des cruautés horribles, & furent enfin massacrés. Les autres Croisés arriverent sur les terres de Kilidge-Arslan, & ne se conduisirent guères mieux.

[1096.]

On entreprit le siége de Nicée, capitale des états de Kilidge-Arslan. Cette ville, située dans la Bithinie, occupoit le milieu d'une plaine entourée de montagnes. A l'occident, un lac baignoit ses murailles & lui tenoit lieu de fortifications:
de

de tout autre côté, on n'avoit rien négligé pour sa défense. Les Francs qui l'assiégeoient, faute de vaisseaux, ne pouvoient empêcher la communication du côté du lac; & des autres côtés, on brisoit leurs machines. Cependant, comme ils avoient battu à différentes reprises l'armée du prince Selgiucide; qu'ils avoient obtenu de l'empereur quelques bâtimens pour naviger sur le lac, qu'ils avoient, au moyen d'une machine nouvelle, sappé les murailles & fait des brèches considérables; il y avoit tout à espérer pour la prise de la ville, lorsqu'Alexis Comnène, ayant secrettement engagé les habitans de se rendre plutôt à lui qu'aux Francs, fit arborer sur les murailles le drapeau impérial. Il frustra ainsi les Croisés du fruit de leurs travaux, dont il profita seul. Les soldats, qui s'étoient attendu au pillage, murmurerent inutilement: les chefs reçurent des présens considérables de l'empereur, & se consolerent d'autant plus aisément de cette perte, que leur dessein n'étoit pas de s'arrêter dans l'Asie-Mineure; ils obtinrent seulement que l'on rendroit les prisonniers faits sur Pierre l'Hermite.

[1097.]

En quittant la ville de Nicée, les Chrétiens avoient à passer des défilés dange-

reux ; &, comme s'ils eussent été en pays ami, ils se séparerent en deux bandes. L'une, battue par les troupes de Kilidge-Arslan, étoit près de succomber, lorsque Godefroi de Bouillon, qu'ils avoient averti de leur danger, accourut avec l'autre corps d'armée. Les Chrétiens prirent bien leur revanche : ils défirent les Turcs, auxquels ils tuerent trois mille hommes ; mais leur victoire leur en coûta quatre mille. Comme le sultan sçavoit bien que le dessein des Croisés n'étoit pas de s'établir dans son pays, ils se retira avec ses troupes, fit sortir d'Iconium tous les habitans avec leurs richesses, leurs femmes & leurs enfans, & les fit passer dans les montagnes. En effet, les Croisés ne firent que passer, & se porterent en Syrie, où les appelloient les sollicitations des Califes d'Egypte, ennemis des Mahométans soumis au Calife de Bagdad.

Si les Chrétiens eussent été emportés par un zèle moins aveugle ; si, plus éclairés par les Grecs & par les connoissances du pays où l'on alloit faire la guerre, ils eussent sçu ménager les différens princes de l'Orient, & tirer parti de la division des Emirs, peut-être eussent-ils réussi plus heureusement. Mais ils ne connoissoient d'amis que les troupes qui portoient les croix ; tout habit asiatique étoit en-

nemi & proſcrit à leurs yeux : auſſi s'attirerent-ils ſur les bras des troupes qu'ils n'auroient jamais eu à combattre. Nous venons de voir que Kilidge, perſuadé que l'on ne vouloit pas s'emparer de ſes états, s'étoit retiré avec ſes troupes. Trop content d'être débarraſſé des Croiſés, il ne ſongeoit qu'à réparer ſes pertes & à ſe maintenir contre la prétention des Emirs qui vouloient ſecouer le joug, lorſque tout-à-coup un corps de quinze mille Danois, dont le but étoit d'aller joindre les Francs en Syrie, crurent devoir faire la guerre indiſtinctement où ils ſe trouveroient : ils ſe jetterent ſur ce qu'ils rencontrerent dans les états de Kilidge-Arſlan. Ce prince qui avoit raſſemblé des troupes, les ſurprit, les battit & les extermina entiérement.

[1100.]

Les Emirs qui gouvernoient l'Orient ne manquerent pas de profiter de l'embarras que cauſoient à Kilidge-Arſlan les troupes Européennes : ils eſſayerent d'envahir quelques portions de ſes états. Les Turcs, de leur côté, faiſoient de grands ravages. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Francs, qui avoient aſſez à faire de ſe ſoutenir dans leurs nouvelles poſſeſſions, entreprirent de protéger & de dé-

fendre quelques-uns des ces princes. Ils battirent un Turcoman, qui inquiétoit la ville de Malathie, où commandoit un Arménien nommé Gabriel : il avoit appellé à ſon ſecours Boëmon, établi à Antioche ; ce dernier fut ſecouru à ſon tour par Baudouin, comte d'Edeſſe.

[1102.]

Si, au lieu de traverſer ſans ceſſe l'Aſie-Mineure où ils commettoient de grands dégats, pour ſe rendre en Syrie, le principal terme de leur voyage, les Croiſés euſſent pu s'embarquer, ſoit à Conſtantinople, ſoit à quelque autre port de l'empire Grec, pour ſe tranſporter directement à Saint-Jean-d'Acre, ou près de-là ; il y a grande apparence qu'ils n'euſſent pas perdu la millieme partie du monde qui périt dans leurs expéditions. Ils n'euſſent eu de long-tems affaire avec Kilidge-Arſlan, ni avec les Emirs de la Natolie ; & ils ſeroient arrivés en bon état contre les puiſſances qu'ils vouloient ſur-tout combattre, puiſque leur grand objet étoit de s'emparer des lieux ſaints. Ils auroient de plus ménagé l'amitié de l'empereur Grec, qu'un ſi grand paſſage de troupes ne pouvoit qu'indiſpoſer, d'autant mieux que les Latins ne ſe conduiſoient point avec la décence & la retenue de gens qui vont combat-

tre pour leur Dieu, pas même avec l'ordre & la police qui s'obſervent dans les troupes bien diſciplinées.

Auſſi, lorſqu'une nouvelle croiſade, composée de deux cents ſoixante mille tant Lombards, que François & Allemands, vint à paroître en Orient, l'empereur Grec & Kilidge-Arſlan agirent de concert pour les ruiner. Raimond lui-même eut part à cet affreux complot: les guides qu'ils avoient donnés conduiſirent l'armée Chrétienne à travers des déſerts où elle manquoit d'eau, & dans des endroits ou les Turcs avoient dreſſé des embuſcades. Sept cents françois furent placés à l'avant-garde, & autant de Lombards à l'arriere-garde, pour repouſſer les Turcs qui attaquerent enſuite l'infanterie & tuerent environ mille hommes. Les Lombards furent accuſés de lâcheté; mais perſonne n'oſa prendre leur place: il n'y eut à la fin que le duc de Bourgogne, avec cinq cents cuiraſſiers, qui voulut bien s'y expoſer. Il s'oppoſa aux Turcs avec tant d'habileté & de courage, qu'il ne perdit pas un ſeul homme. C'étoit après une marche ſi difficile que les attendoit Kilidge-Arſlan, avec vingt mille hommes de bonnes troupes. Les Turcs aſſaillirent les Chrétiens, pénétrerent juſ-

qu'à leur camp, où ils firent un grand carnage, & ne se retirerent que forcés de plier à leur tour par la résistance des Lombards & des François. Toute la journée se passa en attaques & en défenses toutes meurtrieres. Les troupes de l'empereur Grec, qui avoient soutenu les Latins, s'étant, le soir, retirées dans un château, le reste de l'armée Chrétienne se débanda, laissant dans le camp leurs freres, leurs enfans & tout leur bagage. Les Turcs y arriverent aussitôt, violerent & massacrent les femmes, allerent ensuite à la poursuite des Chrétiens, que l'épouvante empêchoit de se defendre. Cette journée coûta aux Croisés cent soixante mille hommes; le reste se sauva comme il put à Constantinople.

Peu de jours après, arriva Guillaume, comte de Nevers, parti de France avec quinze mille hommes, sans compter les femmes & les enfans. Après avoir passé le fleuve Halys, ils s'étoient approchés d'une petite ville habitée par des Grecs, qui avoient été au-devant d'eux avec les évangiles & la croix; ce qui n'avoit pas empêché que leur ville ne fût prise & pillée. Cette indignité trouva bientôt sa punition. Kilidge-Arslan leur tomba sur les bras, les défit: sept cents Chrétiens

ſeulement ſe ſauverent à Germanicopolis; & le comte de Nevers arriva ſeul à Antioche, où il fut reçu par Tancrède.

Peu de jours enſuite, le comte de Poitou, avec ſon écuyer, ſe rendit auſſi à Antioche, après avoir vu périr ou diſperſer par Kilidge-Arſlan une armée de ſoixante mille hommes, que lui & Welfon, duc de Baviere, amenoient de France & d'Allemagne.

[1107.]

Kilidge-Arſlan, tranquille de la part des Chrétiens, tourna ſes armes du côté de l'Orient; &, ſes ſuccès ayant d'abord répondu à ſes eſpérances, il ſongea à ſe révolter entiérement contre le ſultan de Perſe, qui avoit été regardé juſqu'alors comme ſeigneur ſuzerain, parce que, comme on l'a vu, c'étoit en Perſe que régnoit la principale branche des Selgiucides. Il fit ſupprimer le nom de ce prince de la priere publique, & y fit mettre le ſien. Cette action indigna tous les princes de ſa famille : les Emirs profiterent de ce trouble. On en vint aux mains: Kilidge-Arſlan, abandonné par les ſiens, ſe jetta dans une riviere où il ſe défendit juſqu'à ce que, ſon cheval s'étant abattu, il tomba dans l'eau & fut noyé. On a vu par le peu que nous en avons dit, que

c'étoit un prince ambitieux d'étendre ſes états, avide d'acquérir des richeſſes, intrépide dans les combats, vigilant & actif à ſuivre l'ennemi : peut-être aurions-nous tort de le taxer de cruauté dans le très-grand nombre de Chrétiens qu'il fit périr, puiſqu'il ne voyoit en eux que des forcenés qui ſe jettoient ſur ſon pays pour l'envahir, & qui y commettoient les plus grands déſordres. Il avoit été quinze ou ſeize ans ſur le trône.

SAISAN, l'un des fils de ce prince, ayant eu l'avantage ſur ſes freres, devint le plus puiſſant & fut le plus connu. Il eut pluſieurs guerres à ſoutenir contre les Grecs. Nous trouvons que, dans une affaire ou ceux-ci avoient eu l'avantage, ils pouſſerent la cruauté juſqu'à faire bouillir, en s'amuſant, des enfans dans des chaudières. Tous les Turcs prirent le deuil, & allerent de ville en ville, criant par-tout vengeance.

Quoique, dans les différens combats, les ſuccès euſſent été aſſez variés, comme les Grecs cependant gagnoient de l'avantage, le ſultan envoya demander la paix à l'empereur, & ſuivit lui-même de près ſes députés. Il fut reçu, ainſi que les Emirs de ſa ſuite, avec toutes ſortes de diſtinctions : on leur promit de grandes richeſſes s'ils vouloient obſerver la paix

qu'ils paroissoient desirer. Le traité fut signé le lendemain.

Pendant le séjour de Saisan, l'empereur Grec, informé de la conjuration que l'on tramoit contre ce prince, lui en fit part. Saisan partit aussitôt; &, au lieu d'accepter les gardes que lui vouloit donner l'empereur, il détacha seulement quelques-uns de ses gens, qui alloient devant pour s'informer de ce qui se passoit. Ceux-ci, gagnés par les rebelles, tromperent leur maître : il s'en apperçut & se sauva; mais, ne trouvant partout que des traîtres, il fut arrêté à Tyganium. On lui passa un fer chaud devant les yeux, pour lui ôter le droit de gouverner en perdant la vue, & on le conduisit à Iconium. Saisan avoua à sa nourrice que sa vue n'étoit pas entiérement éteinte, & qu'il pouvoit encore distinguer les objets. La sultane, sa femme, en fut instruite; &, dans l'excès de sa joie, elle en fit part à d'autres : de bouche en bouche, le secret parvint jusqu'à Masoud, son frere, qui, s'étant emparé de l'autorité, le fit mourir pour n'avoir plus à craindre en lui un compétiteur.

[1144.]

MASOUD I, vainqueur de son frere, mais

peu tranquille d'ailleurs dans la possession de ses états, avoit eu, pendant le commencement de son règne, de fortes guerres à soutenir contre les Grecs & les Musulmans voisins de l'Euphrate. Mais la perte d'Edesse, autrement Roha, enlevée au comte Joscélin par Emadeddin-Zenghi, roi de Mossul, avoit consterné les Francs de la Syrie, ranimé le zèle des Chrétiens d'Occident, & donné naissance à une nouvelle croisade. L'empereur Conrad, & Louis VII, dit le Jeune, roi de France, excités par les discours de S. Bernard, se croiserent & se rendirent en Bithinie. L'armée de Conrad étoit composée de soixante-dix mille cuirassiers, de beaucoup d'infanterie, de cavalerie légere, & d'un grand nombre de femmes & d'enfans. Celle du roi de France avoit un pareil nombre de cuirassiers & une infinité de troupes.

[1147.]

L'empereur Manuel & le sultan Masoud, également mécontens de l'arrivée de ces Chrétiens, se réunirent pour les faire périr. Le prince Grec, en qualité de Chrétien, n'agissoit pas ouvertement: il laissoit faire le prince Turc; ensorte que ce dernier employoit la force, & l'autre se réservoit la trahison. Les guides

de l'empereur Grec conduisirent Conrad par les chemins les plus difficiles, puis ils l'abandonnerent. Ils ne le quitterent que pour se rendre au camp des François, où ils assurerent Louis le Jeune que Conrad avoit battu les Turcs près d'Iconium, & qu'il n'avoit pas besoin de secours. Les Allemands, harassés d'une marche pénible, égarés dans des routes inconnues, abandonnés des François qui les croyoient vainqueurs, furent aisément défaits par les Turcs; & la dixieme partie échappa avec peine. Conrad & sa suite regagnerent enfin le camp des François.

[1148.]

Conrad & le roi de France marcherent ensemble jusqu'à Philadelphie, d'où Conrad partit pour Constantinople; & le roi gagna les bords du Méandre, actuellement la Madrè. Les Turcs, après avoir mis en lieu de sûreté le butin fait sur les Allemands, prétendoient disputer le passage du fleuve : Louis les mit en déroute, en fit un grand carnage, & continua sa route; il étoit d'usage de faire précéder & suivre le gros de l'armée par des corps détachés qui observoient l'ennemi. On décidoit ordinairement, avant de partir, dans quel lieu on camperoit.

Un jour que Godefroi de Rancun commandoit l'avant-garde, on avoit choisi une haute montagne : il s'y rendit de bonne heure ; mais, voyant qu'il lui restoit assez de tems pour aller gagner un autre lieu plus commode, il y marcha, croyant que l'armée l'y suivroit, sans qu'il fût besoin ou sans penser à l'en avertir. De son côté, le roi, qui se voyoit assez près de la montagne, ne se hâta pas de s'y rendre. Ainsi les deux troupes se trouverent à une assez grande distance l'une de l'autre. Les Turcs s'en apperçurent, & vinrent fondre sur le gros de l'armée. Le combat fut très-sanglant ; la plus grande partie des François y périt : heureusement le roi gagna l'avant-garde, & se rendit à Antioche avec la reine Eléonore.

[1155.]

Non-content d'avoir battu les Chrétiens à leur passage dans ses états, Massoud alla les attaquer en Syrie, où il leur prit plusieurs places. De retour dans ses états, & sentant sa fin prochaine, il partagea ses possessions entre son fils Kilidge-Arslan II, son gendre, & quelques princes avec lesquels il étoit lié d'amitié. Il mourut peu après, & son fils lui succéda en prenant le surnom d'Izzeddin.

[1156.]

KILIDGE-ARSLAN II, croyant pouvoir profiter de l'éloignement de l'empereur Manuel-Comnène, occupé en Italie, s'empara en effet de quelques places; mais la suite ne fut pas heureuse : il fut battu par les Grecs & obligé de demander la paix. D'un autre côté le sultan, Noureddin *, étant entré dans ses états, lui enleva plusieurs places.

Quelques circonstances l'ayant encore forcé de se déterminer à la paix, il vint conclure lui-même à Constantinople. L'empereur le reçut avec beaucoup de magnificence, fit de grandes réjouissances, & le renvoya avec des sommes considérables. Cet argent-là servit à faire la guerre aux autres princes de sa famille.

Ses succès l'ayant rendu plus puissant, sa puissance le rendit injuste & parjure. Il viola le traité fait avec l'empereur. Mais, excepté la mauvaise foi, que bien des potentats n'ont pas toujours regardée comme un vice en politique, Kilidge-Arslan II étoit un grand-homme. Estropié de tous ses membres, & obligé de se faire traîner sur un char, son activité & sa vigilance, entretenues par une ambi-

* Lumiere de la religion.

tion démesurée, réparoient en lui ces infirmités.

[1176.]

Il avoit fait à l'empereur quelques propositions de paix, que les plus sages conseillers étoient d'avis que l'on acceptât. Les courtisans suivoient le sentiment du prince, qui vouloit la guerre : ce parti l'emporta. On répondit à l'ambassadeur de Kilidge-Arslan que l'empereur iroit lui rendre réponse à Iconium. Cette menace n'effraya pas le sultan, mais le fit tenir sur ses gardes : il plaça des troupes dans les défilés où les Grecs devoient passer. Manuel-Comnène s'y engagea indiscrétement. On étoit alors au mois de Septembre. Jean & Andronic, fils de Constantin, alloient à la tête de l'armée avec leurs troupes. Ils étoient suivis de Macroducas Constantin, & de Laperdas Andronic : à l'aîle droite étoit Baudouin, beau-frere de l'empereur, à la gauche, Macrozome Théodore ; ensuite venoient les bagages, toutes les machines, & les valets de l'armée. Andronic - Constostéphanus fermoit la marche. Les premieres cohortes passerent heureusement les défilés, l'infanterie ayant délogé les Turcs de leur embuscade : le reste de l'armée auroit eu le même bonheur, si les Grecs n'avoient

pas tant tardé à suivre ; ils laisserent aux Turcs le tems de se rallier. Kilidge-Arslan les arrêta, mit en déroute le corps que Baudouin commandoit ; & ce prince, qui s'étoit jetté dans le plus épais des Turcs, fut tué sur la place. Les Grecs se trouverent enfermés de tous côtés, sans pouvoir faire un pas ni en avant ni en arriere ; découragés même par l'impossibilité de la retraite, ils se laisserent égorger sans résistance : ils le furent encore bien davantage, quand ils virent la tête d'Andronic-Batuze au haut d'une lance portée par les Turcs. L'empereur consterné restoit en silence, ne sçachant quel parti prendre : tous ses efforts devenoient inutiles ; le nombre des Turcs augmentoit à chaque instant : il permit à chacun de se sauver ; &, demeuré seul avec un petit nombre des plus braves attachés à sa personne, il essaya de se faire jour à travers les ennemis, mais il fut repoussé. Les dangers & les obstacles croissoient de vallées en vallées. Un ouragan épouvantable, qui remplissoit l'air de poussiere & de sable, augmenta encore la confusion. Les Grecs & les Turcs, au milieu de cette obscurité, s'égorgeoient sans se voir & presque sans se connoître. Toute la vallée n'étoit plus qu'un affreux monceau d'hommes & de chevaux cul-

butés & entassés les uns sur les autres. Le spectacle le plus affreux succéda à cet horrible désordre : les mourans, ensevelis sous les corps de ceux qui avoient été tués, demandoient un secours que personne n'étoit en état ni dans la résolution de leur donner. L'empereur, sans gardes & accablé de fatigues, s'étoit retiré sous un arbre où un soldat vint lui remettre son casque sur la tête. Il fut apperçu par un Turc qui accourut pour le faire prisonnier : Manuel-Comnène, d'un éclat de lance qu'il tenoit à la main, lui décharge un coup sur la tête, & le jette à ses pieds. Les Turcs arrivoient en foule vers lui; mais il fut débarassé par dix de ses soldats. Il sortit enfin de ces gorges, & regagna l'avant-garde. On appréhendoit tout, le lendemain, de la part des Turcs, lorsque, dans le tems que l'on s'y attendoit le moins, le sultan envoya à l'empereur pour lui offrir la paix : il se contenta d'ajouter aux anciennes conditions, que l'on feroit démolir deux places qui lui portoient ombrage.

L'empereur Grec, n'ayant pas tenu les conditions de la paix, se trouva de nouveau exposé à la guerre. Le sultan fit marcher contre lui son Atabek; ce qui répond à la place de gouverneur du prince. Cet Atabek, voulant aller secourir un corps de

de Turcs de l'autre côté d'une riviere qu'il n'avoit pu traverſer avec ſa troupe, parce qu'elle n'étoit pas guéable, prit ſon bouclier, dont il ſe ſervit comme d'une barque, tenant ſon cheval de la main gauche, & de la droite ſon ſabre qui lui ſervoit de gouvernail. Il arriva heureuſement à l'autre bord du fleuve. Mais la ſuite ne répondit pas à un commencement ſi heureux : victime de ſon courage, il fut tué à la tête de ſes troupes, dont une grande partie fut noyée dans le Méandre.

[1192.]

Le ſultan que nous avons vu ſi redoutable à la tête de ſes armées, devint, dans ſa vieilleſſe, le jouet de ſes enfans. Il s'étoit dépouillé de ſes états en leur faveur, dans l'eſpérance de paſſer en paix le reſte de ſes jours au milieu de ſa famille, & ne s'étoit réſervé que le titre de Sultan : c'étoit encore trop pour ſes enfans qui y aſpiroient, & qui n'attendoient que ſa mort. L'un après l'autre, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne, chacun voulant qu'il le reconnût pour ſon ſucceſſeur; enſuite, abandonné par eux, il mourut en allant à Iconium. Il laiſſoit dix fils, qui tous avoient un aſſez grand domaine; mais la même ambition qui les avoit rendus ſi criminels envers

leur pere, ne leur permit pas de vivre entr'eux en bonne intelligence; ils eurent sans cesse les armes à la main.

KAIKHOSROU, demeuré maître d'Iconium, régna dans la Lycaonie & dans la Pamphilie; &, quoique ses freres prissent tous le titre de Sultan, c'est son nom que l'on trouve dans la liste des sultans d'Iconium, parce que ce fut lui qui demeura maître de cette ville. La plus grande partie de son règne se passa en guerres contre ses freres.

[1206.]

Les Latins étoient maîtres de Constantinople, & l'empereur Grec retiré à Athalie, y imploroit le secours des Turcs contre eux, & sur-tout contre Lascaris, son gendre, qui venoit de fonder un empire à Nicée. Gaïateddin, l'un des sultans, ayant levé des troupes, fit sommer Lascaris de rendre à son beau-pere les terres dont il venoit de s'emparer, Lascaris ne répondit qu'en se mettant en campagne. Aussitôt le sultan s'approcha d'Antioche, sur le Méandre, espérant que la prise de cette place lui faciliteroit la conquête du reste de l'empire Grec; les deux armées se trouverent bientôt en bataille : Lascaris avoit seulement mille cavaliers, dont huit cents étoient Latins.

Le ſultan avoit une armée de vingt mille hommes; mais le lieu étoit ſi étroit, qu'une partie de ſon monde lui devenoit inutile. Les huit cents Latins qui étoient tous hommes d'élite, fondirent & pénétrerent juſqu'à l'arriere-garde. Le ſultan rallie ſes troupes, & inveſtit les Latins de toutes parts; il en fit un grand carnage & mit toute l'armée Grèque en fuite. Il cherchoit par-tout Laſcaris: auſſitôt qu'il l'apperçut, il lui porta un coup qui le renverſa de cheval. Laſcaris tira ſon épée & combattit à pied; il s'attacha ſur-tout aux jambes du cheval de ſon ennemi, & le fit tomber: ſautant auſſitôt ſur le ſultan, il lui coupa la tête qu'il fit mettre au bout d'une lance. Les Turcs prirent la fuite, Laſcaris entra dans Antioche, fit la paix avec eux & emmena ſon beau-pere à Nicée.

[1219.]

Après quelques guerres qui ne nous offrent rien de conſidérable, Kaïkhoſrou mourut de conſomption: ſes énfans étoient trop jeunes pour lui ſuccéder.

ALAEDDIN-KAIKAOUS, ſon frere, fut tiré des priſons par les ſoldats, & reconnu ſultan en ſa place. On ne ſçait preſque rien de ſon règne, que l'indication de quelques guerres ſur leſquelles

on n'a pas de détails. Il étoit de retour dans ses états, & s'occupoit des fêtes qu'il donnoit à ses Emirs à l'occasion de ses grandes conquêtes, lorsqu'en 1235, il tomba malade d'un flux de sang, & mourut en deux jours.

Ce prince, auquel, selon Aboulféda, on donnoit le titre de Souverain du monde, fut un des plus grands princes de sa famille. En montant sur le trône, il établit des loix, étendit les bornes de son empire, se fit craindre & respecter de ses voisins, autant qu'il étoit aimé de ses sujets. Il étoit brave, modéré dans ses passions, sévère envers ses Emirs & ses domestiques, auxquels il ne passoit rien; exact observateur des loix, &, à cet égard, d'une inflexibilité qui le rendoit quelquefois cruel. Il réunit sous sa puissance plusieurs petites provinces qui avoient été jusqu'alors autant de démembremens de l'empire des Selgiucides. Mais cet empire, parvenu sous son règne au plus haut degré de puissance, tomba après sa mort, languit quelque tems, & fut enfin détruit.

[1240.]

GAÏATEDDIN-KAIKHOSROU, son fils, avoit été reconnu en sa place. Après avoir eu quelques demêlés avec les Ajou-

bites, ou parens de Saladin, dont il sera parlé lorsque nous en serons à l'Afrique, il retourna mettre le calme dans ses états. Un Turcoman nommé Baba, fanatique ou fripon, peut-être l'un & l'autre, mais se disant prophète, prêchoit, dans les environs d'Amasie, une nouvelle doctrine. Le peuple, toujours avide de nouveauté, accouroit en foule sur ses pas. Devenu chef d'une troupe de six mille cavaliers & d'un corps assez considérable d'infanterie, il couroit de côtés & d'autres, & faisoit main-basse sur tous ceux qui n'adoptoient pas cette maxime : « Il n'y a pas d'autre Dieu » que Dieu, & Baba est son prophète (*). » Il égorgea un grand nombre de Musulmans au château de Mansour, à Samosathe, à Malathie & ailleurs; il battit même le sultan en plusieurs rencontres, dans le tems qu'il étoit à Amasie. Kaikhosrou leva une nouvelle armée, dans laquelle étoient plusieurs Francs. Les Musulmans, que leurs défaites précédentes incommodoient, n'oserent en venir aux mains avec

* On voit qu'il avoit voulu s'approprier, en changeant le nom, la formule recommandée par Mahomet, & la plus sacrée de la foi Musulmane.

La ilahe ill Allah, Mohammed résoul Allah. (*Non Deus nisi Deus, Mahometa legatus Dei,*) que nous rendons en françois par, *Il n'y a de Dieu que Dieu, & Mahomet est son prophète.*

les sectaires; mais les Francs, dont l'indignation augmentoit encore le courage, se jetterent sur eux, & les passerent au fil de l'épée. Baba, & Isaac, le plus zélé de ses disciples, eurent la tête tranchée.

Kaikhosrou eut souvent à prendre les armes pour repousser les Mogols qui s'étoient avancés jusqu'en Arménie. Nous avons déja vu qu'il avoit des Francs parmi ses troupes. On rapporta que sept cents des leurs donnerent la chasse à soixante mille Mogols: aussi cette journée fit-elle prendre la plus grande idée de leur courage & de leur valeur. Un Raimond de Brunduse, & un autre Raimond de Gascogne, faits prisonniers par les Mogols, furent destinés à combattre l'un contre l'autre, afin de donner à ces barbares un spectacle aussi neuf que curieux, en leur montrant comment se battoient les Francs. Ces deux gentilshommes, indignés d'un traitement qui les réduisoit à la condition des gladiateurs Romains, se jetterent sur les spectateurs, & en tuerent chacun plus de trente avant de tomber sous leurs coups.

[1244.]

Ce prince mourut au milieu des guerres qui ne cesserent d'affliger son règne. Il avoit du courage, mais il étoit trop adonné au vin & à la débauche. On voit, par une

médaille ou monnoie qu'il avoit fait battre, & que l'on conserve encore au cabinet du roi, qu'il prenoit le titre de très-grand Sultan, l'appui du monde & de la religion.

AZZEDDIN-KAÏKAOUS, son fils & l'aîné de ses freres, lui succéda ; mais il eut la guerre à soutenir contre eux & contre les Mogols. C'est à la suite de ces désastres, qu'une horrible famine ravageant le pays, les chiens, les chats, les cuirs bouillis, les cadavres servant de nourriture, on vit une mere, dans la rage du désespoir, jetter son enfant dans un four, & l'en retirer ensuite pour le manger.

[1278.]

Cependant les Mogols, dont il sera parlé dans la suite, s'avançant toujours vers l'Occident, se rendirent maîtres des états de Kaïkaous. Il s'étoit retiré chez les Grecs, qui le livrerent à ses ennemis. Ceux-ci l'emmenerent à la cour de Kaptchac où il se maria, & mourut peu après.

MASOUD, son fils, que le Khan vouloit forcer d'épouser sa belle-mere, se sauva, & trouva moyen d'obtenir des secours d'une autre partie des Mogols. Avec ces forces, il soumit les Emirs qui demeuroient dans les montagnes. Il sembloit que l'empire des Selgiucides alloit se rétablir,

lorsqu'il fut, comme son pere, dépouillé par les Mogols. Il s'étoit réfugié auprès de l'empereur Grec, puis il étoit revenu les armes à la main dans son pays : enfin il fut tué dans une bataille, & avec lui périt l'empire des Selgiucides. Son frere, dernier rejetton de cette famille, qui cherchoit à en retarder la chûte, eut peu après la tête tranchée.

Après que cet empire des Turcs eut été entiérement détruit, les Emirs, qui étoient restés dans leurs montagnes, en descendirent, s'emparerent de tous les pays voisins, & formerent onze petits royaumes dans l'Asie-Mineure, sans y comprendre ce qui appartenoit aux Mogols.

Le plus connu de ces petits états fut celui que fonda Thaman ou Athaman ou Othman, & son fils Orkan, qui avoient eu en partage la Bithinie : ils établirent leur capitale à Boursa. Ces princes, dans la suite, devinrent les plus puissans, subjuguerent tous les autres, & jetterent les fondemens du puissant empire des Othomanides ou Othomans, qui règnent encore aujourd'hui à Constantinople. Ils pouvoient mettre alors vingt mille hommes sur pied.

SELGIUCIDES D'ALEP.

[1078.]

TOUTOUSCH, fils du ſultan Alp-Arſlan, & frere de Malek-Schah, Selgiucides de Perſe, dont nous avons parlé ci-devant, avoit reçu pour apanage de ce dernier, la Syrie & tous ſes environs. Il eſt vrai que ce pays appartenoit au Calife d'Egypte. Mais la politique de Malek-Schah y trouvoit ſon compte : c'étoit tout-à-la-fois le moyen d'occuper un frere ambitieux qui l'eût pu troubler dans la poſſeſſion de ſes états, & de ſe garantir des entrepriſes d'un voiſin puiſſant, en lui donnant de l'inquiétude pour ſon propre pays.

Cette entrepriſe n'étoit pas d'une facile exécution : cependant l'activité & le courage de Toutouſch le mirent en poſſeſſion de pluſieurs places. Il porta bientôt ſes vues plus loin, & chercha à prendre quelque choſe ſur les terres de ſon frere. Une telle conduite amena bientôt la guerre entre eux ; guerre qui, après la mort de ſon frere, continua contre ſon neveu Barkiarok. Il n'étoit pas encore bien affermi

dans son état naissant, lorsqu'il fut tué à la tête de ses troupes.

[1095.]

REDOUAN, l'un des fils de Toutousch, s'empara d'Alep, & chercha, parmi les Emirs, à se faire un parti pour s'assurer contre les entreprises d'un Mamchik, commandant de Damas, qui vouloit s'emparer de toute l'autorité, en affectant de faire régner Dékak, autre fils de Toutousch. Cette entreprise n'eut pas grand effet, & Dékak battu fut obligé de consentir que la priere se fît dans Damas au nom de son frere : c'étoit reconnoître son autorité.

[1097.]

Les Chrétiens, entrés dans la Syrie pour s'emparer des lieux saints, s'étoient d'abord attachés au siége d'Antioche, qui leur donnoit beaucoup de peine. Quoiqu'avec une armée de trois cents mille hommes, ils n'avoient pu la bloquer entiérement ; & les assiégés faisoient de fréquentes sorties. D'un autre côté, le grand nombre de Grecs & d'Arméniens qui entroient dans le camp, donnerent aux Turcs la facilité de s'y introduire à la faveur de la ressemblance dans l'habillement ; &, comme les passages n'é-

toient pas entiérement interrompus, ils rentroient dans la ville, & alloient instruire le gouverneur de ce qui se projettoit dans le camp. Afin d'empêcher ce désordre, & pour ôter aux Turcs l'envie de revenir, Boëmond, qui en découvrit quelques-uns, les fit égorger, & les fit ensuite rôtir, laissant répandre le bruit qu'il les destinoit pour sa table, & que la chair de Turc étoit un friand manger pour un Chrétien. Cette nouvelle effraya les espions; &, de peur d'être pris & mangés, les Turcs n'oserent plus revenir dans le camp.

Dans une sortie qu'avoient faite les Turcs, pour inquiéter la marche des Francs qui s'avançoient vers la mer, à dessein de favoriser l'approche des Génois débarqués vers l'embouchure de l'Oronte, le gouverneur ayant fermé les portes, ils furent presque tous massacrés ou précipités dans le fleuve. Le gouverneur sentit sa faute, & fit ouvrir. Les Turcs s'y précipitoient en foule: les Francs les poursuivoient l'épée dans les reins. On rapporte que, dans cette action, le duc de Lorraine coupa un cavalier par le milieu du corps: toute la partie supérieure, jusqu'à l'estomac, tomba à terre, la reste du tronc avec les cuisses & les jambes, resta sur le cheval qui rentra dans la ville, & y porta l'horreur & la désolation.

[1098.]

Le ſiége n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur. Les Selgiucides de Perſe envoyoient une armée conſidérable au ſecours de la place. Les Croiſés, incertains ſur la conduite qu'ils devoient tenir, ne ſçavoient s'il falloit marcher au-devant de cette armée pour la combatttre, ou bien l'attendre dans le camp & accélerer l'iſſue du ſiége. Boëmond avoit déja propoſé de ſe ſervir des intelligences qu'il entretenoit dans la place pour s'en emparer, à condition qu'il en garderoit pour lui la principauté. Le comte de Toulouſe s'y oppoſoit fortement : cet obſtacle avoit reculé la priſe de la ville. Enfin, dans un dernier conſeil de guerre, on adhéra à ſon avis. Il fut arrêté qu'à la neuvieme heure, les princes Croiſés ſortiroient à la tête de leurs troupes, ſous prétexte d'aller au-devant de l'armée de Perſe, & que, dès la premiere veille, ils rentreroient en ſilence dans le camp.

Dans ce même tems, Baghi-Sian, ce brave gouverneur d'Antioche, ſoupçonnant, à l'inaction des Chrétiens, qu'ils avoient peut-être quelqu'intelligence dans la ville, fit les plus exactes perquiſitions. Phirouz, originaire d'Arménie, qui devoit céder à Boëmond la tour qu'il gardoit, fut inter-

rogé comme les autres ; mais il répondit avec un air si vrai, que les craintes se calmerent. Un autre événement fit presque rompre l'exécution de ce projet. Dans le moment qu'il étoit à parler à Boëmond du haut de la tour, la ronde passa sur les remparts ; & l'on crut seulement qu'il étoit venu lui-même surveiller ses sentinelles. Aussitôt après leur départ, Phirouz se rapprocha des murailles, & y suspendit une échelle de corde ; mais aucun soldat n'osa y monter. Indigné de leur lâcheté, Boëmond sauta à l'échelle, & y monta. Personne ne fut encore assez hardi pour le suivre. Il fut obligé de redescendre pour dissiper entiérement leurs craintes. Cette premiere terreur passée, tous coururent à l'échelle, monterent sur les remparts, égorgerent les sentinelles des dix autres tours, & ouvrirent une porte. Les Francs entrerent bientôt dans la ville. Les Grecs, les Syriens, les Arméniens qui, pendant le siége, avoient reçu mille outrages, se joignent aux Francs, & de toutes parts on égorge les Turcs. Plus de dix mille hommes furent passés au fil de l'épée. Baghi-Sian prend la fuite, une blessure l'oblige de s'arrêter. Des cavaliers qui l'accompagnoient, le voyant hors d'état de les suivre, le quittent pour se sauver eux-mêmes : enfin un Ar-

ménien lui coupe la tête, & la porte aux Francs; & cette vue y redouble l'allégresse. Le siége d'Antioche avoit duré neuf mois. On y trouva des richesses immenses. Il y périt, selon les Orientaux, près de cent mille hommes.

C'étoit beaucoup que la prise de cette ville; mais ce n'étoit pas assez : la citadelle, pourvue d'une bonne garnison, résistoit encore; & l'armée parut au bout de deux jours. On souffroit dans la ville toutes sortes d'incommodités, & la faim sur-tout y faisoit un cruel ravage, quand la politique & la superstition les tirerent de ce mauvais pas. On ne peut guères douter que Boëmond, comme le plus intéressé, ne fût l'auteur du stratagême qui tira les troupes de l'abattement où elles étoient. Des prêtres répandirent le bruit que la lance qui avoit autrefois percé le côté de Jesus-Christ, étoit enterrée dans quelqu'endroit de la ville; & que, si l'on vouloit jeûner pendant trois jours, on la trouveroit, & que, si on la trouvoit, les Francs seroient vainqueurs. Leur prédiction eut tout son effet. Le jeûne fut bien observé; il ne s'agissoit que de prendre son mal en patience : ensuite on trouva la lance, on la porta contre l'ennemi; &, chacun d'ailleurs se servant bien de la sienne, les trou-

pes de Perse furent battues & mises en fuite. La citadelle se rendit, & Boëmond fut reconnu prince d'Antioche.

[1099.]

Les Croisés, après s'être emparés de plusieurs autres places qui appartenoient aux Selgiucides, entrerent sur les terres des Califes d'Egypte, qui s'étendoient en Syrie, & marcherent à Jérusalem, appellée par les Arabes *Béit el Cods* (*). Ils s'en emparerent au bout de quarante jours. Il y périt cent mille Turcs; on en fit cent mille autres prisonniers; & l'on s'empara d'une grande quantité de richesses.

Rédouan & Dékak, ces deux freres à qui l'ambition avoit mis les armes à la main l'un contre l'autre, tâchoient de prendre quelques avantages sur les Francs. Mais, comme ils n'agissoient pas de concert, leurs efforts, inutiles à la défense du pays, étoient préjudiciables à chacun d'eux: ils continuoient à perdre beaucoup de monde. Cependant le paix que Rédouan avoit faite avec les Croisés, fut très-funeste aux Turcs; car, Dékak étant mort, & quelques Emirs se disputant le peu de pays qui étoit en son pouvoir, les Croisés n'en étendirent que plus aisément leurs conquêtes.

* Maison de sainteté.

[1113.]

Au milieu de toutes ces guerres & des succès des Croisés, Rédouan vint à mourir. Il étoit haï des Musulmans à cause de son avarice, de la protection qu'il accordoit aux Bathéniens, & de la paix qu'il avoit faite avec les Francs. Il étoit d'ailleurs le premier qui eût établi une chambre de justice, à l'ombre de laquelle il commettoit toutes sortes de cruautés.

[1117.]

Depuis la mort de Dékak, Thoghtéghin s'étoit emparé de Damas, & en étoit roi. Après avoir favorisé les Croisés par politique, il se déclara contre eux par goût & par nécessité. C'étoient des voisins dangereux qui ne cherchoient qu'à s'étendre. Le royaume d'Alep avoit à-peu-près subi le même sort : il étoit possédé par un esclave nommé Loulou, quoiqu'il y eût sur le trône un prince de la famille de Rédouan : mais il n'avoit que le titre de roi; &, quoique Loulou eût été tué, il n'en devint pas plus indépendant.

[1128.]

Après avoir favorisé les autres Turcs contre les Francs, avoir souvent pris des arrangemens avec les Francs pour avoir

la

la liberté de battre les Turcs, l'actif & ambitieux Thoghtéghin vint à mourir. Son fils Tadge-el-Moulouk-Bouri (*) lui succéda.

Le commencement de son règne fut assez heureux. Il découvrit une conspiration de Bathéniens à la tête desquels étoit son grand-visir, & par laquelle on devoit livrer Damas aux Francs. C'en étoit fait de la puissance de Bouri; mais il arriva le contraire. Le grand-visir eut la tête tranchée; les Bathéniens furent massacrés; & les Francs, qui devoient être introduits dans la ville un vendredi pendant la priere, n'étant pas assez sur leurs gardes, furent battus & mis en fuite. Bouri, peu après, mourut de deux coups de couteau, dont l'avoit frappé un Bathénien. Son fils Ismaël lui succéda dans ses états de Damas.

[1135.]

ISMAEL remporta quelques avantages sur les Francs, & reprit sur eux quelques places. On sçait peu de chose concernant sa personne & sa conduite particuliere; cependant, comme il fut haï dans son propre domestique, au point qu'à deux différentes fois on attenta à sa vie, & qu'enfin il fut assassiné, du consentement de sa mere, on peut croire comme vrais les excès & les

* La couronne des rois.

cruautés qu'on lui reprochoit ailleurs. Tous ses sujets firent des réjouissances à sa mort. Son frere Mahmoud lui succéda : comme il étoit jeune, on nomma Anar régent, pour gouverner l'état pendant son enfance.

A peine le jeune prince étoit-il monté sur le trône, qu'Emad-Eddin, chef des Atabeks de Syrie, entra à main armée dans ses états. Le régent fit sçavoir cette nouvelle à Foulques, roi de Jérusalem ; lui demanda des secours, offrant de lui payer tous les mois vingt mille piéces d'or ; &, après qu'Emad-Eddin-Zenghi seroit chassé, de livrer aux Francs la ville de Panéas, qui leur avoit été enlevée quelque tems auparavant. Cette espece de ligue eut le succès que s'en étoit promis le régent de Damas. Les Atabeks furent repoussés ; & les Francs, de concert avec les Selgiucides, assiégerent & prirent Panéas.

[1138.]

Le roi de Damas s'étoit emparé d'Emesse, & avoit reçu en échange Tadmor ou Palmyre. Peu après, il fut trouvé assassiné dans son lit. On prit & l'on mit à mort plusieurs de ses domestiques, auteurs de cet assassinat.

Le régent, qui n'étoit pas dominé par une ambition qui n'accompagne que trop souvent les grandes places, au lieu de s'em-

parer de la couronne, mit sur le trône Mohammed, frere de Mahmoud. Ce prince mourut presque aussitôt; & son fils fut reconnu souverain par les soins d'Anar. Toute la conduite de ce régent est remplie de traits de sagesse & de modération.

Un des principaux officiers de Damas s'étoit retiré à Jérusalem, & avoit promis de livrer aux Francs la ville de Bosra, qui dépendoit du royaume de Damas. Quoique cette entreprise fût injuste, les Francs l'entreprirent. Il est vrai que Baudouin, roi de Jérusalem, s'y refusoit; mais le soulevement de la populace l'y entraîna malgré lui. Cette expédition fut tout-à-fait malheureuse. Les Francs eurent beaucoup de peine à parvenir jusqu'à Bosra, qui étoit déja passée au pouvoir des Turcs. Obligés de revenir, ils furent sans cesse harcelés dans leur marche. L'armée conseilloit à Baudouin de prendre le meilleur cheval, & de se sauver; mais ils n'y voulut jamais consentir: on fut obligé de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis. Baudouin, pour cacher sa perte, fit enlever tous les morts, & les fit mettre sur des chameaux. En effet, les Turcs, malgré le grand nombre de flèches qu'ils lançoient, ne voyant point de morts, crurent que les Francs étoient invulnérables. Ils eurent alors recours à un

ſtratagême qui mit les Francs dans le plus grand danger. Ils enflammerent toute la place qui étoit couverte de buiſſons, de ronces & d'autres matieres combuſtibles. Baudouin, après pluſieurs jours de marche, parvint enfin dans un lieu plus sûr. Comme on manquoit de vivres, Anar eut la généroſité d'en offrir à Baudouin. Les Francs, qui ſe rendoient juſtice, & qui jugeoient qu'après avoir rompu les traités avec Anar, ce prince pouvoit prendre toutes ſortes de voies pour s'en venger, n'oſerent accepter ſes offres. Ils continuerent leur route, & arriverent à Tibériade. Le traître qui avoit engagé les Francs dans cette expédition, étant enſuite tombé au pouvoir d'Anar, il lui fit arracher les yeux.

[1144.]

La puiſſance des Atabeks s'étendoit de plus en plus, tant aux dépens des Selgiucides de Damas que des Francs. Ces derniers venoient de perdre Edeſſe. Comme on craignoit auſſi la perte d'Antioche & celle de toute la Syrie, les Francs envoyerent demander des ſecours dans l'Occident. S. Bernard, avec cette éloquence vive & forte qui ſubjuguoit & entraînoit les eſprits, prêcha une nouvelle croiſade. Louis VII & l'empereur Conrad III paſſerent de France & d'Allemagne dans la

Terre-ſainte, ſe rendirent en Syrie, & s'aſſemblerent à Ptolémaïs.

Cet orage ſembloit ne devoir menacer que les Atabeks, dont la nouvelle puiſſance paroiſſoit ſeule à craindre pour les Francs de la Syrie. Ils étoient tranquilles du côté d'Anar : des traités faits entr'eux & ce prince les mettoient hors de crainte ; & il ne négligeoit aucun moyen de conſerver leur amitié. Ce n'étoit plus ce tems où, dans les tranſports du fanatiſme qui échauffoit les eſprits après la révolution qu'avoit cauſée Mahomet, tout Muſulman, ſéduit par le zèle aveugle d'une religion de ſang, ſe croyoit en droit de tout oſer & de tout faire contre les infidèles. Le tems & la raiſon avoient diſſipé les vapeurs de cette premiere ivreſſe. Par politique, par honneur, par humanité, ils tenoient leurs engagemens, & ne ſe livroient pas aveuglément aux cruautés & à l'injuſtice. Les Chrétiens qui paſſoient en Syrie, ſe conduiſoient d'une maniere toute oppoſée. Les exhortations véhémentes des prêtres de l'Occident avoient égaré les eſprits en les échauffant. Sans conſidération particuliere pour les traités faits avec les princes d'Orient, ſans égards, ſans vues ſages & politiques, ils n'y couroient que pour verſer des torrens de ſang ; &, ſi l'on peut le dire, ils étoient à-peu-près, dans ces

tems d'enthousiasme, ce qu'avoient été les Arabes cinq cents ans auparavant. Cette conduite, autant que la différence du climat & le grand nombre des ennemis, entraîna la perte des Francs.

[1148.]

Au lieu de porter leurs armes contre les Atabeks aussitôt après leur arrivée, les nouveaux Croisés engagerent les Francs de Syrie à marcher contre Damas. A l'occident & au nord de cette ville, que les Orientaux nomment Demesk, il y avoit une grande plaine d'environ cinq milles d'étendue; elle étoit remplie de vergers, & ne paroissoit former qu'une forêt : de mauvais murs faits de boue distinguoient les possessions de chaque particulier; on s'étoit contenté de ménager de petits sentiers. C'est par cet endroit que les Francs résolurent d'attaquer, tant pour s'emparer des fruits qui y étoient, que pour en priver les habitans du pays. Le roi de Jérusalem eut beaucoup de peine à pénétrer dans cette forêt : les Turcs qui y étoient disposés, défendoient l'entrée de chaque chemin, & se tenoient en embuscade derriere les murs. Les Allemands s'étant joints aux Francs, les Turcs furent chassés & repoussés dans la ville.

Malgré ce secours que les habitans

étoient près de recevoir du dehors, il y a grande apparence que, si tous les Francs eussent continué à agir de concert, on se fût emparé de la ville ; mais les négociations d'Anar diviserent les assiégeans. Il fit entendre aux Francs de Syrie qu'il étoit dangereux pour eux que les François & les Allemands nouvellement arrivés devinssent trop puissans ; qu'ils devoient craindre que le roi de Mouffoul ou Mosul, qui marchoit au secours de Damas, n'entrât dans la ville, ce qui ne pouvoit guères manquer d'arriver ; qu'alors il lui seroit facile de faire des courses, & de tout entreprendre sur Jérusalem. Engagés par ce discours captieux, ces Francs de Syrie, ces Chrétiens qui avoient trahi leur foi, en rompant sans sujet leurs traités avec les Turcs, la trahirent de nouveau envers leurs freres, envers ces François qu'ils avoient appellés & qui étoient venus à leur secours. Ils engagerent l'empereur à quitter ces jardins pour porter les attaques d'un autre côté, sous prétexte que, les fortifications y étant plus foibles, la place seroit emportée sur le champ. Ils sçurent en même tems faire manquer les provisions : alors le roi de France & l'empereur ne trouverent plus d'autre parti que de lever le siége.

[1149.]

Peu après ce coup de politique qui ſauva Damas, Anar mourut, emportant l'amour de ſes ſujets & l'eſtime de ſes ennemis. Après lui, Modgireddin-Abe, au nom duquel gouvernoit Anar, fut dépoſé par Noureddin, & envoyé gouverneur à Emeſſe, enſuite à Napoulous *. Cependant, ſoit indifférence pour le commandement, ſoit amitié pour la ville où il avoit toujours vécu, il quitta Napoulous & vint vivre à Damas avec ſes anciens ſujets, devenu ſujet, comme eux, de Noureddin.

Ainſi finit la puiſſance des Selgiucides d'Alep & de Damas, qui paſſa aux Atabeks de Syrie dont nous allons parler.

* Anciennement Sichem, puis Néapolis.

ATABEKS DE SYRIE.

[1080.]

PAR Atabeks, on entend peres ou ſeulement gouverneurs du prince ; & c'eſt en effet le titre que l'on donnoit, en Perſe, à celui des grands ſeigneurs auquel on avoit confié la jeuneſſe des fils des ſultans : telle fut au moins l'origine des Atabeks de Perſe, dont on parlera ci-après. Quant aux Atabeks de Syrie, ce ne fut pour eux qu'un titre imaginaire, de ſimple décoration. Le fameux Emadeddin-Zenghi, que les hiſtoriens des Croiſades ont appellé *ſanguin*, l'avoit pris modeſtement pour couvrir ſes vues ambitieuſes. Il publioit hautement qu'il n'étoit que l'Atabek d'un prince de la maiſon des Selgiucides, appellé Alp-Arſlan, qui le croyoit lui-même, & qui, ſe contentant des grands honneurs que lui rendoit Zenghi, vivoit dans ſon palais au milieu de la débauche & de la molleſſe. D'ailleurs, ces Atabeks de Syrie ont été les plus grands ennemis que les Chrétiens aient rencontrés dans les croiſades ; & ce Zenghi dont nous parlons,

aussi-bien que son successeur, leur fit beaucoup de mal.

EMADEDDIN-ZENGHI étoit fils d'Ac-Sancar, surnommé Casin-Eddoulet *. Ce dernier n'étoit originairement qu'un simple officier Turc, élevé à quelques dignités par Malek-Schah le Selgiucide, & qui parvint au plus haut degré de sa confiance. Tous les grands ne voyoient pas son élévation sans envie, & cherchoient les moyens de le perdre. La haine éclatoit dans toutes les occasions; & le souverain, qui s'en apperçut, crut devoir redoubler d'affection pour un homme de mérite, que tant de gens vouloient perdre. Le grand-visir Nedham-el-Moulk, dont nous avons aussi parlé, n'étoit pas moins indisposé contre Ac-Sancar, que les autres seigneurs de la cour; mais, comme il estimoit sa personne, qu'il n'en vouloit qu'à son crédit, qu'il étoit d'ailleurs lui-même un courtisan très-adroit, il ne cessa de dire du bien du nouveau favori, & profita, dans un bon moment, de l'occasion de l'éloigner, en demandant pour lui, & sous les apparences du zèle le plus

* Aboulféda le confond avec Ac-Sancar-Bourski: c'est une erreur; il est bon d'en prévenir ceux qui voudront étudier l'histoire orientale dans son ouvrage.

ſincere, le gouvernement d'Alep, que Malek-Schah venoit d'acquérir. On y ajouta quelques autres places, & le privilége, pour lui & ſes deſcendans, d'être toujours à la droite du trône dans les grandes cérémonies. Par cet arrangement, le roi, qui ſe livroit à l'impulſion de ſon amitié pour ſon favori, eut à s'applaudir de ſa bienfaiſance; le courtiſan, de ſes nouvelles dignités; & le miniſtre, de l'heureux ſuccès de ſon opération.

[1095.]

Après la mort d'Ac-Sancar, que Toutouſch fit périr pour avoir pris les armes contre lui, ſes Emirs reſterent attachés à ſon fils Emadeddin-Zenghi, alors âgé de dix ans, mais promettant déja tout ce qu'il devint dans la ſuite. Elevé par les meilleurs capitaines de ſon tems, il fut en peu de tems le général le plus renommé de toute cette partie de l'Orient. Comme les Selgiucides en avoient beſoin pour l'oppoſer aux Francs, il obtint le gouvernement de Mouſſoul.

[1128 & 1129.]

Quelque tems après, les habitans d'Alep lui ouvrirent leur ville: il s'en empara, en fit mettre à mort le gouverneur; &, cherchant toutes ſortes de moyens pour éten-

dre ses états, il ne se laissa plus conduire que par des vues d'intérêt & d'ambition. Le sultan de Perse, qui ne le voyoit s'aggrandir qu'avec peine, cherchoit les moyens de l'affoiblir en lui retirant le gouvernement de Moussoul; mais, moyennant cent piéces que Zenghi lui donna, il fut continué dans cette place. Voulant ensuite entreprendre une expédition contre les Francs, il demanda du secours à Bouri, roi de Damas. Celui-ci commanda à son fils Sounedge de se rendre avec des troupes auprès de Zenghi. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il se vit arrêter par celui qu'il venoit secourir! Zenghi le retint prisonnier, & vola vers Hama, dont ce jeune prince étoit gouverneur, & qu'il avoit affoiblie pour lui amener du monde. Cependant la ville ferma ses portes, fit les préparatifs d'une belle défense, & força ainsi Zenghi, qui avoit affaire ailleurs, de s'en aller couvert de la honte d'une perfidie & du ridicule d'une expédition manquée.

Quoique cette conduite l'eût rendu odieux à tous les souverains, & que plusieurs prissent contre lui les armes, Zenghi, par son activité & sa valeur, vint à bout de les soumettre, de les repousser, ou du moins de s'en faire craindre. Après avoir pris plusieurs places aux Francs, il défit Boëmond, roi de Jérusalem, dans une

action fort vive où ce dernier prince perdit la vie. Toute la ſuite de ſon hiſtoire eſt remplie de pareils traits, mais ſur leſquels on a peu de détails.

[1143.]

Malgré tant de victoires, Zenghi n'étoit point aimé du ſultan Maſoud, qui régnoit alors dans l'Iram. Ce prince, avec raiſon, attribuoit aux intrigues & aux menées ſecrettes de Zenghi, la déſertion de pluſieurs Emirs qui s'étoient révoltés. Pour s'en venger, il leva donc une armée conſidérable, & marcha vers Mouſſoul. La conduite du ſultan étoit d'autant plus effrayante pour Zenghi, qu'elle pouvoit déterminer ſes autres ennemis à l'imiter: ce ſoulevement général, dont le germe étoit déja dans tous les cœurs, l'eût infailliblement accablé. Il crut donc devoir s'en tirer par un moyen moins dangereux qu'un combat: il donna une grande ſomme au ſultan pour les frais de ſes préparatifs, & promit de ſe rendre auprès de lui, pour ſe juſtifier des torts qu'on lui imputoit. Dans toute cette négociation, il n'y eut de réel que l'argent donné: car le ſultan ſe promettoit bien de retenir Zenghi lorſqu'il l'auroit en ſon pouvoir; & celui-ci ſe

proposoit très-fermement de ne pas s'y mettre. Aussi différa-t-il son départ jusqu'à ce qu'enfin il déclara qu'il lui étoit impossible de quitter ses frontieres, à cause du voisinage des Francs dont il avoit tout à craindre. De son côté, le sultan voyant qu'en effet c'étoit le seul général en état d'arrêter les progrès de ses ennemis d'outre mer, il ne voulut pas le perdre entiérement, & se contenta de l'avoir humilié.

Comme il étoit de l'intérêt de Zenghi de tromper le sultan sur ses véritables intentions, & qu'il cherchoit tous les moyens de se conserver sa confiance, il imagina de faire secrettement prendre la fuite à son fils qui résidoit auprès de Masoud. Mais, par son ordre aussi, l'on refusa les portes de Moussoul au jeune prince, & on l'arrêta au nom de son pere. Après quoi, un officier le reconduisit au sultan, lui faisant de très-humbles excuses sur la conduite de ce jeune prince, qu'il désaprouvoit entiérement. Le sultan fut la dupe de cette petite ruse, & laissa à Zenghi la liberté de continuer ses expéditions en Syrie.

Pendant que Joscelin, comte d'Edesse, que les Orientaux appellent Roha, étoit absent de cette ville, Zenghi, qui, pour le tromper, avoit feint de porter ses armes ailleurs, vint tout-à-coup mettre le siége

devant la place. Cette nouvelle ne fut pas plutôt répandue, que le comte chercha à ſe réconcilier avec le prince d'Antioche, & lui demanda des ſecours; mais celui-ci ne ſe preſſa pas de lui en donner, ſe réjouiſſant intérieurement des malheurs du comte. La reine de Jéruſalem envoya des troupes, mais elles arriverent trop tard. Les murailles ſappées & ſoutenues par des poutres auxquelles on avoit mis le feu, s'écroulerent, pour ainſi dire, à leur vue; & le ſoldat vainqueur ſe répandit de tous côtés dans la ville, qui fut livrée au pillage, après vingt-huit jours de ſiége. Tout fut égorgé, hommes, femmes & enfans. Quelques-uns des habitans voulurent ſe jetter dans une forteresse qui n'étoit pas encore priſe; mais ils n'en eurent pas le tems; & la foule étoit ſi grande, qu'ils s'étouffoient mutuellement pour y entrer. L'archevêque d'Edeſſe, qui, ſous prétexte de ſecourir la ville, avoit couru de côtés & d'autres pour ramaſſer de grandes ſommes, voulant entrer avec tout cet argent, fut étouffé comme les autres, & paya la peine de ſa lâche avarice. Zenghi fit réparer les fortifications de cette place, s'empara ſur les Francs de quelques autres, & ne ſuſpendit le cours de ſes conquêtes, que pour aller appaiſer à Mouſſoul les troubles qu'y avoit

excités la mort de Nasir-Eddin, son lieutenant.

[1145.]

Ces troubles étoient peu considérables; il ne fut pas même besoin de la présence de Zenghi pour les appaiser: aussi marcha-t-il contre quelques places dont il vouloit s'emparer. Pendant qu'il étoit devant le château de Dgiaber, que nos historiens, nomment Calogenbar, pour Calaat-Dgiaber *, une troupe d'esclave, on ne sçait pour quel sujet, se jetta sur lui & l'assassina. Ils se sauverent ensuite dans le château, dont on leur ouvrit les portes. La garnison annonça cette nouvelle à l'armée de dessus les murailles. On n'en vouloit rien croire; mais, quelques officiers ayant couru à sa tente, cette nouvelle, reconnue véritable, excita les plus grands désordres dans le camp.

Ainsi finit Emadeddin-Zenghi, que les Orientaux regardent comme un des plus grands princes de son siécle, & qui en effet devint un des plus puissans par sa prudence & son courage. Il avoit une attention singuliere pour ses soldats, soit pour leur paye, soit pour leur entretien &

* Ce qui signifie *château Dgiaber.*

la conſervation de leurs femmes & de leurs biens. Il ne pardonnoit pas les inſultes que l'on faiſoit aux femmes de ſes ſoldats. » Les maris, diſoit-il, abandonnent leurs » maiſons pour me ſuivre dans le combat, » je dois veiller à la conſervation de leurs » familles. » Toujours attentif à empêcher que le riche n'opprimât le pauvre, il fit ſi bien, que ſes Emirs ne purent devenir inſolens, ni s'emparer du bien d'autrui. Pour leur en donner l'exemple, il aimoit mieux ſouffrir lui-même que de faire ſouffrir un de ſes ſujets. Il ne vouloit point que ſes ſoldats euſſent de terre, parce que, diſoit-il, tant qu'il feroit maître du pays, ils devoient y trouver de quoi vivre; & que, s'il en étoit chaſſé, ils ſeroient contraints de perdre leurs biens en les abandonnant : d'ailleurs, il craignoit que ces poſſeſſions ne fuſſent pour eux une occaſion de tourmenter les peuples. Tous les vendredis, il diſtribuoit de grandes ſommes aux pauvres. Mais, attentif à faire obſerver la plus exacte diſcipline, il faiſoit remplir les devoirs avec beaucoup de ſévérité, & ne ſouffroit point que l'on quittât ſon ſervice, ni que l'on ſortît de ſes états. Cependant, malgré tant de vertus, on ne peut s'empêcher de lui reprocher ſon manque de bonne foi vis-à-vis du ſultan de Perſe & de pluſieurs autres princes avec leſquels il n'obſerva

les traités qu'autant que leur exécution convenoit à ses intérêts. Il étoit âgé d'environ soixante ans quand il mourut. Les Francs firent sur cette mort quelques vers latins, où l'on ne trouve qu'un jeu de mots puéril. Nous estimons trop nos lecteurs pour les leur mettre sous les yeux.

Ce foible rejetton des Selgiucides, Alp-Arslan, qui vivoit à Moussoul dans la mollesse & la débauche, averti par quelques officiers, qui, sans doute, espéroient gouverner sous son nom, se présenta tout d'un coup au milieu du camp, sans que l'on sçût trop comment il y étoit venu. Les soldats commençoient déja à se ranger près de lui, lorsque les deux premiers officiers de Zenghi, qui s'étoient jusqu'alors haïs mutuellement, se racommoderent pour le bien commun. Comme leur intention étoit de conserver les états aux princes ses fils, ils firent prendre le change au bon Alp-Arslan, en abusant de sa lourde crédulité. On l'entoura, comme pour lui faire honneur: on le reconduisit à Moussoul, sous prétexte de lui livrer la ville; &, quand il y fut, on l'y enferma.

On fit ensuite le partage des états de Zenghi; on en forma deux royaumes; Cothbeddin en eut un, dont Moussoul fut la capitale. Alep fut aussi la capitale d'un royaume, & passa à Noureddin, que nos

historiens ont nommé Noradin, & qui est devenu si célèbre par ses victoires contre les Croisés.

[1145.]

Les Francs, séduits par les hautes espérances que leur avoit fait concevoir la mort de Zenghi, & toujours mal informés du caractére, des forces, des dispositions de leurs ennemis, crurent n'avoir plus qu'à rentrer sur les terres des Turcs. Joscelin, comte d'Edesse qu'on lui avoit enlevée, fit proposer aux habitans, qui étoient tous Chrétiens, de le recevoir dans cette ville avec les troupes. Comme la garnison Turque étoit peu considérable, l'exécution de ce projet n'éprouva aucune difficulté. Mais, pour ne s'être point assurés contre les attaques du dehors, en opposant des forces aux ennemis qui pouvoient accourir au secours de la place, & faute de quelques machines pour prendre la citadelle où les Turcs s'étoient retirés, cette entreprise eut la fin la plus malheureuse. Noureddin accourut & vint investir la ville. Les Francs, qui n'étoient point en état de se défendre, prirent le seul parti qui leur restoit, celui de sortir de la ville en se faisant jour à travers les ennemis. Les citoyens qui avoient contribué à la reddition, ne se croyant pas en sûreté, ré-

folurent d'accompagner les Francs. Tous ſe mettent en marche ; les troupes de Noureddin les attendoient à la porte ; la garniſon Turque ſort du château, & les attaque par derriere ; les Francs gagnent cependant la plaine au milieu des dards & des traits qui les accablent. Les vieillards, les infirmes, les femmes & les enfans, en voulant ſuivre la troupe, ſont percés de coups ou foulés aux pieds des chevaux : peu après tous ces malheurs, les habitans ſont tués ; & Joſcelin, avec une partie de ſon monde, arrive enfin à Tell-Baſcher, où il vivoit depuis la perte d'Edeſſe.

[1151.]

Quelques années après, Joſcelin eut ſa revanche : il défit Noureddin, & fit priſonnier l'écuyer de ce prince. Pour donner plus de luſtre à ſa victoire, il envoya cet officier à Maſſoud, ſultan d'Iconium, & lui fit dire en même tems : « Voilà l'écuyer » de votre gendre ; peut-être éprouverez-» vous quelque jour un ſort plus triſte que » le ſien. » Noureddin, honteux de ſa défaite, & irrité de l'impertinence que Joſcelin attachoit à ſa victoire, pour ſe venger de cet affront, aſſembla les Turcomans, & leur fit les plus grandes promeſſes, s'ils pouvoient faire périr ou arrêter Joſcelin. Ces troupes n'avoient guères beſoin d'être

encouragées dans cette expédition : tous en vouloient à Joſcelin, regardé par eux comme le fléau des Muſulmans. Ils ſe mirent donc en embuſcade, & ſurprirent le comte ſur le chemin d'Antioche, comme il s'étoit ſéparé de ſa troupe. Cependant il s'étoit tiré de ce mauvais pas ; &, relâché pour une groſſe ſomme d'argent qu'il leur avoit donnée, il ſe hâtoit de continuer ſa route, lorſque Noureddin, averti par un Turcoman de ce qui s'étoit paſſé, envoya après lui, le fit enlever & mettre dans les fers : on le tua peu après. Comme ſes jalouſies contre les princes Chrétiens qui s'établiſſoient en Syrie, & ſes violences ne l'avoient pas moins rendu odieux aux Francs qu'aux Muſulmans, les uns & les autres ſe réjouirent de ſa mort. Les premiers y trouvoient des raiſons de croire qu'ils reſteroient plus tranquilles dans leurs poſſeſſions ; les autres ſe flattoient qu'ils en augmenteroient plus aiſément les leurs.

Quelque tems après, Noureddin s'empara de Damas, & ne ceſſa d'inquiéter les Francs par des ſiéges de châteaux & par des courſes continuelles ſur les terres.

Mais ces Croiſés, qu'un zèle religieux avoit attirés dans la Paleſtine, s'y conduiſoient alors d'une maniere bien oppoſée à ce pieux motif. Il sembloit qu'ils avoient entrepris d'attirer ſur eux les armes de

tous les princes Musulmans. Les traités qu'ils faisoient avec eux n'étoient presque jamais observés : on en rapporte entr'autres exemples le fait suivant.

Il y avoit, dans les environs de Panéas, une multitude incroyable d'Arabes & de Turcomans qui vivoient sous leurs tentes dispersés dans les forêts. Ils en avoient obtenu la permission de Baudoin III, qui avoit solemnellement juré la paix avec eux ; mais le besoin d'argent & les mauvais conseils lui firent oublier ce qu'il devoit à sa foi, à son honneur & à sa religion. Il marcha contre ces Turcomans, les mit aisément en déroute, & fit sur eux un très-grand butin. Noureddin ne tarda pas à les venger ; &, ayant peu après surpris un détachement de Croisés, il tomba sur eux & les tailla en pièces.

[1157.]

Cette année, toute la Syrie fut désolée par de grands tremblemens de terre : on rapporte, pour exemple de la grande quantité de monde qui y périt, qu'un maître d'école de Hama étant sorti un peu avant le tremblement, & ayant trouvé à son retour tous ses écoliers ensevelis sous les ruines de sa maison, dans la suite personne de la ville n'en reclama aucun ; en effet, il n'étoit resté que soixante-dix habitans. Le

château de Schizour, situé à une demi-journée de Hama, sur un rocher élevé, & auquel on ne pouvoit parvenir que par un petit sentier coupé dans la montagne, fut détruit; & toute la famille des Moncadites, qui l'avoit enlevé aux Grecs, fut écrasée.

[1159.]

Noureddin avoit été malade; & les Francs, pour profiter d'une conjoncture si favorable, entrerent à main armée dans ses états; mais la contestation survenue entr'eux au sujet de la possession de Schizour, que nous appellons Césarée, nuisit à leurs intérêts communs. Baudoin III, roi de Jérusalem, vouloit la faire passer à Thierry, comte de Flandres, qui étoit arrivé avec de grandes forces. Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, y prétendoit; parce que, disoit-il, elle étoit dans l'enceinte de ses états. Il en fut de ce différend, comme de beaucoup d'autres. Les Chrétiens se séparerent, s'affoiblirent, & furent obligés de lever le siége. Il est vrai que, pour réparer cette faute, ils reprirent le château de Harem, qui fut laissé au prince d'Antioche.

Dès que Noureddin fut rétabli, il se jetta sur les terres des Francs, pour aller faire le siége de Tripoli. En chemin, il rencontra

le château des Kurdes dans la contrée d'Emesse, & résolut de s'en emparer; c'étoit une caverne située sur le penchant d'une montagne : on ne pouvoit y parvenir que par un sentier fort étroit & fort dangereux, à cause des précipices dont il étoit environné. Le roi de Jérusalem & le comte de Flandres s'y rendirent en diligence. Noureddin s'étoit flatté de les prévenir; mais les Francs tomberent si subitement sur lui, qu'après quelques efforts, ils séparerent son armée : ils pénétrerent même jusqu'à sa tente. Noureddin n'eut que le tems de se sauver par derriere, sans robe, & saisissant à peine l'instant de sauter sur un cheval. Il falloit que l'on se trouvât bien près de lui, puisque le Kurde qui l'avoit aidé à monter à cheval, fut tué par un de ceux qui le poursuivoient : dès que Noureddin fut à quelque distance, il s'arrêta, forma une espece de camp, & attendit tous ceux qui avoient échappé à cette déroute. On lui représenta qu'il n'étoit point en sûreté, & que les Francs qui le poursuivoient, pouvoient arriver & le surprendre : « Que j'aie seulement mille hom» mes pour moi, répondit-il, & je ne les » craindrai pas. » En effet, dès que l'on sçut qu'il avoit rassemblé du monde, on n'osa point aller jusqu'à lui.

Pour venger cet affront, Noureddin raf-

ſembla des troupes de toutes parts ; manda ſes Emirs, & vint aſſiéger Harem dans la contrée d'Antioche. Tous les Francs, réunis ſous la conduite de leurs principaux chefs, accoururent pour défendre cette place dont la perte eût bientôt entraîné celle d'Antioche & de pluſieurs villes auſſi importantes. A leur approche, Noureddin leva le ſiége, & ſe retira avec une apparence de précipitation propre à faire croire qu'il prenoit la fuite.

Les Francs, comme il leur arrivoit preſque toujours par un ſentiment de préſomption inſpiré à la vérité par le courage, mais qui auroit dû être réglé par la prudence, coururent après lui, & attaquerent ſon aîle droite compoſée des meilleures troupes. Elles feignirent de plier, & effectivement elles ſe battirent en retraite. Sans défiance, ſans précautions, tous les Francs les ſuivirent.

Ces ſortes de manœuvres, ou plutôt cet oubli de toute manœuvre & de toute diſpoſition, entraînent néceſſairement le plus grand déſordre : auſſi le gros de l'armée des Syriens étant tombé ſur les Francs le ſabre à la main, ils en firent un carnage horrible. Les Francs ſe battirent en déſeſpérés : dix mille des leurs furent tués ſur le champ de bataille ; le nombre des priſonniers fut encore plus grand. On y comptoit, en-

tr'autres, Boëmond, Raimond, Joſcelin, Hugues de Luſignan, &c. Après cette victoire, Noureddin revint devant Harem, & s'en empara ; &, s'il n'eût pas craint que les Francs, trop preſſés dans Antioche, ne remiſſent la place à l'empereur Grec, il y eût marché ſur le champ ; & probablement cette expédition lui auroit encore réuſſi.

Pendant que Noureddin pouſſoit ainſi ſes conquêtes, ſon frere Cothbeddin régnoit paiſiblement à Mouſſoul. On lit avec douleur, qu'oubliant les ſervices de ſon miniſtre Dgemaleddin, qui lui avoit conſervé, ainſi qu'à ſon frere, les états de ſon pere, il écouta les ennemis de ce grand homme, & le fit mettre en priſon ; mais ces triſtes effets de l'envie n'avoient pas éclipſé aux yeux de tout le peuple l'éclat de ſes vertus : auſſi la douleur d'un traitement ſi peu mérité ne l'eut pas plutôt emporté au tombeau, que le prince reſſentit ſa faute, & qu'il ſe prêta à toutes les marques de triſteſſe que l'on donna à cette perte. C'étoit en effet un des plus grands hommes de ſon ſiécle. Après l'avoir enterré à Mouſſoul, on le tranſporta l'année ſuivante à la Mecque. C'eſt un chemin de plus de ſix cents lieues ; cependant, pendant toute la route, ſon corps fut accompagné de derviches & de gens pieux qui liſoient l'Alcoran & faiſoient différentes

prieres. Le peuple accourut de toutes parts avec une curiosité touchante & respectueuse. On regrettoit en lui un homme que les occupations de sa place n'avoient pas empêché de soulager les pauvres, & que la facilité d'être injuste impunément n'avoit pas rendu moins ardent à rendre la justice. Outre ses charités particulieres & distribuées en aumônes, montant ordinairement à cent piéces d'or par jour, & qui n'étoient ignorées de personne, on avoit sous les yeux plusieurs beaux monumens pour les infirmes & pour les dévôts. Entre les derniers de ce genre, il y avoit une mosquée sur le mont Arafat, dans le voisinage de la Mecque. C'est sur cette montagne, à ce que croient les Musulmans, qu'Adam & Eve se retrouverent après avoir été séparés l'un de l'autre pendant cent vingt ans : de-là leur extrême vénération pour ce lieu. Il avoit fait bâtir sur le Tigre un beau pont dans la ville de Dgéziret-Ben-Omar, & les pierres en étoient liées avec du fer, du plomb & de la chaux.

[1165.]

Noureddin, craignant que l'empereur de Constantinople ne lui redemandât Boëmond qui étoit en son pouvoir, & que la crainte de se l'attirer sur les bras lui eût

fait rendre, ſe prêta aux ſollicitations d'Amaury, qui obtint ſa rançon pour des ſommes conſidérables.

Nous paſſons ſous ſilence pluſieurs circonſtances de l'expédition de Schirkouk, en Egypte, à laquelle les Francs s'oppoſerent de tout leur pouvoir. Ces derniers étoient intéreſſés à défendre ce pays, parce que leur deſſein étoit de s'en emparer. Toute leur conduite démontre aſſez que, ſi le zèle les avoit conduits dans l'Orient pour s'emparer des ſaints lieux, l'ambition leur y faiſoit déſirer de plus grandes conquêtes. Après avoir diſputé quelques provinces de l'Aſie-Mineure contre les ſultans d'Iconium, ils vouloient enfin enlever l'Egypte aux Califes Fatimites. On ſent combien une telle conduite devoit leur faire d'ennemis. Les Francs n'ayant pas réuſſi à défendre l'Egypte, Schirkouk, ſans paroître prétendre attenter à l'autorité du Calife, s'empara cependant de tout, & laiſſa en Egypte, entr'autres perſonnages importans, le fameux Saël-Eddin, que nous appellons Saladin dans nos Hiſtoires de l'Occident.

[1169.]

Cet établiſſement de Saladin en Egypte, & l'aggrandiſſement des états de Noureddin, allarmerent vivement les Francs.

Outre l'ambition naturelle de ce prince, qui le portoit à s'étendre le plus qu'il lui étoit possible, leur manque de bonne foi à son égard, dès qu'ils avoient cru le pouvoir impunément, ne leur faisoit pas moins craindre qu'il ne tombât sur le royaume de Jérusalem, & ne le leur enlevât pour toujours. Ils députerent donc en France & en Allemagne, mais ils n'en reçurent que des promesses qui resterent alors sans effet : heureusement que les Francs furent secourus par les Grecs.

[1170.]

Il y eut encore cette année un tremblement de terre en Syrie, & il fut plus considérable que ceux que l'on avoit sentis jusqu'alors. Plusieurs villes considérables furent renversées de fond en comble, & leurs malheureux habitans ensevelis sous leurs ruines. La plûpart des châteaux perdirent leurs fortifications; on craignoit que les Francs ne profitassent de ce funeste accident pour entrer sur les terres des Turcs : mais ils avoient eux-mêmes tant souffert, qu'ils n'étoient pas en état de rien entreprendre.

Vers le même tems, mourut le frere de Noureddin, Cothbeddin, roi de Moussoul; il étoit âgé d'environ quarante ans, & en avoit régné vingt-un & cinq mois.

Il fut juſtement regretté de ſes ſujets auxquels il ne ceſſoit de faire du bien; &, quand on lui reprochoit ſa trop grande facilité à cet égard, il répondoit que perſonne n'y étoit plus obligé que le roi. Il traitoit également bien les grands & les petits, & avoit, par rapport à ſes officiers, un ſyſtême de conduite dont les uns & les autres devoient ſe trouver fort heureux. Il s'attachoit à trouver des moyens honnêtes de les enrichir, de peur qu'ils ne le fiſſent eux-mêmes par des voies illicites & onéreuſes pour le peuple. Il avoit toujours vécu en bonne intelligence avec ſon frere: il l'avoit quelquefois accompagné à la guerre; &, par une ſuite de ſon amitié pour lui, il avoit permis que l'on fît dans ſes états la priere en ſon nom.

[1171.]

La guerre recommença encore entre les Francs & Noureddin, & nous en expoſons le ſujet avec douleur. Il eſt humiliant pour les nations Européennes établies alors en Syrie, je dirois preſque pour la religion qu'ils y profeſſoient & qui les avoit conduits, de les voir ſans ceſſe ſe couvrir de la honte de manquer à leurs paroles, à leurs traités. Malgré la paix qu'ils avoient faite avec Noureddin, ils n'a-

voient pas laissé de s'emparer de quelques-uns de ses vaisseaux qui alloient de Syrie en Egypte. Il les leur fit redemander, en leur rappellant leurs conventions; mais, n'en ayant pas reçu de réponses satisfaisantes, il envoya différens partis, les uns vers Antioche, les autres vers Tripoli: il marcha lui-même d'un autre côté. Les Francs, alors effrayés par la crainte de cet orage, l'inviterent à renouveller leurs traités; il s'y prêta, en consentant à leur abandonner une partie de leurs prises. Il y a grande apparence qu'il ne se soucioit pas de s'engager avec les Francs dans une guerre considérable, parce qu'il craignoit en Egypte les entreprises de Saladin. Quoique ce dernier ne prît que le titre de son lieutenant; qu'il affectât de ne porter la guerre en Syrie que pour agir de concert avec son maître, il ne pouvoit se dissimuler que, depuis qu'il étoit à la tête de l'Egypte, il avoit éludé toutes les occasions de venir à la cour, & s'étoit approprié tous les biens que lui avoient procurés ses conquêtes. Noureddin n'en vint pas cependant à prendre les armes, espérant toujours l'amener à reconnoître son autorité, & même à se laisser enlever une place dans laquelle il lui donnoit tant d'ombrage. On verra

dans la ſuite combien la conduite de Saladin déconcerta les vues & les eſpérances de ſon maître.

[1173.]

Saladin avoit entiérement levé le maſque ; & Noureddin, après avoir pourvu à la ſûreté de ſes états du côté des Francs, ſe préparoit à marcher en Egypte, lorſqu'il fut attaqué en route d'une eſquinancie dont il mourut à Damas. Il fut d'abord enterré dans le château, puis tranſféré dans la moſquée qu'il avoit fait bâtir dans cette ville. Un hiſtorien François, qui connoît également bien les auteurs des Croiſades & ceux qui dans le même tems écrivoient chez les Orientaux, en parle d'une maniere à faire chérir la mémoire de ce grand prince : nous en allons tranſcrire ici quelques morceaux.

Noureddin étoit grand, avoit un air gracieux, les yeux doux, un viſage large, preſque ſans barbe : il étoit un des plus puiſſans princes de ſon tems ; &, depuis Mouſſoul juſque vers le midi de l'Arabie, on reconnoiſſoit ſa puiſſance, & l'on faiſoit la priere en ſon nom. Il avoit, par ſes vertus, mérité l'eſtime de tous les Muſulmans, & même des Chrétiens, qui, moins éclairés qu'on ne l'eſt actuellement, haïſſoient

haïſſoient en général tout ce qui n'étoit ni Grec ni Latin. Noureddin fut regardé comme le plus ſage & le plus juſte de tous les princes du Muſulmaniſme. Il étoit religieux obſervateur de l'Alcoran, ne portoit ſur lui ni ſoie, ni or, ni argent : le vin étoit défendu dans tous ſes états. Quoiqu'il fût très-occupé du ſoin de ſon gouvernement & de la guerre contre les Francs, il ne laiſſoit pas de ſe relever preſque toutes les nuits pour faire la priere. Il étoit tout-à-la-fois le plus grand général & le plus ſçavant théologien du Muſulmaniſme. Ce qui ne doit pas être oublié en parlant des hautes qualités de ce prince, c'eſt le plan qu'il s'étoit fait & qu'il ſuivit conſtamment, de vivre, au milieu de tous ſes revenus, comme un ſimple particulier, du produit d'un lieu qui formoit tout ſon domaine. Les tributs étoient deſtinés au beſoin de l'état, & il n'y touchoit jamais qu'en préſence des docteurs de la loi. La reine, ſon épouſe, qui ne s'accommodoit pas trop de cette économie, ſe plaignit un jour de la médiocrité de ſes revenus : » Je ne ſuis, lui répondit-il, que le tré-» ſorier des Muſulmans; je ne puis tou-» cher aux ſommes qui me ſont confiées » pour leurs beſoins, ſans attirer ſur moi » la colere de Dieu. Je poſſède encore

» trois boutiques à Hémesse, c'est tout ce
» que je puis vous donner. »

Sous son règne, un grand nombre d'étrangers étoient venus s'établir à Damas, pour y vivre heureux sous un prince si juste. Rien ne fit tant connoître l'idée que l'on avoit de sa justice, que ce qui arriva après sa mort. Lorsque Saladin se fut rendu maître de cette ville, un de ces étrangers, ayant été insulté par un soldat, voulut s'en plaindre à Saladin, mais il ne fut pas écouté; alors il descendit du château en criant : « O Noureddin, Noureddin! si vous étiez témoin de l'oppression où nous sommes, vous auriez » pitié de nous. Où est votre justice? » Il s'avançoit en même tems vers le tombeau de ce prince, suivi d'une foule qui s'augmentoit à chaque instant, & la révolte alloit éclater. Saladin, qui avoit grand intérêt à ménager la ville, se hâta de rendre justice à l'étranger, & tout rentra dans l'ordre.

La mort de Noureddin apporta le plus grand changement dans les affaires de la Syrie. Toutes les puissances voisines tenterent d'enlever à la famille de ce monarque la plûpart des provinces qu'il possédoit; les Francs ne furent pas les derniers à prendre les armes; mais toutes ces guerres, ne présentant que des usurpations,

des combats & des trahiſons, ne trouveront guères de place ici. On va ſeulement choiſir quelques traits dans cette ſuite d'événemens peu faits pour intéreſſer les cœurs vertueux.

[1181.]

SALEH, fils de Noureddin, qui, ſon ſucceſſeur dans une partie de ſes états, régnoit au milieu des troubles dans la ville de Mouſſoul, étant tombé malade d'une colique, on conſulta les médecins ſur ſon état; tous lui dirent que l'uſage du vin convenoit parfaitement à ſa ſituation. Comme cette boiſſon eſt expreſſément défendue par la loi, il refuſa de ſe conformer à leur ordonnance; il perſiſta dans ce ſentiment, quoique le docteur Aleddin lui eût aſſuré que le vin, pris comme remède, pouvoit être bu ſans crime. Il répondit: « Si Dieu a réſolu ma mort, » le meilleur vin ne la différera pas d'un » moment. » Il mourut à quelque tems de-là, après avoir donné ordre aux affaires de ſon royaume.

[1199.]

Un des princes Atabeks, appellé auſſi Noureddin, voyant, au milieu des priſonniers qu'on lui amenoit après une

affaire, l'un des principaux Emirs qui avoit la tête nue, ôta ſur le champ ſon bonnet & en couvrit cet Emir, en diſant: » N'eſt-il pas aſſez à plaindre d'être mon » priſonnier, ſans paroître devant moi » comme mon eſclave ? »

Il y avoit encore une branche des Atabeks qui régnoit dans le Dgéziret-Ben-Omar; &, dans le tems dont nous parlons, le prince régnant s'appelloit Moazeddin-Sandgiar-Schah. Il étoit devenu mépriſables aux yeux de ſes ſujets, par mille actions honteuſes, & ſur-tout odieux par ſes cruautés; il coupoit la langue, le nez, les oreilles; arrachoit la barbe & faiſoit mourir indiſtinctement & ſans aucune raiſon. Depuis long-tems il avoit fait mettre en priſon ſes fils, Mahmoud, Maudoud & Ghazi; ce dernier, ayant obtenu quelque liberté, tâcha d'empoiſonner ſon pere avec un mouchoir. Ce moyen n'ayant pas réuſſi, il pénétra dans l'appartement des femmes dont il fut reçu avec joie, parce qu'il les flatta de les délivrer du tyran, & que l'oppreſſion & l'habitude d'une vie paſſée dans l'eſclavage, leur empêchoient de ſentir toute l'horreur d'un crime qui fait frémir la nature. Dans le tems que Moazeddin rentroit ivre, ſon fils ſe jetta ſur lui & l'aſſaſſina de qua-

torze coups de couteau. Ghazi alla ensuite au bain; &, au lieu de chercher à se rendre maître du royaume, comme il le pouvoit aisément, il retourna dans l'appartement des femmes, & continua de s'amuser avec elles. Pendant qu'il cherchoit si peu à recueillir les fruits de son crime, le gouverneur du palais, instruit de ce qui se passoit, fit prendre les armes à la garde : dans la crainte que le fils ne ressemblât au pere, ce que l'on étoit en droit de présumer après l'horrible forfait qu'il venoit de commettre, on se jetta sur lui & on le tua. Mahmoud fut unanimement reconnu par les troupes; mais, presque aussi barbare que les deux premiers princes dont l'état venoit d'être délivré, il fit tuer son frere Maudoud, pour se débarrasser de la crainte d'un compétiteur, & jetter dans le Tigre les femmes de son pere, sous prétexte de venger sa mort.

On ne ne trouve plus rien concernant la famille des Atabeks, jusqu'à son entiere destruction, en 1250, que Bedreddin-Lou-Lou *, devenu maître de Moussoul, s'empara de Dgéziret-Ben-Omar, & fit jetter dans le Tigre, Masoud qui y ré-

* La pleine lune de la religion.

gnoit. L'usurpateur conserva ce royaume jusqu'au tems que les Tartares le lui enleverent.

Vers l'an 1153, on trouve dans l'Adherbidgiane, province de Perse, quelques princes qui commencerent aussi à porter le nom d'Atabek ; mais l'histoire de cette dynastie n'offre rien de considérable : elle finit en 1224, qu'elle fut soumise à la puissance des Kharismiens, ou princes du Kharisme, dont nous allons parler.

KHARISMIENS, OU KOWARISMIENS.

[1138.]

LE royaume du Kharifme étoit fitué à l'orient de la mer Cafpienne, entre les deux grands fleuves Gihon & Sihon, appellés auffi Oxus & Iaxartes. Le premier bornoit ce pays du côté du midi, le fecond le bornoit au nord; à l'orient étoit la Tranfoxiane ou le nouveau Turkeftan. Tout ce pays eft très-fertile dans les endroits où il y a de l'eau: quoique l'on y trouve des villes & des villages fort habités, il y a cependant encore dans les campagnes un fort grand nombre d'habitans qui vivent fous des tentes avec leurs troupeaux; cela n'a rien d'étonnant, ce font des efpeces de Tartares, qui cependant fuivent la religion Mufulmane; on y trouve des plaines fort agréables où il croît beaucoup de grains.

Cette province, qui avoit été une des premieres conquêtes des Turcs Selgiucides, fut enfuite donnée par eux à leurs

Tifchtdars * ou grands échanfons, qui en tiroient les revenus, & en étoient regardés comme les gouverneurs. Cette place, comme on le fent bien, & l'éloignement de la cour, leur donnoient une grande autorité dans la province. L'un de ces échanfons, Turc d'origine, & vendu comme efclave à la cour, eft nommé par les Orientaux Anoufch-Teghin & Bouftéghin-Gurgé; c'eft à ce gouverneur que commence la famille des princes du Kharifme : fon fils porta le premier le titre de Roi ou de Prince de cette province.

COTHB-EDDIN, fils de Bouftéghin-Gurgé, fuccéda à la place de fon pere & à fon gouvernement; & fes fervices auprès des princes Selgiucides lui ayant mérité leur affection, il en reçut pour récompenfe le titre de Prince, comme nous venons de le dire. Dès qu'il avoit rempli à la cour le tems prefcrit pour l'exercice de fa charge, il revenoit dans fa province, où fa juftice, fa libéralité & la protection qu'il accordoit aux fçavans, le firent également chérir & refpecter.

On trouve dans les hiftoriens Tartares & Chinois, que la fin du règne de Cothb-Eddin fut troublée par une incurfion que

* En arabe, *celui qui porte le baffin à laver.*

les Tartares, appellés Cara-Khitans, firent sur ses terres. Il voulut, en marchant à leur rencontre avec une armée considérable, leur fermer l'entrée de ses états; mais ses troupes furent battues : cependant, au lieu de s'établir danr le Kharisme, ils firent le tour de la mer Caspienne, & Cothb-Eddin fut ainsi délivré de ces barbares. Il mourut peu après, & laissa ses états à son fils.

ATSIZ, en succédant à un pere vivement aimé du sultan Sandgiar le Selgiucide, n'eut qu'à continuer ses services pour mériter la même affection. Quoiqu'il eût d'ailleurs toutes les qualités extérieures qui avoient rendu son pere recommandable, il avoit cependant moins de vertus réelles; mais un service signalé qu'il rendit au prince, lui attira de sa part autant de confiance que d'affection.

Le gouverneur de la Transoxiane, Ahmed-Khan, s'étoit révolté contre Sandgiar; &, comme il entretenoit des intelligences à la cour, il fut résolu entre les conjurés, que l'on enleveroit le sultan qui marchoit avec des troupes contre le rebelle; mais, dans le tems que l'on entouroit ce prince & qu'il alloit perdre sa liberté, Atsiz, inquiété par un songe dans lequel Sandgiar lui avoit paru en

danger, accouroit à toute bride pour s'assurer si ce n'étoit pas quelque avertissement du ciel. Les conjurés, effrayés & soupçonnant que le complot étoit découvert, se sauverent à la hâte. Ce service signalé mit encore Atsiz plus avant dans les bonnes graces de Sandgiar, qui lui en donna des preuves si fortes & si constantes, que tous les autres seigneurs de la cour en furent bientôt jaloux.

De son côté, Atsiz n'avoit pas dissimulé qu'il étoit homme à se venger non-seulement de ses ennemis, mais même du sultan, qui prêtoit un peu l'oreille à leurs propos. Aussi, lorsque, sous un prétexte léger, il eut obtenu du prince la permission de retourner dans son gouvernement, celui-ci dit, en le voyant partir : « Je vois actuellement les épaules d'un » homme dont probablement je ne re- » verrai plus le visage. » Ce discours, qui indiquoit de la part de Sandgiar des soupçons dont les courtisans auroient voulu tirer parti, leur donna la liberté de s'expliquer plus ouvertement; & plusieurs conseillerent de se saisir sur le champ d'un homme assez suspect pour devenir bientôt dangereux. Mais le prince leur répondit : « J'ai » trop d'obligation à cet homme & à » son pere; je croirois blesser la recon- » noissance que je lui dois, si, sans un

» sujet grave & sur un simple soupçon,
» je faisois une démarche aussi propre à
» l'offenser. Je me suis toujours confor-
» mé à cette maxime : *Que l'on doit être*
» *sensible aux bienfaits les plus légers, parce*
» *que le bien est toujours grand en lui-*
» *même, & que le principe qui le produit*
» *n'a rien que d'estimable.* » On ne peut
trop applaudir à la morale du prince Sel-
giucide ; mais sa politique eut lieu de
se repentir de n'avoir pas prévenu les
dangers de cet excès de confiance. Atsiz,
arrivé dans son gouvernement, prit les
armes & osa attaquer son souverain. Sand-
giar, forcé d'armer contre le rebelle,
marcha à lui, battit ses troupes, & le
força d'implorer la clémence du vain-
queur.

Ses malheurs ne lui firent pas changer
le systême de sa conduite ; il se révolta en-
core deux fois, & fut battu & soumis
à chaque tentative. Le sultan étoit à la
fin tellement irrité, que, si Atsiz n'eût pas
employé la médiation d'un derviche fort
estimé de Sandgiar, il eût entiérement
perdu ses états & peut-être la vie ; mais,
par l'entremise du pieux personnage, il
se contenta d'un simple hommage que
devoit lui rendre Atsiz, en se prosternant
en sa présence de l'autre côté du Gihon ;
encore le prince rebelle ne fit-il de des-

fus son cheval qu'une simple inflexion de corps, révérence peu respectueuse en Orient, & dont pourtant Sandgiar se contenta.

[1155.]

Peu de tems après, Atsiz mourut âgé d'environ soixante-un ans. Il avoit été attaqué de paralysie; trop de précipitation pour la cure de ce mal, qui n'en reçoit guères que de la nature, hâta sa mort : il fut emporté par des remèdes trop violens. On a beaucoup loué son courage & sa science dans l'art militaire, sa libéralité envers les gens de lettres. Par ce que nous avons dit de sa conduite envers les princes Selgiucides, on a vu ce que l'on doit penser de sa bonne foi dans l'exécution des traités, & de sa reconnoissance envers les bienfaiteurs de sa maison.

Un auteur qui a fait pour l'Orient des tableaux d'histoire, comme on en fait actuellement beaucoup, qui à la vérité ne sont pas tous de main de maître, & dont l'ouvrage porte le titre de galerie; (Nighiaristan,) cet auteur, dis-je, rapporte qu'Atsiz étant malade, & s'entretenant avec quelques amis, entendit plus loin une personne qui lisoit l'Alcoran. Par une superstition ordinaire chez les Orientaux,

il ne douta pas qu'il ne dût se faire l'application des paroles qu'il entendoit. Cette superstition ridicule concourut, avec la violence des remèdes, à accélérer sa perte. Il entendit ces paroles dont le sens n'avoit assurément rien qui ne convînt à tout homme vivant : « Nul ne sait en » quel lieu il doit mourir. » Il prétendit que, puisque, suivant l'ordre établi de Dieu, on ne devoit pas le sçavoir, le saint prophète se servoit au moins de cette voie pour lui en donner le pressentiment ; & il en conclut fort ingénieusement que c'étoit apparemment dans le lieu où il se trouvoit.

[1155.]

IL-ARSLAN, son fils, lui succéda. (Il est bon d'observer que la premiere syllabe de son nom entre dans la composition de plusieurs noms Tartares ou Mogols, & signifie *fort* & *vaillant*.) Au rapport des historiens Arabes & Persans, il mérita ce titre par ses conquêtes sur les princes Selgiucides. Sa bonne fortune ne seconda par sa valeur ; car les écrivains Chinois, qui placent au tems dont je parle une irruption dans le Kharisme par les Tartares appellés Khitans, rapportent qu'Il-Arslan mourut en allant à leur rencontre ; que ses troupes furent

défaites, & son général fait prisonnier. Suivant les historiens Orientaux, sa mort n'arriva qu'après son retour dans le Kharisme.

[1172.]

SULTAN-SCHAH-MAHMOUD, le plus jeune de ses fils, lui succéda par les intrigues de sa mere qui trouvoit ainsi moyen de régner en son nom. Le jeune monarque avoit un frere aîné, qui, aussitôt après la mort de leur pere, lui écrivit pour demander sa part de la succession; car il n'avoit pour lui qu'une seule ville que son pere lui avoit donnée comme une espece d'apanage. Sultan-Schah, ou plutôt son conseil, répondit que cette affaire étoit trop importante pour se décider par de simples négociations; qu'il en falloit venir aux armes: c'étoit mettre le prince Tagasch dans l'impossibilité de rien tenter. Il répliqua par des vers qu'avoit faits son fils: « Vous possèdez de grands trésors & je ne possede que mon épée; » vous habitez dans de superbes palais » ou de magnifiques tentes; je n'ai » qu'un cheval & un champ de bataille: ainsi, dans un combat, il n'y a » qu'à perdre pour vous & qu'à gagner » pour moi. Cependant, pour ne point » remettre au sort d'un combat les inté-

» rêts de deux freres, laiſſez-moi le Kho-
» raſſan, je vous abandonne le Khariſ-
» me. » Cette propoſition ne fut point
écoutée. Sultan-Schah leva une grande
armée ; ſon frere Tagaſch appella à ſon
ſecours le Khan du Cara-Khataï, qui
comprenoit une grande portion de la Tar-
tarie. Il en arriva comme dans preſque
toutes les guerres injuſtes ; le jeune prince
battu, mis en fuite, obligé de ſortir du
Khariſme, fut trop heureux de ſe conten-
ter du Khoraſſan qu'il avoit refuſé à ſon
frere.

Quelques guerres qui ſurvinrent, n'offrent
rien d'important par leurs cauſes & par leurs
iſſues ; la haine de ces freres, leurs jalou-
ſies & leur ambition les tinrent preſque
toujours les armes à la main, juſqu'à ce
qu'enfin Sultan-Schah étant mort, Ta-
gaſch ſe mit en poſſeſſion du Khoraſſan.

[1194.]

Thogrul qui fut le dernier prince des
Selgiucides, s'étoit emparé de quelques
places apartenantes à Tagaſch : celui-ci
entra auſſitôt dans l'Irak ; &, par un
cours non interrompu de ſuccès, il con-
quit toutes les terres de ſon ennemi : c'eſt
ainſi que les états du Sultan de Kha-
riſme comprirent la plus grande parti de
la Perſe. Devenu de jour en jour plus

puiſſant, il alloit entrer ſur les terres des Tartares lorſque le Khan lui fit faire des propoſitions de paix qui furent acceptées.

[1197.]

Quelques années après, il eut occaſion de marcher vers l'Orient. Les Khitans s'affoibliſſoient de jour en jour; & Tagaſch ſe flattoit de profiter de leurs dépouilles. Il mit le ſiége devant Bokhara, grande & fameuſe ville du Maouarennahar : les habitans, fiers de leur nombre & de la force de leur place, ne ſe contenterent pas de montrer de la ſécurité; ils allerent juſqu'à inſulter l'ennemi dont ils croyoient pouvoir braver la vengeance. Comme Tagaſch étoit borgne, ils prirent un chien qui n'avoit qu'un œil, le revêtirent d'une tunique à la Perſienne, lui mirent ſur la tête une coëffure pareille à celle du ſultan; &, après l'avoir promené dans cet équipage ſur les murailles de leur ville, ils le lancerent avec une machine dans le camp des Khariſmiens, en leur criant : « Voyez, ſoldats, » ne ſeroit-ce pas-là votre ſultan? » D'après l'idée que l'on s'eſt preſque toujours fauſſement formée du caractere des Orientaux, d'après ce que nous ſçavons de pluſieurs conquérans que l'on n'a pourtant

tant pas traités de barbares, on feroit porté à croire qu'à la prife de la ville, car elle ne réfifta pas aux armes des Kharifmiens, Tagafch livra tout à la fureur du foldat qui brûloit du defir de venger cette injure : il n'en fut cependant rien. Le vainqueur fe contenta de la prife de la place, & fauva les habitans du traitement qu'ils avoient tout lieu d'appréhender.

[1200.]

Pendant qu'il s'occupoit à chaffer de fes états cette efpece de fcélérats, dont nous avons déja parlé fous le nom d'Ifmaëliens ou d'Affaffins, il vint à mourir d'une efquinancie. La valeur, la juftice & la libéralité de ce prince lui mériterent les éloges & les regrets de tous fes fujets. On remarque qu'il faifoit mettre un croiffant fur le haut de fes pavillons.

ALAEDDIN-MOHAMMED, fon fils, lui fuccéda, & fut expofé à toutes les bizarreries de la fortune.

Dès que l'on fçut aux Indes la mort de Tagafch, cette nouvelle y fit naître le defir de fecouer le joug qu'il avoit impofé aux rois de Ghour & de Ghaznah ; & le fuccès juftifia leurs efpérances. Ils entrerent même dans le Khoraffan, dont ils s'emparerent. Il eft vrai que l'année fui-

vante, pendant que ces princes étoient retournés dans leurs pays, Mohammed reconquit tout ce qu'on lui avoit enlevé; &, quoique dans la suite il ait encore essuyé quelques échecs de la part des Gaurides; les troubles qui s'éleverent chez eux le préserverent des suites fâcheuses qu'il eût eu à redouter de leur retour. Nous allons voir qu'il sembloit n'être délivré des attaques de ses voisins, que pour être entiérement écrasé par un conquérant redoutable, qui faisoit déja trembler une partie de l'Asie Orientale.

[1207.]

Les petits rois de Samarcande & de Bokhara, désolés sans cesse par les courses des Khitans, appellerent Mohammed à leur secours; il chassa les ennemis de tout le Maouarennahar, & pénétra même dans leur pays où il les défit dans une grande bataille: leur général fut fait prisonnier. Après cette victoire, les peuples lui donnerent le nom d'Iskender-es-Sani, ou de second Alexandre.

[1208.]

L'année suivante, il fut moins heureux; car, ayant été trahi par un de ses lieutenans-généraux, il fut battu & même fait prisonnier avec un de ses officiers. Heu-

reusement qu'il ne fut pas reconnu, & que son compagnon d'infortune l'ayant fait passer pour son esclave, il fut envoyé pour traiter de la rançon de son maître supposé ; il rejoignit ainsi son armée.

Quelque courte qu'eût été sa captivité, elle n'avoit pas laissé de causer des troubles dans ses états. Aly-Schah, son frere & son lieutenant dans le Khorassan, s'étoit déja fait reconnoître sultan du Kharisme ; mais, dès que Mohammed fut de retour, il se sauva chez le sultan des Gaurides, dont il accéléra la perte ; car l'Emir Moulk, général de Mohammed, étant entré dans leur pays à la tête des Kharismiens, quoique les deux princes se fussent soumis à condition que l'on n'attenteroit ni à leur vie ni à leur liberté, il ne laissa pas de les faire mourir & mit ainsi fin à la dynastie des Gaurides en la personne de Gaïatheddin.

Le Khan des Naïmans & celui des Khitans, en guerre l'un contre l'autre, auroient bien voulu, chacun de leur côté, mettre Mohammed dans leurs intérêts ; mais, ne prenant part à leurs démêlés qu'autant qu'ils pouvoient lui être avantageux, il les laissa se détruire réciproquement.

Tranquille après tant de victoires, Mohammed usa d'abord de son loisir

pour le bien de ses états, où il rétablit le bon ordre & la justice; mais, fait pour une vie active, il ne put supporter les ennemis du repos. Les plaisirs de la table & l'amour des femmes lui parurent alors les seules ressources contre cette uniformité si contraire à ses goûts; mais ce guerrier, né, comme presque tous les conquérans, pour les excès, après avoir supporté sans peine toutes les fatigues de la guerre, ne put résister aux charmes d'une vie molle & efféminée. De l'usage du vin, il passa à l'ivrognerie; de la volupté, il tomba dans la débauche, & perdit insensiblement l'activité du corps & la vigueur de l'esprit.

Cette conduite devint funeste au bien de ses états & au bonheur des particuliers. Ce prince, d'abord équitable, devint bientôt un tyran. On rapporte que, dans un égarement d'ivresse, il fit mettre à mort Madgeddin, l'un des personnages les plus respectés de Bagdad par son sçavoir & ses vertus; son seul crime étoit d'avoir remontré au prince le danger de son égarement. Il vrai que, lorsque le vin fut dissipé, il eut tant de honte & sentit tellement l'odieux de cette conduite, qu'il fit élever un superbe tombeau à cette innocente victime de ses passions, & offrit à son fils une somme considérable: celui-

ci remercia le prince, & répondit qu'il voyoit avec satisfaction ses regrets sur la mort de son pere, mais qu'il ne pouvoit jamais regarder de l'or comme le prix de son sang.

[1215.]

Un esclave Turc, mais devenu puissant à la cour des Gaurides, avoit réussi, après l'extinction de cette dynastie, à recueillir une partie de leurs états. Mohammed, honteux de son voisinage & jaloux de sa puissance, marcha contre lui, le mit en fuite, & s'empara de ses trésors. Ayant trouvé dans les archives une patente du Calife dans laquelle, après avoir prodigué à l'un des princes Gaurides les épithètes les plus pompeuses, il l'engageoit à faire la guerre aux Kharismiens, il se livra à tout son ressentiment, & se déclara ouvertement contre les Abbassides. Dans une assemblée d'Imans & de docteurs, ils furent traités d'usurpateurs, qui avoient envahi l'héritage des enfans d'Aly; en conséquence, on arrêta que le Calife Nasser étoit déchu de son autorité, & qu'il falloit en nommer un autre en sa place. Le choix étant tombé sur Alaeddin, Mohammed marcha vers Bagdad pour le mettre en possession de sa dignité; mais, dans le même tems, les Tartares mena-

çant d'envahir ses états, il renonça à cette entreprise, pour aller s'opposer à ses nouveaux ennemis.

[1218.]

Mohammed fit cesser dans le Khorassan & dans le Maouarennahar la priere publique au nom du Calife Nasser; mais quelques villes, telles que Samarcande, Hérat, & quelques autres, n'écouterent pas ses ordres, & resterent toujours sous la jurisdiction des Abbassides.

Depuis plusieurs années, il s'étoit élevé dans la Tartarie une puissance formidable. Genghiz-Khan, fondateur de l'empire des Mogols, établissoit son nouvel état sur les ruines des Tartares Niu-Tché. Ce prince avoit déja soumis un grand nombre de hordes Turques & Tartares: il envoya alors un ambassadeur vers le sultan Mohammed, pour lui faire part de ses victoires, lui proposer une alliance, &, en considération de sa haute puissance, lui accorder le titre de son fils. Si Genghiz-Khan croyoit faire beaucoup, Mohammed de son côté trouvoit que c'étoit peu; la grandeur de sa puissance ne lui faisoit rien voir de bien flatteur dans le titre de fils de Genghiz-Khan, qu'il ne regardoit que comme un chef de pâtres. Cependant il dissimula, & tâcha de sça-

voir de l'ambassadeur quelles étoient les forces de son maître. L'ambassadeur répondit que quiconque oseroit lui résister, l'apprendroit par soi-même. « Ce ne seront pas au » moins les princes du Kharisme, repliqua » Mohammed, eux dont l'empire s'étend » depuis l'Euphrate jusqu'au-delà de l'Oxus, » & depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Inde. Il parla ensuite de ses revenus & de ses troupes; ensorte que l'ambassadeur, le voyant piqué, n'insista pas davantage & même adoucit dans la suite de la conversation ce que son propos pouvoit avoir eu de choquant. Cette sortie eut un bon effet; &, l'ambassadeur ayant détaillé à Genghiz-Khan les forces du Kharisme, le prince Mogol se porta volontiers à continuer la paix; & si, dans la suite, elle fut rompue au grand désavantage de Mohammed, ce fut la faute de ce dernier, qui ne put imputer qu'à lui la cause de ses malheurs.

Les Mogols, sujets de Genghiz-Khan, accoutumés à vivre sous des tentes, négligeoient le commerce, & le laissoient exercer à des marchands étrangers qui y faisoient un gain considérable. Afin de rendre cette correspondance plus intime, & de multiplier les objets du commerce, en augmentant ses ressources, Genghiz-Khan fit de son côté partir cent cinquante marchands pour les états de Mo-

hammed : trois officiers les accompagnerent, munis de pouvoirs, qui leur laissoient la liberté de traiter des arrangemens communs à l'avantage des deux nations. D'ailleurs ce prince, en demandant que l'on traitât bien ses marchands, promettoit de traiter également ceux du Kharisme.

Mais l'imprudence d'un des marchands de Genghiz-Khan, & la sotte vanité du gouverneur d'Otrar, renverserent ces beaux projets; & la révolution qui suivit, fut un de ces exemples de grands événemens produits par une très-petite cause. Arrivée sur les terres de Mohammed, dans la ville d'Otrar, la troupe se fit annoncer au gouverneur, & ensuite l'alla saluer. C'étoit un de ces hommes parvenus, comme il s'en trouve beaucoup dans l'Orient, & fiers, tels qu'ils le sont par-tout. Quoiqu'il portât alors le titre de Ghaïr-Khan ; son nom véritable étoit Inallgik, ou, selon d'autres historiens, Anial-Hak. Quel que fût cet ancien nom, un des marchands qui avoit autrefois été lié avec lui, eut la mal-adresse de s'en servir, & de chercher dans sa conversation à rappeller leur ancienne familiarité. Le gouverneur en fut offensé ; peut-être aussi craignoit-il que le même homme n'allât répandre par-tout ce qu'il sçavoit

de ſon extraction. Soit l'un ou l'autre de ces motifs, il réſolut de le perdre & d'envelopper toute la troupe dans ſa ruine. Auſſitôt il fait tout arrêter, marchands & ambaſſadeurs; envoie dire à ſon maître que Genghiz-Khan à fait paſſer ſur ſes terres des eſpions déguiſés; &, ſur cet expoſé, en obtient la permiſſion de les mettre à mort, ſi le cas le requiert. Le gouverneur, qui voit dans l'exécution de cet ordre le moyen de ſatisfaire ſa vengeance, & de s'enrichir en s'emparant de leurs dépouilles, confiſque en effet leurs biens, & leur fait ôter la vie. Un ſeul d'entr'eux, qui n'avoit point été pris, eut le bonheur de ſortir de la ville, & ſe rendit auprés de Genghiz-Khan, auquel il expoſa le traitement fait aux marchands & aux envoyés. Comme le prince Mogol, naturellement porté à la modération, croyoit entrevoir que Mohammed n'étoit coupable que d'une confiance trop aveugle en ſon miniſtre, il lui envoya demander juſtice de ce dernier. Mohammed refuſa de la donner, & ne voulut écouter aucune repréſentation à cet égard. Dès cet inſtant, Genghiz-Khan lui fit ſçavoir qu'il le regardoit comme ſon ennemi; & qu'il devoit s'attendre de ſa part à la guerre la plus vive.

Le ſultan ſe prépare à la défenſe; mais,

soit qu'il projette ou qu'il exécute, on ne voit plus dans sa conduite qu'un imbécille ou qu'un lâche.

Après avoir reçu un échec de la part des Mogols, il n'osa pas tenir contre eux; &, après avoir distribué ses troupes de côté & d'autre, il se retira vers Samarcande qui étoit menacée. Les habitans travailloient à creuser des fossés pour mettre leur ville en état de défense. Il faut croire que leur ouvrage ne présentoit pas une fortification bien forte, puisqu'il dit aux travailleurs, en se moquant, que de tels fossés seroient bientôt comblés par les Mogols, s'ils vouloient seulement y jetter les manches de leurs fouets. Soit que l'on prît ce propos comme un reproche ou comme une mauvaise plaisanterie, ces deux mots lui couterent la perte de la ville; car les habitans découragés suspendirent l'ouvrage, & laisserent la ville ouverte à l'ennemi.

Incertain, errant, Mohammed se porta en divers lieux de son empire, & ne prit nulle part une bonne résolution. Au milieu de ses malheurs, il eut cependant quelquefois l'extravagance de se livrer à la bonne chere, & à d'autres plaisirs qui sembloient ne convenir qu'à une meilleure situation.

Poursuivi de près par les Mogols, après

avoir erré dans le Mazanderan, où ils étoient près de l'atteindre, il passa dans une petite île de la mer Caspienne. Il y fut bientôt accablé de maladie & privé de secours; à peine avoit-il de quoi subsister de quelques provisions que lui apporterent de pauvres gens de la province voisine. Revenu un peu de ce misérable état, il leur demanda, comme une grace, un mauvais cheval dont il avoit soin, & qu'il avoit le plaisir de voir paître auprès de sa tente: c'étoit-là toute sa dissipation.

[1220.]

Il étoit dans cette cruelle situation, lorsqu'il apprit que ses trésors, sa mere, sa femme & ses enfans étoient tombés au pouvoir des ennemis. Cette derniere nouvelle le mit au tombeau. Ainsi finit ses jours, un prince dont la gloire avoit été comparable à celle des plus grands princes de l'Asie; qui avoit eu quatre enfans reconnus chacun pour souverain dans les états qu'il leur avoit assignés; qui faisoit battre, matin & soir, le tambour, par vingt-sept rois ou fils de rois devenus ses esclaves; les caisses étoient d'or & les baguettes garnies de très-belles perles. Au reste, il avoit eu des qualités éminentes; il étoit brave à la guerre, infatigable

dans les travaux, patient dans l'adversité. Mais la mollesse & les débauches en avoient fait un autre homme; & Mohammed, mourant dans la misere, & n'ayant pour linceul qu'une mauvaise chemise, avoit alors autant perdu du côté de la fortune que de celui des vertus.

Bientôt toute la Perse tomba au pouvoir de Genghiz-Khan: il fit mourir ceux des fils & des parens de Mohammed qui étoient tombés entre ses mains, distribua ses femmes aux principaux de l'armée, & n'eut de considération marquée que pour la mere de ce prince. Il la fit vêtir de deuil, & lui laissa la liberté de se retirer; mais, comme elle étoit accablée par l'âge, par la douleur, & qu'elle n'avoit point de gardes autour de sa personne, elle fut aisément étouffée dans la presse que formoit le concours de ceux qui cherchoient à la voir.

[1221.]

DGELALEDDIN monta sur le trône & vit ensuite finir en sa personne le dernier roi de sa famille. Pendant que Genghiz-Khan parcouroit les états du sultan en vainqueur, & que ses soldats ravageoient, massacroient tout en barbares & en forcenés, le jeune prince rassembloit des troupes & se trouva avec une armée

forte de soixante-dix mille homme. Les Mogols, fiers de leurs succès, croyoient qu'au nombre de dix mille seulement, ils n'avoient qu'à se montrer pour vaincre; cependant ils furent battus deux fois; & peut être l'eussent-ils été une troisieme, ayant Genghiz-Khan à leur tête, si Dgélaleddin n'eût pas été trahi par un de ses généraux, qui se retira dans l'Inde avec trente mille hommes; mais cette désertion le mit hors d'état de résister: poussé jusqu'au bord de l'Indus, il eut la douleur de voir ses soldats égorgés à ses yeux ou noyés dans le fleuve. Il sçavoit de plus que le prince Mogol avoit promis la plus grande récompense à celui qui le lui livreroit en vie. Pour comble de maux, n'attendant plus sur le rivage que l'instant de périr les armes à la main, il apperçut ses femmes qui le prioient au nom de Dieu de leur ôter la vie, plutôt que de les abandonner à la merci du vainqueur. Nouveau Rhadamiste, & poussé d'une pitié aussi cruelle, il les embrassa, & les fit jetter dans le fleuve. Il s'y jetta bientôt lui-même sur son cheval & débarrassé de sa cuirasse. Il ne cessa de combattre du milieu de l'Indus, & fut vingt fois sur le point de périr dans les flots ou par les flèches des ennemis. Etonné d'un si rare

courage, Genghiz-Khan défendit qu'on le pourſuivît davantage.

Cependant le ſultan, après des riſques incroyables, parvint à l'autre côté du fleuve, où il rejoignit une petite partie de ſes troupes.

[1225.]

Non-ſeulement Dgélaleddin avoit échappé aux armes des Mogols, mais il reparut quelque tems après dans le Kerman & dans la Perſe : les peuples le reçurent avec les plus grandes acclamations, & les poëtes célébrerent ſon retour par des vers pompeux. Comme les Mogols, qui ne vouloient pas alors s'établir dans le pays, s'étoient retirés, il n'eut à combattre que les princes qui avoient cru pouvoir s'élever ſur ſes ruines.

[1226.]

On rapporte que, pendant une ſuſpenſion d'armes entre lui & les Géorgiens, les braves des deux partis ayant pris le parti de combattre en préſence des armées, Dgélaleddin voulut prendre part à cette eſpece de gloire. Il ſortit donc de ſon camp en ſimple cavalier, & ſe préſenta au combat. Un Géorgien vint

à lui; auſſitôt le ſultan le jetta à terre d'un coup de lance: les trois fils de ce Géorgien eurent le même ſort l'un après l'autre. Un homme d'une taille giganteſque lui offrit enſuite le combat, & lui porta ſans relâche pluſieurs coups violens; mais, comme il s'apperçut que ſon cheval, qui étoit très-vif, alloit tomber avec lui, il mit pied à terre, & ſoutint l'aſſaut de ſon ennemi. Il prit enſuite ſi bien ſon tems qu'il lui porta un coup de lance dans le front & le renverſa mort. Les deux armées jetterent de grands cris d'admiration. Auſſitôt le ſultan, profitant de leur étonnement, ſe fit reconnoître, chargea les ennemis, & remporta une victoire qui le rendit maître de tout le pays.

Cependant, par un changement ſubit & que l'on ne croit qu'en ſe rappellant la conduite de Mohammed, ce brave Dgélaleddin, après avoir fait rentrer preſque tous le pays dans le devoir, avoir repouſſé les Mogols qui cherchoient à rentrer ſur ſes terres, devint tout-à-coup le plus lâche & le plus inſupportable des hommes. Mépriſable aux yeux de ſes ennemis, il devint odieux à ſes amis eux-mêmes: ſouvent il les traitoit avec la derniere rigueur; &, quand il leur montroit de l'affection, elle tenoit de la foi-

blesse & par-là même perdoit une grande partie de son prix.

On rapporte que, dans une occasion où il avoit perdu un de ses favoris, il en montra un chagrin insensé : il fit prendre le deuil à tous les habitans de Tauris, ne voulut pas que l'on enterrât le cadavre, & passa auprès de ce corps mort plusieurs jours à se lamenter. Il ne mangeoit pas qu'il n'en eût présenté à cet ami, & ne souffroit pas, à cet égard, les remontrances les plus modérées & les plus raisonnables. Ses officiers se dégoûterent bientôt d'un prince qui montroit plus de tendresse pour les morts que pour les vivans ; ils se retirerent chez ses ennemis, & ses soldats en firent autant.

[1230.]

Après avoir été battu par quelques petits princes, Dgélaleddin s'étoit retiré chez des Kurdes du Diarbék. Ils vouloient le tuer ; mais s'étant fait connoître à l'un d'eux, il lui promit de le faire roi s'il lui sauvoit la vie. Le Kurde le conduisit chez lui, où il le laissa auprès de sa femme, & s'en retourna dans la montagne. Un second Kurde entra dans la maison ; &, sans s'embarrasser des raisons de la femme qui lui disoit que le prince étoit sous la protec-
tion

tion de son mari, le perça de sa lance en disant : « Puisqu'il a fait périr mon frere » qui valoit mieux que lui, il est bien » juste qu'il périsse à son tour. » Ainsi finit ce prince dont la conduite avoit beaucoup ressemblé à celle de son pere, & qui, après avoir échappé aux armes des Mogols par des efforts de courage incroyables, finit enfin par la main d'un bandit de montagne : les troupes qui avoient été au service des sultans du Kharisme, se porterent de différens côtés, & commirent par-tout de grands ravages. Celles qui s'étoient mises à la solde du soudan d'Egypte, incommoderent beaucoup les petits princes de Syrie, & les Chrétiens établis dans la Palestine; & ce fut pour s'opposer à leur fureur & les détruire, s'il étoit possible, que l'on fit en occident uue nouvelle croisade, qui fut celle de S. Louis.

SOUVERAINS EN PERSE ET DANS LES INDES, DITS GENGHIZ-KHANIENS ET MOGOLS.

[1224.]

AVANT d'entrer dans les détails de l'hiſtoire de ce héros, qui, de ſimple pâtre, tel au plus que nos bons fermiers, & n'ayant au-deſſus d'eux que l'avantage de faire la guerre, après avoir eu le courage de s'élever au-deſſus des autres chefs de ſa nation, oſa attaquer les plus grands empires, eut le bonheur d'y faire reconnoître ſes loix, & fonda enfin la domination la plus puiſſante qu'eut jamais vue l'Aſie; avant, dis-je de parler de Genghiz-Khan, il ne ſera pas hors de propos de dire deux mots du peuple au milieu duquel il étoit né, & qu'il eut dans la ſuite à conduire.

Les Mogols, que l'on peut regarder comme une portion de Tartares deſcendus des anciens Turcs dont nous avons parlé, ne formoient point une nation civiliſée, ni jalouſe de faire connoître au loin la ſageſſe de ſes loix. C'étoit un aſ-

ſemblage de barbares, qui ne ſe portoient dans les pays les plus éloignés, que pour en enlever toutes les richeſſes; réduire les peuples en ſervitude, & rendre leur nom formidable en les plongeant dans la même barbarie qu'eux. Au rapport des écrivains les plus dignes de foi : « Ces Mogols diffèrent des autres hommes pour la figure : » leurs joues s'élevent fort en dehors; ils » ſont grêles, menus de ceinture, pour la » plûpart d'une ſtature médiocre, & ont » peu de barbe; mais leurs mœurs ſont » encore plus groſſieres que leur figure n'eſt » rebutante. »

Ils habitent ſous des tentes, au ſommet deſquelles ils laiſſent une ouverture qui ſert tout-à-la-fois de fenêtre & de cheminée. Celles des gens aiſés ſont placées ſur des roues, afin de les pouvoir tranſporter plus aiſément d'un lieu à l'autre, ſans que l'on ſoit obligé de les démonter comme celles des gens du peuple. Elles ſont mêmes garnies en dedans de broderies & d'autres ornemens, tandis que les dehors ſont frottés de lait de brebis ou même d'huile, pour les rendre impénétrables à la pluie. Le maître ordinairement eſt aſſis au milieu, vêtu de quelques morceaux de drap rouge, ſe nourriſſant indifféremment de chiens, de loups, de renards, de chevaux, de poux, de

rats, de souris, & même de chair humaine. Une table servie de cette maniere, n'exige pas sans doute beaucoup d'aprêts; aussi n'ont-ils ni nappes, ni serviettes : la plûpart essuyent leurs doigts à leurs botines; le luxe a introduit chez les riches l'usage des petits mouchoirs, comme chez les Turcs Othomans. Cependant il est à remarquer qu'ils ne mangent pas comme ces derniers en mettant chacun la main au plat; mais que l'un des convives coupe la viande, & qu'un autre la distribue à la compagnie en la prenant avec un couteau : ils diffèrent encore des Turcs, en ce que ces derniers ne boivent que de l'eau, & ordinairement après le repas, au lieu que les Mogols boivent en mangeant, & que leur boisson la plus ordinaire est du lait de brebis, de vache, de chèvre, de jument ou de chamelle. Ils boivent aussi de l'eau dans laquelle ils ont fait bouillir du millet. Ils en prennent un verre ou deux le matin, & cela leur suffit pour les soutenir pendant la journée, jusqu'à ce que, le soir, ils mangent un peu de viande avec du bouillon : c'est ordinairement le régime qu'ils observent en hiver. On auroit peine à croire qu'avec une telle nourriture ils fussent fort adonnés au plaisir de la table. Cependant c'est un défaut assez commun chez eux,

& même ils sont parvenus à s'enivrer en faisant fermenter du lait de jument que l'on appelle alors *Kimiz*, & *Cara-Kimiz* * quand il est plus clarifié, & pour cela même plus cher & destiné pour les grands.

Quoique reconnoissant un Dieu créateur de toutes choses sous le nom de Natagaï, ils ne lui rendent cependant aucun culte. Ils adressent leurs prieres & leurs sacrifices à des idoles particulieres, placées dans leurs tentes ou sous des tentes plus ornées que les autres. Elles sont regardées comme les protectrices des troupeaux, & ce seroit un crime puni de mort d'en outrager quelqu'une. D'ailleurs, ils adorent le soleil, le feu, l'eau & la terre; mais ils ne cherchent point à en faire embrasser le culte aux étrangers.

Ils ne rompent jamais les os des bêtes qu'ils mangent, mais ils les brûlent, & regardent comme de bons ou mauvais présages les différens éclats qui s'élancent du feu, selon la maniere différente dont ils sautent. C'est un crime de mettre un couteau ou une coignée dans le feu, ou même de s'en approcher, de s'appuyer

* On trouve dans de bons auteurs *Cosmos*, c'est mépris, ou ignorance de la langue tartare.

ſur ſon fouet & d'en toucher ſes flèches, de tuer de jeunes oiſeaux, de battre un cheval avec la bride, de le laiſſer paître avec ſon frein, de répandre du lait, de laiſſer tomber de la viande à terre, & de ſatisfaire aux beſoins les plus ordinaires de la nature dans l'enclos de ſon logement : toutes ces fautes, commiſes de propos délibéré, ſont punies de mort: ſi l'on y tomboit par mégarde, on ſeroit ſimplement condamné à une amende taxée & reçue par le devin de la horde. La peine de mort s'étend même à ceux qui, ayant mis dans leur bouche un morceau de viande qu'ils ne pouroient enſuite ni mâcher ni avaler, ſeroient obligés de le rejetter à terre, ainſi qu'à ceux qui auroient marché ſur le ſeuil de la porte de la tente impériale. Crédules & ſuperſtitieux à l'excès, ils ont la plus grande confiance dans les prédictions de leurs ſorciers, dans les préjugés tirés du vol des oiſeaux, & ne ſont aucune entrepriſe ſans conſulter les uns ou les autres. Ordinairement ils choiſiſſent pour leurs expéditions la nouvelle ou la pleine lune, qu'ils appellent la grande Neine.

Les purifications ſont auſſi en uſage que les divinations ſont accréditées, elles s'étendent à la perſonne des ambaſſadeurs, à ceux qui ont aſſiſté des malades, &

même aux parens de ceux qui viennent de mourir. On y emploie plus ou moins de cérémonies. En général, cette purification consiste à faire passer la personne entre deux feux, pendant que deux femmes, placées de chaque côté, lui jettent de l'eau sur le corps. Quand quelqu'un est mort, on l'enterre secrettement à la campagne avec une partie de sa tente où il est assis, ayant devant lui une table sur laquelle on met un plat de viande & une tasse de lait de jument. On enterre avec lui une jument & son poulain, un cheval sellé & bridé; ils tuent un autre cheval qu'ils mangent, & dont ils remplissent de paille la peau qu'ils mettent ensuite sur quatre pieux. Ils prétendent qu'avec ces précautions, le défunt doit trouver dans l'autre monde tout ce qui lui est nécessaire. Ils rompent ensuite le chariot qui le portoit, abattent sa maison, & personne n'ose prononcer son nom jusqu'à la quatrieme génération.

Les grands de la nation sont enterrés avec des cérémonies particulieres; on se rend secrettement à la campagne & dans le lieu que l'on a choisi pour faire la sépulture; on arrache toutes les herbes jusqu'aux racines; on fait ensuite à côté l'une de l'autre deux fosses, dont une est

entiérement ſous terre : c'eſt dans cette derniere que l'on place le mort. Ils mettent ſous lui le ſerviteur qu'il chériſſoit le plus, & l'y laiſſent juſqu'à ce qu'il ſoit près de mourir ; alors ils le retirent pour lui faire prendre reſpiration. Cette cérémonie ſe répete juſqu'à trois fois ; &, quand ce ſerviteur a le bonheur de la ſoutenir, il devient libre & puiſſant dans la horde. Ils laiſſent enſuite le mort dans la ſeconde foſſe avec ſes richeſſes & les autres proviſions dont on a parlé, rempliſſent la premiere & la couvrent des mêmes herbes qui y étoient auparavant, afin que l'on ignore le lieu de la ſépulture. Lorſqu'il s'agit d'un empereur, on fait mourir quelques eſclaves.

Fiers & orgueilleux à l'égard des autres nations, les Tartares ſont de tous les peuples les plus obéiſſans aux ordres de leur prince ; &, quoique ſujets à s'enivrer, on dit qu'ils n'en viennent jamais entr'eux à des querelles aſſez vives pour chercher, en ſe battant, à s'ôter la vie. Egalement ennemis du vol, ils ſe rendent même les choſes égarées, où ils les laiſſent ſans maîtres ; fidèles à leurs femmes, charitables entr'eux, patiens à ſupporter la faim, la fatigue, l'inſomnie, ils ſemblent n'avoir de défauts que pour les étrangers

qu'ils ont toujours deſſein de tromper quand ils n'ont pas l'ambition de les ſoumettre.

Pour réparer de leur mieux les déſordres qu'entraîne après ſoi la polygamie, ils logent chacune de leurs femmes à part, & n'admettent aucune différence entre les enfans : cependant il y a toujours une femme qui eſt regardée comme la premiere. Quoique les femmes ſoient preſqu'auſſi exercées que leurs maris dans l'art de monter les chevaux, cependant ce ſont les hommes qui font les courſes & les chaſſes, tandis qu'elles travaillent aux ſoins du ménage, aux vêtemens, & même aux harnois & aux chariots.

Leur gouvernement tient tout-à-la-fois du deſpotiſme & de la féodalité : l'empereur eſt maître de tout par-tout où il ſe trouve, & l'on ne peut camper dans aucun lieu ſans ſa permiſſion : les grands montrent la plus entiere ſoumiſſion à ſes ordres ; mais, en revanche, ces grands ont chacun dans leurs poſſeſſions la plus grande autorité ſur leurs vaſſaux qui ſont obligés de marcher à leurs ordres. Le chef de la horde en reçoit des préſens, comme l'empereur lui-même en reçoit des chefs d'hordes. C'eſt, ſans doute, pour ſe dédommager de cette dépendance ſervile, que le

moindre Tartare, dès qu'il eſt en pays étranger, y prend le ton, & ſe comporte en maître.

Lorſqu'ils font la guerre, leurs combats ſont très-meurtriers, à cauſe de la grande quantité de flèches qu'ils lancent, en ajuſtant comme nous faiſons avec nos fuſils, & qu'ils envoient avec tant de force qu'elles tranſpercent ordinairement toutes ſortes d'armes. Comme d'ailleurs ils marchent tous en pelotons, leurs armées ne paroiſſent jamais auſſi nombreuſes, ni réellement n'occupent pas autant de terrein que les autres : c'eſt un des premiers principes de leur tactique, de façon que l'ennemi ne peut jamais battre qu'une petite portion de leur armée ; au moyen de certains ſignaux, leurs chefs leur font faire toutes les évolutions convenables à la circonſtance. Ces troupes n'ont point de paye, & chaque ſoldat vit de ſa chaſſe ou du butin qu'il fait ſur l'ennemi. L'attaque & la fuite font également partie de leur maniere de combattre ; & ils réuſſiſſent aſſez bien à faire les ſiéges des villes & des places fortes. Après ce court expoſé des mœurs & des coutumes des Mogols, nous allons paſſer à l'hiſtoire du fameux conquérant de leur nation, qui ſoumit l'Aſie depuis la mer de la Chine juſqu'au-delà de l'Euphrate.

[1135.]

Dès les neuvieme & dixieme siécles, la horde des Mogols nommés alors Mum-On, & ensuite Mum-Kos, habitoit vers les parties septentrionales de la Tartarie. Ils commencerent à se rendre redoutables vers l'an 1135; & l'empereur des Tartares Niu-Tché fut obligé d'envoyer des troupes pour les contenir; ce qui prouve que dès-lors ils se livroient à cet esprit de conquête & d'ambition qui les a portés si loin dans la suite.

[1147.]

Une certaine quantité de rebelles d'entre les Niu-Tché s'étant retirés vers les Mogols, les troupes que l'empereur fit marcher contr'eux, ne purent les soumettre; & ce prince, quoique maître de la Tartarie & d'une partie de la Chine, fut contraint de faire la paix avec eux, de leur donner des terres, & d'honorer leur chef de quelques titres. Vain de cet avantage, le petit Khan des Mogols se fit appeller empereur comme les monarques Chinois.

[1163.]

Yésoukai-Bahadour, devenu Khan de ces Mogols, avoit étendu au loin sa domination; il revenoit d'une expédition

contre les Sou-Mogols, lorſqu'il apprit qu'il venoit de lui naître un fils. Pour conſerver la mémoire de ſon triomphe, il lui donna le nom de chef des peuples vaincus, & l'appella Témoudgin. On dit que cet enfant, en venant au monde, tenoit en main un morceau de ſang caillé; ce que les devins ne manquerent pas d'interpréter favorablement, en annonçant qu'il ſoumettroit un grand nombre de nations & forceroit ſes ennemis à lui obéir.

[1176.]

Yéſoukai n'eut pas la ſatisfaction de voir élever ce fils ſur lequel il avoit fondé de grandes eſpérances; il mourut lorſqu'à peine Témoudgin avoit atteint l'âge de ſeize ans. La princeſſe Oulun-Ika, ou Vulun la Grande, ſa mere, ſe chargea du gouvernement.

C'eſt une coutume en Tartarie que les freres ſoient ſoumis à l'aîné comme les autres ſujets, & qu'ils lui payent tribut; mais ils ne ſont obligés à donner par an qu'une tête de chaque ſorte de bétail: leurs enfans rentrent dans la claſſe des ſujets ordinaires.

Mais ſouvent, à la mort du prince régnant, tout ce bel ordre de ſubordination diſparoît: le plus ambitieux ou le plus adroit ſe ſouſtrait au joug de la famille

régnante, & la ſoumet à ſon autorité, ainſi que toutes les autres. C'eſt au moins ce que l'on voulut tenter dans la circonſtance préſente. Toutes ces différentes hordes, n'étant plus retenues dans le devoir par la force des armes, ne voulurent point être ſous la domination d'une femme & d'un enfant. On prit les armes, & Témoudgin, malgré ſa grande jeuneſſe, marcha contre les rebelles; cependant la victoire étant demeurée indéciſe, on ne put rien arrêter quant aux arrangemens politiques. Quelque tems après, Témoudgin fut plus heureux. Secouru des treize hordes qui lui étoient ſoumiſes, il battit ſes ennemis, & fit des prodiges de valeur à la vue de deux armées.

Le jeune vainqueur récompenſa ſes officiers & ſes ſoldats avec diſtinction, &, borné encore à des fonds aſſez médiocres, il leur donna de ſes propres chevaux & de ſes habits. Puis, pour punir les rebelles d'une maniere à faire craindre un pareil châtiment, il fit mettre ſur le feu ſoixante-dix grandes chaudieres d'eau que l'on fit bouillir, & dans leſquelles il fit jeter les auteurs de la révolte. Ces ſuccès lui en procurerent rapidement d'autres. Il pilla, enleva des beſtiaux, forma des alliances avantageuſes, & rendit ſon nom célèbre dans toute la Tartarie.

[1203.]

Il paroît que, dans les commencemens, un des plus grands ennemis de Témoudgin fut Gémouka, autre chef d'horde, qui, quoique battu à plusieurs reprises, ne cessoit de lui susciter par-tout des ennemis. Il étoit même convenu avec Onkkhan, autre chef de Tartares, que, si, sous des apparences de paix, on pouvoit attirer Témoudgin dans le camp de ce dernier, on l'y feroit mourir. L'ambassadeur, envoyé à ce dessein, fut bien reçu du prince Mogol, qui, ne sçachant rien de ces menées, se mit en effet en marche avec lui. Mais, en ayant été instruit en route par son beau-pere, il renvoya l'ambasseur; c'étoit beaucoup de ne s'être pas rendu dans le camp de cet ennemi secret, mais ce n'étoit pas assez pour échapper à ses projets. Si l'on n'eût encore averti Témoudgin à tems, Onkkhan le devoit attaquer au bout de trois jours avec de grandes forces; mais, sur l'avis qu'il en eut, il tint ses troupes prêtes, & battit les ennemis qui croyoient le surprendre.

Cependant son parti se fortifioit, & plusieurs chefs s'étant rendus auprès de lui, il prit de l'eau de la riviere près de laquelle ils étoient campés, &, en la buvant, fit serment de partager avec eux le doux

& l'amer tout le tems de ſa vie, ajoutant que, s'il violoit jamais ce ſerment, il conſentoit à devenir comme l'eau qu'il buvoit. Tous les chefs, à ſon exemple, firent le même ſerment, & lui reſterent dans la ſuite très-ſincérement attachés.

[1206.]

Ce fut cette année que Témoudgin abandonna ſon premier nom pour prendre celui qu'il porta toujours depuis, & dont nous avons fait Genghiz-Khan : voici ce qui y donna lieu. De retour dans ſes Etats, après avoir rendu ſon nom redoutable à la plûpart des hordes Mogoles, il y avoit convoqué une grande aſſemblée des principaux chefs, tant de ſon peuple que de ceux qu'il avoit vaincus. Quoique ſon pouvoir fût généralement reconnu, cependant il crut devoir employer la ruſe pour ſeconder la force. On doit regarder comme un trait de ſa politique, l'événement que l'on va rapporter, & qui ſe renouvela dans la ſuite ſous Tamerlan, comme on le dira plus bas.

Pendant que tous ces chefs étoient aſſemblés, on vit entrer au milieu d'eux une eſpece de fou, qui ſe diſoit inſpiré par le ciel, & qui, courant en toutes ſaiſons les montagnes ſans vêtement & même ſans chemiſe, paſſoit pour un grand ſaint,

parce qu'en effet il étoit un personnage extraordinaire. Il dit à cette assemblée que Dieu lui étoit apparu; qu'il venoit de sa part leur annoncer que Témoudgin devoit être dorénavant le souverain des autres Tartares; que tous ceux de sa postérité seroient autant de Khans; & que, pour marque de cette autorité suprême qu'il lui accordoit, il falloit dès ce moment changer son nom en celui de Dgenhiz-Khan, que nous prononçons Genghiz-Khan & Gengis-Khan. On ne peut qu'avoir une haute idée de ce titre, soit que l'on s'en rapporte à l'historien des Tartares, qui parloit cette langue, & qui dit que *Dgin* signifie *grand*, & que *Ghiz* est la marque du superlatif; (Quant au mot *Khan*, on sçait qu'il veut dire souverain, excepté qu'il devroit être écrit seulement *han*, avec une forte aspiration que nous n'avons point dans nos langues,) soit que l'on adopte l'idée assez bizarre des Chinois, qui prétendent que, par le nouveau nom donné au héros Mogol, on vouloit faire allusion à l'arrivée d'un oiseau extraordinaire, appellé, d'après son cri, Tching-Khisse, & qui est toujours regardé comme le présage du plus grand bonheur: c'est pour cela, disent-ils, selon le P. Gaubil, page 12, que les Mongols le regardent comme le roi des oiseaux. Sans nous conformer

former à l'une ni à l'autre de ces étymologies, nous écrirons dorénavant Genghiz-Khan, comme l'usage l'a introduit depuis long-tems parmi les Occidentaux.

[1208.]

Genghiz-Khan, continuant d'étendre ses conquêtes, avoit soumis un très-grand nombre de hordes ; &, comme avec la simplicité des mœurs d'un Tartare, il avoit la férocité que nous leur attribuons, & dont nous avons déja rapporté un exemple, il l'exerça cette année sur Gémouka. Nous avons dit précédemment que ce chef étoit un de ses plus violens ennemis. Défait en plusieurs occasions, & ayant tout à craindre de Genghiz-Khan, il s'étoit retiré chez les Dsoigérats : ceux-ci, en se soumettant, le livrerent au vainqueur. Il lui fit arracher les membres les uns après les autres, & le fit ainsi expirer dans les tourmens les plus cruels. Ses historiens disent, pour justifier cette barbarie, que c'étoit le tourment que lui avoit destiné Gémouka, en cas qu'il pût l'avoir entre ses mains.

[1209.]

Cette année, les Igours, nation célèbre entre les Tartares, & dont nous allons dire deux mots, s'étant soustraits à l'autorité de l'empereur des Khafa-Khitans, sous la

protection duquel ils s'étoient mis, implorerent la protection de Genghiz-Khan. Leur chef Banergik, qui étoit décoré du titre d'Idikout, « Envoyé de l'Esprit, » vint trouver le prince Mogol, en reçut de grands présens, & eut une de ses filles en mariage.

Par ce traitement, on peut présumer combien Genghiz-Khan estimoit le chef & la nation. En effet, les Igours ont été de tout tems célèbres dans la Tartarie. Ils habitent à l'occident de Kamoul ou Hami, au nord du grand désert, & au midi des sources de l'Irtisch, entre les cent cinq & cent quinzieme degré de longitude, & les quarante & quarante-cinquieme de latitude. Il paroît que ce pays est actuellement au Kontaisch, ou chef des Calmouks, dont il est parlé ailleurs dans cet ouvrage. Aboulghasi les divise en Un-Onigours & Tokos-Onigours, ce qui signifie Igours des dix & Igours des neuf, parce que les premiers habitent auprès de dix petites rivieres, & les autres auprès de neuf. Ces deux tribus sont fort anciennes; & leurs princes eurent, dès les commencemens de notre ère, plusieurs guerres à soutenir contre les Chinois, dans lesquelles ils étoient ordinairement soutenus par les autres peuples de la Tartarie. Ces peuples ont de bonne heure cultivé les scien-

tes & les arts. C'eſt d'eux que les autres Tartares ont pris leur écriture, qui ſe trace à la maniere des Chinois, c'eſt-à-dire du haut en bas de la page. Quoique les mêmes, quant au fond de la religion, 'ils ſont cependant d'une ſecte différente. Leurs prêtres, ou Lamas, ne portent ni cheveux ni barbe, ſont vêtus de jaune, & ſe raſſemblent ainſi que nos moines dans des couvens, où ils ſont vœu de chaſteté. Faute de détail, nous ne pouvons diſcuter la maniere dont ils l'obſervent. Leurs temples s'étendent de l'orient à l'occident ; & cependant, pour faire leurs prieres, ils ſe tournent du côté du nord, & les portes du temple regardent le midi; & tout autour il y a un grand & beau parvis, environné d'une bonne muraille. Au-deſſus de cette porte, ils attachent une grande perche qui peut être vue de toute la ville pour indiquer que ce bâtiment eſt un temple. Cette précaution paroît inutile, puiſque le même hiſtorien (Rubruquis) dit qu'ils ont, comme nous, des cloches aſſez groſſes. S'ils les placent dans des clochers, de quel uſage eſt la perche? &, s'ils les tiennent à terre ou qu'ils les élevent peu, de quel uſage eſt la cloche? Le même auteur rapporte qu'il y avoit auſſi parmi les Igours grand nombre de

Chrétiens Nestoriens, fort ignorans, grands usuriers, grands ivrognes. Leur évêque, qui peut-être y passe de Syrie, vient à peu près tous les cinquante ans. Alors il donne les ordres, & même la prêtrise à tous les enfans mâles, même à ceux qui sont au berceau, en cas, sans doute, que la vocation leur en vienne. Par ce moyen, la plûpart des hommes y sont prêtres.

Cette même année, Genghiz-Khan s'étant approché de la grande muraille, & s'étant emparé de plusieurs portes, entra pour la premiere fois dans la Chine. Le roi de Tongout se reconnut son tributaire. Il est bon d'observer que, sous cette époque, on comprend plusieurs petits royaumes dans ce que nous appellons l'empire de la Chine.

Les Tartares Niu-Tché, ou Kins, en possédoient alors les parties septentrionales; & Yun-Tsi, devenu leur roi, après avoir autrefois voulu se défaire de Genghiz-Khan, lui envoya demander le tribut, parce qu'en effet les Mogols avoient été soumis à sa nation. Charmé d'avoir une occasion aussi agréable aux siens de rompre avec ce prince, Genghiz-Khan répondit que les Mogols ne reconnoissoient point de maîtres; & ajouta que les Chinois, qui disoient que le leur étoit fils du ciel, ne lui verroient pas soutenir ce beau

titre, puisqu'il n'avoit pas même les vertus d'un homme.

[1211.]

L'année précédente s'étoit passée en préparatifs & en escarmouches de part & d'autres. Les Khitans, offensés de quelques procédés de l'empereur des Niu-Tché, prirent parti pour Genghiz-Khan. Leur chef, nommé Lieou-Kô, à la tête de cent mille hommes, ne pouvant pas joindre les Mogols, à cause des fatigues du voyage, que ses troupes auroient eu peine à supporter, monta sur une montagne; &, en présence du beau-frere de Genghiz-Khan, il y offrit un cheval blanc, un bœuf noir, brisa une flèche, & fit serment de fidélité à ce prince. Cette résolution des Khitans, ou du moins de leur chef, étoit du plus grand avantage pour Genghiz-Khan; aussi, pour se les attacher à jamais, il leur promit de les défendre de toute entreprise de la part des Niu-Tché, & conféra à leur chef le titre de Roi. Ils firent de concert de fort grands maux à ces peuples, & s'emparerent de plusieurs places de la Chine. Cependant, Genghiz-Khan ayant été blessé d'un coup de flèche au siége d'une place importante, il prit le parti de s'en retourner en Tartarie: les Niu-Tché rentrerent alors en

possession des places qui leur avoient été enlevées.

[1213.]

L'année suivante fut plus heureuse pour Genghiz-Ghan ; & son bonheur eut surtout sa source dans la révolution qu'éprouvoient les Niu-Tché. Sur quelques raisons fort légeres, on y avoit déposé le généralissime qui étoit fort expérimenté dans la guerre. Il est vrai qu'on le remit ensuite en place ; mais, plus irrité du premier traitement que flatté du second, il forma dès-lors le projet de nuire à un prince qui payoit si mal ses services. Au lieu de marcher contre les ennemis, vers lesquels il étoit envoyé avec ses troupes, il passoit tout son tems à la chasse. S'étant ensuite rapproché de la ville, il s'en empara, se saisit de la personne du prince, l'enferma, & peu après le fit mourir ; &, n'osant pas lui-même monter sur le trône, il y plaça un prince de la famille royale.

Cependant, comme les Mogols, conduits par Genghiz-Khan, s'approchoient de la capitale des Niu-Tché, Hou-Cha-Hou, qui avoit toute l'autorité dans ce royaume, envoya Kao-Ki à leur rencontre, avec ordre de les battre, sous peine de perdre la vie. Cet officier étoit

un homme de mérite. Mais, outre qu'il avoit à faire à des ennemis formidables, il eut encore les élémens contre lui. Un vent violent du nord ne cessa de porter la pluie & le sable dans le visage de ses soldats, pendant tout le tems de l'action; ensorte qu'après des efforts incroyables de valeur, ses troupes furent mises en fuite, & obligées de rentrer dans la ville. Kao-Ki n'avoit point oublié les menaces de Hou-Cha-Hou; il se hâta d'en prévenir l'effet. Il courut à son palais & l'investit : obligé de céder à la force, Hou-Cha-Hou chercha à se sauver par-dessus les murailles; mais, comme il étoit déja incommodé, il tomba, se cassa la jambe, & fut arrêté par quelques soldats qui le tuerent. Kao-Ki lui coupa la tête, & la déposa à la porte du palais. Il alla ensuite se remettre entre les mains des officiers pour être condamné à la mort; mais le prince lui fit grace, & le déclara généralissime de ses armées.

Ces divisions furent du plus grand avantage pour Genghiz-Khan; d'ailleurs il avoit traité les officiers Chinois, ses prisonniers, avec tant d'égards & de distinction, que la plûpart avoient pris service dans ses troupes. Bien informé de l'état où se trouvoient les Kins, nation considérable

parmi les Chinois, il divisa son armée en quatre corps, & marcha contre eux.

Les Kins, pour se défendre, envoyerent une partie de leurs meilleures troupes garder les passages difficiles, les rivieres, les gorges des montagnes, & firent entrer dans les villes les peuples capables de porter les armes. Quand Genghiz-Khan en fut averti, il ordonna à tous ses généraux de prendre, dans les villages & les villes sans défense, les vieillards, les femmes & les enfans, pour les mettre à la tête de l'armée. Les paysans & autres qui gardoient les murailles, reconnoissant la voix de leurs peres, de leurs meres, de leurs femmes & de leurs enfans, craignant de les blesser ou même de les tuer, en cherchant à tuer & à battre les ennemis, refuserent de défendre les places, & se donnerent pour ainsi dire eux-mêmes au vainqueur. La désolation fut générale dans la partie de la Chine, qui est au nord de Hoang-Ho, ou Riviere-jaune; les Mogols pillerent & détruisirent plus de quatre-vingt-dix villes; réduisirent en cendres une infinité de bourgs & de villages; massacrerent des milliers de personnes inutiles; prirent tout ce qu'ils trouverent d'or, d'argent & de soie, & emmenerent en esclavage une

quantité extraordinaire de filles & d'enfans. On fait monter leur butin à des sommes considérables ; & l'on n'en sera pas surpris, si l'on fait attention que le pays étoit fort riche, & qu'il n'y eut que dix villes qu'ils ne purent forcer.

[1214.]

Genghiz-Khan, pour des raisons que l'on ne sçait point, pensoit cependant à suspendre le cours de ses conquêtes, & à s'en retourner en Tartarie. Au lieu de répondre à l'empressement de ses troupes qui vouloient investir Yen-King, qui étoit presque la seule place que les ennemis possédassent encore au nord du Hoang-Ho, il députa vers l'empereur des Niu-Tché, pour lui représenter qu'il devoit se hâter d'appaiser, par des présens considérables, la colere des Mogols, en faisant d'ailleurs réflexion sur sa position actuelle. Les avis étoient partagés dans le conseil de l'empereur. Les uns, voulant faire un dernier effort, en donnoient pour raison que l'armée des Mogols étoit remplie de malades; les autres, conseillant la paix, objectoient que la crainte & le desir de retourner dans leurs familles s'étant emparé de l'esprit des troupes, on n'en devoit attendre aucun service: ils ajoutoient qu'une bataille perdue les laisseroit sans

aucune ressource. L'empereur suivit l'avis de ces derniers, & fit proposer la paix. En y consentant, Genghiz-Khan exigea que ce prince lui donneroit une fille du feu empereur Yun-Tsi, avec cinq cents jeunes garçons & autant de filles, trois mille chevaux, beaucoup de soie, & une somme considérable en argent. Ce barbare Genghiz-Khan, que nous admirons sur la scène, pour les sentimens qu'on lui prête, eut la cruauté de faire mourir, pendant sa route, en s'en retournant, tous les prisonniers hommes & femmes qu'il avoit enlevés des provinces de la Chine; & le nombre en étoit fort considérable.

Cette paix ne fut pas de longue durée: deux causes y contribuerent. 1° L'empereur des Niu-Tché, appellés Kins par le pere Gaubil, se retira, contre toute raison, dans l'intérieur de son empire, & laissa des troupes pour la défense du pays. Ces troupes, mécontentes de leur chef, le tuerent, en mirent d'autres en sa place, & reprirent quelques villes dont les Mogols étoient en possession : quoique l'empereur n'y eût aucune part, Genghiz-Khan ne se refusa pas au plaisir de le croire. 2° Outre ce prétexte, les Khitans, soulevés contre les Niu-Tché, faisoient toutes sortes de propositions à Genghiz-Khan, &

même un des généraux Chinois lui offroit de joindre ses troupes à celles des Mogols; il n'en fallut pas davantage pour réveiller son ambition. Il envoya ses généraux dans la Chine, où ils s'emparerent de plusieurs places sur les Niu-Tché. On ne rapporte point ici quelques traits qui appartiennent à l'histoire de cette nation, parce qu'ils se trouveront dans les *Anecdotes Chinoises*. On fit faire quelques proposition de paix au prince Mogol; mais il imposa des conditions si dures, qu'elles furent rejettées. Toute cette guerre ne se faisoit que par ses généraux.

[1217.]

Cependant Genghiz-Khan, du milieu d'un palais qu'il avoit fait construire sur les bords d'une riviere que l'on soupçonne être le Kerlon, régloit en vainqueur les affaires de la Chine, & en politique celles de l'Occident. Plusieurs hordes avoient pris les armes en Tartarie : ses envoyés, comme nous l'avons dit ci-devant, avoient été mis à mort par un gouverneur du Kharisme. Il falloit donc tout-à-la-fois se venger d'un allié infidèle, soumettre des sujets révoltés, & s'assurer la possession d'une conquête encore trop nouvelle pour

être bien soumise. Son génie lui suffit à tout.

Il envoya d'abord contre les hordes révoltées, & prit des mesures si sages, qu'elles rentrerent bientôt dans le devoir. Mogli, dont il fit publiquement l'éloge, & qui étoit en effet un grand capitaine, fut déclaré généralissime des troupes, & son lieutenant-général dans la Chine : il lui conféra le titre de Roi, ce qui pourtant n'étoit regardé que comme une espece de dignité, mais dignité qui devoit demeurer héréditaire dans sa famille ; &, en présence de toutes les troupes Tartares & Chinoises qui avoient leurs étendards déployés, il lui donna un cachet d'or pour sceller ses ordres. Il fit ensuite de grands préparatifs pour porter ses armes contre le sultan du Kharisme.

Mogli, s'étant rendu à la Chine avec les troupes qu'il avoit sous ses ordres, s'empara d'un grand nombre de villes du Chansi, du Pé-Tchéli & du Chantong. La ville de Li-Tcheou, dans le Pé-Tchéli, après avoir fait une vigoureuse résistance, fut enfin obligée de se rendre. Mogli ordonna que l'on passât tous les habitans au fil de l'épée. Mais, entraîné par l'impulsion d'une sensibilité extrême & fortement généreuse, que ces barbares ne purent s'empêcher

d'admirer, un de ses officiers, qui avoit sa famille dans la ville, se jetta à ses genoux, & s'offrit à mourir, s'il daignoit à ce prix sauver la vie à sa mere, à ses freres & à leurs concitoyens. Touché de la générosité de ce dévouement, Mogli révoqua l'ordre, & accorda la vie à tous ces malheureux.

[1218.]

Lorsque tout fut prêt pour marcher vers l'Occident, Genghiz-Khan, qui y étoit appellé par sa vengeance & par le Calife Naser, ennemi de Mohammed, sultan du Kharisme, fit publier par-tout que Dieu lui accordoit sa protection pour cette entreprise. Il prétendoit même avoir vu en songe un évêque qui étoit venu le lui annoncer. Tout occupé de ce projet, avoit-il en effet rêvé voir un personnage qui, par hasard, tel qu'il le dépeignit à son réveil, se trouvoit être Mar-Denha, siégeant dans le pays d'Igour? ou bien ne fut-ce qu'une fable imaginée d'après le portrait qu'on lui avoit fait de cet évêque, & qu'il fit tourner au succès de ses armes? C'est ce que l'on auroit peut-être tort de vouloir décider, puisque l'un est aussi possible que l'autre : cette histoire d'ailleurs n'est peut-être qu'une répétition de l'apparition du grand-prêtre

des Juifs, qu'Alexandre vit en songe avant d'entrer en Asie, & dont les historiens Arabes ont voulu faire honneur à un héros qu'ils ont célébré dans leurs écrits; [car les historiens Chinois ne parlent pas de cette vision. On ajoute que ce fut depuis ce tems qu'il protéga les Chrétiens d'une façon toute particuliere.

[1219.]

Touschi, l'un des fils de Genghiz-Khan, en étoit déja venu aux mains avec les troupes du Kharisme, mais sans aucun succès décidé. Genghiz-Khan s'étoit emparé de quelques places où il avoit fait un immense butin, lorsqu'il arriva devant Bokhara, ville de la grande Bukarie, au sud-ouest de Samarcande, sur le même fleuve, & l'une des principales villes des états de Mohammed. Elle étoit célèbre par son université, où les Musulmans venoient étudier les sciences, & par le grand nombre de ses habitans : on y comptoit alors vingt mille hommes de garnison.

Avec des forces si considérables, on eût dû s'attendre à une vigoureuse résistance. Cependant les commandans ayant été repoussés à la premiere sortie, cet échec leur fit perdre courage; & ils ne rentrerent dans la ville que pour en sortir aussitôt par une porte opposée, dans le dessein

de se sauver dans le Kharisme avec leurs troupes. Genghiz-Khan les fit poursuivre, & ils furent tous taillés en piéces. La fureur de se voir ainsi abandonnés, & la crainte qu'inspiroit la cruauté ordinaire des Mogols, jettoient le trouble & le désespoir dans toute la ville. Les uns vouloient se précipiter au milieu des ennemis, & y chercher la mort dont ils ne pouvoient supporter l'attente; d'autres vouloient que l'on tâchât de fléchir les vainqueurs: ce dernier avis prévalut. Les principaux habitans, précédés des gens de loi & des sçavans, ouvrirent leurs portes, & vinrent présenter à Genghiz-Khan les clefs de la ville.

Ce moyen leur avoit réussi: le prince Mogol avoit défendu que l'on maltraitât personne; mais sa cruauté à laquelle il revenoit toujours, & qu'il ne vouloit exercer que sur un petit nombre, fit le malheur de la totalité. En entrant dans Bokhara, il passa dans une rue où il vit un grand bâtiment qu'on lui dit être une mosquée: il descendit aussitôt de cheval; monta sur la tribune, &, en ayant arraché l'Alcoran, il le jetta aux pieds des chevaux. Cette action fit murmurer les plus zélés Musulmans, un d'eux dit: » Dieu! quel crime? » Un autre reprit: » C'est une punition qu'il nous inflige

» dans sa colere. » Cependant la crainte imposa silence à la multitude. Les soldats Mogols, croyant enchérir sur leur maîtrere, ou du moins l'imiter, commirent plusieurs excès dans le même lieu : ensuite il se rendit dans l'endroit où les Musulmans s'assembloient aux grandes fêtes; monta de nouveau sur la tribune; exposa ses griefs contre Mohammed, & sur-tout la maniere dont on avoit traité ses envoyés & ses marchands à Otrar, & ajouta que Dieu l'avoit envoyé pour venger sur eux les crimes de leur maître. Sa logique, comme on le voit, n'étoit pas bien bonne; mais la terreur de ses armes inspiroit un peu d'indulgence pour les défauts de son raisonnement. On l'écoutoit en silence; &, lorsqu'il eut ordonné de porter toutes les richesses à des bureaux établis pour les recevoir, tout le monde sortit pour obéir. Jusques-là, les choses s'étoient passées sans aucun désordre, parce que la discipline militaire retenoit les soldats Mogols. Cependant, Genghiz-Khan ayant appris que quelques soldats Kharismiens s'étoient cachés dans un endroit de la ville, il fit mettre le feu dans ce quartier, pour consumer ces malheureux. Comme toutes les maisons de Bokhara n'étoient que de bois, toute la ville fut réduite en cendres. Ceux des habitans

habitans qui échapperent, se disperserent dans le Khorassan.

Pendant ce tems, les deux fils de Genghiz-Khan, Oktaï & Zagataï, assiégeoient la ville d'Otrar où s'étoient commises les violences exercées sur les envoyés Mogols. Le gouverneur Ghaïr-Khan, qui avoit tout à craindre s'il tomboit vif entre les mains des ennemis, se défendoit avec un courage & une intrépidité qui faisoient presque espérer la levée du siége. Cependant, comme les ordres de Genghiz-Khan retenoient les troupes devant cette place, au bout de cinq mois, la ville & la forteresse étant prises, le malheureux gouverneur, après s'être long-tems défendu avec des armes, &, à leur défaut, avec des pierres, fut enfin pris & mené à Oktaï; & bientôt après, victime d'une guerre qu'avoient allumée sa vanité & son avarice, comme on l'a dit ci-devant en parlant du Kharisme, il fut mis à mort par ordre de Genghiz-Khan. Quand on voit l'intelligence & le courage qu'il mit dans sa défense, on regrette qu'il ait été coupable de cette faute, & qu'il en ait ainsi porté la peine.

[1219.]

Les armes de Genghiz-Khan n'avoient pas eu un succès moins heureux dans les

différens lieux où il avoit envoyé du monde : par-tout les places s'étoient rendues, ou avoient été prises de force. Enfin il vint lui-même mettre le siége devant Samarcande, que les Chinois, dans cette occasion, appellent Sunsekan. Cette ville, comme on le sçait, est la plus considérable de la Tartarie : elle étoit alors la capitale du Maouarennahar. On ne peut qu'avoir une très-grande idée de son étendue, quand on voit que, malgré le grand nombre de ses habitans, elle renfermoit encore une multitude de gens de la campagne, qui s'y étoient retirés ; & qu'outre cela, Mohammed y fit passer cent dix mille hommes de troupes réglées pour la défense du siége. Il y avoit tout lieu de croire qu'une place dans cet état rendroit inutiles les efforts des ennemis, ou du moins qu'elle les arrêteroit longtems devant ses murs. Mais le peu d'accord qui régnoit entre les chefs, & les divisions qui se mirent entre les gens de loi, firent bientôt évanouir de si belles espérances. Le mauvais succès d'une sortie accéléra les suites fâcheuses qui devoient en résulter. Les courages furent promptement abattus : les gens de loi vouloient que l'on se rendît, les généraux vouloient continuer à se défendre. Le gouverneur se fortifia dans le château & dans quel-

ques autres postes de la ville. Le Cadi & le Schéikh-Elislam ou Moufti, qui s'étoient rendus maîtres d'une porte, allerent trouver Genghiz-Khan, proposerent de lui livrer la ville, & implorerent sa clémence pour les habitans & pour les troupes qui y restoient encore. Genghiz-Khan ne voulut faire grace qu'à ceux qui étoient depuis long-tems dans leur parti. Ils furent en effet obligés de le reclamer : il est vrai qu'ils en porterent le nombre le plus haut qu'ils purent, puisqu'il en échappa par cette voie cinquante mille. Presque tous les autres tomberent sous l'épée du vainqueur : on traita de même ceux qui, s'étant cachés dans des lieux retirés, ne furent trouvés qu'après la prise de la ville. Trente mille seulement, après avoir payé une somme de deux cents mille piéces d'or pour leur rançon, eurent la liberté de rester dans la ville pour la repeupler. Ceux qui, outre cela, échapperent à la férocité de ces barbares fatigués enfin de tuer & d'égorger, furent emmenés en captivité.

Pendant que Genghiz-Khan étoit arrêté par le siége de Samarcande, il avoit envoyé des troupes à la poursuite du sultan Mohammed. Elles avoient ordre de traiter avec douceur les places qui se rendroient d'elles-mêmes, & d'exercer tou-

tes les fureurs de la guerre ſur celles qui oſeroient faire quelque réſiſtance. Cette conduite, autant que celle du ſultan, qui, continuant de fuir vers la Perſe, abandonnoit ainſi les villes & les provinces à elles-mêmes, déſarma tous les peuples, & ſoumit en peu de tems une très-grande étendue de pays aux Mogols. Nous avons vu précédemment comment ce prince, preſqu'atteint ſur les bords de la mer Caſpienne, eut le bonheur de ſe réfugier dans une île où il finit ſes jours dans une miſere d'autant plus accablante, qu'il devoit y être moins préparé, par la fortune brillante dont il avoit joui juſqu'alors.

[1220.]

Pendant que ces choſes ſe paſſoient du côté de la Perſe, Genghiz-Khan avoit envoyé ſes trois fils Touſchi, Oktaï & Zagataï pour ſoumettre le Khariſme. La capitale, qui portoit ce même nom, les arrêta près de huit mois. Il eſt vrai que ce ne fut pas moins l'ouvrage des diviſions qui régnoient dans leur armée, que du courage des aſſiégés. Chacun des fils de Genghiz-Khan, courageux, intrépide, mais violent comme leur pere, ne pouvoit ſouffrir une autorité partagée, & détruiſoit à plaiſir ce qu'avoient fait ſes deux freres.

Pour mettre fin à ces divisions, Genghiz-Khan donna le commandement général à Oktaï. Cette opération entraîna à la vérité la fin du siége; mais elle produisit un autre mal par rapport à ce prince; car Touschi devint si mécontent d'être obligé de le céder à son frere, qu'il se retira dans le Captchac, c'est-à-dire dans cette partie de la Tartarie qui est au nord de la mer, ou du lac d'Aral, & au nord-est de la mer Caspienne, où la plûpart des peuples se soumirent à lui.

Oktaï recommença les attaques, & se disposa à un assaut général. Les Mogols s'y porterent avec une ardeur incroyable: la ville fut emportée, & plus de cent mille hommes furent passés au fil de l'épée. Ils mirent le feu de tous côtés, réduisirent tous les habitans en esclavage; &, ce qui ne prouve que trop combien fut grand le nombre de ces malheureux, c'est que chaque soldat eut vingt-quatre personnes pour sa part, & que certainement celle des officiers devoit être plus considérable.

Il y avoit à Kharisme un Schéikh, ou religieux Musulman, nommé Nédgemeddin-Hafret-Khusrew *, auquel les Mogols,

* L'étoile de la religion.

par je ne sçais quel esprit de vénération, vouloient sauver la vie. Plusieurs fois ils lui firent proposer de sortir de la ville, pour n'être pas compris dans les horreurs qu'elle alloit éprouver. Le Schéikh leur répondit qu'ayant vécu pendant soixante-dix ans avec les Kharismiens, & leur étant attaché par les liens de la religion, il étoit résolu de mourir avec eux; & en effet il eut le courage de se porter partout pour la défense, autant que son âge pouvoit le lui permettre, & périt enfin les armes à la main.

Les habitans de Termed, dont Genghiz-Khan faisoit le siége en personne, ayant voulu faire résistance, furent passés au fil de l'épée. Une vieille femme, échappée au massacre général, mais ayant tout lieu de craindre la fureur de ces barbares, offrit à quelques-uns d'eux de leur donner une grosse perle, si l'on vouloit lui conserver la vie. Ils y consentirent; mais, lorsqu'elle leur eut demandé quelque tems pour leur livrer la perle en question, parce qu'elle l'avoit avalée, dans l'instant ils lui ouvrirent le ventre, afin de l'avoir plus promptement. Persuadés que la plûpart des habitans avoient usé de la même précaution, ils couroient de tous côtés ouvrir les cadavres, & le peu

de gens qui vivoient encore. Ils ne remporterent cependant presque rien de tant de barbarie.

[1221.]

Genghiz-Khan marcha ensuite contre la ville de Balkh, dans laquelle on comptoit un fort grand nombre d'habitans, douze cents mosquées, deux cents bains publics, & dont les richesses étoient proportionnées à l'étendue. Les habitans offrirent de se rendre, en demandant à capituler. Mais le cruel & avide Mogol aima mieux la prendre d'assaut; &, sans vouloir rien entendre, après avoir fait faire main-basse sur tous les habitans, il rasa cette ville auparavant si belle & si opulente.

La ville de Mérou éprouva peu après un pareil traitement : on y sépara tous les gens de métier, auxquels on fit grace; & tous les autres furent abandonnés à la fureur du soldat. On compte qu'il périt plus de cinquante mille hommes dans cette occasion. Nous passons sous silence le même traitement exercé sur plusieurs autres villes qui éprouverent toute la fureur des Mogols. Ils furent encore plus cruels, s'il étoit possible, à la prise de Bamian. Zagataï y perdit un fils que son aïeul Genghiz-Khan affectionnoit beaucoup : aussi, lorsque l'on se fut emparé de

la place, ils n'épargnerent ni les femmes, ni les enfans, ni même les animaux; tout fut égorgé sans distinction. Cette ville ne devint plus qu'un désert, auquel on a donné le nom de Mou-Balig, ou *ville de tristesse.*

Dans une affaire où les Mogols avoient un moins grand nombre de soldats, leur général fit remplir de paille tous les bonnets & toutes les casaques qui se trouvoient dans l'armée, & en forma une ligne qui fut rangée sur des chevaux. Les Kharismiens, qui prirent ces hommes postiches pour un renfort, commencerent à perdre courage : cependant, leur commandant s'étant apperçu de la tricherie, il fondit avec fureur sur les Mogols, & les mit en fuite.

[1223.]

Nous avons vu précédemment qu'un des fils de Genghiz-Khan s'étoit retiré vers les peuples du Captchac : le prince Mogol apprit de plus que le roi du pays avoit parlé peu respectueusement de sa personne. Il envoya aussitôt des troupes de ce côté. Les peuples du Captchac, que les Russes appellent Poloutci, c'est-à-dire Brigands ou Voleurs, parce qu'ils ne subsistent que de pillage, étoient liés d'amitié avec les Alains : les Mogols trouve-

rent le moyen de semer entr'eux la division. Les Captchacs, qui croyoient y gagner, abandonnerent leurs alliés qui furent entiérement défaits. Leur politique n'alloit pas jusqu'à prévoir le sort qui les attendoit : l'événement seul les éclaira sur leurs véritables intérêts ; mais il n'étoit plus tems de réparer leur faute lorsqu'ils la sentirent. Déja les Mogols, devenus plus puissans par la défaite des Alains, se préparoient à tomber sur les Poloutci ; & c'étoit fait d'eux, si, dans ce moment, ils n'eussent pris le parti de quitter leur pays pour se retirer vers les frontieres des Russes, & si même leur roi n'eût embrassé la Religion chrétienne pour s'attacher davantage à Mstislas-Romanowitz, qui régnoit à Kiovie. Selon les historiens Russes, ils n'avoient point encore entendu parler des Tartares.

Les Russes ayant traversé le Borysthène ou Niéper, & massacré à différentes reprises les envoyés des Mogols, défirent une partie des troupes qui marchoient à la poursuite des Poloutci. Cependant ils furent ensuite battus à leur tour, & le grand duc Mstislas, aussi-bien que le duc de Czarnikove, furent faits prisonniers.

Les Mogols ne pénétrerent cependant pas plus avant dans le pays : ils firent quelques

ravages, perdirent leur général Tchepe-Noyian, l'un des plus grands hommes de guerre de son tems, & revinrent trouver Genghiz-Khan.

Ce prince attendoit, dans une ville de la grande Bukharie, que les grandes chaleurs de l'été fussent passées. Lorsque tous ses généraux & les princes de sa famille s'y furent rassemblés, ils y tinrent une diète générale, dans laquelle on agita les différens moyens de gouverner les provinces nouvellement conquises. Entre les diverses questions qui furent agitées dans cette assemblée, rien ne prouve mieux la barbarie de ceux qui la composoient, que la proposition suivante. Plusieurs grands de l'empire mirent en avant qu'il seroit très-à-propos de faire tuer tous les habitans des provinces que l'on avoit conquises à la Chine, parce que c'étoient autant de gens que l'on pouvoit regarder comme inutiles; & qu'ensuite on convertiroit leurs terres en pâturages dont on tireroit un grand profit pour la nourriture de leurs chevaux. Quand on ose proposer un tel avis dans une assemblé, sans craindre d'en être chassé par l'indignation générale, sans doute que celui qui le donne connoît bien ceux qui l'écoutent, & qu'il sçait que par-là il entre dans leurs vues. Aussi le plus grand nombre des assistans se ran-

geoit de ſon avis. Mais le ſage Iſitchoutſaï s'y oppoſa vivement, & repréſenta à Genghiz-Khan que les terres labourées de la Chine, le ſel, le riz, les ſoies que l'on en retiroit, pouvoient produire des ſommes immenſes dans le tréſor. Il y démontra l'uſage que l'on pouvoit faire des rivieres pour les avantages du commerce, & finit par dire qu'il s'en falloit bien que la gloire & la puiſſance d'un ſouverain conſiſtaſſent à faire maſſacrer les peuples vaincus dont il peut faire des ſujets ſoumis & fidèles; que les grands généraux n'étoient utiles qu'à la tête des armées, & que les grands politiques n'exerçoient les reſſources de leur ſageſſe qu'autant qu'ils avoient des peuples à gouverner. Tout barbare, tout féroce qu'étoit Genghiz-Khan, il ſentit la force de ces raiſons, & s'y rendit.

Nous avons vu précédemment que ce héros, voulant ſe faire reconnoître chef des différentes hordes, s'étoit joué de la ſuperſtition de ſon peuple, en faiſant paroître un perſonnage réputé ſaint, qui confirma, de la part de Dieu, ſa miſſion & ſon pouvoir ſur les hommes. Quelques-uns des grands de ſa cour uſerent du même ſtratagême pour l'empêcher de remplir plus long-tems les promeſſes du ſaint. Ils prétendirent avoir vu un monſ-

tre semblable à un cerf, avec une queue de cheval, une corne sur la tête, le poil verd, tel à peu près que l'on nous peint l'animal fabuleux appellé Licorne. Cet animal leur avoit dit qu'il falloit que Genghiz-Khan mît fin à ses conquêtes, & qu'il s'en retournât dans son pays. La nouvelle se répandit bientôt dans toute l'armée : les soldats la crurent d'autant plus aisément, que, dans cette occasion, leur superstition étoit secondée de l'envie de suspendre des travaux qui les tenoient loin de leur patrie & de leur famille. On peut présumer, avec quelque vraisemblance, que Genghiz-Khan ne fut pas la dupe de cette vision ; cependant les représentations qu'elle occasionna de de la part des généraux, le déterminerent à s'en retourner en Tartarie, à Caracorum, qu'il avoit choisie pour être la capitale de ses états. Avant son départ, il donna ses ordres pour réduire encore quelques pays, & contenir les autres dans le devoir, & il y envoya ses fils avec des troupes.

Genghiz-Khan voulant terminer ses expéditions dans ce pays par une grande chasse, envoya vers son fils Touschi, avec lequel il étoit raccommodé, afin qu'il y concourût de ce côté. Ces sortes de chasses, telles que les font quelquefois

les princes Tartares, ressemblent bien plutôt à la marche d'une armée, qu'à un simple divertissement. Aussi, dans ces sortes d'occasions, ont-ils souvent moins en vue de se divertir, que de nourrir un camp, ou de détruire une grande quantité de bêtes furieuses; & nous voyons dans l'histoire de Tamerlan une chasse de cette espece, qui fournit à faire subsister son armée pendant plusieurs jours.

Dans ces occasions, toutes les troupes font un cercle d'une étendue considérable, qui environne souvent tout un pays. Alors elles s'avancent en se serrant toujours de plus en plus, & formant un cercle moins grand. Les animaux dispersés dans les forêts, effarouchés par le bruit, fuient toujours vers le centre, où enfin ils se trouvent tous rassemblés; alors les princes tuent ce qu'ils veulent, & abandonnent le reste aux troupes. Il y a des provinces de France où l'on fait en petit une chasse de cette espece, pour rassembler certains oiseaux qui se jettent alors d'eux-mêmes dans des filets.

Après la chasse, dans laquelle on détruisit une multitude incroyable d'animaux, Genghiz-Khan renvoya Touschi dans le Captchac : il donna à Zagataï le gouvernement des pays conquis en Occident, en

lui laissant un général habile pour lui servir de conseil.

Nous passons sous silence toutes les félicitations que reçut Genghiz-Khan en arrivant chez lui; on les supposera de reste. Il retournoit dans sa famille; il étoit vainqueur : par-tout il ne trouvoit que des sujets soumis, des alliés fidèles, des parens & des femmes tendres, ou du moins qui feignoient de l'être; car, comme il en avoit cinq cents, il seroit bien étonnant qu'il eût été aimé sincérement d'un si grand nombre, pendant que, dans des pays où l'on n'en a qu'une, il arrive quelquefois que c'est le mari qui a le moins de part à son affection.

Pendant l'absence de Genghiz-Khan, Mogli, qu'il avoit établi son général à la Chine, comme nous l'avons dit ci-devant, n'avoit cessé de faire la guerre aux Niu-Tché, soit par lui-même, soit par ses généraux. Masgan, l'un d'eux, ayant battu un corps de troupes, commandé par Tchang-Jao, ce dernier eut le malheur de tomber de cheval, & d'être pris. On le conduisit à Masgan, devant lequel on vouloit le faire prosterner. » Je suis général d'armée, comme Mas» gan, dit Tchang-Jao; & jamais je ne » consentirai à une telle bassesse. » Mas-

gan, étonné de la grandeur d'ame de cet officier, & moins barbare que la plûpart de ceux de sa nation, fit délier le général Chinois, & le traita avec bonté, ainsi que tous les autres prisonniers.

A la suite de ces expéditions, on trouve que les Mogols pénétrerent dans la Corée, & la rendirent tributaire.

Malgré ses soins, son activité, ses grands travaux, Mogli n'avoit encore pu réduire entiérement les Niu-Tché. Dans le tems qu'il se préparoit à une nouvelle expédition, il tomba malade, & mourut après avoir tenu ce discours à son fils : « Il y » a quarante ans que je fais avec succès » la guerre pour établir l'empire des Mo- » gols dans ces provinces ; je meurs avec » le regret de n'avoir pu prendre leur » plus forte place : je vous en laisse le » soin ; regardez la prise de cette place » comme une conquête importante. »

Mogli étoit âgé de cinquante-quatre ans, & Genghiz-Khan n'avoit pas de sujet plus fidèle, & qui lui eût rendu de plus grands services. Il supportoit toutes les fatigues de la guerre comme le moindre soldat. On rapporte que, dans le tems que Genghiz-Khan n'étoit encore que chef de horde, accablé de chagrin & de fatigue, après avoir souffert un échec considérable, ce prince, ne pouvant regagner

ſon camp, à cauſe de la grande quantité de neige qui tomboit alors, ſe jetta en plein air ſur un peu de paille, afin de prendre ſommeil. Mogli & Portchou prirent une couverture qu'ils tinrent eux-mêmes en l'air pendant toute la nuit, ſans changer de place & ſans faire aucun mouvement. Cette action fit beaucoup d'honneur aux deux officiers; &, depuis ce moment, leurs familles furent en grande eſtime auprès des princes Mogols.

Les hiſtoriens indiquent encore quelques expéditions de Genghiz-Khan, dans leſquelles il périt tantôt trente, tantôt cinquante, quelquefois juſqu'à cent mille hommes. Dans le royaume de Tangout particuliérement, ils exercerent des cruautés inouïes. On prétend que, ſur cent perſonnes, il n'en reſtoit pas deux; que les campagnes du Tangout étoient toutes couvertes de morts. Le peu de ces miſérables qui échappoient à la fureur de l'ennemi, ſe réfugioient dans les montagnes & dans les bois, où ſouvent ils périſſoient de faim & de miſere.

[1227.]

Genghiz-Khan ſe propoſoit de travailler lui-même à l'entiere réduction des Niu-Tché, lorſqu'il tomba malade aſſez dangereuſement. Se voyant hors d'eſpérance d'en

d'en revenir, il fit venir auprès de lui son quatrieme fils Touli, & le déclara régent de l'empire jusqu'au retour d'Oktaï, qu'il désigna pour son successeur. Il exhorta ses fils à vivre dans la plus grande union, & donna à ses généraux des conseils sur la maniere de réduire les Niu-Tché. « L'élite de leurs troupes, dit-il, » gardent les passages les plus importans; » ils sont maîtres des montagnes qui sont » au sud, & s'y sont fortifiés; au nord, ils » ont un grand fleuve pour frontiere : il » est difficile de les attaquer & de les » vaincre de ce côté. Les Song sont leurs » ennemis mortels depuis très-long-tems; » il y a lieu de croire qu'ils vous laisseront un passage libre sur leurs terres, » si vous le leur demandez. Cette marche » forcera les Niu-Tché à faire diversion » pour vous opposer des troupes; ils seront obligés d'en faire venir du nord: » la marche est longue, elle sera pénible; » & vous pourrez attaquer avec avantage » des troupes fatiguées & hors d'état de » combattre. » Il exclut ensuite de la couronne ceux des princes de sa famille qui étoient nés de princesses Chinoises. Il mourut peu après, âgé de soixante-six ans, après en avoir régné près de vingt-deux.

Quoique nous n'ayons rapporté qu'une

partie des horreurs que commit Genghiz-Khan, & que les traits que nous en avons rapportés ne peignent qu'un barbare, un forcené ; on peut croire cependant que, né au milieu d'un peuple moins féroce, il auroit eu toutes les vertus des conquérans qu'on a le plus admirés ; & même on pourroit peut-être assurer qu'il n'en différoit que par les nuances & certaines touches un peu trop fortes. On peut juger du génie de Genghiz-Khan par l'ordre qu'il avoit établi dans l'administration de son empire, & par quelques loix qui nous restent de lui. Il fut en quelque sorte le créateur de sa nation ; & laissa avec des loix & une police, ce peuple qu'il avoit trouvé errant & sauvage.

De son vivant, ses quatre premiers enfans étoient chargés de tout le gouvernement de l'empire.

Touschi avoit inspection sur le palais & la vénerie : Zagataï administroit la justice ; Oktaï, les finances ; & Touli, les affaires de la guerre..

La discipline militaire avoit été surtout l'objet de son attention. Ses troupes étoient distribuées en plusieurs corps de dix mille hommes, que l'on appelloit Touman, dont le chef se nommoit Tou-

man-Agaſſi *. Sous ce chef, il y en avoit d'autres nommés Mini-Agaſſi, qui commandoient chacun une troupe de mille hommes; après eux, venoient les Yuz-Agaſſi, qui en commandoient cent, & enfin les En-Agaſſi, qui commandoient à dix. Il avoit auſſi réglé ce que devoit fournir chacun de ſes ſujets, lorſque l'armée ſe mettoit en campagne. Tout barbare qu'il étoit, il donnoit des louanges à la vertu, puniſſoit le crime, & ne laiſſa jamais une belle action dans l'oubli. Une des choſes qui prouvent le plus combien il étoit digne de gouverner, c'eſt l'attention extrême qu'il mettoit à étudier le caractere & les talens des gens qu'il mettoit en place : il n'y avoit pas juſqu'aux priſonniers dont il cherchât à tirer parti avec les mêmes ſoins & les mêmes précautions; &, une fois par an, il faiſoit aſſembler tous ſes officiers, les examinoit lui-même d'après ce qu'il en ſçavoit par lui-même ou d'après les notes qu'il avoit ſur leur compte, &, ſelon le jugement qu'il en devoit porter, faiſoit éclater ſa généroſité ou ſentir la rigueur de ſa juſtice.

Nous avons dit que Genghiz-Khan avoit

* Aga, *chef;* Agaſſi, *ſon chef,* c'eſt-à-dire *chef du Touman.*

donné des loix aux Mogols, & en cela nous nous sommes conformés au sentiment des écrivains Arabes; car, s'il en faut croire les Chinois, lorsqu'Oktaï monta sur le trône, ces peuples n'avoient ni loix, ni police. Mais nous observerons, avec un judicieux écrivain de ce siécle, que cette assertion des Chinois ne peut être prise à la lettre. On sent bien que par rapport à un peuple aussi policé que celui de la Chine, les autres n'étoient que des barbares; & d'ailleurs on peut ajouter qu'ils ne voyoient pas les Mogols assez favorablement pour les juger avec beaucoup d'impartialité. Voici les loix attribuées à Genghiz-Khan

I. Il établit la croyance d'un Dieu, créateur du ciel & de la terre, & maître de toutes choses.

II. Il exempta des charges publiques les chefs des sectes, les prêtres & les médecins,

III. Il défendit, sous peine de la vie, à aucun prince de se faire proclamer Khan, sans avoir été élu par les chefs de la nation, dans une diète convoquée à cet effet.

IV. Il défendit de plus que les chefs de hordes portassent des titres comme les Mahométans.

V. Il ordonna qu'on ne fît jamais la

paix avec aucun prince, qu'il ne fût soumis.

VI. Il confirma & consolida l'usage de diviser les troupes par dix mille, par mille, par cent, & par dix.

VII. Il ordonna que chaque soldat, lorsqu'il faudroit se mettre en campagne, viendroit recevoir ses armes des mains de l'officier, & qu'il les tiendroit toujours propres.

VIII. Il défendit, sous peine de la vie, de piller l'ennemi avant que le général en eût donné la permission, en permettant à chaque soldat de garder ce qu'il auroit pris, après avoir payé au Khan les droits imposés.

IX. Afin de tenir ses troupes en haleine, il ordonna qu'elles feroient tous les hivers de grandes chasses; &, pour cela, il défendit à ses sujets de tuer, depuis le mois de Mars jusqu'en Octobre, les cerfs, les daims, les chevreuils, les lièvres, les ânes sauvages, & plusieurs sortes d'oiseaux.

X. Il défendit que l'on égorgeât les animaux, & indiqua une maniere de les tuer.

XI. Il permit d'en manger le sang & les entrailles; usage inconnu jusqu'alors en Tartarie.

XII. Il régla les immunités & les priviléges des Tarkhans, ou grands de la nation.

XIII. Il ordonna que tous ſes ſujets indiſtinctement, dès qu'ils ſeroient avertis, iroient à la guerre, ou travailleroient gratuitement à des ouvrages publics.

XIV. Il régla les ſupplices pour les criminels. Les vols ordinaires devoient être punis à coups de bâton, à moins que l'on ne rendît trois fois la valeur du vol; mais s'il s'agiſſoit d'un bœuf ou d'un cheval, comme la principale richeſſe des Tartares conſiſte en beſtiaux & en cavalerie, alors on puniſſoit de mort le coupable, & ſon corps, ouvert par le milieu, étoit expoſé en ſpectacle à la multitude.

XV. Pour entretenir le courage & l'eſprit d'élévation parmi les Mogols, il défendit qu'aucun d'eux pût être domeſtique. Ceux qui favoriſoient la pareſſe ou la fuite des eſclaves, étoient punis exemplairement.

XVI. A l'égard des mariages, il fut ordonné que l'homme acheteroit ſa femme, qu'il n'épouſeroit point une fille dont il ſeroit parent au premier & au ſecond degrés; mais il laiſſa la liberté d'épouſer les deux ſœurs, & d'avoir pluſieurs femmes, même avec des concubines.

XVII. Il condamna à mort les adulteres, & donna la permiſſion de tuer ceux qui y ſeroient ſurpris.

XVIII. Pour multiplier les alliances, il permit aux familles de s'allier en mariant deux enfans qui ſeroient morts; & l'on faiſoit pour cet hymen bizarre, un contrat & les cérémonies ordinaires.

XIX. Comme la nation étoit fort ſuperſtitieuſe, que ces Tartares ne voyoient, dans le bruit & les autres effets du tonnerre, que l'annonce de quelques évènemens extraordinaires, dont la crainte les portoit aſſez fréquemment à ſe jetter dans l'eau, il défendit l'approche des rivieres, & tâcha de donner de l'averſion pour les eaux, ſous prétexte que les vapeurs qui s'en élevoient étoient malfaiſantes.

XX. Il condamna à mort les eſpions, les faux témoins, les ſorciers, & les gens adonnés aux crimes contre l'ordre de la nature.

XXI. Il établit une peine pour les officiers qui manqueroient à leurs devoirs.

On ſoupçonne Genghiz-Khan d'avoir eu peu de religion. Il fut enterré dans un lieu qu'il avoit choiſi, que les Mogols appellent Burkhan-Caldin, & les Chinois la Montagne de Han, à l'occident de Pékin, dans une caverne appellée Kinniées.

Tous les princes de sa famille y ont été transportés ensuite.

La mort de Genghiz-Khan n'avoit pas suspendu la guerre contre les Niu-Tché, ou les Kins. Les Mogols assiégeoient la ville de Ho-Tcheou, dans le Chansi. Tchin-In, qui en étoit gouverneur, après s'être défendu avec le plus grand courage, perdant enfin toute espérance de salut, engagea sa femme à se retirer. Elle lui répondit qu'ayant jusqu'alors partagé ses honneurs & ses biens, elle vouloit avoir un sort commun avec lui jusqu'au tombeau; &, comme sa vie ne pouvoit être respectée par l'ennemi, elle ne devoit pas avoir un meilleur sort. Elle s'empoisonna sur le champ: ses deux fils & leurs femmes en font autant. Tchin-In les fait enterrer, imite leur exemple, & meurt dans le moment où les Mogols entroient dans la place.

[1229.]

Lorsqu'Oktaï fut arrivé, tous les princes & les grands de la nation allerent se prosterner devant sa tente, & lui souhaiter un long & paisible règne. Il fut reconnu grand Khan dans l'assemblée générale de la nation; après quoi, il donna un grand repas, & fit des présens aux principaux officiers.

OKTAI-KHAN, après cette proclamation, s'attacha à réparer les désordres qui s'étoient introduits pendant l'interrègne, & déclara Ili-Tchoutsaï son premier ministre.

Pour remplir dignement une place de cette importance, ce ministre dressa un code de loix qui furent observées très-rigoureusement. Après avoir pris une connoissance de tout les pays soumis par son pere, Oktaï détermina la quantité de soies, de grains & d'argent que les familles Chinoises devoient fournir ; le nombre de chevaux, de bœufs, de moutons & de peaux, que les Tartares devoient apporter ; & l'on fit, dans les pays occidentaux, l'énumération des hommes au-dessus de quinze ans, afin de sçavoir ce que l'on pourroit en tirer pour les armées.

[1231.]

Le nouveau Khan s'étoit déja porté vers la Chine, avoit parcouru les provinces de ce vaste pays qui lui étoient soumises, s'étoit fait instruire par son ministre des loix & de l'histoire ancienne de ce peuple si difficile à vaincre, & même avoit pris plusieurs postes importans sur les Niu-Tché ; il se préparoit à marcher par les parties méridionales, pour

les ſoumettre entiérement, lorſque des diviſions excitées par les ennemis du ſage Ili-Tchoutſaï le retinrent à ſa cour, & furent preſque juſqu'à obſcurcir la gloire de ſon règne, en perdant ce grand homme. Sa rare probité, ſon génie vaſte & ſon zèle pour les intérêts de ſon maître, qualités qui ordinairement, & ſur-tout dans les cours, ſont les objets de l'envie & de la baſſe jalouſie, étoient les ſeuls crimes qu'on pût lui reprocher: c'en étoit aſſez. Il avoit engagé Oktaï à nommer pour la police, & même pour le militaire, des officiers qui ſeroient indépendans les uns des autres, & qui viendroient lui rendre compte à lui-même. D'un autre côté, il avoit aboli l'uſage de donner pour récompenſe aux grands de l'empire, des villes ou même des provinces: par un nouveau réglement, il devoient avoir des revenus fixes & déterminés, ſelon leur rang & leur place, en une certaine quantité d'argent ou de ſoie. Dans le tems que tous les grands étoient le plus ouvertement déclarés contre lui, que tout retentiſſoit de leurs plaintes & de leurs murmures, qu'il s'en falloit peu que, pour ramener la tranquillité, le Khan ne ſacrifiât ſon miniſtre, Ché-Mo-Yen, le plus actif de ces eſprits irrités, fut accuſé de différens crimes par des ennemis particuliers, qui le pourſuivoient

avec autant de chaleur qu'il en montroit à perdre le miniſtre. Le Khan, qui ne l'aimoit pas, en remit le jugement au miniſtre même. Dès qu'on le ſçut, ſa famille fut dans la plus grande conſternation, & ſes ennemis triomphoient : les uns & les autres le regardoient comme un homme perdu ; mais Ili-Tchoutſaï, après avoir mûrement examiné l'affaire, mettant à part tout ſentiment de vengeance perſonnelle, déclara que l'accuſé n'étoit coupable que de trop de fierté, que d'ailleurs il avoit des qualités qui compenſoient ce défaut. Tout le monde, ſans en excepter le grand Khan, fut entiérement ſurpris de cet excès de générosité. Le prince profita de cette circonſtance pour ramener tous les eſprits à ſon miniſtre, en mettant ſous les yeux des grands tout le détail de ſon adminiſtration, & les regiſtres des recettes & des dépenſes, qui dépoſoient en faveur de ſon économie & de ſon déſintéreſſement. Cet événement augmenta encore le crédit d'Ili-Tchoutſaï ; &, s'il ne put déſarmer l'envie, il rendit au moins ſes coups impuiſſans.

[1232.]

Après un combat long & opiniâtre, dans lequel les Mogols, quoi qu'avec perte de beaucoup de monde, ne

laissoient pas d'avoir eu l'avantage, un prince de la famille royale, s'étant fait reconnoître, demanda à être conduit à Touli, général des Mogols. Lorsqu'il fut en sa présence : « Je suis, lui dit-il, Ho-» Chang, parent de l'empereur des Niu-» Tché ; je commande le corps que l'on » appelle Fidèles, & j'ai battu trois fois » vos armées. Je ne veux point périr avec » une troupe obscure de soldats ; je vous » demande actuellement la mort, afin » que ma fidélité soit connue, & que la » postérité me rende justice. » Touli fit ce qu'il put pour engager ce bon officier à prendre un parti plus raisonnable, & à se conserver pour jouir lui-même de sa réputation ; mais Ho-Chang n'y voulut point consentir ; &, par une condescendance barbare, il le livra à ses soldats, qui le hâcherent à coups de sabre. Par une suite de cette contradiction & de cette bizarrerie qui mêlent tant d'inconséquence dans les actions des hommes, dès qu'il fut mort, ils l'enterrerent honorablement, verserent sur la sépulture du lait de cavale, & prierent le Ciel que, si ce grand homme avoit à ressusciter, ce fût parmi les Mogols, aucune autre nation ne méritant de posséder un héros d'un aussi grand courage. Un autre officier général, sans rien dire de son mé-

rite ni de sa personne, déclara seulement qu'étant un des généraux des Niu-Tché, il demandoit en grace à mourir sur leurs terres ; & les Tartares furent aussi complaisamment barbares à son égard, qu'à l'égard du prince : on le massacra sur le champ.

Il est bon de remarquer en passant que, dans la plûpart de leurs défenses, nous voyons le Niu-Tché se servir de la poudre à canon, connue depuis très-long-tems à la Chine, mais dont on ne faisoit pas un usage aussi fréquent que chez nous. Nous croyons avoir déja dit que ces Niu-Tché, appellés Kins par les Chinois, étoient des Tartares établis depuis long-tems dans ce pays : ils en avoient appris les sciences, & contracté les mœurs.

Nous en citerons pour exemple le siége de Kaï-Fong-Fou, que Sudaï-Bahadour poussoit avec la derniere vigueur. Ce Mogol, qui ne respiroit que le sang, continuoit d'attaquer la ville, quoique l'on eût déja entamé des conférences pour la paix. Il faisoit briser des meules de moulins en plusieurs quartiers, & les faisoit jetter dans la ville, par le moyen de ses machines. Les poutres des maisons en étoient écrasées, plusieurs tours en furent renversées. Les Niu-Tché, pour se garantir, faisoient couvrir leurs maisons de fumier,

de pailles, & même de feutres. Lorſque les Mogols s'en furent apperçu, ils tournerent contre leurs ennemis les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes dans l'Occident : ils avoient trouvé, dans les guerres de Perſe & de Syrie, ce feu que nous appellons grégeois, & dont il eſt parlé dans l'hiſtoire des Croiſades. Ils jetterent de ce feu dans la ville, & embraſerent pluſieurs maiſons. De leur côté, les Niu-Tché avoient des machines à feu, qui lançoient des piéces de fer, en forme de ventouſes : elles étoient remplies de poudre ; &, lorſqu'on y mettoit le feu, elles éclatoient avec un bruit horrible. L'endroit où ces ventouſes tomboient étoit entiérement conſumé, & le feu s'étendoit dans les environs à plus de deux mille pieds : ce feu perçoit même les cuiraſſes ; ce qui nous feroit croire qu'ils y employoient beaucoup de ſoufre. Ils avoient auſſi une eſpece de hallebarde qu'ils lançoient de la même maniere. Ce qui étonne, c'eſt que, connoiſſant la poudre, ils ne ſoient pas arrivés dans l'inſtant à l'uſage du canon, & même de la bombe ; inventions funeſtes, mais qui ſuivoient ſi naturellement. Ces machines produiſirent de part & d'autre un ſi cruel effet, que l'on rapporte qu'en treize jours il périt un million d'hommes. Cependant le ſiége

n'avançoit pas au gré de Sudaï-Bahadour, qui, pour s'épargner la honte de le lever, fit dire au gouverneur qu'il convenoit de suspendre les hostilités, par égard pour les conférences qui tendoient à la paix.

Cette paix n'ayant pas eu lieu, on reprit le siége de Kaï-Fong-Fou ; & peu après elle tomba au pouvoir des Mogols, par la trahison d'un des généraux Niu-Tché. Le féroce Sudaï-Bahadour sollicitoit auprès du Khan la permission de faire égorger tous les habitans de cette place ; mais Ili-Tchoutsaï s'y opposa, en représentant combien cette conduite étoit contraire aux sentimens de l'humanité, & aux règles de la politique, puisque, outre qu'il étoit affreux dégorger tant de gens, si on les mettoit à mort, on se trouveroit n'avoir combattu long-tems & avec de grandes fatigues, que pour conquérir un désert. On épargna ainsi un million quatre cents mille familles, & l'on fit seulement mourir tous les princes du sang.

Cependant les Mogols avoient mis dans leurs intérêts les Song, nation Chinoise, qui formoient un grand état au midi des Niu-Tché, dont ils étoient les ennemis depuis que ces derniers s'étoient établis dans la Chine. Si ces Song eussent été meilleurs politiques, ils auroient senti

qu'il leur importoit de conserver les Niu-Tché entre eux & les Mogols, afin d'être à l'abri de ces derniers; mais ils les haïssoient, & ce sentiment les aveugloit sur leurs propres intérêts. Aussi seconderent-ils de leur mieux les Mogols, en entrant par les parties méridionales sur les terres des Niu-Tché.

L'empereur s'étoit retiré dans Juning-Fou, place très-bien fortifiée. Voyant pourtant avec quelle vigueur les ennemis poussoient le siége, il assembla les grands, & leur dit : « Depuis dix ans que je suis sur » le trône, je n'ai point commis de gran» des fautes, ainsi je ne crains point la mort. » Tous les princes en qui ont fini les dy» nasties, ont eu des vices ou des défauts » qui ont fait leur perte. On n'a rien de » tout cela à me reprocher; cependant » la dynastie des Niu-Tché finit en moi. » Ne craignez point que, comme ces prin» ces, je veuille être exposé aux insultes » & aux mépris de l'ennemi : je vous pré» viens que je ne souffrirai pas que l'on » me traite d'une maniere si indigne. » Après ce discours, il distribua à ses officiers ses meubles les plus précieux, prit un habit ordinaire, & sortit de la ville, suivi de ses meilleures troupes. Il porta partout la mort, sans la trouver : obligé de

rentrer

rentrer dans la ville, il fit tuer le peu de chevaux qui restoient pour nourrir les troupes, & se nomma un successeur.

[1234.]

Quelque tems après, voyant les ennemis maîtres des postes les plus importans, il s'enferma dans une maison avec le sceau de l'empire; la fit entourer de bois & de paille, & ordonna que l'on y mît le feu dès qu'il se seroit tué: ce qui fut exécuté sur l'heure. Le nouvel empereur, après avoir fait recueillir ses cendres, se présenta au combat, & s'y fit tuer; & la prise de cette ville est l'époque de la destruction des Niu-Tché dans la Chine, & de l'aggrandissement des Mogols. Mais ceux-ci ne tarderent pas à se brouiller avec les Song qui reconnurent leur faute trop tard pour la pouvoir réparer: ils en auroient dès ce moment porté la peine, si Oktaï qui méditoit de grands projets sur les états d'Occident, n'eût rappellé son général Sudaï-Bahadour.

[1235.]

En effet, dès l'année suivante, Oktaï qui avoit à ses ordres plus de quinze cents mille hommes de troupes réglées, envoya une armée considérable porter le ravage dans les pays qui sont au nord & au nord-ouest

de la mer Caſpienne. Nous avons peu de détails ſur ces expéditions : on trouve ſeulement qu'ils portoient par-tout la deſtruction & la mort. Ils pénétrerent juſqu'en Ruſſie ; égorgerent les habitans de Moſcou, quoiqu'ils les euſſent reçus à capitulation ; défirent & tuerent le grand duc George ; &, après avoir détruit un grand nombre de villes & de châteaux, emmenerent priſonnier Baſile. Dès cet inſtant, les grands-ducs de Ruſſie commencerent à être tributaires des Mogols.

Nous ne ſuivrons pas les Mogols dans les courſes qui ſuivirent cette premiere incurſion. Plus barbares & plus féroces que les tigres & les lions, ils commirent les plus affreux ravages non-ſeulement dans la Ruſſie, mais dans la Pologne, la Hongrie & la Moravie. Les troupes & les princes de ces différens pays, les chevaliers de l'ordre Teutonique, furent maſſacrés ou obligés de fuir devant eux. Tantôt on les vit, après une bataille, couper une oreille à chaque mort, & en avoir aſſez pour en remplir trois grands ſacs ; tantôt rappeller les habitans dans les villes déſertes, leur annoncer la paix, puis les égorger enſuite à plaiſir ; enfin brûlant, pillant & ravageant ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'enfin ils retournerent vers les Palus-Méotides.

Les autres princes de l'empire justement effrayés de ces ravages, prenoient différens moyens pour s'en garantir. Les plus guerriers rassembloient leurs troupes ; les moins vaillans envoyoient des ambassadeurs : le peuple s'imposoit des jeûnes & des prieres publiques : le pape Innocent IV leur dépêcha des religieux de deux ordres différens, pour les prier de cesser leurs ravages : ce que nous trouvons d'étonnant, c'est qu'en même tems on les engageoit à embrasser la religion Chrétienne. Les historiens remarquent que c'étoit la troisieme fois que l'Europe avoit eu à souffrir de la part des peuples venus de la Chine. La premiere irruption fut celle des Huns, sous Attila ; la seconde, celle des Awares, & enfin celle des Mogols.

Dans le même tems, une autre armée de Mogols, d'à-peu-près cinq cents mille hommes, ravageoit la Syrie, la Natolie & le peu d'états que possédoit encore le Calife. Ils emportoient les fourrages des campagnes, & les richesses des villes ; massacroient par-tout les habitans, & ne laissoient subsister que ceux qui dans des retraites inaccessibles ou des châteaux trop bien fortifiés, échappoient pour l'instant à leurs cruautés ; encore ces barbares ne perdoient-ils jamais de vue le dessein de

revenir lorſqu'ils ſeroient plus tranquilles. Ils étoient aux environs de Bagdad lorſqu'ils apprirent la mort d'Oktaï; ce qui les obligea de retourner vers Caracorum, pour procéder à l'élection d'un nouveau Khan, l'an de J. C. 1242.

Oktaï qui venoit de mourir en Tartarie, au retour d'une grande chaſſe, avoit les vertus de ſon pere ſans en avoir la férocité. Ili-Tchoutſai lui avoit inſpiré l'amour des ſciences, & ſurtout d'un bon gouvernement. Généreux & bienfaiſant, lorſqu'on lui reprochoit qu'il couroit riſque de ſe laiſſer tromper en accordant trop conſtamment à ceux qui lui demandoient des graces, il répondoit: « Seroit-il juſte que je renvoyaſſe les mains » vuides, un homme qui vient me ſupplier de les lui emplir? ». L'hiſtorien des Tartares rapporte de ce prince les traits ſuivants.

Un homme de la tribu des Virats, qui haïſſoit extrêmement les Mahométans, vint le trouver, & lui dit que Genghiz-Khan lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit ordonné d'aller de ſa part commander à Oktaï-Khan de faire paſſer au fil de l'épée tous les Mahométans qui ſe trouvoient dans ſes états. Quelque groſſiere que fût cette ruſe, elle eût pu réuſſir chez un peuple ſuperſtitieux & cruel,

ſans l'extrême modération & la ſageſſe d'Oktaï-Khan. Ce prince inſtruit que l'impoſteur ne parloit pas la langue Mogole : » Mon pere, lui dit-il, vous a-t-il parlé » par le moyen d'un truchement, ou ſi » lui-même vous adreſſoit la parole ? — » Il m'a parlé lui-même. — Comment » cela ſe pourroit-il, malheureux ? Mon » pere ne parloit que le Mogol, & tu ne » le ſçais pas ; comment auriez-vous pu » vous entendre ? » Il le fit enſuite punir de ſon effronterie & de ſon mauvais deſſein.

Il avoit fait défenſe de tuer les brebis autrement qu'en leur enfonçant un couteau dans le cœur. Un Mahométan ayant un jour acheté une brebis, l'emporta chez lui, & ferma exactement la porte de ſa maiſon. Un Mogol, qui, par une ſuite de l'eſprit qui animoit alors ſa nation, ne cherchoit qu'à nuire aux Mahométans, monta ſecrétement ſur le toît de la maiſon, & vit le poſſeſſeur de la brebis, comme il s'en étoit douté, la tuer d'une maniere contraire à la défenſe. Il en alla auſſitôt faire ſon rapport au Khan, conduiſant à ſes pieds le Mahométan lié & garrotté. » Que l'on délie cet homme, dit ce prince ; » car, s'il n'a pas entiérement ſatisfait à mon » ordonnance, au moins il y a eu égard, » puiſqu'il s'eſt caché, & que Dieu ſeul » peut juger les fautes qui ne ſont com-

» nues que de celui qui les commet. Quant
» au Mogol, je le condamne à mort pour
» avoir monté sur le toît d'une maison
» avec intention de nuire. »

On peut prendre une idée de l'étendue de ses états, par l'éloignement des pays soumis à sa puissance. Nous venons de voir que les Mogols avoient pénétré jusqu'en Hongrie ; quelques-uns des généraux d'Oktaï y étoient encore à sa mort. Ils dominoient dans toute l'étendue de l'Asie, & n'avoient cessé de faire la guerre en Chine avec les Song ; ils en possédoient la partie septentrionale, y compris la Corée, d'où il suit qu'ils occupoient une étendue de pays de plus de deux mille cinq cents lieues. Il est vrai que les Russes qui possèdent aujourd'hui le nord de l'Asie, ne comprennent guères moins d'étendue réelle, & que leur empire est mieux affermi ; mais aussi, malgré sa solidité & leur puissance, ils n'ont pas, comme les Mogols dans les tems dont nous parlons, des armées victorieuses de quatre cents mille hommes, au centre & à chaque extrémité de l'Asie : &, l'on voit, par l'énumération des troupes Mogoles, qu'elles montoient alors à plus d'un million & demi.

Ce fut à-peu-près dans le même tems que les Mogols perdirent Ili-Tchoutsai ;

nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici, d'après un hiſtorien, ce que l'on ſçait du mérite & du ſort de ce grand homme, dont la fin peut être ajoûtée aux autres preuves rapportées dans l'hiſtoire de tous les tems & de tous les lieux, que les meilleures intentions & les plus grandes vues ne mettent pas toujours à l'abri des plus fâcheux revers.

Tourakina, femme habile & veuve d'Oktaï, s'étoit emparé de toute l'autorité après la mort de ſon mari; & même, contre ſes diſpoſitions teſtamentaires, où il avoit déſigné Schiramoun, ſon petit-fils par Koudgiou, pour lui ſuccéder: elle avoit été ſecondée dans ce projet par Gaotoulaaman qui avoit l'adminiſtration des finances. Ili-Tchoutſai connoiſſoit trop bien les Mogols, pour ne pas prévoir que le gouvernement d'une femme ne dût exciter bientôt entre eux des diviſions & des révoltes; c'eſt pourquoi, demeuré à Caracorum auprès de Tourakina, il ne ceſſoit de la ſolliciter pour l'élection de Schiramoun. N'ayant pas été écouté, il réſolut d'ôter les finances à Gaotoulaaman, en repréſentant à l'impératrice qu'elles étoient en déſordre, & que tout ſe faiſoit par argent; ce qu'il étoit en état de prouver. Mais on n'eut aucun égard à ſes avis; il tomba dans

la disgrace, & le chagrin qu'il en conçut lui donna la mort à l'âge de cinquante-cinq ans.

Ili-Tchoutsai étoit un prince de la famille des Léao, ou des empereurs des Khitans, qui, par son mérite, avoit gagné la confiance de Genghiz-Khan & d'Oktaï-Khan, sous lesquels il fut premier ministre de l'empire. Un historien fort éclairé remarque judicieusement, en parlant de lui, qu'il falloit que les Mogols fussent bien barbares pour ne s'être pas plus policés pendant le ministere d'un si grand homme. Dès l'instant qu'Ili-Tchoutsai fut attaché à leur service, il s'efforça de les détourner de la cruauté qu'ils exerçoient sur tous les hommes, en leur inspirant par son exemple des sentimens d'humanité, de douceur & de générosité. Les Niu-Tché avoient détruit l'empire des Khitans ses aïeux : lorsqu'il fut conduit pour la premiere fois à Genghiz-Khan qui faisoit la guerre avec succès à ces mêmes Niu-Tché au service desquels il étoit alors, le prince Mogol lui demanda s'il n'étoit pas charmé de voir sa maison vengée par la défaite de ses ennemis : « Ils » ont cessé de l'être, répondit Ili-Tchout- » sai, depuis qu'ils m'ont comblé de biens » & d'honneurs. » Devenu ministre de Genghiz-Khan, il ne s'occupa que des

moyens de rendre ſon règne glorieux; d'inſpirer aux Mogols de l'averſion pour le carnage, de l'amour pour les peuples & pour la police de l'état : enſorte qu'il fut en quelque ſorte leur légiſlateur. Il dreſſa pour eux un calendrier qu'il perfectionna dans l'occident avec les mathématiciens Perſans & Arabes, & fit de grandes dépenſes pour attirer chez eux des ouvriers & des officiers de toutes les nations. Il fit bâtir des colléges publics, & vint à bout de faire étudier aux Mogols l'hiſtoire, la géographie, l'arithmétique & l'aſtronomie : il fit venir d'Igour, de Perſe & d'Arabie, des ſçavans qui traduiſirent pluſieurs de leurs livres : il étoit lui-même fort habile; & ce grand zèle qu'il avoit pour les ſçavans & les ſciences, ſauva la vie à des milliers de lettrés Chinois. Enfin il avoit toutes les qualités qui forment un grand miniſtre : une fermeté inébranlable, une préſence d'eſprit extraordinaire, une vaſte connoiſſance des pays ſoumis à ſon maître, un diſcernement exquis dans le choix des ſujets, des reſſources aſſurées pour avoir toujours au beſoin de grandes ſommes d'argent & des proviſions, un zèle plein de déſintéreſſement pour le ſervice du prince & le bonheur des peuples. Entre les ſages réglemens qu'il a faits, on cite ceux

qui avoient rapport au commerce, aux douanes, à la police militaire & à l'abolition de la coutume établie par les Khans de faire choisir indifféremment dans toutes les familles les plus belles filles, pour les enfermer dans leurs palais. Aussi, lorsqu'après sa mort ses ennemis eurent obtenu de Tourakina la permission d'examiner ses biens, on trouva, au lieu des trésors qu'ils avoient annoncés, des livres d'histoire & des cartes; des réflexions sur l'astronomie, l'agriculture, la guerre & le commerce; des médailles; des instrumens de musique; & cette découverte ajouta à sa gloire en les couvrant de honte.

[1246.]

Cependant les intrigues de Tourakina l'ayant emporté, on convoqua une assemblée générale de la nation, ce que l'on appelle dans le pays un Kouroultai, avec la résolution d'élire Gaïouk. Nous n'entrerons pas dans le détail des cérémonies bizarres & minutieuses qui s'y observerent, & dont Plan-Carpin, ambassadeur du pape, nous a laissé une relation; pour y suppléer avantageusement, le lecteur pourra se figurer une assemblée de pâtres grossiers & féroces, accumulant les tapis, les riches étoffes pour s'asseoir à moitié

par terre, embélissant leurs feutres & leurs peaux de perles & d'or prodigués sans goût & sans intelligence; racontant leurs exploits brutaux en buvant le cosmos ou le lait de jument pendant des journées entieres. Rien ne devoit être si magnifiquement ridicule. Comme les ambassadeurs étrangers qui étoient venus pour engager les Mogols à la paix, ne pouvoient boire de ce cosmos, on leur donna quelque autre liqueur plus à leur gré.

Le 24 Août, lorsque tous les suffrages se furent réunis en faveur de Gaïouk, les grands allerent le prendre dans sa tente & le placerent sur un siége doré, en lui disant : « Nous voulons, nous vous prions, » & nous vous commandons d'avoir toute » puissance sur nous. — Gaïouk répondit: » Si vous voulez que je sois votre Khan, » êtes-vous résolus de m'obéir en tout? » De venir quand je vous appellerai? » D'aller où je voudrai vous envoyer? » Et de mettre à mort ceux que je vous » ordonnerai de faire mourir? — Oui. — » Ma simple parole désormais servira de » glaive. » Après cette cérémonie, ils étendirent par terre un feutre, sur lequel ils le firent asseoir, en lui disant : « Regar- » dez en haut & reconnoissez un Dieu; » considérez ensuite ce feutre sur lequel

» vous êtes assis; si vous gouvernez sage-
» ment votre empire, si vous êtes gé-
» néreux, bienfaisant & juste, si vous
» honorez les grands & les chefs de la
» nation, chacun selon son rang & sa
» dignité, vous régnerez avec splendeur
» & magnificence; toute la terre vous
» sera soumise : vous obtiendrez de Dieu
» tout ce que vous désirerez. Si vous te-
» nez une conduite opposée, vous serez
» méprisable, méprisé de vos sujets, &
» si pauvre, que vous n'aurez pas même
» en votre pouvoir le feutre sur lequel
» vous êtes assis. » On mit ensuite auprès
de lui sa femme; on les éleva en l'air, &
on les proclama ainsi empereur & impé-
ratrice de tous les Tartares. On rapporte
que ce Khan réunissoit un grand courage
à beaucoup de douceur : il aimoit assez
les Chrétiens que les Chinois appellent
ou confondent avec les Bonzes. Son
règne fut court; & quoiqu'il eut pro-
jetté de grandes choses, & que l'Oc-
ciden eût lieu de trembler de ses pro-
jets, il s'en tint cependant à envoyer
des troupes en Corée. Nous allons rap-
porter quelques particularités des ambas-
sades qui furent envoyées alors en Tar-
tarie; &, quoique ceux du pape ne fus-
sent pas trop bien reçus, ceux du Calife
le furent encore plus mal; car on les me-

naça eux & leur maître de leur ôter la vie : quant à ceux des Bathéniens, ils ne furent pas seulement reçus.

Jean de Plan-Carpin, l'un des ambassadeurs du pape, s'étoit rendu par Kiovie aux environs du Volga où étoit campé Batou avec une armée de Mogols. Ce général ne voulut pas se charger de recevoir sa députation, & l'envoya à Caracorum par le pays des Kanglin, le Kharisme, le Kaschgar & le pays des Naïmans. Arrivé auprès du prince, il y resta plus d'un mois sans pouvoir obtenir une audience particuliere, & sans avoir presqu'aucune des choses nécessaires à la vie. On lui ordonna ensuite de mettre par écrit le sujet de son voyage; on lui rendit une réponse en Mogol & en Arabe. Gaïouk vouloit envoyer avec lui des ambassadeurs vers le pape; mais Plan-Carpin eut la prudence & l'adresse de l'en détourner, parce que ces sortes d'ambassadeurs n'étoient que des espions qui s'informoient de l'état, des forces & de la situation des pays où ils alloient, pour y venir ensuite faire des incursions avec plus de sûreté & de succès.

Les freres Ascelin, Simon de S. Quentin, Alexandre & Alberic envoyés aussi par le pape, ayant pris leur route par la Syrie, ne parvinrent pas jusqu'à Cara-

corum. Ils s'étoient rendus en Perse auprès de Baïjou-Novian, autre général Mogol. Il leur envoya un officier pour sçavoir le sujet de leur ambassade; ils répondirent qu'ils venoient de la part du pape, le chef & le plus grand en dignité parmi les Chrétiens. Les Mogols irrités de cette réponse, leur demanderent s'ils ignoroient que le grand Khan fût fils de Dieu? Ascelin, qui ne mettoit pas à ce qu'il semble beaucoup d'adresse dans cette négociation, répondit que le pape ne connoissoit ni le grand Khan, ni Baïjou-Novian, ni Batou; que seulement il avoit entendu parler d'une nation Asiatique & Barbare, que l'on nommoit Tartares; que, touché des maux qu'ils faisoient souffrir aux Chrétiens, il avoit envoyé vers la premiere de leurs armées, afin de les engager, à sa considération, à ne pas maltraiter ainsi le peuple de Dieu. Les Mogols furent un peu offensés de cette réponse, dont pourtant ils se mocquerent; ils furent plus mécontens de voir que les ambassadeurs n'apportoient aucun présent. Cependant, comme ils ne vouloient pas avoir à la fois tant d'ennemis sur les bras, ils feignirent d'avoir le dessein de favoriser les Chrétiens de Syrie, & de devenir Chrétiens eux-mêmes. Ils avertirent ensuite Ascelin que, s'il vouloit se présen-

ter devant Baïjou-Novian, il falloit se résoudre à l'adorer & lui faire révérence le genou en terre. Cette cérémonie allarma la délicatesse des ambassadeurs ; ils tinrent conseil : un religieux casuiste, moins sévere, & comme d'autres religieux l'ont quelquefois été depuis, se prêtant tour à tour, fut d'avis que l'on se prosternât, parce que cela ne devoit être regardé que comme une affaire de police, ou, si l'on veut, d'étiquette de la cour. Les autres ne voulurent point y consentir, puisqu'au moins cette démarche eût pu passer pour une espece de vassalage. Baïjou-Novian, ennuyé de toutes leurs délibérations, &, piqué du ton de ces ambassadeurs, vouloit les mettre à mort ; d'autres officiers pensoient que ce seroit assez d'en égorger deux en renvoyant les autres. Mais une des femmes du général représenta que cette conduite seroit d'une bien mauvaise politique, puisque si l'on faisoit mourir quelques-uns des ambassadeurs du pape, aucun des princes Occidentaux ne leur en enverroit dans la suite ; & qu'ils seroient ainsi privés des présens qu'ils en devoient attendre. On leur laissa donc la vie ; &, à force de courage & de persévérance, Ascelin obtint avec son congé une lettre pour le pape, qui mérite d'être rapportée.

» Par la divine disposition du grand
» Khan, voici les ordres de Baïjou-No-
» vian. Vous, pape, sçachez que vos mes-
» sagers sont venus vers nous, & qu'ils
» ont remis vos lettres. Ils nous ont tenu
» d'étranges discours; nous ignorons s'ils
» l'ont fait par vos ordres. Nous n'avons
» pas été moins choqués de ces termes
» que nous avons lu dans vos lettres.
» *Vous tuez & faites périr beaucoup d'hom-*
» *mes*.... Sçachez que c'est par l'ordre
» de Dieu ferme, stable, & qui s'étend
» sur toute la face de la terre; quicon-
» que ne s'y soumettra pas, sera exterminé.
» Nous vous le faisons sçavoir, afin que
» si voulez être assis sur votre terre, eau
» & héritage, il faut que vous vous transf-
» portiez en propre personne auprès de
» nous : si vous n'obéissez pas à ces or-
» dres, nous sçavons ce qui vous en ar-
» rivera. Mais, avant tout, il faut que
» vous nous fassiez sçavoir de nouveau
» par des ambassadeurs, si vous viendrez
» ou non, & si vous vous déclarez notre
» ennemi. »

Le pape effrayé ne vint pas, il est vrai, en personne, mais il envoya un nouvel ambassadeur; & même, dans la suite, il en reçut un de la part du Khan. Le Mogol fut très-bien traité à Rome; beaucoup mieux même que l'on n'auroit dû,

dû, au dire de tout le peuple, qui croyoit que l'on ne pouvoit, ſans manquer à la religion, traiter ſi bien un infidèle.

Après un règne fort court, Gaïouk mourut; quelques-uns prétendent qu'il fut aſſaſſiné par un frere de Batou. L'impératrice Ogoulganmiſch ſe chargea de la régence. Les dépenſes que l'on avoit faites pour les guerres précédentes avoient épuiſé les tréſors; les exactions avoient ruiné les peuples : enſorte que par-tout l'on n'entendoit que plaintes & l'on ne voyoit que miſere.

[1251.]

Dans l'aſſemblée générale de la nation, on élut, pour Khan, Mangou, qui trouva cependant des oppoſitions de la part de pluſieurs princes de la famille royale. Il mit en place des officiers d'un grand mérite; on parle ſur-tout de Kublaï, qu'il fit vice-roi de la Chine. Il avoit été élevé par un des ſages de ce pays, qui l'avoit inſtruit dans toutes les ſciences chinoiſes.

Lorſque Kublai eut pris poſſeſſion de l'empire, il fit venir ſon ſçavant maître auprès de lui. Il ſe nommoit Yao-Chou. A ſon arrivée, il préſenta à ſon ancien élève un cahier dans lequel il lui expoſoit les maximes d'un bon gou-

vernement, & la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois, les Tartares, les troupes & les grands de la nation. Dans une autre occasion, il lui donna un ouvrage moral, qui, pour le fond, se réduisoit à ceci : « Prince, honorez & craignez le ciel; aimez les peuples; respectez les gens de bien; étudiez les sciences qui conviennent à un prince & à un général d'armée; chérissez votre famille; attachez-vous aux gens vertueux; réglez votre intérieur; éloignez de vous les flatteurs & les hypocrites. » Le soin que prit le nouveau gouverneur de rassembler les laboureurs, de faire cultiver les terres, & de rendre indistinctement la justice, le fit également chérir des Chinois & des Mogols.

[1253.]

Haïton, roi d'Arménie, s'étoit rendu en Tartarie pour faire un traité avec le grand Khan. Après les premiers entretiens, il lui proposa d'embrasser la Religion Chrétienne, & sur-tout il le pria d'aider les Chrétiens à détruire les Musulmans. Le Khan parut se rendre aux premieres instances, & céda en effet aux secondes. Le roi d'Arménie obtint, outre les terres qu'on lui avoit enlevées, la permission de garder les nouvelles con-

quêtes qu'il alloit faire ſur le Calife. C'eſt pourquoi on envoya Holagou, frere du Khan, avec une armée conſidérable : on devoit, avant tout, détruire les Mélahédites ou Aſſaſſins, dont nous parlerons bientôt avec quelque détail.

Mangou ſe fit enſuite baptiſer par un évêque, & accorda la paix à tous les Chrétiens. Il ne faut pas croire que cet acte de notre religion fut regardé par le prince Mogol comme un engagement pour la ſuivre; il n'y voyoit qu'une ſimple cérémonie qui pouvoit lui concilier des peuples dont il croyoit avoir beſoin: & ſa conduite juſtifie aſſez notre ſentiment.

C'eſt dans ce même tems qu'il arriva à Caracorum un ambaſſadeur de la part de S. Louis, roi de France. C'étoit Guillaume de Rubruquis, cordelier, & quelques autres religieux. Quelques impoſteurs étant venus trouver S. Louis dans l'île de Chypre, lui avoient remis des lettres ſuppoſées de la part d'un des généraux Mogols; on y diſoit que Gaïouk qui régnoit alors, s'étoit fait Chrétien. Pour l'en féliciter & l'encourager à perſiſter dans de ſi pieux ſentimens, S. Louis avoit envoyé à ce général & au Khan lui-même des préſens magnifiques, parmi leſquels étoit une tente ou oratoire d'é-

carlate ornée d'une broderie qui repré-
sentoit la passion ; il y avoit joint du bois
de la vraie croix.

Rubruquis admis à l'audience de Mangou-Khan, le trouva assis sur un petit lit, vêtu d'une robe fourée & brillante comme la peau d'un veau marin : l'impératrice & une de ses filles étoient assises auprès de lui. L'ambassadeur dit qu'il venoit, de la part du roi de France, pour le complimenter sur ce qu'il avoit embrassé la Religion Chrétienne ; il finit en demandant la permission de la prêcher : sa harangue fut interrompue par différentes questions de Mangou, qui vouloit sçavoir s'il y avoit beaucoup de bœufs, de moutons & de chevaux en France. Si Mangou eût suivi quelques-uns des dogmes des Chrétiens, c'eussent été ceux des Nestoriens, car il en avoit beaucoup à sa cour ; &, dans les festins publics, leurs prêtres venoient en habit pontificaux donner la bénédiction à l'assemblée. Les princesses témoignoient beaucoup de vénération pour la croix ; mais elles étoient si peu instruites, qu'elles traitoient de même les autres religions : d'où l'on peut induire que c'étoit simplicité chez les femmes & les gens du peuple, & politique de la part des chefs, qui, commençant à perdre de leur férocité, vouloient ga-

gner une partie de leurs ennemis pour avoir le tems d'écraser les autres.

Les détails que Rubruquis nous donne sur Caracorum & le palais de Mangou, ne méritent pas de trouver place ici : il dit que cette ville ne valoit pas Saint-Denis ; &, dans son tems, Saint-Denis n'étoit pas considérable. Il n'y compte même que deux principales rues ; l'une pour les Sarasins, où se rendoient les marchands ; l'autre pour les Chinois, où se tenoient les ouvriers. Mais on ne peut passer sous silence un ouvrage assez curieux, fait par un nommé Guillaume Boucher, orfèvre de Paris, qui étoit passé en Tartarie depuis quelque tems. C'étoit un grand arbre d'argent, soutenu par quatre lions de même métal : cet arbre, sans doute fort grand, soutenoit dans ses branches quatre tonneaux, l'un rempli de vin, un autre de cara-cosmos, le troisieme de ball, ou d'une boisson faite de miel, & le quatrieme d'une autre boisson faite de riz. Le tronc de l'arbre étoit environné de serpens dorés ; & ces différentes boissons tomboient chacune dans un grand vase d'argent. Cet arbre étoit dans un palais de Mangou, bâti hors de la ville, & dans lequel il étoit d'usage que le Khan donnât à manger deux fois par an. Rubru-

quis, à ſon départ, reçut une lettre pour S. Louis, qui mérite, par ſa ſingularité, d'avoir place ici.

Lettre de Mangou-Khan à S. Louis.

» Les commandemens du Dieu éternel ſont qu'il n'y ait au ciel qu'un Dieu éternel, & en terre qu'un ſouverain ſeigneur, Genghiz-Khan *, fils de Dieu & de Témingou-Tingey **; voici les paroles qu'il vous fait ſçavoir : « Nous tous qui ſommes en ce pays, ſoit Moalles ***, ſoit Mékrit-Muſtelemans, par-tout où les oreilles peuvent entendre, où les chevaux peuvent aller, nous ſçavons que nos ennemis ne voudront ni croire ni obſerver nos commandemens; mais qu'au contraire, ils entreprendront de mettre

---

* Rubruquis écrit Cingis-Khan; mais c'eſt par ignorance; & l'on en a la preuve dans l'étymologie qu'il donne de ce nom, en diſant que *Cingis* ſignifie *fer*, & qu'on l'avoit donné au conquérant Tartare, parce qu'il étoit fils de maréchal ou de ferrurier. Nous avons rapporté plus haut ce qu'en penſent les Tartares & les Chinois, qui n'avoient point de raiſons de lui vouloir accorder plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

** On voit que le nom eſt encore défiguré.

*** Pour Mougalles, que l'on a changé en Mougou & Mogols.

une armée en campagne contre nous : vous verrez & entendrez qu'ils auront des yeux & qu'ils ne verront pas; & que, quand ils voudront manier quelque chose, ils n'auront point de mains ; & que, quand ils désireront marcher, ils ne le pouront, n'ayant point de pieds. On voit ici les commandemens du Dieu éternel, & du Dieu d'ici-bas, seigneur des Moalles. Ce commandement est fait par Mangou-Khan à Louis, roi de France, à tous les seigneurs & prêtres, & à tous le grand peuple du royaume de France, afin qu'ils puissent entendre nos paroles & les commandemens du Dieu éternel faits à Ginghiz-Khan; depuis lui, ce commandement est venu jusqu'à nous. Un certain David vous a été trouver, comme ambassadeurs des Moalles; mais c'est un menteur & un imposteur, & vous avez envoyé avec lui vos ambassadeurs à Kencan, après la mort duquel ils sont arrivés en cour, & sa veuve Charmis vous envoya par eux une piéce de drap de soie de Nasic, avec des lettres; mais, pour ce qui est des affaires de la guerre & du bien de cet état, comment est-ce que cette femme, plus vile, plus abjecte qu'un chien, en eût pu sçavoir quelque chose? Ces deux moines sont venus de votre part, vers Sartasch qui les a en-

voyés à Batou; & Batou, ici, parce que Mangou-Khan eſt le plus grand roi & empereur des Moalles. Mais maintenant, afin que tout le monde, tant prêtres que moines & tous autres, puiſſent vivre en paix, & ſe réjouir de ce que nos commandemens s'entendent parmi eux, nous aurions bien voulu envoyer vers vous des ambaſſadeurs qui auroient accompagné vos prêtres ; mais ils nous ont fait entendre qu'entre nos demeures & les vôtres il y a des nations belliqueuſes & des chemins difficiles & dangereux; enſorte qu'ils craignent que nos ambaſſadeurs ne puiſſent aller juſqu'à vous : en conſéquence, ils ſe ſont offerts de vous porter nos ordres à vous roi Louis, c'eſt pourquoi nous vous envoyons ce commandement du Dieu éternel par vos prêtres. Quand vous les entendrez & croirez, ſi vous vous diſpoſez à nous obéir, vous nous enverrez vos ambaſſadeurs pour nous aſſurer ſi vous voulez avoir paix ou guerre avec nous; & quand, par la toute-puiſſance du Dieu éternel, tout le monde ſera uni en paix & en joie, lors il apparoîtra ce que nous ferons : mais, ſi vous mépriſez les commandemens de Dieu & ne voulez pas les croire, en diſant que votre pays eſt bien éloigné, vos montagnes bien hautes & vos mers bien profon-

des, & qu'en cette confiance vous veuilliez faire la guerre contre nous pour éprouver ce que nous ſçavons faire, celui qui peut rendre les choſes difficiles bien aiſées, & qui peut rapprocher ce qui eſt éloigné, ſçait bien ce que nous pouvons faire.»

[1255.]

Holagou *, frere du grand Khan, étoit parti depuis quelque tems pour faire des expéditions dans les pays occidentaux, que les Chinois déſignent par le nom de Ki-Che-Mi. On en vouloit ſur-tout au Calife & aux Aſſaſſins, dont nous parlerons auſſi bientôt. Rokneddin, chef de ces miſérables, avoit député ſon frere avec trois cents hommes vers Holagou, qui les envoya au château de Dgemalabad, où, peu après, on les fit mourir; & c'eſt de-là qu'eſt venue cette expreſſion que l'on trouve ſouvent dans les écrivains Orientaux qui ſont venus depuis: *envoyer à Dgemalabad*, pour dire envoyer à la mort. Rokneddin, fut mieux traité: s'étant rendu à Holagou, il conſerva la vie, & même fut comblé de bienfaits. Les deux derniers châteaux qui reſtoient encore aux Aſſaſſins, ſe rendirent deux ans après.

---

* Les Tartares diſent Houlakio, & Hélakio

[1258.]

En s'approchant de Bagdad, Holagou fit écrire aux principaux de la ville, pour les engager à s'épargner les horreurs d'un siége qui devoit être fort meurtrier; voici la réponse insensée qu'il en reçut: « Quel » est Holagou? & que peut-il sur la mai- » son d'Abbas, qui tient toute sa puissance » de Dieu même, aux volontés duquel » on ne s'oppose pas impunément? Si » Holagou avoit desiré la paix, il ne se- » roit pas venu porter le ravage sur les » terres du Calife. Si cependant ce sont- » là ses intentions, qu'il s'en retourne à » Hamadan, alors nous prierons le Déoua- » dar de se jetter aux pieds du Calife, afin » d'obtenir de lui le pardon d'Holagou. » Cette forfanterie ridicule n'excita que le mépris du prince Mogol, car Holagou étoit frere du grand Khan. Peu après, il fit environner la ville d'un mur fortifié d'un fossé profond, & dressa des machines pour les attaquer. On se défendit quelque tems: à la fin, le Calife fit demander à Holagou la permission de se rendre auprès de lui. La ville fut prise, & le pillage dura sept jours. Le général Mogol s'éloigna ensuite. Dès qu'il fut à une journée de chemin, il fit mourir le Calife, soit

qu'on l'ait étranglé,ou qu'on l'ait assommé, comme le rapportent quelques historiens.

L'auteur du Nighiaristan dit qu'un an avant la prise de Bagdad, un des esclaves du gouverneur avoit rêvé que la ville n'étoit plus au pouvoir des princes Abbassides, & qu'il en étoit le souverain. Il en amusa son maitre, qui s'en moqua. Mais l'événement vérifia le songe. Car, lorsque les Mogols faisoient le siége de Bagdad, & qu'ils étoient sur le point de décamper faute de vivres, cet esclave leur écrivit un billet, qu'il fit passer dans leur camp, par le moyen d'une flèche à laquelle on l'attacha. Par ce billet, il promettoit à Holagou de faire subsister son armée pendant un mois; & lui indiquoit que, pour qu'il pussent le voir, il n'avoit qu'à faire demander un nommé Amran. Le Calife qui ne vouloit rien refuser à des ennemis, dont il avoit tout à craindre, fit en effet chercher celui que l'on demandoit, & l'envoya à Holagou. Lorsqu'Amran fut arrivé dans le camp des Mogols, il leur découvrit des magasins de blé considérables, qui sauverent leur armée de la famine, & leur procurerent la prise de la ville. Le même auteur ajoute que, par récompense, on lui en donna le gouvernement.

Holagou, maître du peu de pays que

poſſédoit alors le Calife, porta la guerre dans la Natolie, & ſoumit tout ce pays, juſqu'aux détroits de Conſtantinople & des Dardanelles.

[1259.]

Pendant qu'Holagou s'étendoit à l'Occident, un autre frere du grand Khan continuoit de faire des conquêtes à la Chine ; mais, Mangou-Khan ayant été trouvé au nombre des morts, après l'aſſaut d'une place importante, les Mogols firent la paix avec un des généraux Chinois, à condition que ſon maître leur donneroit, tous les ans, un million en or & un million en ſoie. Ils ſe retirerent enſuite en Tartarie, pour procéder à l'élection d'un nouveau Khan.

Mais l'empire de la Tartarie, qui avoit été juſqu'alors ſoumis à un ſeul prince, fut, après la mort de Mangou-Khan, diviſé en pluſieurs états conſidérables. Les deſcendans de Batou-Khan devinrent ſouverains dans le Captchac : Holagou régna en Perſe ; Zagataï, dans le Maouarennahar. Il eſt vrai cependant que tous ces princes recevoient l'inveſtiture de celui qui régnoit dans la Tartarie & à la Chine, & ce ne fut que dans la ſuite qu'ils refuſerent de lui rendre quelques hommages.

[1260.]

Kublaï, frere de Mangou-Khan, fut élu Khan en sa place. Après cette proclamation, on fit par-tout des réjouissances; & Kublaï s'attacha à choisir d'habiles généraux, & des ministres sages & intégres. La domination des Mogols, jusqu'alors si barbare & si dure, changea sous ce prince, qui adopta entiérement les mœurs des Chinois, & qui fut regardé, par ce peuple même, comme un des plus illustres empereurs qui aient régné dans la Chine. Son règne fut fertile en grands hommes & en grands événemens, parce que Kublaï étoit grand lui-même, qu'il fit fleurir les arts & les sciences, & qu'il s'attacha à rendre ses sujets heureux, en cherchant par-tout le mérite, en veillant à la culture des terres, au progrès des manufactures, & à la prospérité du commerce. Si les Chinois, remarque l'historien d'où nous empruntons ces réflexions, ont souvent été vaincus, jamais leurs loix n'ont éprouvé un pareil sort; & les plus grands conquérans qui ont soumis cette nation, ont été obligés de se soumettre eux-mêmes à ces loix. La plûpart des Mogols se dépouillerent de leur barbarie; plusieurs, à l'imitation des Chinois, se rendirent célèbres par une fidélité inébran-

lable pour le ſervice du prince & pour l'amour de la patrie. On ſçait qu'un des plus grands crimes que l'on puiſſe commettre à la Chine, eſt de manquer de reſpect & d'obéiſſance à ſon pere; & l'empereur y eſt regardé comme le pere de la nation.

Comme la ſuite de cette dynaſtie de Mogols appartient plus particuliérement à l'hiſtoire de la Chine, dont elle fait partie, nous ne la ſuivrons pas plus loin, & nous renvoyons le lecteur aux Anecdotes de cette nation, que nous donnons à part.

Nous ajoutons même avec peine que, dans la ſuite de l'hiſtoire des Mogols, nous n'avons rien trouvé qui puiſſe piquer la curioſité du lecteur. De grandes batailles dont on ignore les circonſtances, des combats dans leſquels on rapporte qu'il y eut beaucoup de ſang répandu, des places priſes & raſées, & des milliers de priſonniers mis à mort; voilà en quelques lignes l'analyſe de ce que nous offrent les hiſtoriens de cette partie de l'hiſtoire d'Aſie. Auſſi, après avoir rapporté quelques traits concernant Holagou, ſi terrible alors, & ſi célèbre encore dans l'Orient, nous abandonnerons les Mogols, pour paſſer à quelques autres dynaſties.

Holagu, que nous écrivons Holagou, pour rendre la prononciation Mogole, étoit, comme nous l'avons dit, fils de Tuli-Khan, quatrieme fils de Genghiz-Khan. Après avoir défait & exterminé les Aſſaſſins, dont nous parlerons enſuite, & aboli le Califat par la mort de Moſtaſſem, qui fut ainſi le dernier Calife, il ſuccéda à ſon frere Mongou-Khan dans la partie occidentale de l'Aſie, & s'empara d'Alep & de Damas.

S'étant avancé enſuite vers l'Orient, il laiſſa, pour maintenir & même étendre ſes conquêtes, un de ſes généraux, nommé Ketboga; mais ce général, pour avoir trop mépriſé un nouvel ennemi dont il croyoit la défaite aiſée, fut défait lui-même & fait priſonnier. Cet ennemi étoit Al-Malek-Al-Morhaffer-Séifeddin *, troiſieme ſultan des Mamelucs, dont il ſera parlé dans les Anecdotes de l'hiſtoire d'Afrique. Cette perte fut bientôt réparée, & l'année ſuivante Holagou conquit la Syrie.

Quelque tems après cette ſeconde expédition, il paſſa dans la province d'Aderbidgiane, pour y prendre quelque repos. Son amour pour les ſciences, & le bon accueil, qu'il fit toujours à ceux qui

* **Le roi triomphant.**

s'y appliquoient, y attirerent des sçavans dans tous les genres, & sur-tout des mathématiciens, auxquels il assigna de très-fortes pensions, en leur fournissant tous les instrumens nécessaires aux observations astronomiques. Il fit bâtir un magnifique & commode observatoire à Maragah, ville assez proche de Tauris.

[1264.]

Pendant ce tems, les villes de la Syrie, à l'exception de celles qui, situées sur le bord de la mer, appartenoient aux Chrétiens, étoient rentrées sous la domination des Musulmans. Holagou, qui songeoit à les reprendre, avoit déja ordonné aux rois d'Arménie, de Géorgie & aux autres Chrétiens, de se tenir prêts à marcher pour aller attaquer le sultan d'Egypte; mais il fut surpris par la mort près de la ville de Maragah : il y avoit dix ans qu'il commandoit dans cette partie de l'Asie, & qu'il s'en regardoit comme le souverain, quoique son frere Kublaï, qui régnoit en Chine, n'en parlât que comme de son lieutenant.

Ce prince laissoit quinze enfans, & un assez grand nombre de femmes, entre lesquelles on cite Doghouz-Khatoran, qui étoit Chrétienne : elle l'avoit accompagné dans toutes ses expéditions militaires;

&,

&, par les rares qualités de son esprit, avoit mérité la plus grande part dans sa confiance: les Chrétiens lui dûrent la protection qu'Holagou leur accorda toute sa vie; elle ne lui survécut pas long-tems, & fut enterrée auprès de lui comme elle l'avoit desiré. Avant de parler des autres états fondés par les Tartares, & de l'irruption d'une partie de ces peuples sous Tamerlan, nous allons parler des Assassins, dont on a vu la destruction en Perse par Holagou, & qui continuerent cependant encore quelque tems en Syrie.

SOUVERAINS EN PERSE ET EN SYRIE,

DITS

ASSASSINS, BATHÉNIENS, &c.

LEs Aſſaſſins ne formerent un état politique, que long-tems après avoir fait ſchiſme avec les autres Mahométans, & avoir, par la nouveauté & la bizarrerie de leur doctrine, excité de grands maux en Perſe & en Syrie, où ils s'établirent.

On ſçait que, peu après la mort de Mahomet, ſes ſectateurs ſe diviſerent au ſujet de la ſucceſſion à l'Imamat, ou à la dignité de chef de la religion. Tous, à la vérité, convenoient qu'elle devoit appartenir à celui qui ſeroit reconnu ſon légitime ſucceſſeur ; mais les uns tenoient pour Abubèkre, qui en effet fut reconnu Iman & Calife, & les autres prétendoient ne reconnoître qu'Ali, couſin & gendre du prophète. Quoique le premier avis l'eut emporté au ſentiment du plus grand nombre, il ne laiſſa pas de ſe trouver des Mahométans, qui, après avoir ſoutenu Ali

de ſon vivant, perſiſterent dans ſes prétentions après ſa mort : de-là la diviſion des Mahométans en deux grandes ſectes, diviſées elles-mêmes en pluſieurs autres. Ceux qui reconnoiſſent la puiſſance du Calife, & leur ſucceſſion comme légitime, ſe ſont qualifiés d'Orthodoxes ou Sunnites ; & ceux qui s'en ſont ſéparés en continuant de regarder Ali & ſes deſcendans comme les véritables Imans, ſont appellés Schiites. Cette diviſion auſſi funeſte dans leur religion bizarre, que celles qui n'ont que trop ſouvent déchiré le ſein de la religion véritable, a cauſé les plus grands maux aux partiſans fanatiques des deux opinions. Les Schiites ſont diviſés en cinq ſectes principales, qui, ſubdiviſées entre elles, en forment ſoixante-dix. Notre projet n'étant pas de donner l'hiſtorique de leurs établiſſemens, ni d'expoſer les abſurdités de leurs différens dogmes, nous nous contenterons de remarquer que toutes s'accordent à regarder Ali comme le véritable ſucceſſeur au califat, & à compter, dans ſa famille, douze Imans légitimes qu'ils réverent comme autant de ſaints. Il eſt vrai que tous ne conviennent pas des mêmes Imans, & c'eſt une des ſources de leur diviſion ; mais nous abandonnons ces détails.

[702.]

Ce fut cette année que nacquit à Médine Giafar-Al-Sadek ou Dgirfer, *le Vrai*, regardé par les Schiites comme le sixieme des Imans. Il paroît qu'il avoit beaucoup étudié, puisqu'Abou-Hanifa, l'un des hommes les plus instruits de la cour du Calife Almansor, disoit qu'il se présentoit devant lui avec encore plus de respect & de vénération, que devant le Calife. D'un autre côté, on voit que c'étoit un enthousiaste, ou peut-être un fripon; car, feignant d'être pénétré de l'esprit saint, il disoit à ceux qui l'écoutoient: » Interrogez-moi souvent pendant que je » suis avec vous, car il ne viendra per- » sonne après moi qui puisse vous ins- » truire. » On rapporte de lui une maxime plus raisonnable. « O vous qui êtes » fidèles, puisque le prix de votre ra- » chat est le paradis, gardez-vous bien » de vous donner pour quelqu'autre chose.» On lui demandoit un jour si Dieu créeroit d'autres hommes après l'extinction de ce monde-ci. « Voulez-vous, répondit-il, » que le royaume de Dieu demeure vuide, » & sa puissance oisive? Il est de son » essence de créer pendant toute l'éter- » nité. » Ce Giafar étoit d'ailleurs un per-

sonnage assez simple & dénué de toute ambition, lorsqu'Abou-Moslem, le plus grand ennemi des Ommiades, eut pris la résolution de leur enlever le califat, il fit solliciter Giafar de l'accepter, en l'assurant du succès de cette entreprise; mais celui-ci le refusa constamment, & brûla même les lettres qui lui étoient adressées à ce sujet. Ses sectaires ont conservé un ouvrage mystique de lui, écrit sur un parchemin, fait de peau de chameau, & que par cette raison ils appellent Gefr, (le parchemin,) en y ajoutant l'épithète de *petit*, parce que l'on conserve un ouvrage d'Ali, du même genre, que l'on nomme le *grand Gefr:* tous deux renferment des especes de prédictions sur les événemens qui doivent arriver dans le monde jusqu'à la consommation des siécles. Il mourut à Médine, âgé de soixante-cinq ans.

Il avoit eu trois enfans mâles & trois filles. Ismaël, l'aîné de tous, avoit été d'assez bonne heure reconnu pour son successeur, dans la dignité d'Iman; mais, étant venu à mourir, Giafar désigna Moussa, son second fils. Cette disposition, toute raisonnable qu'elle étoit, donna lieu à l'une des factions que nous avons indiquées parmi les Schiites, & celle surtout dont notre objet est de parler ici.

Quelques esprits remuans prétendirent que, puisqu'Ismaël avoit été désigné Iman par son pere, ses successeurs devoient jouir de cette prérogative ; &, prétendant que l'Imamat ne pouvoit passer ainsi à une branche collatérale, ils refuserent de reconnoître la suite de ceux qui sont comptés comme les véritables Imans. De-là leur vint le nom d'Ismaéliens, que quelques auteurs ont nommés mal-à-propos Ismaélites, puisque ce nom, consacré chez nous à désigner les descendans d'Ismaël, fils d'Abraham, peut être donné indifféremment à tous les Arabes.

Cette faction excita d'abord de grands troubles en Asie, & dégénéra enfin en rébellion ouverte. Ce fut une branche des descendans de cet Ismaël dont nous venons de parler, qui, sur la fin du troisieme siécle de l'hégire, s'empara de l'Egypte, sous le nom de Califes Fathimites : on les appelle aussi Ismaéliens d'Afrique, comme on le verra ailleurs. D'autres Ismaéliens s'établirent en Asie, & ce sont ceux dont nous avons parlé. Mais, comme ils ont succédé en puissance aux Carmathes, & qu'à cause du rapport qui se trouvoit entre les dogmes qu'ils professoient, ils ont été souvent confondus avec eux, nous allons en donner rapidement une légere connoissance ; mais il faut pren-

dre la chose d'un peu plus haut : ceci d'ailleurs nous servira à montrer que Mahomet n'a pas été le seul fanatique qui se soit dit Bathénien ou Illuminé, parmi ce peuple ignorant & superstitieux ; au contraire même, il eut un assez bon nombre d'imitateurs ; mais moins adroits, moins bons politiques, &, sans doute aussi, se trouvant dans des conjonctures moins favorables, ils ont tous échoué les uns après les autres, après avoir fourni quelques traits à l'histoire des erreurs & des extravagances humaines.

Dès les commencemens des Ismaéliens, parut une secte appellée Ravendiah, d'après Ravendi son auteur, dont le nom propre cependant étoit Ahmed-Ben-Jahia; on le surnomma Al-Zendik, ou le sectateur de Zoroastre, dont le livre porte le titre de Zend ; mais cette épithète, dans le figuré, signifioit l'impie. Il admettoit la métempsycose. Ces Ravendistes, croyant ou feignant de croire que l'ame de Mahomet étoit passée dans la personne d'Abu-Giafar-Almansor, second Calife Abbasside, vouloient par cette raison lui rendre les honneurs divins, & faire solennellement la procession autour de son palais, ainsi que cela se pratique autour du temple de la Mecque ; mais le Ca-

life, bien loin de ſe prêter à ces actes d'impiétés, ſe fit un devoir de les détruire.

Cette extravagante & baſſe flatterie avoit déja été employée par Hakim, autre fanatique qui entreprit de perſuader à Abou-Moſlem, dont nous avons parlé plus haut, que l'eſprit de Dieu étoit paſſé dans ſon corps. Peut-être ne ſera-t-on pas fâché que nous diſions auſſi deux mots de cet impoſteur.

Hakim étoit fils d'Haſchim, ſecrétaire ou commis dans la chancellerie d'Abou-Moſlem, gouverneur du Khoraſſan. Ayant d'abord aſſez bien ſervi comme ſimple ſoldat, il parvint de grade en grade juſqu'à celui de capitaine, & ſe fit enfin chef de parti. Il étoit de petite taille, de fort mauvaiſe mine : on remarque qu'il portoit toujours un voile. Ses ennemis ont prétendu que c'étoit pour cacher la laideur de ſon viſage ; ſes ſectateurs aſſurent que c'étoit pour empêcher que l'on ne fût ébloui par les rayons qui ſortoient de ſa face reſplendiſſante : un auteur qui paroît aſſez impartial, rapporte qu'ayant perdu un œil d'un coup de flèche, il cachoit ainſi ſa plaie qui n'avoit jamais pu entiérement ſe guérir.

Le fond de ſa doctrine étoit la métempſycoſe. En conſéquence, il prétendoit

que Dieu avoit pris lui-même une forme humaine, depuis l'inſtant qu'il commanda aux anges d'adorer Adam, le premier des hommes; qu'après la mort d'Adam, Dieu étoit apparu ſous la figure de pluſieurs prophètes & de pluſieurs grands hommes, entre leſquels avoit été Abou-Moſlem; & qu'après la mort de ce prince, la divinité étoit paſſée en ſa perſonne.

Cette doctrine, toute ridicule qu'elle étoit, ne laiſſa pas de trouver des partiſans. Suivi d'un aſſez grand nombre de diſciples, il paſſa de la ville de Mérou, dans la Tranſoxiane, & s'empara d'une fortereſſe preſque inacceſſible. Ses diſciples, à cauſe de leur habit ſimple, furent appellés les vêtus de blancs, couleur qu'il avoit choiſie pour l'oppoſer au noir qui étoit celle des Abbaſſides.

Là il étonna tout le peuple pendant deux mois, en faiſant ſortir tous les ſoirs du fond d'un puits un corps lumineux, de la groſſeur que nous paroit être la lune, & qui étoit apperçu d'aſſez loin. C'étoit ſans doute une eſpece de phoſphore; mais ce peuple prétendit que c'étoit la lune elle-même qu'il faiſoit ainſi mouvoir à ſon gré. Sans doute qu'il choiſiſſoit le tems où le ciel étoit couvert de nuages, pendant les nouvelles lunes, & les premiers & derniers quartiers.

Le Calife Mahadi ayant appris sa révolte, envoya une armée considérable pour l'exterminer. Réduit à la derniere extrémité dans le château dont il s'étoit rendu maître, il résolut d'empoisonner tout son monde, ce qu'il exécuta. Une de ses femmes, qui heureusement pour elle avoit découvert son dessein, s'étoit cachée dans un coin du château; elle vit Hakem brûler tous les corps morts, & se jetter ensuite lui-même dans un bain d'eau-forte qu'il avoit préparé exprès. On ne peut guères douter que son dessein ne fût de faire accroire que lui & les siens étoient disparus d'une maniere miraculeuse, comme en effet ses sectateurs le publierent ensuite.

Dès que la femme, qui étoit cachée, vit qu'il n'y avoit plus rien à craindre, elle monta sur une des murailles, d'où elle cria aux assiégeans, que, si on vouloit lui donner la vie sauve, elle les mettroit en possession du château. Abusaïd, général du Calife, flatté de l'espérance de se saisir de l'imposteur, lui promit non-seulement la vie, mais encore tous les biens que ce château pouvoit renfermer. Aussitôt elle ouvrit les portes; &, quoique le corps d'Hakem fût déja à demi consommé, il ne laissa pas de tenir la parole qu'il avoit donnée à cette femme.

ASSASINS CARMATHES.

PLUS de cent ans après parut Kersah, surnommé Carmath du lieu de sa naissance, voisin de Cufa. C'étoit un homme d'une vie austere ; il prétendoit que Dieu lui avoit ordonné non pas cinq prieres par jour, mais cinquante, & il établit cette pratique parmi les siens. Mais, s'ils renchérissoient sur les Musulmans pour la quantité des prieres, d'un autre côté ils étoient bien plus relâchés qu'eux dans l'usage des viandes, & mangeoient beaucoup de choses que les Musulmans regardent comme défendues par leur loi. D'ailleurs, ils croyoient que les anges étoient leurs guides dans toutes leurs actions : systême assez commode pour les passions. Nous passons sous silence d'autres absurdités aussi ridicules. Leur chef ayant disparu, sans que l'on sçut au juste ce qu'il étoit devenu, ils furent quelque tems assez tranquilles & assez ignorés.

Abusaïd qui se trouvoit alors à la tête des Carmathes, fort multipliés dans l'Irak, entreprit de faire la guerre au Calife, & s'empara sur lui de la ville de Hadgiar *, dont il fit sa capitale.

* Près du golfe Persique dans la province de Bahrein.

[906.]

Devenus plus puiſſans de jour en jour par les guerres qu'ils n'avoient ceſſé de faire dans l'Irak, la Syrie, la Méſopotamie, les Carmathes s'étoient rendus maîtres de pluſieurs villes, entr'autres, de Baalbec & de Salemiah : ils en avoient maſſacré preſque tous les habitans. La ville de Damas n'avoit échappé à leur furie, qu'en ſe rachetant avec de l'argent. Zacramah qui les commandoit dans le tems dont nous parlons, défit l'armée du Calife, & fit faire main-baſſe ſur la caravane des pélerins de la Mecque, dont il pilla tous les bagages ; mais il fut enfin défait & tué lui-même par un des généraux du Calife Moctafi. Abuſaïd qui lui ſuccéda, ne fit rien de conſidérable.

[923.]

Abu-Thaher, fils d'Abuſaïd, ſuccéda à Saïd, ſon frere aîné ; c'eſt le plus fameux des généraux Carmathes. Dès l'âge de dix-huit ans, pour ſe faire donner le commandement, il fit entendre aux ſiens que Dieu lui révéloit les choſes les plus cachées. Il ſe mit enſuite à la tête d'un parti ; attaqua la ville de Baſſora ; la prit d'aſſaut ; maſſacra la plus grande partie des habi-

tans, & l'abandonna après l'avoir pillée pendant dix-ſept jours.

L'année ſuivante, il défit la caravane, au retour de la Mecque, & fit priſonnier le pere du ſultan Séifeddulah, qui en étoit le conducteur. Cependant, il le remit bientôt en liberté, pour ſe concilier l'amitié du Calife, auquel il demanda bientôt après la paix par une ambaſſade ſolennelle. Les ambaſſadeurs furent bien reçus; mais les demandes d'Abou-Thaher, qui vouloit garder Baſſora & ſon territoire, furent abſolument rejettées. Le général Carmathe ne trouva que trop les moyens de s'en venger.

Non ſeulement il prit la ville de Cufa, la pilla, égorgea une partie de ſes habitans, & réduiſit l'autre en ſervitude, mais, l'an 931, il marcha avec ſon armée du côté de la Mecque, fit un très-grand ravage dans ſon territoire, prit enſuite la ville, la pilla, y tua plus de trente mille hommes, combla le puits de Zemzem *, ſouilla le temple en y enterrant trois mille morts, & enleva la pierre noire de la maiſon quarrée ou Caaba.

* Les Arabes prétendent que ce puits eſt celui d'Agar; & il a de tems immémorial été en vénération parmi eux.

[936.]

Abou-Thaher voulant insulter le Calife, s'approcha de la ville de Bagdad, avec seulement cinq cents chevaux. Le Calife furieux, & voulant l'avoir à quelque prix que ce fût, envoya contre lui Abusage avec trente mille hommes. Lorsque celui-ci se fut avancé au point d'avoir pris tous les avantages, il écrivit au Calife : « De-» main je vous envoie Abou-Thaher pour » en faire ce que vous voudrez. » Moctader, qui se défioit d'autant plus de ce succès qu'il le désiroit ardemment, lui recommanda de ne négliger aucune précaution, & sur-tout de faire rompre le pont du Tigre, afin que l'ennemi ne pût s'en servir pour échapper.

Cependant Abusage, qui craignoit qu'Abou-Thaher ne périt dans le combat, cherchoit les moyens de s'assurer de sa personne. Il lui fit dire qu'en considération de leur ancienne amitié, vu la prodigieuse inégalité de leurs forces respectives, il lui conseilloit de se rendre de bonne grace au Calife, qui lui en sçauroit gré, & dont il seroit sûrement bien traité.

Abou-Thaher reçut le messager avec distinction, l'assura de toute sa reconnoissance pour son maître, & lui demanda

ensuite à combien d'hommes pouvoit monter son armée ; « — à trente mille. — » C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez » pour nous vaincre ; il lui manque trois » hommes comme les miens. » Ayant aussitôt appellé trois soldats pris au hasard dans toute la troupe, il commanda à l'un de se percer la gorge de son poignard ; à l'autre, de se noyer dans le tigre ; au troisieme, de se précipiter d'un rocher fort élevé ; puis, continuant sa conversation sans paroître seulement soupçonner que de tels ordres pussent demeurer sans exécution, il laissa l'envoyé dans la plus grande surprise ; parce qu'en effet chacun de ces hommes avoit aussitôt accompli les ordres de leur maître. « Vous imaginez-» bien, lui dit ensuite Abou-Thaher, que, » quand on a de pareilles troupes, on ne » craint guères ses ennemis. Je respecte » en toi la qualité d'ambassadeur ; tu peux » partir libre : mais sçache que bientôt je » te ferai voir ton général enchaîné parmi » mes chiens. »

Le recit que fit l'envoyé à son retour, répandit l'effroi dans l'armée du Calife ; les troupes étoient déja à demi-vaincues par la crainte lorsqu'elles allerent au combat : aussi, passé les premieres charges, les soldats prirent-ils la fuite ; les Carmathes massacrerent ceux qu'ils purent attraper :

& Abou-Thaher devenu maître d'Abusage, ne manqua pas de l'enchaîner avec ses dogues.

[939.]

Cependant Abou-Thaher se prêta à quelques accommodemens, & promit de laisser passer les caravanes, à condition qu'on lui payeroit une somme considérable. Or, comme l'objet de cette caravane de la Mecque n'est pas seulement de satisfaire à un devoir de religion, mais aussi de remplir un objet de commerce, on se prêta à sa demande, & les pélerins négocians voyagerent avec plus de sûreté que jamais.

[943.]

Grand général, politique habile & maître d'un état qu'il avoit en quelque sorte fondé, Abou-Thaher mourut cette année, aimé de ses sujets, & craint de ses voisins. Il avoit partagé sa succession entre ses freres; mais, de peur qu'ils n'abusassent de leur pouvoir, & que leurs défauts particuliers ne nuisissent au bien général, il établit, pour contrebalancer leur autorité, des juges à la tête de l'administration.

[950.]

Les Carmathes, devenus moins actifs parce

parce qu'ils étoient plus heureux & moins guerriers, faute de grands généraux, ayant tout à craindre de la part des Arabes à cause du rapt de la pierre noire, la rapporterent de Cufa à la Mecque, prétextant qu'en l'enlevant & en la rendant, ils n'avoient agi que par un ordre exprès de Dieu; & les auteurs de cette nation, instruits sans doute de ce qui arriva autrefois à l'arche d'alliance, lorsqu'elle fut rapportée de chez les Philistins, voulant raconter quelque chose qui approchât du miracle dont il est parlé dans ce retour, disent que les Carmathes, pour enlever la pierre, fatiguerent quarante de leurs plus forts chameaux: au lieu qu'en la rapportant, un seul suffit pour toute la route, encore étoit-il étique & très-foible; ce fut ce voyage qui lui donna des forces & de l'embonpoint.

AUTRES SECTES D'ASSASSINS.

Les Carmathes ayant été exterminés en Arabie par la tribu des Baradiens, quelques-uns de ceux qui se sauverent en Perse se distinguerent encore par l'extravagance de leur doctrine, & sur-tout par leur dévouement aux ordres absolus de leur maître.

On peut mettre au nombre des plus fameux imposteurs qui parurent vers le tems dont nous parlons, Mohammed, natif de Schamalgan, entre Busana & Cufa, & par cette raison surnommé Schamalgani. Il commença par abolir toute sorte de culte divin, soit légitime, soit superstitieux; approuva toutes les conjonctions charnelles, même les plus abominables, soutenant que, par ce moyen, les plus parfaits communiquoient leurs lumieres à ceux qui l'étoient le moins. Ainsi non-seulement il enseignoit la métempsycose après la mort, mais même la transfusion, si l'on peut s'exprimer ainsi, des ames d'un corps vivant à un autre corps vivant. Il fut condamné, par les docteurs de la loi Musulmane, à être pendu & ensuite brûlé.

Un demi-siécle après, un de ces fanatiques, nommé Darari, étant passé en Egypte, s'insinua dans les bonnes graces du Calife Fathimite Hakim-Bem-Rillah, & lui persuada que l'esprit de Dieu étoit passé en lui. Cette indigne flatterie irrita le peuple, qui le tua. Hamzan, son successeur, soutint les sentimens de son maître; rassembla les sectaires; &, sous la protection du même Calife, en envoya une colonie en Syrie, & sur-tout dans le montagnes du Liban. Il se faisoit nommer Al-Hadi, le directeur. Il avoit subs-

tiтué au jeûne, au pélerinage & à l'oraison, la licence, la débauche & le libertinage.

[1090.]

Ce fut alors qu'Haſſan-Sabah, ayant ramaſſé les reſtes des Carmathes & des Darariens, en fit une eſpece de dynaſtie, dont le ſiége principal étoit dans le Kouheſtan en Perſe; & qui ſe ſoutenoit auſſi en Syrie, où le prince envoyoit un lieutenant. Cette dynaſtie, qui a eu en tout huit princes pendant l'eſpace de cent ſoixante-onze ans, c'eſt-à-dire depuis ſon établiſſement juſqu'à la priſe de toutes ſes places en Perſe par Holagou, comme nous l'avons dit plus haut, donne d'abord le nom d'Iſmaéliens à ceux qui la formoient, parce qu'ils regardoient Iſmaël, fils de Giafar, dont on a parlé plus haut, comme celui dont la poſtérité devoit poſſéder la dignité d'Iman : ils prirent auſſi le titre de *Bathéniens*, c'eſt-à-dire Illuminés; mais ils furent nommés par les nations Perſes & Arabes, *Mélahédah*, les Méchans, & *Haſſaſikin*, d'où nous avons fait Aſſaſſins, qui eſt demeuré dans notre langue. Il paroît que ce dernier nom étoit formé du verbe *haſſa*, tuer, & de *ſikkin*, poignard & couteau, parce que c'eſt ſurtout cette arme qui les avoit rendus re-

doutables. Comme le siége principal de leur domination étoit dans les montagnes du Kouhestan, leur chef étoit assez généralement désigné par ces mots, *Scheïkh* ou plutôt *Cheïk-oul-Dgébel*, c'est-à-dire, Chef de la montagne ; comme les Arabes disent le chef d'une tribu ; mais comme ce mot Schéïk signifie aussi *l'Ancien*, (*senior*,) les Occidentaux l'ont traduit par *Vieux*, (*vetus* & *senex*,) d'où, par une suite de la même ignorance, quelques-uns de nos historiens & nos auteurs de Dictionnaires ont dit *le Vieux de la montagne*.

Ce chef des Assassins sembloit avoir entrepris d'exercer le droit de vie & de mort sur les autres souverains de la terre ; & sa puissance étoit d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée sur le fanatisme le plus outré & le despotisme le plus absolu. Pour persuader à ses prosélytes, la plûpart sauvages & barbares, qu'en effet il étoit plus qu'un homme ordinaire, il avoit fait faire, dans l'intérieur de ses montagnes, un jardin délicieux où il les faisoit transporter pendant le sommeil : ils y trouvoient tout ce qui peut intéresser le goût & flatter les sens. Quand après un autre sommeil on les en avoit retirés, il leur faisoit entendre que s'ils mouroient ils jouiroient pendant toute l'éternité de ces plaisirs qu'ils n'avoient pu qu'entrevoir

pendant quelques heures. Cette créance trouvoit d'autant plus aisément place dans des esprits grossiers, que l'idée d'un paradis tout sensuel étoit fort ancienne parmi les Arabes. Un de leurs rois, nommé Schiddad, voulant persuader ses sujets de la divinité qu'il s'attribuoit, avoit fait construire un jardin tel que fut depuis le paradis des Assassins, & il y faisoit conduire ceux qui lui plaisoient. Ce jardin ou paradis s'appelloit Irem. En vain Mahomet, pendant tout le tems de sa préhendue mission, s'éleva-t-il contre Schédad, & contre l'idée de son paradis charnel qu'il traite d'idolâtrie, les poëtes cependant n'ont pas laissé de continuer à en donner des descriptions, & le plus grand nombre des Musulmans à s'en flatter comme d'une récompense qui les attendoit après leurs morts. Nous avons cru devoir d'autant plus insister sur cet objet, que la plûpart des Chrétiens continuent à croire que c'est Mahomet qui a imaginé & enseigné ce faux paradis; mais, comme le remarque fort sagement un académicien éclairé & judicieux, cet imposteur est assez coupable d'ailleurs, sans qu'il soit besoin de lui imputer faussement des erreurs qu'il n'a point enseignées, & que même il a condamnées.

Si nous avions en françois l'histoire des Assassins, peut-être y trouveroit-on quelques traits qui méritent d'être rapportés ; mais doit-on regretter beaucoup des anecdotes de meurtres & d'assassinats ? Ces malheureux avoient été détruits en Perse par Holagou, tandis que ceux de Syrie subsistoient encore. Ceux-ci furent détruits vingt ans environ après, c'est-à-dire vers l'an de J. C. 1260, par Bibars, quatrieme sultan des Mamelucs en Egypte.

Avant de terminer ce qui concerne les Assassins, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que c'est faussement que nos historiens ont imputé à leur chef la mort de Conrad, marquis de Montférat, assassiné en Terre-sainte, aussi bien que le dessein d'avoir voulu faire poignarder Philippe-Auguste & S. Louis ; & quand on pense que Conrad avoit pour ennemi Richard, roi d'Angleterre, & sur-tout Humfroi, seigneur de Thorou, dont on avoit cassé le mariage avec Isabeau, héritiere du royaume de Jérusalem, pour le donner à ce même Conrad ; quand on voit que la nouvelle que reçut Philippe du dessein du Schéïk, ne fut jamais bien prouvée ; & que S. Louis avoua en Terre-sainte, selon Joinville, qu'il ne connoissoit pas le vieux de la montagne, quoique

ce ſoit avant ce tems que les hiſtoriens placent le projet de ſon aſſaſſin, & le repentir du Schéïk qui l'en fit enſuite avertir afin qu'il s'en garantît, & la générosité de S. Louis qui lui envoya des préſens; quand on voit de plus que la lettre, par laquelle on prétend que ce Schéïk s'accuſe du meurtre de Conrad, eſt écrite en latin, & datée des années du pontificat d'un pape, on ne peut s'empêcher de traiter ces récits de fables, & de juſtifier dans ſon eſprit le Chéïkh-Oul-Dgébal, coupable d'ailleurs d'aſſez d'autres crimes de ce genre.

MOGOLS DITS IL-KHANIENS.

[1356.]

L'EMIR Dgiouban, général des armées d'Abusaïd, fils d'Algiaptou dont on a parlé précédemment, avoit été tuteur de ce prince, & dans la suite mis à mort par son ordre, pour lui avoir refusé sa fille en mariage. Son fils Timurtasch, gouverneur du pays de Roum ou de la Natolie, ayant appris la mort de son pere, s'étoit réfugié en Egypte auprès du soudan Al-Malek-Al-Nasser. Hassan-Kutchi, ou *le petit*, fils de Timurtasch, voyant qu'après la mort d'Abusaïd qui ne laissoit point d'enfans, les gouverneurs des provinces se rendoient maîtres absolus dans leurs départemens, conçut le projet de se faire aussi un état indépendant. Son pere & lui-même ensuite avoient eu beaucoup d'amis dans le pays de Roum; il y passa secrettement, y rassembla des troupes, &, par leurs secours, parvint à s'emparer de l'Adherbidgiane & de l'Irak-Persienne: cet établissement est fixé à l'an de J. C. 1337. Pendant son règne qui fut de sept ans, & pendant celui de son

frere qui fut de treize, les Dgioubaniens furent toujours en guerre avec leurs voisins : on ignore les détails de leur histoire.

Quoique l'empire des Mogols en Perse eût été entiérement détruit par les Emirs & par les Dgioubaniens, peu de tems après la mort d'Echrés *, il s'en forma un nouveau des débris de l'ancien : ce fut celui dont les princes porterent le nom d'Il-Khaniens, d'après Hassan-Nuian-Il-Khani, qui en fut le fondateur.

Cet Hassan, que l'on a surnommé Buzurk ou le Grand, étoit fils d'Argoun, fils d'Abaka-Khan, fils de Holagou : ainsi l'on voit qu'il étoit de la famille de Genghiz-Khan. Son règne fut très-agité, & n'offre rien d'intéressant ; aussi ne compte-t-on le commencement de cette dynastie, que du règne de son fils qui fut aussi son successeur.

AVIS ou VEIS, appellé quelquefois Schéïkh-Avis, ayant succédé aux états de son pere, entreprit d'ajouter à ses possessions. L'Adherbidgiane étoit à sa bienséance : il y entra avec une armée considérable, défit Akhi-Dgiouk qui en étoit le maître ; &, l'ayant obligé de s'enfuir, il s'empara de cette belle province : mais,

---

* Plus noble.

pendant que ses ennemis, effrayés par la terreur de son nom, le laissoient jouir en paix de sa nouvelle conquête, lui-même il leur donna des armes contre lui, en se livrant sans mesure à sa trop grande sévérité. Pour des sujets assez légers, il avoit déja fait mourir quarante des principaux seigneurs du pays ; les autres, indignés d'une pareille conduite, & craignant chaçun pour soi les mêmes traitemens, rappellerent Akhi-dgiouk, & le remirent en possession de tout ce qu'il avoit perdu.

Contraint de se retirer, Avis retourna à Bagdad avec une armée en fort mauvais état. Il ne perdit cependant pas courage ; il revint le printems suivant avec de nouvelles troupes, surprit Akhi-dgiouk, le défit, le fit prisonnier, & lui ôta la vie.

[1363.]

Khouadgé-Merdgian, auquel Avis avoit laissé le gouvernement des troupes dans Bagdad pendant son absence, se révolta ouvertement. Avis revint ; & il alloit faire le siége de sa propre ville, lorsque Merdgian, qui se sentoit inférieur en forces, lui ouvrit les portes de la ville, s'avoua coupable, fit de nouvelles protestations de fidélité, & obtint le pardon de sa révolte.

[1370.]

Il fit enſuite la guerre à l'Emir-Veli qui s'étoit rendu maître de la province de Mazanderan : ce dernier ayant été vaincu, Avis le pourſuivit juſques ſur les frontieres du Khoraſſan, après quoi il retourna victorieux à Bagdad.

Le ſultan Avis étant tombé malade, & ſon mal croiſſant de jour en jour, ſes principaux officiers lui demanderent quel arrangement il vouloit prendre pour la ſucceſſion, parce qu'il laiſſoit quatre fils. Il répondit que Houſſain, ſecond de ſes enfans, méritoit ſeul de lui ſuccéder, & que l'on n'avoit qu'à donner à Haſſan, qui étoit l'aîné, le gouvernement de Bagdad. Les officiers lui repréſenterent qu'il y avoit à craindre que Haſſan ne fût pas content d'un tel partage. « En ce cas, » répondit-il, c'eſt à vous de ſçavoir ce » que vous avez à faire. » S'imaginant bien qu'ils entroient dans ſes intentions, ils s'aſſurerent auſſitôt de la perſonne de Haſſan ; &, dès que ſon pere fut mort, ils le firent mourir auſſi : on les enterra tous deux le même jour.

[1374.]

Houſſain, ſurnommé Dgélaleddin, étoit le plus vertueux & le plus digne de ré-

gner des enfans d'Avis. Il étoit généreux, plein de courage & de magnanimité; il imita tout ce que son pere avoit fait de bien, & fut très-chéri des peuples à cause de la douceur de son caractere; mais, dit un auteur Arabe*, la destinée le trahit, & la corruption du siécle troubla la durée d'un si beau règne.

[1381.]

Ce prince n'étoit âgé que d'environ vingt ans: il avoit envoyé son général Adil-Aga * pour faire le siége de quelques châteaux dans le territoire de la ville de Réi. Pendant que la plus grande partie de ses troupes étoit occupée de ce côté, son frere Ahmed, sous prétexte de quelques mécontentemens, quitta la ville de Tauriz où étoit alors la cour, & passa à Ardebil où il assembla de très-grandes troupes, dans le dessein de venir surprendre la capitale. Sans troupes, sans même une garde considérable, il ne restoit au malheureux Houssain que le parti de la retraite; il chercha à s'enfuir, se tint caché: ses précautions furent inutiles; il tomba bientôt entre les mains de son frere qui le fit mourir.

Ahmed-Ben-Avis prit aussitôt le titre

* Juste.

de ſultan ; mais ſa conduite à l'égard de Houſſain ayant épouvanté ſon autre frere nommé Baiazid, ou , comme nous diſons Bajazeth , celui-ci prit la fuite & s'alla jetter entre les bras d'Adil-Aga, qui commandoit l'armée. Ce général l'ayant auſſitôt reconnu pour ſultan légitime , Ahmed, qui n'étoit pas en forces , fut obligé de prendre la fuite, & de ſe ſauver à Marvand ; mais , par un de ces revers aſſez ordinaires dans les tems de troubles , où chacun ſonge plus à ſoi qu'au bien général , il arriva que quelques-uns des principaux de l'armée ſe mutinerent en faveur d'Ahmed. Le général & le nouveau ſultan ſe retirerent à Sultanie. Ahmed ſe jetta dans Tauriz , où cependant il fut aſſiégé. Une perfidie lui avoit laiſſé entrevoir des avantages ; une autre perfidie les lui fit perdre avec l'eſpérance de les recouvrer jamais. Omar-Kipchakis , l'un de ſes généraux, étant paſſé du côté de ſes ennemis, il n'eut rien de mieux à faire que de ſe retirer en grande hâte. Heureuſement pour lui qu'ayant été ſe jetter entre les bras de Cara-Mohammed, prince Turcoman, dont on parlera dans l'article ſuivant , celui-ci le reçut très-bien , & rétablit entiérement ſes affaires. Cependant il ne put empêcher ſon frere Bajazeth & Adel-Aga de demeurer maîtres de Sultanie ; mais ils

furent dans la ſuite défaits par Schah-Schadgia, prince de la dynaſtie des Modhaffériens.

Dès qu'Ahmed n'eut plus d'ennemis à combattre, il ſe livra aux impreſſions de ſon naturel injuſte & violent, perſécuta ſes ſujets, enleva leurs biens, ſous de légers prétextes, fit ôter la vie à un grand nombre : ſuites malheureuſes de ſon penchant à la débauche & à la cruauté. L'impatience d'un joug ſi odieux porta les habitans de Bagdad à ſolliciter le ſecours de Tamerlan, dont les armées formidables étoient répandues dans toute la Perſe.

[1384.]

Ce grand conquérant, ayant laiſſé une partie de ſes troupes à Eſter-Abad, marcha avec le reſte vers Rei. Ahmed fortifia le château de Sulthanie, y laiſſa ſon fils Acbouga avec une bonne garniſon, & ſe retira à Tauriz. Il envoya de-là l'Emir-Sebrain avec des troupes pour défendre, s'il étoit poſſible, l'approche de la place; mais tous ſes efforts furent inutiles. Ses troupes furent battues, miſes en fuite, & Sulthanie fut priſe. Ahmed, furieux & injuſte, rejetta toute la ſuite de cet événement malheureux ſur le général : après lui avoir fait donner la baſtonnade, il le fit promener publiquement dans Bagdad.

[1385.]

D'un autre côté, Tocatmifch-Khan, qui régnoit fur les Mogols établis dans le Captchac, lui enleva la ville de Tauriz, & la livra au pillage. Heureufement que cette entreprife n'ayant été qu'une incurfion paffagere, Ahmed y rentra auffitôt après le départ des Mogols. Ce prince eut encore quelques affaires avec Tamerlan, dans lefquelles il fut plufieurs fois fur le point de périr ou du moins d'être fait prifonnier : il fe tira toujours de ces dangers par fon activité & fon courage.

[1396.]

Tamerlan fe difpofoit à marcher de nouveau contre Ahmed, pour foumettre entiérement le pays qu'il venoit de donner à fon fils Mirza-Miran-Schah. Ahmed crut pouvoir appaifer cet orage, en envoyant à Tamerlan fon grand Moufti, homme recommandable par fa doctrine, & portant avec lui des préfens confidérables. Le but de cette ambaffade étoit de faire fçavoir à Tamerlan qu'Ahmed fe mettoit fous fon obéiffance, mais qu'il n'ofoit fe venir jetter à fes pieds. Tamerlan eut des égards pour la perfonne de l'ambaffadeur, mais il parla avec beaucoup de mépris d'Ahmed fon maître. Il

prétendit qu'il devoit faire la priere, battre la monnoie en ſon nom, & renvoya le Moufti ſans autre réponſe.

Tamerlan perſiſta dans le deſſein d'aſſiéger Bagdad. Il en étoit encore à vingt-ſept lieues, lorſqu'il apprit que, dès que ſon armée avoit paru, on avoit lâché des pigeons avec des lettres, pour donner dans cette ville avis de ſa marche & de ſon arrivée. On ſçait que cet uſage ſe pratique avec ſuccès dans l'Orient. On élève des pigeons que l'on accoutume auſſi à faire une certaine route d'un lieu à un autre avec un billet attaché au cou. Tamerlan fit partir de nouveaux pigeons, avec des lettres dans leſquelles il marquoit que le corps d'armée, que l'on avoit apperçu de loin, n'étoit compoſé que d'un petit détachement de Turkomans. Quoique cette nouvelle ſuſpendît un peu les allarmes, elle ne ramena cependant pas la tranquillité: Ahmed fit paſſer de l'autre côté du Tigre ſes effets les plus précieux, & les ſuivit lui-même d'aſſez près, pour qu'à l'arrivée de Tamerlan, il ne fût déja plus dans la ville. Il ne s'en éloigna cependant qu'après avoir apperçu les premiers corps de l'armée ennemie. La plûpart des troupes de Tamerlan paſſerent le Tigre à la nage, & ſe mirent à la pourſuite d'Ahmed. Le conquérant Tartare vouloit y

marcher

marcher lui-même, mais les principaux ſeigneurs de ſa cour le retinrent, & l'engagerent à entrer dans Bagdad qu'il venoit de prendre ſi heureuſement.

[1392.]

Les troupes Tartares continuerent d'avancer vers l'Euphrate, où elles furent ſur le point d'atteindre Ahmed, qui cependant eut le tems de paſſer le fleuve à la faveur de la nuit. Le lendemain & les jours ſuivans, avec deux mille hommes qui l'accompagnoient, il mit dans ſa retraite beaucoup de bravoure & d'intelligence; il perdit la plus grande partie de ſes bagages, quelques-uns de ſes enfans, & pluſieurs de ſes femmes. C'eſt ainſi qu'il fut obligé d'abandonner ſes états. Les princes de ſa famille, qui avoient été pris, furent envoyés à Samarcande avec tous les ſçavans & les artiſtes trouvés dans Bagdad: & ces pays qui avoient autrefois formé l'empire d'Holagou-Khan, furent donnés à Mirza-Miranſchah, fils de Tamerlan.

[1397.]

Ahmed, toujours vaincu mais pas encore ſoumis, trouva moyen de rentrer dans Bagdad pendant que le prince Mirza étoit à Tauriz. Cependant, comme les

Tartares alloient l'y venir aſſiéger, il ſe livra ſans meſure à toutes ſortes de cruautés; &, après y avoir laiſſé, pour la défendre, un officier de mérite, il ſe retira vers Alep avec Cara-Youſouf *, prince des Turcomans, qui l'aidoit de tout ſon pouvoir.

Farondge, qu'Ahmed avoit laiſſé à la défenſe de Bagdad, tint bon pendant très-long-tems. Il encourageoit les habitans à le ſeconder, en leur diſant que ſon maître ne lui avoit permis de rendre la place qu'à Tamerlan lui-même; & en même tems il empêchoit que le bruit de ſon arrivée au camp ne ſe répandît dans la ville. Enfin Tamerlan, étonné de tant de réſiſtance, fit inveſtir la place de tous côtés: le fleuve étoit gardé par un grand corps d'archers, placés ſur un pont de bateaux. Les habitans ne perdirent pas encore courage à la vue d'un ſi grand nombre de troupes; auſſitôt que les Tartares avoient fait une brèche, elle étoit réparée: mais ils étoient fort incommodés par les groſſes pierres que faiſoit lancer Tamerlan. Pluſieurs fois ſes officiers ſe jetterent à ſes pieds, pour lui demander la permiſſion de monter à l'aſſaut: il s'y oppoſa toujours, dans l'eſpérance que les aſſiégés demanderoient à capituler.

* Cara, en turc, ſignifie *noir*.

[1400.]

Cette résistance opiniâtre leur devint bien funeste. Car, au bout de quarante jours de siége, lorsqu'ils étoient retirés dans leurs maisons, pendant l'ardeur du soleil, Tamerlan fit placer par-tout des échelles autour des murailles. Les troupes pénétrerent en un instant dans toute la ville, & s'en rendirent entiérement maîtres. Les habitans crurent en vain se sauver, les uns en se cachant, les autres en implorant la clémence du vainqueur : ils furent tous taillés en piéces. Le gouverneur & sa fille eurent le bonheur de se sauver à la faveur du courant ; mais les Tartares les ayant poursuivis, ils se jetterent tous deux dans l'eau, & s'épargnerent ainsi les outrages auxquels on les réservoit.

Le barbare Tamerlan ayant ordonné à chaque soldat d'apporter au moins chacun une tête des habitans de Bagdad, on n'épargna en cette occasion ni les vieillards, ni les enfans à la mammelle. Tant de têtes, qui ne purent jamais être comptées, servirent à faire des especes de pyramides, regardées par le vainqueur comme autant de trophées : il y en eut cent vingt, toutes fort hautes. Toutes les maisons furent rasées ; on n'épargna que les colléges, les mosquées & les hôpitaux, &

l'on ne fit grace qu'à quelques ſçavans qui allerent ſe jetter aux pieds du vainqueur. Tamerlan quitta enſuite ce ſéjour de déſolation.

Ahmed n'eut pas été plutôt informé du départ de Tamerlan, qu'il ſe rendit à Bagdad, la fit réparer de ſon mieux, & y raſſembla ce qu'il put trouver de ſes ſujets diſperſés dans les déſerts. Cette lueur de fortune jetta un éclat plus vif que conſtant. Mirza-Aboubek, petit-fils de Tamerlan, recourut avec une armée de Tartares. Ahmed, qui ne s'étoit pas attendu à cette nouvelle irruption, fut ſi ſurpris, qu'il n'eut que le tems de ſe jetter en chemiſe dans un bateau avec ſon fils aîné & quelques officiers. Cependant il conſerva une eſpece d'autorité dans une partie du pays, juſqu'à ce que, quelques Emirs s'étant révoltés contre lui, il appella à ſon ſecours Cara-Youſouf. Les Emirs furent vaincus. Fier de ſes ſuccès, & ingrat envers ſon bienfaiteur, que, malgré ſes infortunes, Ahmed vouloit traiter comme s'il eût encore été dans les beaux jours de ſa gloire, il ſe brouilla avec lui, & retourna de nouveau à Bagdad. Ce ne furent pas cette fois-ci des Tartares que cette ville malheureuſe eut à ſouffrir, mais des Turcomans. Cara-Youſouf s'en empara; & Ahmed, auquel il en

vouloit, après s'y être caché, eut encore le bonheur de se sauver sur les épaules d'un homme qui le porta pendant cinq lieues : ayant ensuite trouvé un autre homme qui avoit un bœuf, il monta dessus, & continua de se sauver avec le même succès. Il passa en Syrie, soumise alors au sultan d'Egypte ; &, comme si le Ciel eût voulu se jouer de la fortune des souverains de l'Asie, ce même Cara-Yousouf, protecteur, puis ennemi d'Ahmed, poursuivi à son tour par Tamerlan, passa aussi fugitif en Syrie, où la conformité du sort le réconcilia avec Ahmed. Le Soudan, qui craignoit les Tartares & respectoit les loix de l'hospitalité, fit avertir Tamerlan de leur arrivée, mais se refusa constamment aux sollicitations de ce prince, qui les lui demandoit. Ils resterent donc jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1404.

[1404.]

Pendant la captivité des deux princes, ils avoient formé entre eux une ligue étroite, & s'étoient engagés par serment à demeurer constamment attachés au soudan d'Egypte. Cependant, dès qu'ils furent en liberté, Cara-Yousouf, à la tête des Turcomans, s'empara d'une partie de l'Iraque & de la Mésopotamie. Le sultan, qui

pensoit que cette irruption se faisoit en faveur d'Ahmed, lui en porta ses plaintes; &, sur les mauvaises raisons qu'il en reçut, il cessa de le protéger. Ahmed, ainsi abandonné, sans états, sans allié, (car il paroissoit que Cara-Yousouf agissoit pour son compte,) eut recours à la ruse; il prit un habit de pauvre, marcha vers Bagdad, y excita une sédition, se fit reconnoître des habitans, & parvint à en chasser le gouverneur qui y commandoit pour Omar-Mirza.

[1405.]

Ahmed s'empara de Tauriz, capitale de l'Adherbidgiane, pendant que Mirza-Abubek étoit occupé au siége d'Ispahan. Chassé presque aussi-tôt de sa conquête, il fut obligé de se cacher. A la faveur de ces troubles, Cara-Yousouf s'empara de l'Adherbidgiane. Comme ce pays avoit été autrefois de la dépendance d'Ahmed, il ne le put voir sans jalousie entre les mains du prince Turcoman. Nouvelle rupture, nouvelle occasion de guerre.

[1410.]

Pendant que Cara-Yousouf étoit occupé en Arménie, Ahmed alla surprendre Tauriz, & s'en empara sans résistance. Irrité de cette perfidie, Cara-Yousouf marcha con-

tre cet allié parjure, le défit & le prit. Après qu'il eut paſſé quelques jours caché dans un jardin, on le conduiſit en préſence du vainqueur, qui ſe contenta de lui reprocher ſa perfidie, & de le retenir priſonnier; mais les craintes que fit naître le caractere inquiet d'Ahmed, furent cauſe de ſa perte. Les ſeigneurs de l'Iraque conſeillerent à Cara-Youſouf de ſe défaire d'Ahmed, ce qui fut exécuté : on le fit mourir avec ſes enfans. On ne peut refuſer à Ahmed de grands talens pour la guerre, une conſtance à toute épreuve, & des reſſources ſingulieres dans le malheur; mais le traitement qu'il avoit fait éprouver à ſon frere, & ſa perfidie dans les autres occaſions, ainſi que ſa cruauté, flétriſſent à jamais ſa mémoire. En lui finit la dynaſtie des Il-Khaniens; &, comme ce fut celle des Turcomans du Mouton noir qui lui ſuccéda, nous allons la placer ici à la ſuite de celle qui vient de s'éteindre.

TURKMANS
OU
TURCOMANS.

LES écrivains Orientaux font venir les Turcomans du mélange des anciens Mogols avec les autres peuples chez lesquels ils se sont établis. Selon eux, les enfans d'Ogous-Khan, (l'un des ancêtres de Genghiz-Khan,) & de ceux qui l'accompagnoient, s'étant établis dans le Maouarennahar & vers le Khorassan, ils y prirent des femmes du pays. De ce mélange vinrent des enfans qui retinrent dans leur langue quelque chose de la rudesse de celle de leurs peres: on peut même ajouter que, dans leur conduite, ils leur ressembloient beaucoup, aimant comme eux les courses & la guerre: ce fut le fruit de leur éducation. C'est pour donner une idée de cette conformité, que les Khorassiens les nommerent semblables aux Turks ou Turcomans: ce nom est même passé dans la langue Perse, où Turkmanend signifie la même chose. Il s'ensuit que nous ne sçavons pas le vrai nom qu'ils se donnoient; mais on est fondé à croire que, se regardant comme Tartares

ainsi que leurs peres, ils continuerent à se distinguer entr'eux par les noms de leurs tribus; &, ce qui appuie cette conjecture, c'est que les deux dynasties de Turcomans, qui se sont rendues célèbres en Asie, sont connues par les noms qui les distinguoient entr'elles, & dont nous allons parler successivement; sçavoir les *Cara-Coïonlu* & les *Ac-Coïonlu*.

Ces peuples, dans les commencemens, étoient regardés de leurs voisins avec assez de mépris; cependant ils ne laisserent pas de faire beaucoup parler d'eux dans la suite.

On peut se rappeller que nous les avons vus déja en armes, sous le règne de Sandgiar, l'un des premiers sultans des Selgiucides. Ils s'établirent alors dans cette partie de la Bulkharie, dont Bulkh est la capitale. C'étoit toucher de fort près à la Perse; aussi ce pays ne leur fut-il pas accordé en propriété; mais on leur permit d'y demeurer, à condition qu'ils donneroient, tous les ans, vingt-quatre mille moutons. Quelques différends survenus entr'eux & ceux qui levoient ce tribut, furent le prétexte qu'ils prirent pour ne rien payer: cependant ils y furent contraints ensuite avec augmentation de charges. On leur imposa même l'obligation d'avoir chez eux un officier Selgiucide. Il sur-

vint une espece de révolte : l'officier fut tué ; & le gouverneur de Bulkh, qui marcha contre eux, fut défait avec ses troupes. Le sultan, ayant ensuite pris lui-même les armes, eut un sort encore plus triste. Depuis ce tems, on n'entend guères plus parler d'eux que comme des coureurs, toujours prêts à saisir l'occasion de faire du butin, & même à s'emparer de quelques provinces. Un grand nombre d'entr'eux se mettoient au service des différens princes d'Asie, & formoient une milice assez bonne. C'est même ce qui donna lieu aux commencemens de la dynastie dont nous allons parler.

DYNASTIE DES CARA-COIONLU,
OU
TURCOMANS DU MOUTON NOIR.

CETTE dynastie a pris son nom de Cara-Coïonlu, d'un mouton noir que leurs princes avoient fait représenter sur leurs drapeaux ; le mot *cara* signifie noir en turc & en tartare ; & la dynastie qui va suivre, & qui, par opposition, avoit fait mettre un mouton blanc, prit le nom d'Ac-Coïonlu, du mot *ac*, qui signifie blanc.

[1382.]

CARA-MOHAMMED, l'un des chefs des Turcomans, portant ſur ſes drapeaux un mouton noir, ſervoit avec une milice de ſa nation dans les armées d'Ahmed-Ben-Eveïs, prince Il-Khanien, dont nous venons de parler. Cara-Joſef, ou Youſouf, ſon fils, ſuccédant à la place de ſon pere, en commença l'exercice par une perfidie. Il enleva, par ſurpriſe, la ville de Bagdad au prince Ahmed, ſon maître, & de plus le protecteur de ſa maiſon. Nous avons vu précédemment comment ces deux princes, retirés enſemble chez le ſoudan d'Egypte, s'y réconcilierent, & comment, relâchés après la mort de Tamerlan, ils trahirent leurs ſermens, & ſe brouillerent de nouveau.

[1419.]

Après avoir détruit la dynaſtie des Il-Khaniens, & s'être ainſi rendu maître de l'Irak-Arabique, de la Méſopotamie, d'une partie de l'Arménie, & de la Géorgie, il menaçoit d'entrer dans l'Aſie-Mineure, lorſque Schah-Roukh, l'un des fils de Tamerlan, entra dans ſon pays avec de nombreuſes armées accoutumées à vaincre. Cara-Youſouf ne fut point ef-

frayé de ſon arrivée, & marcha à ſa rencontre.

[1420.]

On étoit à la veille de voir une des plus terribles batailles, qui ait jamais enſanglanté l'Orient, lorſque Cara-Youſouf mourut dans ſon camp; effet néceſſaire, diſent les hiſtoriens de Tamerlan, de l'heureuſe étoile de Schah-Roukh. Alors toutes ſes troupes, qui étoient ſans chef, ſe diſſiperent; pluſieurs de ſes propres ſoldats pillerent ſa tente, & lui couperent les oreilles pour en avoir les pendans. Au milieu de tous ces déſordres, le corps de Cara-Youſouf reſta ſans ſépulture: enfin, quelques-uns de ſes officiers, l'ayant trouvé au milieu de cette déroute générale, l'enterrerent à Angis. Il avoit régné dix-huit ans, & avoit eu ſix enfans.

Iskender, c'eſt-à-dire Alexandre, l'un de ſes fils, lui ſuccéda. Il commença ſon règne par le meurtre de ſon frere Abuſaid, qu'il fit mettre à mort ſur un ſimple ſoupçon. Enſuite il fut vaincu deux fois par Schah-Roukh, qui lui ayant enlevé la ville de Réï & celle de Tauriz, donna cette derniere à Dgihan-Schah *, autre fils de Cara-Youſouf.

* En perſan, *le roi du monde.*

[1437.]

Aidé par un prince ſi puiſſant, Dgihan-Schah fit la guerre avec ſuccès contre ſon frere, l'aſſiégea dans un château où il s'étoit retiré, & l'eût fait priſonnier avec le tems, ſi, par un crime affreux, Schah-Kobad, fils d'Iskender, n'eût fait mourir ſon pere pendant le ſiége : il fit enſuite la paix avec ſon oncle.

[1452.]

Dgihan-Schah, étant monté ſur le trône, ſoumit la Géorgie, une grande partie de la Perſe & du Kerman ; &, dans la ſuite, porta même la guerre dans le Khoraſſan, contre Mirza-Ibrahim, prince de la famille de Tamerlan ; mais, un de ſes fils s'étant révolté à Tauriz, il fut obligé d'y revenir à la hâte, pour le faire rentrer dans le devoir : ce fils rebelle ne fut pas plutôt enfermé dans une priſon, que l'eſpérance de l'impunité, ou d'un meilleur ſuccès porta un autre de ſes freres à imiter ſa conduite. Celui-ci, plus heureux, & maître d'une place plus forte, dans laquelle il fut aſſiégé pendant un an ſans ſuccès, obligea ſon pere à traiter avec lui, & obtint non-ſeulement la liberté, mais encore une certaine étendue de pays, pour ſe former un petit domaine.

[1467.]

Ce pere infortuné, tourmenté par ſes fils rebelles, ne l'étoit pas moins par un voiſin ambitieux, qui commençoit à ſe rendre redoutable, & qui cherchoit à devenir puiſſant. Uzun-Haſſan, que nos hiſtoriens appellent Uſſum-Caſſan, autre chef de Turcomans, jettoit les fondemens de la grandeur où parvint ſa dynaſtie, qui fut celle des Aç-Coïonlus. A la tête de cinq mille chevaux, il ſurprit Dgihan-Schah, le tua avec ſon fils aîné, & priva de la vue un autre de ſes enfans, fait priſonnier en même tems.

Haſſan-Ali, un autre de ſes fils, entreprit de lui ſuccéder. Il étoit venu à bout de raſſembler une armée de deux cents mille hommes, & de s'emparer de tous les tréſors qu'avoit laiſſés ſon pere. Il crut n'en pouvoir faire un meilleur uſage que de les employer à s'attacher de plus en plus ſes troupes : mais il s'égara dans le moyen dont il ſe ſervit ; car, ayant eu la maladreſſe de leur payer une année d'avance, elles l'abandonnerent à la premiere occaſion, pour aller mériter une autre paye chez ſes ennemis. Après avoir été ainſi obligé de s'enfuir devant Abuſaïd, prince de la race de Tamerlan, il tomba entre les mains d'Uzun-Haſſan, qui le fit

mourir avec ses freres, & s'empara de tous le pays qu'avoit possédé la dynastie des Cara-Coïonlu.

DYNASTIE DES AC-COIONLU, OU TURCOMANS DU MOUTON BLANC.

[1460.]

CES Turcomans, par opposition pour les precédens, ou peut-être simplement pour avoir une banniere différente, avoient mis sur leurs drapeaux un mouton blanc; de-là leur est venu le nom turc d'Ac-Coïonlu, en les désignant par le surnom de Baïanduri, que portoit Yacoub-Begh, fils de Uzun-Hassan, & le second de ses successeurs: on les appelle quelquefois Baïanduriens.

Le premier de cette dynastie, qui ait eu quelque commandement considérable parmi eux, fut Thour-Ali-Begh: il étoit maître des villes de Moussoul & d'Emed. Il eut pour successeur son fils Coutlou-Begh, surnommé Phakhreddin.

Carou-Oulough-Osman, son fils & son successeur, se soumit à Tamerlan, lorsque ce prince passa dans l'Asie-Mineure; & il en obtint, après la défaite du sul-

tan Bajazeth, la ville de Sivas, dans le même pays, & trois autres, tant en Arménie qu'en Mésopotamie. Devenu ainsi plus puissant, il fit la guerre aux Turcomans Cara-Coïonlu ; mais il fut vaincu & tué par Iscander.

Son fils Hamzah-Begh lui succéda dans la Mésopotamie & dans la Cappadoce, & mourut après un régne assez long, mais dont on ne sçait rien d'intéressant ; en mourant, il laissa ses états à son neveu Dgihanghir, fils d'Ali-Begh. Ce prince régna peu, & fut bientôt chassé du trône par son frere. Uzun-Hassan, ou Hassan *le long*, ainsi nommé à cause de sa haute taille, est le plus connu des princes de cette dynastie.

[1467.]

Ce prince, dont les Arabes ont rendu le nom par Hassan-Al-Thanil, est quelquefois appellé simplement Hassan-Begh. Ce fut lui qui défit & tua Dgihan-Schah, prince de la dynastie du Mouton noir, & s'empara de ses états.

[1468.]

Après avoir vaincu dans une bataille rangée le sultan Abusaïd, il s'empara de tout le Khorassan & de toute la Perse. Maître

Maître alors de vaſtes états, il réſolut de rétablir Pir*-Ahmed, qui avoit été dépouillé de la Caramanie ; en conſéquence, avec quarante mille hommes ſeulement, il oſa livrer bataille à Mahomet II, empereur des Ottomans. Il fut vaincu, & perdit ſon fils dans le combat ; depuis ce tems, ſa puiſſance commença à tomber. Il ne laiſſa pas cependant d'être ſollicité par le duc de Bourgogne & par la république de Veniſe, de porter ſes armes contre les Ottomans : il s'y étoit engagé, à condition que les Chrétiens de leur côté marcheroient pour les attaquer. Peut-être la puiſſance Ottomane ſe fût-elle, par cette réunion, trouvée dès-lors plus affoiblie que nous ne la voyons de nos jours par les ſuccès des Ruſſes, ſans la mort d'Uzun-Haſſan, qui empêcha l'effet de ces grands projets.

[1478.]

La mort d'Uzun-Haſſan ruina les eſpérances des Chrétiens. L'ambaſſadeur de Veniſe, Contarini, qui avoit été à ſa cour,

* *Pir*, a la même ſignification en perſan, que Schéïkh en arabe : il déſigne *le plus âgé*, celui auquel on accorde plus de conſidération ; comme *ſenior* en latin, dont nous avons fait *ſeigneur*. On le joint quelquefois au nom, pour en faire un titre d'honneur.

rapporte qu'il étoit grand, maigre, & d'une physionomie fort ouverte, & qu'il avoit l'air fort obligeant : il ajoute que les mains lui trembloient lorsqu'il buvoit. Il avoit conquis un fort grand nombre de provinces, & n'avoit cependant, selon le même auteur, que cinquante mille hommes de cavalerie, dont un assez grand nombre étoient peu propres à la guerre. Il avoit alors environ soixante-dix ans, au moins, autant qu'il en put juger.

KHALIL-BEGH, son fils, ne fit que paroître sur le trône : devenu odieux à cause de ses cruautés & de ses vices, il fut assassiné après un règne de six mois, après la perte d'une bataille contre deux de ses freres.

YACOUB-BEGH, surnommé Baïanduri, se rendit maître de l'empire. Ce prince, intimidé par les revers qu'avoit éprouvés son pere de la part des Ottomans, entretint une bonne intelligence avec eux.

[1490.]

Yacoub périt par la main de la reine, son épouse. Cette princesse aimoit un des principaux seigneurs de la cour. Pour satisfaire tout à la fois son amour & son ambition, elle vouloit le mettre sur le trône, à la place de son mari, auquel, dans un repas, elle présenta un breuvage

empoisonné. Le prince, ayant conçu quelques soupçons, voulut qu'elle en fit l'essai ; elle en but avec tant d'assurance, qu'Yacoub la croyant innocente, en but après elle : ils moururent tous deux le même jour à Carabagh *, près de Tauriz. Yacoub n'étoit âgé que de vingt-huit ans.

Sous le règne de ce prince, fleurissoit Schéïkh-Haïder ou Haïdar, fils de Dgiunéïd, arriere petit-fils de Schéïkh-Séfi, qui prétendoit descendre d'Ali par Houssain, son second fils. Le Schéïkh-Haïder, petit-fils d'Uzun-Hassan par sa mere, prêchoit une nouvelle doctrine, & s'étoit attiré un grand nombre de prosélites. Nous n'entrerons pas ici dans un grand détail à son sujet, parce qu'étant pere d'Ismaïl-Séfi, le premier des Safis ou Sofis de Perse, il en sera parlé plus au long dans le volume suivant. Il suffit de remarquer qu'ayant entrepris de faire la guerre à Ferroukh-Zad, roi de Schirouan, qui avoit tué son pere, & ce dernier ayant été secouru par Yacoub, Haïder fut défait & tué, & ses deux enfans retenus prisonniers. L'un d'eux étoit Schah-Ismaïl ou Ismaël, dont on parlera dans la suite.

La mort d'Yacoub fut suivie de fort grands troubles dans les pays soumis aux

* Lieu ainsi nommé, c'est-à-dire *vignoble noir.*

Turcomans. Les uns s'attacherent à Baïſancor, ſon fils, âgé de dix ans; les autres, à Meſſih-Begh, fils d'Uzun-Haſſan; d'autres enfin à Ali-Begh, fils de Khalil-Begh; & tous ſe firent la guerre.

[1491.]

BAISANCOR, au bout de vingt mois, fut tué par Ruſtam-Begh, fils de Meſſih; & même on peut croire que ſon pere périt dans ces guerres, car il n'eſt plus fait mention de lui.

ROSTAM-BEGH, appellé auſſi Roſtam-Mirza, en parvenant au trône, rendit la liberté aux deux enfans de Schéïkh-Heïder. Ils ſervirent dans ſes troupes avec diſtinction; & Ali-Mirza ou Pacha eut très-grande part à la victoire que remporta Roſtam contre les prétendans à la couronne, dans une bataille donnée à Berdua ou Berdoa: Baïſancor y fut tué. Ali-Pacha obtint aiſément de Roſtam la permiſſion de retourner à Ardebil, ſa patrie; mais, dès que ce prince s'apperçut que les deux freres vouloient ſe rendre indépendans, il marcha contre eux. Ils lui livrerent bataille. Ali-Pacha fut tué, & Iſmaël ſe ſauva dans la province de Ghilan, où ceux qui gouvernoient pour lors lui accorderent une ſi puiſſante protection que Roſtam ne put jamais l'en tirer.

[1496.]

Rustam-Begh, attaqué l'année suivante par Ahmed-Begh, l'un de ses parens, fut obligé de se sauver en Géorgie, où il fut tué après cinq ans de règne. Ahmed-Begh, son successeur, ne régna qu'un an.

[1501.]

Alvend, qui monta sur le trône après lui, s'étant engagé mal-à-propos dans une guerre contre Schah-Ismaël, devenu maître de quelques provinces de la Perse, fut battu à plattes coutures; &, pour comble de malheur, son frere Mohammed-Mirza le chassa du trône, d'où il fut lui-même, peu après, chassé par Morad.

[1502.]

Morad-Begh étoit fils d'Yacoub, chassé de Bagdad par Schah-Ismaël, qui avoit déja enlevé une partie des états qu'avoient possédé les Turcomans; il trouva cependant le moyen d'y rentrer, pendant qu'Ismaël étoit occupé en Perse; mais il en fut chassé de nouveau. Depuis ce tems, on n'entendit plus parler de lui; & son empire passa entre les mains des Sofis de Perse, qui l'ont possédé jusqu'au tems où il leur fut enlevé par le fameux Thamas-Kouli-Khan.

L'hiſtoire de l'Aſie eſt ſi peu connue, que nous croirions mériter des reproches de la part de nos lecteurs, ſi, dans un ouvrage deſtiné à faire connoître les différens états qui s'y ſont ſucceſſivement élevés & détruits, nous paſſions ſous ſilence quelques dynaſties que l'on pourroit avoir envie de connoître, en voyant leurs noms ſur des cartes ou dans des tables chronologiques, n'ayant pour raiſon de n'en pas parler, que le peu de tems qu'elles ont duré, ou le peu de conſidération dont elles ont joui. Il ſera ſans doute agréable & utile, pour le public, de trouver ici de quoi le ſatisfaire, par le nombre des objets que nous embraſſons, au lieu de lui laiſſer à deſirer, après notre ouvrage, quelqu'autre ouvrage encore, dont probablement il ne jouira de long-tems. Nous allons reprendre quelques dynaſties particulieres, avant de parler des états plus conſidérables, fondés par les Mogols en différentes parties de l'Aſie.

MODHAFFÉRIENS.

[1335.]

CETTE dynaſtie tire ſon nom de l'épithète arabe Modhaffer ou Victorieux, donnée à l'Emir Mobarezzeddin *, le premier de ſes princes, & qu'ont pris enſuite ſes ſucceſſeurs. Cet Emir étoit un des plus braves hommes de ſon tems. Il demeuroit dans les contrées de Jezd & d'Abracouh. De ſon tems, il parut un voleur Arabe, nommé Dgiamalouk, qui infeſtoit les chemins; Mohammed lui dreſſa une embuſcade; le défit, & porta ſa tête au ſultan Abuſaïd, qui régnoit en Perſe: ce prince lui donna quelques pays. Tel fut le commencement des Modhafferiens, qui ont régné pendant environ ſoixante-dix-ſept ans dans une partie de la Perſe: le ſiége de leur domination étoit à Schiraz. On ne trouve que ſept princes de cette dynaſtie, encore leur hiſtoire eſt-elle ignorée: elle finit à l'invaſion de Tamerlan, qui la ruina entiérement.

* Ce nom ſignifie en arabe, *qui étend la religion & combat pour elle.*

MOLOUK-COURTS
OU
CURDES.

CETTE dynaſtie, qui a régné conjointement avec les Modhafferiens, a pris ſon nom des mots *Molouk*, rois, & *Curt*, curdes, parce que ces princes étoient de cette nation. Cela nous donne occaſion de dire deux mots de l'origine des Curdes.

L'origine des Curdes eſt aſſez incertaine. Khondémir prétend qu'ils deſcendent d'une partie des anciens Perſans, qui, fuyant les cruautés de Dhohak ou Zhohak, ſe retirerent en différens lieux, & ſur-tout dans le pays appellé Curdiſtan, qui, ſous les 60 & 61ᵉ degré de longitude, s'étend du ſud-eſt au nord-eſt, entre les 35 & 37 degrés de latitude. Dans la ſuite, c'eſt-à-dire vers le tems dont nous parlons, ils formerent une puiſſance dans le Farſiſtan, qui, plus au ſud-eſt, eſt baigné au nord-oueſt par le golphe perſique.

Ils ont pris leurs noms chez les nations étrangeres, de la principale piéce de leurs habillemens, eſpece de caſaque que les Turcs appellent Curdia ou Curtoukia. Ils

ont embraſſé fort tard le Mahométiſme, ayant long-tems été ennemis des Muſulmans : d'ailleurs, on ne ſçait rien de leur hiſtoire, ſur-tout par rapport au tems dont nous parlons.

SCHAMSEDDIN*-Ben-Abubekr Curt eſt le premier de cette dynaſtie : il prétendoit tirer ſon origine d'un ancien ſultan des Gaurides. Il vivoit bien avant les tems dont nous parlons, mais il faut remarquer auſſi que l'on n'en parle alors que comme d'un gouverneur du Khoraſſan, qui fut même confirmé dans ſa place par Genghiz-Khan. Nous allons rapporter le peu que l'on ſçait de la ſuite de ſon hiſtoire.

[1279.]

Ce prince étoit mort vaſſal des Mogols ; & il avoit été retenu en quelque ſorte priſonnier à leur cour, parce que l'on y craignoit les effets de ſon ambition. Son fils Rocneddin, qui lui avoit ſuccédé, après s'être emparé de la ville de Kandahar, mourut ſous l'empire d'Argounkhan. Cependant, comme un de ſes freres s'étoit, dans ce tems, emparé d'une certaine étendue de pays, quoique mort

* Le ſoleil de la religion.

avant lui, il eſt auſſi compté au nombre des princes de cette dynaſtie.

Gaïath-Eddin, l'un de leurs freres, leur ſuccéda, & fut confirmé par Al-Giaptou-Khan, dans le commandement du pays de Gaur, où il étoit preſque indépendant.

[1328.]

De quatre enfans qu'il laiſſa, Schamſeddin fut celui qui lui ſuccéda. Il étoit inſtruit & courageux; mais il aimoit le vin avec tant de paſſion, que, depuis l'inſtant qu'il eut pris poſſeſſion du gouvernement, il ne déſenivra preſque pas: cette vie le mena promptement au tombeau.

[1329.]

Mélek-Hafiz, frere du prince précédent, lui ſuccéda. Il avoit pluſieurs des qualités qui diſtinguent un particulier. On remarque, entr'autres choſes, qu'il étoit bien fait de ſa perſonne, & qu'il écrivoit auſſi-bien que les plus habiles maîtres; mais comme il y a fort loin de-là à la ſcience du gouvernement, dont il n'avoit pas la moindre idée, il fut tué par des princes de ſa famille, qui mirent ſur le trône ſon jeune frere, le troiſieme du fils de Gaïatheddin.

[1331.]

Malek-Azzeddin-Houſſain poſſéda toutes les qualités d'un grand prince. Un ſçavant de ſon tems, ce qui ne prouveroit pas beaucoup dans le nôtre, ſe fit même honneur de lui dédier ſon ouvrage; &, en cette occaſion, il lui donna de grands éloges. Après la mort d'Abuſaïd, empereur des Mogols, qui ne laiſſoit après lui dans la Perſe aucun prince en état de ſe faire craindre, Malek ſe rendit plus puiſſant qu'il n'étoit d'abord. Il étendit ſes états; fit publier ſon nom dans les moſquées; força ſes voiſins à ſe reconnoître ſes vaſſaux : enfin s'arrogea tous les droits & toute la puiſſance qui conſtituent l'état d'un ſouverain. Après avoir preſqu'entiérement dépouillé de ſon autorité le Mogol de Perſe, il fit battre des timballes cinq fois par jour devant ſon palais, & arbora ſur ſa tente le pavillon impériale.

[1339.]

Sa prompte élévation lui attira cependant des ennemis redoutables. L'Émir Vaëgih-Eddin-Maſſoud, de la dynaſtie des Serbédariens, avec un allié, l'attaqua vigoureuſement à la tête de trente mille hommes. Ils furent cependant défaits; & l'un des deux princes y perdit la vie.

[1351.]

Ce bonheur n'eut pas cependant une durée conſtante. Mir-Cazagan, qui poſſédoit le Maouarennahar, vint aſſiéger Malek-Azzeddin, dans la ville de Hérat; &, après pluſieurs combats, où ce dernier eut toujours des déſavantages, il l'obligea de lui demander la paix, &, ce qui étoit plus humiliant encore, à venir au bout d'un an lui rendre hommage à ſa cour. Attribuant à leur prince ces mauvais ſuccès, les peuples éleverent ſur le trône ſon frere Malek-Baker, & l'obligerent de ſe renfermer dans une de ſes places, pour ne pas tomber entre leurs mains: ce revers ne l'en rendit que plus diſpoſé à tenir ſa parole à Mir-Cazagan. On avoit voulu l'arrêter; même dans le tems que les ſoldats auxquels on avoit donné cette commiſſion alloient s'en acquitter, Houſſain, qui en étoit inſtruit, ayant apperçu une troupe de chevaux que l'on alloit vendre, cria aux ſoldats qu'il les leur abandonnoit. Les ſoldats, en effet, ſe jetterent ſur les chevaux, &, pendant ce tems, il monta ſur le ſien, & ſe ſauva. Ce fut alors qu'il paſſa à la cour du prince Tartare.

[1352.]

Il partit donc, & fut reçu par Cazagan avec beaucoup de bonté. Ce prince s'a-

vança au-devant lui, l'air riant, les bras ouverts, & lui dit : « Bons ennemis, & » bons amis. » Quelques-uns des grands de la cour, soit jalousie, soit rafinement d'une politique aussi fausse que cruelle, essayerent de lui faire entendre qu'il étoit de son intérêt de se défaire de Houssain : il n'y voulut jamais consentir ; &, après l'avoir préservé des embuches de ses ennemis, il le renvoya, sous bonne garde, dans le Khorassan.

Malek-Azzeddin n'y fut pas plutôt arrivé en forces, qu'il se rendit maître de la personne de Baker, son frere, & le tint prisonnier. Redevenu maître, & possesseur tranquille de Hérat, il y régna encore quelques années, & laissa le trône à son fils.

[1369—1383.]

Malek-Gaïatheddin régna avec assez de gloire : il reprit la ville de Michaloun que les Serbédariens lui avoient enlevée ; mais, lorsque Tamerlan, devenu maître du Maouarennahar, lui envoya ordre de le venir trouver, il refusa, se croyant en état de ne pouvoir y être contraint par la force. Cet événement fut le terme de sa prospérité & de sa puissance. Tamerlan entra dans ses états, s'en empara, le fit prisonnier, puis mettre à mort, & mit ainsi fin à cette dynastie qui avoit subsisté à-peu-près cent trente ans.

SERBÉDARIENS.

[1336.]

LE nom de Serbédariens n'annonce pas en langue persane une origine bien distinguée, puisqu'il signifie proprement des *têtes suspendues à une potence.* Il est vrai qu'il ne faut pas le prendre ici à la lettre. En l'appliquant à cette dynastie, on n'a voulu désigner que les bonnets que suspendirent à des fourches patibulaires, comme un signal pour le ralliement, ceux qui exciterent dans la province du Khorassan la révolution qui donna lieu à ce nouvel état. Cependant on pouvoit croire aussi que leurs ennemis se servirent de cette expression, pour indiquer le mépris qu'ils avoient pour ceux qui en jetterent les fondemens.

La mort d'Abusaïd, le Mogol, ayant laissé un grand vuide dans l'empire de ce peuple, comme nous avons eu déja occasion de le remarquer, à la faveur des troubles qui s'excitoient de différens côtés, Abdaltazzak, natif de Sebzvar, en Khorassan, rassembla un grand nombre de gens sans aveu, & trouva moyen de se former

une petite ſouveraineté. Il eut onze ſucceſſeurs, ce qui fait en tout douze princes de cette dynaſtie. Les plus connus ſont :

Schamſeddin I, cinquieme prince Serbédariens. Laſſé du gouvernement, au bout de ſix mois de règne, il s'en démit en faveur d'un autre prince de ſon nom, moyennant une certaine redevance en balles de ſoie.

Schamſeddin II, monté ſur le trône par le choix de ſon prédéceſſeur, le juſtifia d'abord par un grand amour pour la juſtice : il encouragea les manufactures, & fit fleurir le commerce. Mais, comme il n'avoit pu réuſſir dans l'exécution de ſes projets ſans quelques actes de ſévérité, il en contracta tellement l'habitude, que l'excès de cette vertu le rendit auſſi odieux que s'il eût eu des vices.

Entr'autres exemples de ſa ſévérité, on cite les traits ſuivans. Non-ſeulement il faiſoit punir des peines les plus rigoureuſes ceux qui, au mépris de la loi de Mahomet, auroient été aſſez hardis pour boire du vin, mais il défendoit même d'en prononcer le nom, non plus que d'aucune liqueur qui pût enivrer ; & il y avoit des ſupplices pour ceux qui étoient ſurpris en faute. Après avoir donné des réglemens très-ſages pour les bonnes mœurs, il fit jetter vives dans des puits, cinq cents femmes qui faiſoient métier de proſtitution.

Et, comme plusieurs de ceux qui s'étoient présentés devant lui n'étoient pas exempts de crimes, & qu'intimidés par son regard sévère, ils s'étoient démasqués eux-mêmes par leur air intimidé ; on croyoit communément qu'il avoit le don de découvrir un coupable, fut-il entre mille innocens : aussi ceux qu'il mandoit à sa cour ne s'y présentoient-ils jamais sans avoir fait chez eux leur testament avant de partir.

[1352.]

Mais, suivant cet axiome si généralement reçu, *summum jus, summa injuria :*

Qu'un droit porté trop loin devient une injustice.

Tous ses sujets, les grands sur-tout, se trouvant trop malheureux, & ne pouvant plus supporter un gouvernement où la justice avoit pris tous les dehors de la cruauté, les esprits se tournerent insensiblement à la révolte. Il fut assassiné par un boucher nommé Haïdar, qui régna depuis sous le nom du brave boucher Haïdar, Pehlevan-Haïdar-Cassab *.

[1380.]

Khodgia-Abu-Mouiad est le troisieme

* Pehlevan, en turc signifie *brave*, & cassab, *boucher*.

&

& dernier prince des Serbédariens. Trop foible pour résister aux armes de Tamerlan, & trop sage pour vouloir même le tenter, il alla au-devant de ce conquérant lorsqu'il s'approcha de son pays, &, par son mérite, acquit beaucoup de crédit à la cour du prince Tartare. Tamerlan affectoit un zèle ardent pour la religion, & Khodgia étoit dévôt jusqu'à la superstition : ce fut ce qui le mit, au moins en apparence, si bien dans les bonnes graces de Tamerlan. Non-seulement il portoit un grand respect aux docteurs de sa loi ; mais, comme il étoit de la secte d'Ali, dans laquelle on prétend que le douzieme Iman doit quelque jour se montrer aux sectateurs de ce parti, il faisoit tenir tous les soirs un cheval prêt pour aller au-devant de lui, en cas que cet Iman vînt à paroître. En lui finit la dynastie des Serbédariens, après avoir duré assez peu de tems.

MOGOLS
DEPUIS GENGHIZ-KHAN.

L'ORDRE des tems femble nous avoir amenés à parler actuellement de Tamerlan; mais, comme ce prince a commencé par porter fes armes contre les nations Tartares ou Mogoles, qui lui appartenoient par fa famille, nous nous trouvons obligés, pour l'intelligence de cet ouvrage, de reprendre l'hiftoire de ce peuple depuis Genghiz-Khan. Nous en fuivrons la divifion en différentes branches, & nous laifferons les defcendans de Tamerlan, qui ont fondé aux Indes l'empire des Mogols, pour le volume fuivant.

Nous avons vu précédemment quelle étoit, en Afie, l'étendue de l'empire de Genghiz-Khan. Il avoit porté fes armes & fait reconnoître fes loix depuis la Chine jufqu'à la Syrie. Jamais empire ne fut plus étendu que celui des Mogols, ni formé avec plus de rapidité. Mais il eut bientôt le fort de l'empire d'Alexandre, avec cette différence cependant, comme le remarque judicieufement un hiftorien éclairé dont nous tirons de grands fecours, que celui du conquérant Macédonien paffa

en des mains étrangeres, au lieu que celui du prince Mogol ne sortit point de sa famille. Genghiz-Khan laissoit des enfans capables de suivre ses projets ambitieux; & l'union qui régna toujours parmi eux, les secours mutuels qu'ils se prêterent, la politique dont ils userent en démembrant l'empire que leur pere avoit formé, de le regarder toujours comme un empire soumis à un seul monarque, imaginaire à la vérité, les conserverent long-tems dans la possession de la plus grande partie, dont ils occupent encore aujourd'hui des portions considérables.

Pour mettre le plus d'ordre qu'il nous sera possible, nous allons diviser ces tartares, que nous pourrons nommer Genghiz-Khanides.

1° LES TARTARES ORIENTAUX dont nous parlerons peu, parce que l'on ne comprend sous ce nom que les Yuen, ou Mogols de la Chine, dont l'histoire fait partie de celle de cet empire, & les Kalcas qui en sont issus. Ils vivent à l'ancienne maniere des Tartares, conduisant leurs troupeaux dans les plaines, & logeant sous des tentes, que l'on fait tirer par des bœufs pour les transporter d'un endroit à un autre. Nous ajouterons que, depuis que les Tartares Man-Tchéous, descendus des Niu-

Tché, ſont maîtres de la Chine, les Mogols Kalcas ſont beaucoup déchus de leur puiſſance. Les Chinois ont donné des titres & des terres à ces princes; &, en enrichiſſant les particuliers, ils ont diviſé les forces & comme anéanti l'empire. Cependant il y a toujours un prince Mogol qui porte le titre de Grand-Khan des Kalcas: C'eſt tout ce que nous en pouvons dire.

2° LES TARTARES OCCIDENTAUX, qui commencerent à former l'empire du Zagataï ſous les yeux, & avec la protection de Genghiz-Khan, & d'où ſortirent enſuite les Khans de Kashgar : on va parler des uns & des autres.

3° LES TARTARES SEPTENTRIONAUX. Ceux-ci plus étendus, ayant commencé par l'empire du Kapkchah, ſous les ordres de Genghiz-Khan, ont donné depuis naiſſance au Scheybanites; & ceux-ci aux Khans de Khariſme & de Sybérie, aux Nagais, aux Khans de Crimée, à ceux de Kaſan, d'Aſtracan, &c.

Et, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur tout le peuple que l'on peut comprendre ſous le nom de Tartares, nous ajouterons quelques mots ſur quelques autres peuples qui ne ſont pas deſcendus de Genghiz-Khan, entre leſquels nous diſtinguerons ſur-tout les Coſaques.

MOGOLS DE ZAGATAI.

[1224.]

ZAGATAI, second fils de Genghiz-Khan, avoit reçu de son pere le Maouarennahar jusqu'au pays d'Igour, c'est-à-dire, tout ce qui s'étend depuis Samarcande & l'Indus, jusqu'à la riviere d'Ili, ou de Cara-Khodgia, suivant un auteur moderne, ce qui comprend une partie du pays des Usbecs & de celui des Eleuths, vers les 80e & 100e degrés de longitude & les 35e & 50e degrés de latitude. Zagataï, après la mort de son pere, confia le gouvernement de ses états à Caraschar-Névian, homme d'un mérite recommandable, & que Genghiz-Khan lui avoit donné pour conseil, & se retira auprès de son frere Oktaï, grand Khan de Tartarie, qu'il regarda toujours comme son souverain. Nous ferons remarquer, en passant, que le fameux Tamerlan descendoit de Caraschar-Névian dont nous venons de parler, fils de Souhoud-dhin, parent de Genghiz-Khan.

[1230.]

Il parut, sous le règne de Zagataï, un

certain imposteur appellé Mahmoud, & surnommé Tarabi, parce qu'il étoit de Tarab, bourgade à six lieues de Bokhara. Après avoir séduit le peuple ignorant & superstitieux par de prétendus miracles, il vint à s'en faire regarder comme un chef de parti, dont on devoit, disoit-il, par des secours humains, appuyer la mission divine; &, en effet, il se rendit maître de Bokhara. Les généraux de Zagataï furent obligés de se mettre en campagne pour appaiser cette révolte; mais, dans l'instant où l'on alloit en venir aux mains, il s'éleva une si grande poussiere, que les Mogols ne jugerent pas à propos de commencer l'attaque. Une flèche, lancée au hasard, perça Mahmoud, qui, s'avançant à la tête d'un parti, cherchoit à reconnoître l'ennemi de trop près. Cependant les soldats Zagataïens, non moins superstitieux que les Tarabiens, ne manquerent pas d'attribuer la cause de l'ouragan à la puissance surnaturelle de Mahmoud : il n'y avoit qu'un pas à faire pour passer de cette opinion à la terreur & au découragement. Aussitôt ils prirent la fuite, & les ennemis les poursuivirent en en tuant un grand nombre. Les troupes de Mahmoud, de retour dans leur camp, ne trouverent point leur général : les principaux officiers, en gens habiles, avoient caché

ſon corps : ils firent courir le bruit qu'il s'étoit rendu inviſible pour les protéger d'une maniere plus efficace. On nomma quelques gouverneurs en ſon abſence ; la populace n'en fut que plus animée : enfin Caraſchar-Névian, ayant été obligé d'employer toutes les forces de l'empire, ſe rendit maître de Bokhara ; ravagea ſon territoire ; obligea les habitans d'avoir recours à la clémence du prince pour obtenir leur pardon, & détruiſit entiérement les Tarabiens. Zagataï mourut quelque tems après. Les princes qui le ſuivirent immédiatement, ſont peu illuſtres. On doit remarquer que Turmeſchirin, qui régnoit vers l'an 1327, eſt le premier de ces princes Mogols qui ordonna à ſes ſujets d'embraſſer le Mahométiſme. Il eſt vrai que Berak-Khan, l'un de ſes prédéceſſeurs, avoit adopté cette religion ; mais ç'avoit été, de ſa part, un ſentiment particulier : il n'en avoit pas fait une loi de l'état.

[1332.]

L'empire étoit ſorti de la famille de Zagataï ; il y rentra dans la perſonne de Caſan-Sulthan. Mais, en y parvenant, il révolta tous ſes ſujets par ſes violences, ſes injuſtices & ſes cruautés. Lorſqu'il convoquoit une aſſemblée de la nation, les

grands étoient tellement persuadés qu'ils alloient à la mort, que la plûpart mettoient ordre à leurs affaires avant de s'y rendre.

Le mécontentement éclate enfin par une révolte : Mir-Cazagan étoit à la tête des rebelles.

[1345 & 46.]

Le Khan marcha contre eux ; les défit, & blessa même dangereusement leur chef. Mais l'hiver, qui suivit cette victoire, ayant été assez considérable pour lui enlever la plûpart des ses chevaux, cette circonstance ranima le courage des rebelles : ils l'attaquerent de nouveau ; le Khan fut tué, après avoir régné dans le Maouarennahar & le Turquestan.

Mir-Cazagan, vainqueur, au lieu de prendre pour lui l'empire, en disposa en faveur de Danischmedgé-Aglen, qui descendoit d'Oktaï-Khan ; mais, l'ayant fait mourir peu après, il lui donna pour successeur Bayan-Couli-Aglen, qui se fit aimer de ses sujets par sa justice & sa libéralité. Mir-Cazagan gouvernoit sous lui l'empire. Dans les tems dont nous parlons, la puissance des Mogols de Perse avoit été entiérement affoiblie par le prince des Curdes, Malek-Houssain, dont nous avons parlé précédemment. Tous les peu-

ples, & ses parens même, irrités de sa conduite, conjurerent Mir-Cazagan de prendre les armes contre lui.

[1351.]

Lorsque Houssain sçut les préparatifs que l'on faisoit contre lui, il assembla les principaux officiers de son conseil, & leur tint ce discours qui mérite d'être transcrit, parce qu'il concourt avec le reste de cet ouvrage à faire connoître le génie des Orientaux: « Les Mogols, dit-il, sont en-» trés en Perse avec une armée si nom-» breuse, que le soleil est obscurci par la » poussiere qu'elle élève. Elle est compo-» sée de gens qui, dans un assaut, sont » aussi fermes que des montagnes, & qui, » lorsqu'ils vont au combat, ressemblent à » ces torrens qui se précipitent avec rapi-» dité du haut des rochers. Ces braves » n'ont mis leurs casques sur leurs têtes » qu'après avoir résolu de sacrifier leur » vie pour leur prince. » Malgré la crainte que devoit faire naître une pareille harangue & le partage des avis sur le parti qu'il restoit à prendre, on marche à l'ennemi. Houssain avoit une armée moins nombreuse, mais composée de gens accoutumés à vaincre. Peut-être eût-il encore été vainqueur cette fois, si, moins habile général que Mir-Cazagan, il n'eût en dispo-

ſant ſon armée, commis deux fautes dont celui-ci s'apperçut & tira tout l'avantage poſſible. Les troupes d'Houſſain, placées dans un fond, étoient obligées de monter en allant au combat, un terrein qui s'élevoit aſſez conſidérablement; en ſecond lieu, elles avoient en face le ſoleil levant, dont les rayons les incommodoient beaucoup. Auſſi ſon armée fut-elle entiérement défaite. Il ſe retira à Hérat où il fut bientôt aſſiégé. Cependant, ayant envoyé des députés offrir des préſens, & faire de ſa part des actes de ſoumiſſion à Mir-Cazagan, ce prince, qui étoit d'un naturel doux & ne voyoit qu'avec peine les maux que ſouffroit le peuple, conſentit à la paix, & reprit la route du Maouarennahar avec le Khan & ſon armée. Nous avons vu précédemment ce qui arriva à Houſſain.

[1352.]

Dans ce même tems, Mirza-Abdallah, fils de Cazagan, partit de Samarcande avec une grande armée pour aller conquérir le Kharifine. Pendant l'abſence de ſon fils & de preſque toutes les troupes, Mir-Cazagan, ſe promenant aux environs de Saliſeraï avec quinze perſonnes, paſſa le Gihon dans le deſſein d'aller chaſſer. Il fut tout-à-coup attaqué par quelques brigands, à la tête deſquels étoit ſon gen-

dre mécontent de lui pour quelque léger ſujet ; malgré la réſiſtance des officiers Mogols, Mir-Cazagan fut tué : & ſon monde, en vengeant ſa mort ſur les aſſaſſins, ne répara pas une perte qui affligea ſenſiblement l'état. On a remarqué qu'il ne s'étoit ſervi du pouvoir qu'il avoit uſurpé, & qui reſſembloit fort à celui que nos maires du palais s'arrogerent à la fin de la premiere race, que pour rendre la juſtice, & faire tout le bien qui dépendoit de lui.

Mirza-Abdallah ſuccéda à ſon pere dans ſon autorité ſur le Khan & ſur toutes les parties du gouvernement. Il s'éloigna de Saliſeraï, & fixa ſa cour à Samarcande. Démentant bientôt les bons exemples qu'il avoit reçus de Mir-Cazagan, il ſe laiſſa ſubjuguer par une paſſion funeſte qui eut les plus triſtes effets. Epris des charmes de l'impératrice, il fit mourir ſon mari pour détruire le plus fort des obſtacles qu'elle oppoſoit à ſa paſſion. Ces deſſeins furent découverts ; les grands indignés prirent les armes : il fut trop heureux de pouvoir ſe ſauver. Ses freres qui furent pris, furent mis à mort. Tous les amis de ſon pere furent diſperſés dans les provinces ; & l'autorité paſſa entre les mains de deux autres ſeigneurs fort puiſſans, Beyan-Seldouz & Hadgi-Berlas. Cependant l'eſprit d'indépendance avoit gagné toutes les

têtes, & les grands de tous côtés se rendoient maîtres dans leurs gouvernemens. Ils y trouvoient d'autant plus de facilité, que Beyan-Seldouz étoit fort adonné au vin; ensorte que, quoique d'un caractere fort doux, il n'étoit ni aimé ni considéré.

Entre les seigneurs qui se révolterent & se firent un état indépendant, nous devons faire remarquer Hadgi-Berlas & son neveu Timour, si connu ensuite sous le nom de Tamerlan, pour concourir avec ses historiens aux moyens de dissuader le commun des lecteurs de la fausse opinion où l'on se plaît à rester, que ce Tartare étoit un homme de néant qui avoit été forgeron. Le peuple qui aime le merveilleux, s'est long-tems nourri de cette erreur, parce qu'il lui paroissoit plus extraordinaire, &, par conséquent, plus beau, qu'un homme se fût élevé, pour ainsi dire, de la poussiere, à la monarchie d'une grande partie de l'Asie. Mais il y a une chose à laquelle il faut faire attention, c'est que ces évènemens n'arrivent point parmi les Tartares qui reconnoissent une noblesse, qui se font un grand honneur de tenir à des familles illustres, à la tête desquelles il faut placer celle de Genghiz-Khan, & qu'enfin un Tartare noble ne reconnoîtroit pas un simple pâtre du peuple pour son maître. Cette distinction empêche que

chez eux un esclave intrigant & souvent vicieux ne parvienne aux premieres dignités comme chez les Turcs, & nous sçavons d'un homme de mérite qui a été consul de France en Crimée, que l'idée qu'ils ont des égards que l'on doit à la noblesse, leur fait accorder beaucoup de considérations à toutes les personnes qui, avec un caractere, sont envoyés chez eux de la part des autres cours. Et, à cet égard, il nous a dit avoir remarqué une différence extrême entre la maniere dont on se conduit à la cour de Constantinople, & à celle de Bakhtché-Seraï, où réside le Khan de Crimée.

Mir-Houssain, petit-fils de Cazagan, & dont il sera parlé dans la suite, se fit aussi un état indépendant. Plusieurs autres en firent autant. Et tous ensemble ils fatiguerent les peuples par des guerres continuelles, & attirerent dans cet empire des étrangers qui augmenterent encore le désordre.

[1359.]

Toglouk-Timour-Khan, fils d'une esclave & d'Isanbogha, qui avoit régné dans une partie du Maouarennahar, s'étoit fait reconnoître Khan de Kaschgar. Résolu de s'emparer de tous les pays qui formoient

l'empire du Zagataï, il marcha avec une armée considérable vers tous ces Emirs qui s'étoient rendus indépendans. Les uns s'apprêterent à lui résister; d'autres aimerent mieux lui laisser le champ libre & se retirer. Hadgi-Berlas fut de ce nombre; mais son neveu Tamerlan, qui venoit de perdre son pere Targaï, voulant préserver le pays des ravages auxquels il alloit être exposé, se rendit à la cour de Toglouk-Timour, obtint une suspension d'armes, & s'aboucha avec les autres Emirs pour empêcher une guerre qui ne pouvoit être que malheureuse pour les peuples. Il obtint alors le commandement du corps de dix mille hommes qu'avoit commandé, sous Genghiz-Khan, Carafchar-Névian, l'un de ses maîtres, dont nous avons parlé. Par cette démarche, Tamerlan se conserva un pays qui alloit lui être enlevé.

La plûpart des autres chefs formerent autant de ligues qui s'efforcerent de se détruire; le Khan étoit contraint de suivre le plus puissant, sans pouvoir en mettre aucun dans son parti. Nous ne suivrons pas les historiens de Tamerlan dans le détail ennuyeux des guerres qui survinrent entre tous ces Emirs. Tantôt amis, & tantôt ennemis, suivant que le requéroit l'intérêt du moment, ils étoient toujours en

armes, & n'en devenoient pas plus puiſſans.

[1360.]

Il faut cependant en excepter Tamerlan, qui, continuant de faire la cour à Toglouk-Timour, en obtint quelques nouveaux apanages, avec la ſouveraineté de la province de Kaſch. Le Khan fit enſuite la guerre à l'émir Houſſain, qui fut obligé de ſe ſauver : après ce ſuccès, il ſe rendit à Samarcande où il fit mourir ceux dont il ſoupçonnoit que les intentions ne lui étoient pas favorables, & récompenſa les autres.

Après avoir ainſi ſoumis l'empire du Zagataï, Toglouk-Timour en laiſſa le gouvernement à ſon fils Elias-Khodgia-Aglen, ſous la conduite de Bikidgek. Ce dernier, abuſant du pouvoir qui lui étoit confié, commit pluſieurs injuſtices; & Tamerlan, qui avoit des emplois honorables à la cour, aima mieux cependant y renoncer, que d'être témoin des maux qu'une telle conduite alloit cauſer dans l'état. Il prit donc le parti de quitter la cour pour aller joindre Houſſain. D'après l'idée que la ſuite des faits nous donne du caractere de Tamerlan, on pourroit préſumer qu'il ne s'éloignoit que pour donner le tems aux troubles de s'augmenter, &

pour venir ensuite en tirer avantage ; & quoique ses historiens n'en conviennent pas, ce fut-là l'idée que fit naître sa conduite : les autres Emirs prirent les armes, & l'armée de Kaschgar ou des Gètes, marcha contre eux. On peut voir dans l'histoire de ce conquérant à combien de dangers il fut exposé. A la suite de tous ces troubles, il avoit perdu sa principauté de Kasch. Il trouva moyen de la recouvrer en envoyant vers cette ville deux cents hommes, qui, par son ordre, avoient attaché aux queues de leurs chevaux de longues branches d'arbres, afin de faire croire qu'ils étoient en grand nombre en excitant beaucoup de poussiere. Trompé par cette ruse, les ennemis enfermés dans Kasch, croyant être attaqués par une armée considérable, évacuerent sur le champ la ville, & Tamerlan y rentra sans la moindre opposition.

[1363 & 64.]

Toglouk-Timour étoit mort, & son fils Elias Khodgia lui avoit succédé dans le royaume de Kaschgar. Tamerlan & les autres principaux Emirs crurent devoir profiter de cette circonstance, pour rendre à leur pays la liberté qu'il avoit perdue depuis plusieurs années. En effet, ils chasserent les Gètes, dont le Khan se sauva

ſauva à peine; &, s'étant portés à Samarcande, ils y convoquerent une aſſemblée générale de la nation, dans laquelle il fut arrêté que l'on éliroit un Khan de Zagataï. Comme l'aſſemblée s'étoit tenue ſur les terres de Tamerlan, il y fit de grandes dépenſes, & y reçut le titre de Sahib-Hiran, ou Maître du monde. Houſſain s'arrogea la régence de l'état, & gouverna ſous le nom du Khan. L'année ſuivante, après avoir battu les Gètes, ils en furent battus à leur tour.

[1365.]

Tamerlan, obligé de céder à cet orage, avoit paſſé le Gihon, pour raſſembler les débris de ſon armée. Pendant ce tems, les Gètes vainqueurs ſe préſenterent devant Samarcande. Quoique cette ville n'eût point alors de citadelle, les principaux habitans, & même les gens de loi, entreprirent de ſe défendre contre ces barbares, dont ils redoutoient le gouvernement tyrannique. Cependant ils étoient près de ſuccomber à la fatigue de la défenſe & aux efforts des attaques, lorſqu'une maladie ſe mit dans l'armée des Gètes, & les força de ſe retirer. Tamerlan, plus uni que jamais à Houſſain, rentra dans Samarcande, où, de concert, ils réprimerent tous les déſordres qui s'y

étoient introduits pendant leur absence. La tranquillité paroissoit rétablie, lorsque l'Emir Houssain, livré tout entier à ses passions, entre lesquelles l'avarice tenoit le premier rang, ne s'occupa plus que des moyens de ramasser de grandes richesses. Ces procédés indignerent tous les grands, qui se trouvoient insensiblement dépouillés de leurs biens : on n'osoit s'en plaindre à Tamerlan, à cause de l'union étroite qu'il y avoit entre lui & Houssain ; c'est pourquoi quelques-uns d'eux entreprirent de les brouiller, & réussirent à jeter entr'eux des semences de divisions qui germerent, dans la suite, au point d'amener la perte de ce dernier.

Car Houssain, lui ayant demandé une entrevue, le fit attaquer par une troupe qui fut sur le point de l'accabler. Mais Tamerlan s'en tira heureusement, &, peu après, recouvra la ville de Nakchal, n'ayant avec lui que deux cents quarante-trois hommes, quoiqu'elle fût défendue par un nombre considérable de troupes.

[1367.]

Les deux Emirs Houssain & Tamerlan s'étoient raccommodés ; mais les défiances réciproques & les procédés tyranniques de Houssain ne leur permettoient pas de rester long-tems amis. Après avoir fait la

guerre tantôt l'un contre l'autre, & tantôt conjointement, Tamerlan s'étoit retiré à Kesch, lieu de sa résidence ordinaire. Il ne tarda pas à y être instruit des mauvais desseins du régent de l'empire, & n'eut pas de peine à se faire un parti considérable qu'il pût lui opposer. Tous les grands se joignirent à lui, & lui jurerent une fidélité inviolable. On leva des troupes. Avant de faire aucune démarche décisive, Tamerlan eut la politique d'aller consulter un santos, nommé Séïd-Béréké, lequel, soit qu'il fût gagné, soit qu'il sentît combien il étoit de son intérêt de plaire à Tamerlan, s'avança au devant de lui avec un tambour & un étendard, en lui annonçant qu'il posséderoit un jour l'empire du monde.

[1369.]

Cette marque apparente de protection divine attira de tous côtés des sujets à Tamerlan, & donna une apparence de justice à son usurpation. Après avoir défait ses ennemis, & sur-tout l'Emir Houssain, qui fut pris en voulant se cacher sur un minaret, & mis ensuite à mort, sa marche ne fut qu'une espece de triomphe, pendant lequel tous les Emirs se faisoient un devoir de venir se ranger sous ses loix.

Ce grand événement rendit Tamerlan

maître de l'empire du Zagataï : il eut cependant la politique d'y nommer un Khan de l'armée de Genghiz-Khan, mais qui n'avoit aucune autorité ; ensorte que Tamerlan, avec le titre de régent de l'empire, en étoit le maître absolu. Nous parlerons ailleurs du reste de ses conquêtes. Après sa mort, ses enfans négligerent de nommer un Khan, & l'empire du Zagataï fut entiérement détruit. Le dernier de ces Khans mourut en 1397.

SUITE DE L'HISTOIRE DE TAMERLAN *.

[1372.]

TAMERLAN venoit d'emporter Kesch d'assaut. Un des officiers, qui n'avoit pas osé descendre le premier dans le fossé, reçut par son ordre plusieurs coups de bâton, suivant les loix de Genghiz-Khan, qui ordonnoient de punir ainsi les lâches : il fut

* Après y avoir refléchi, nous avons cru devoir continuer ici l'histoire de Tamerlan ; mais nous n'en rapporterons que les traits les plus intéressans ; ils sont rares dans l'histoire d'un conquérant qui ne respire que le carnage : d'ailleurs son histoire est dans les mains de tout le monde.

ensuite lié à la queue d'un âne, & envoyé à Samarcande.

[1376.]

Au milieu de ses conquêtes, Tamerlan éprouva un chagrin qui suspendit pendant quelque tems le cours de ses exploits. Il revenoit victorieux de Samarcande : il trouva la ville en deuil & dans la tristesse; son fils aîné Mirza-Dgihanghir venoit de mourir, laissant trois fils en bas âge. Ce prince donnoit les plus belles espérances. Tamerlan, composé bizarre & monstrueux de férocité à l'égard de tous ceux qu'il croyoit devoir traiter en ennemis, & de tendresse vive & forte pour sa famille, s'abandonna à un excès de douleur que l'on n'attendoit pas même d'un homme réputé sensible. Après avoir ordonné pour son fils des funérailles magnifiques, & fait distribuer de grandes aumônes aux pauvres, il cessa de se mêler des affaires, se livra, dans la retraite, à l'affliction & aux larmes, & ne céda que très-difficilement aux remontrances des grands, qui, aussi avides de pillage qu'il l'étoit de conquêtes, lui firent entendre que sa gloire & le bonheur de ses peuples demandoient qu'il reprît en main les rênes du gouvernement. Enfin il céda à leurs prieres, comme le remarque un écrivain

judicieux, pour le malheur de l'humanité, & reprit la suite de ses usurpations.

[1381.]

Tamerlan, étant à Andcoud, ville du Khorassan, située près de Balkh, alla visiter Baba-Sencou, derviche, fameux par une réputation de sainteté qu'il devoit à une folie feinte ou véritable. En voyant paroître le prince Tartare, il lui jeta une poitrine de mouton à la tête; ce qui fut pris pour un heureux présage *. Fut-ce un moyen dont se servit ce malheureux pour faire sa cour à Tamerlan, ou plutôt ne fut-ce pas une adresse de la politique de Tamerlan lui-même, pour redoubler la confiance de ses troupes, & se faire regarder comme protégé du ciel d'une façon particuliere? c'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider. Le lecteur peut se rappeler quelque chose d'à peu près semblable arrivé à Genghiz-Khan.

[1382.]

Tamerlan donna encore une grande preuve de tendresse paternelle à la mort

* On étoit dans l'opinion que le Khorassan étoit le milieu du monde; &, par cette raison, les Orientaux, dans leur style figuré, l'appellent le royaume de la poitrine.

de sa fille Akia-Béghi, épouse de Mohammed-Bei, fils de l'Emir Moussa. Sa douleur étoit si vive, qu'il fut pendant quelque tems insensible à l'entreprise que formoient contre lui Ali-Bei & l'Emir Véli.

Le premier s'étant renfermé dans Kélat, résolut de s'y défendre, quoique Tamerlan eût essayé de le faire rentrer dans le devoir par la voie de la douceur. Ce prince feignit de marcher vers le Mazanderan, revint tout d'un coup tomber sur Kélat, qui fut investie de tous côtés. Ali-Bei, sentant bien qu'il ne pouvoit pas résister, imagina d'opposer la ruse à la force. Il fit prier Tamerlan de suspendre les effets de sa colere, & de lui accorder une conférence. Les murailles de Kélat étoient bâties sur le penchant d'une haute montagne dans laquelle il y avoit, au milieu des rochers, un petit chemin qui aboutissoit à la ville. Ali-Bei se mit en embuscade pour surprendre Tamerlan qui s'étoit avancé jusqu'aux portes de la ville avec une légère escorte; mais il manqua son coup. Le lendemain on donna un assaut général : la ville se rendit; &, ce qui doit étonner de la part de Tamerlan, si souvent cruel, il pardonna à Ali-Bei.

[1383.]

Le Scheik-Daoud, gouverneur de Seb-

zvar, s'étoit révolté, Tamerlan marcha en personne contre lui. Il ruina tellement cette ville, que la plûpart des habitans périrent dans les flammes. On ne fit que deux mille prisonniers : le barbare vainqueur eut la cruauté de les faire entasser tout vivans les uns sur les autres ; on les mastiqua avec de la boue & de la brique, & l'on en construisit ainsi plusieurs tours : monument digne de celui qui le faisoit élever.

Schah-Cothbeddin commandoit dans Zarandge, capitale du Sistan, appelé aussi Sedgestan. La place fut investie par les Tartares, qui creuserent des fossés, qu'ensuite ils entourerent de palissades.

On avoit déja perdu beaucoup de monde dans différentes attaques très-vives. Enfin Cothbeddin, voulant sauver son monde, se rendit auprès de Tamerlan, & lui tint ce discours : « Ce seroit envain, grand » prince, que je voudrois entreprendre » de me défendre plus long-tems contre » toi. Ton bras puissant est capable de » faire plier les montagnes. Que me ser- » viroit donc de tenter la fortune qui t'a » élevé si haut, & dont il semble que tu » sois le maître? Je ne vois d'autre moyen » pour sauver ma vie, que de prendre la » fuite; mais où trouver un asile, puis- » que tout est soumis à ta puissance? Il

» n'y a point d'endroit ſous le ciel où je
» puiſſe me retirer. Je ſuis cependant pour
» me garantir de toi, mais c'eſt auprès de
» toi-même, & je viens implorer ta clé-
» mence royale. » L'art de louer, dit-on,
commença l'art de plaire. Tamerlan, ſen-
ſible à tant de choſes flatteuſes, laiſſa à
Cothbeddin la vie & la liberté.

[1386.]

Pendant une expédition que fit Tamer-
lan en Géorgie, Scheik Ibrahim, prince
de Schirvan, craignant les armes de ce
vainqueur inſatiable, vint le trouver avec
pluſieurs préſens. On étala devant le mo-
narque les richeſſes qu'apportoit Ibrahim.
C'eſt la coutume des Tartares d'offrir &
de recevoir neuf piéces de chaque eſ-
pece; ainſi l'on trouva neuf piéces d'é-
toffes magnifiques, neuf peliſſes de la plus
belle fourure. En comptant les eſclaves,
il ne s'en trouva que huit : « Où eſt donc
» le neuvieme, demanda Tamerlan? — A
» vos pieds, Seigneur, » répondit Ibrahim,
ſe proſternant en terre. Cette conduite,
qui prouve que l'art de flatter n'eſt étranger
dans aucun pays, plut extrêmement à Ta-
merlan, qui confirma le Scheik dans la
principauté de Schirvan.

[1388.]

Après plusieurs expéditions, Tamerlan, revenu vainqueur à Samarcande, fit, selon son usage, examiner la conduite de ses officiers : tous ceux qui avoient servi avec distinction furent récompensés. Le seul Bérat-Khodgia-Conkeltaseh fut convaincu de lâcheté : on le condamna à avoir la barbe rasée, le visage fardé avec de la céruse & du vermillon, &, dans cet état, à être conduit nuds pieds au travers de la ville, ayant sur la tête une coiffure de femme.

[1393.]

Schah-Mansour, prince de la dynastie des Modhaffériens, osa attendre Tamerlan avec une troupe de trois ou quatre mille cavaliers dont il connoissoit le courage. Ils étoient tous vêtus de cottes de mailles, de héaumes, de corcelets de velours maillés de fer, & leurs chevaux étoient couverts d'une espece de cuirasse de passesoie. Les troupes de Tamerlan montoient bien à trente mille. Schah-Mansour fondit sur elles, rompit les rangs, se fit jour à travers les ennemis, &, parvenu derriere l'armée, il s'empara d'un poste important. Le spectacle d'une manœuvre si hardie &

ſi bien exécutée avoit jetté l'étonnement parmi les Tartares : une nouvelle tentative y répandit l'effroi, en y portant le déſordre & la mort. Schah-Manſour, qui n'avoit perdu qu'aſſez peu de monde, revint ſur ſes pas, & pénétra juſqu'à l'endroit où étoit Tamerlan. Les troupes de ce dernier étoient défaites ou en fuite : il ne reſtoit auprès de lui que quatorze ou quinze perſonnes. Manſour lui porta deux coups de ſabre ſur la tête. Un inſtant de plus, c'en étoit fait du conquérant Tartare, & Manſour conſervoit par ſa mort quelques millions d'hommes à l'humanité. Mais les ailes de l'armée des Modhaffériens avoient pris la fuite : les Tartares ſe rallioient. Schah-Rokh, fils de Tamerlan, âgé de dix-ſept ans, arrivoit dans ces inſtans; il fondit ſur Manſour, lui coupa la tête, & l'apporta aux pieds de ſon pere, moins effrayé que ſurpris de l'intrépidité de cette petite troupe.

[1398.]

Tamerlan avoit pris la route de l'Inde. Les habitans d'Andérab lui porterent des plaintes contre les Siapouches, nation idolâtre qui demeuroit dans les montagnes, au midi de la province de Bedakſchan. C'étoient autant de voleurs qui vexoient leurs voiſins & pilloient les paſſans. Le

conquérant Tartare crut devoir tourner ses armes contr'eux ; mais il fallut surmonter bien des obstacles. Quoique l'on fût alors dans le dernier mois du printems, on trouvoit cependant sur ces montagnes une si grande quantité de neige, qui, fondue pendant le jour par la chaleur du soleil, se geloit la nuit en verglas, de sorte que les chevaux avoient une peine extrême à se tenir, & qu'ils ne pouvoient presque pas avancer. On parvint enfin au haut des montagnes : de-là on voyoit des voleurs retirés dans des détroits, & des précipices de l'autre côté. On n'avoit pas encore essuyé la moitié de la fatigue : on eut plus de peine à descendre qu'on n'en avoit eu à monter. Quelques-uns employerent des cordes ; d'autres, se couchant sur la neige, se laissoient glisser, au risque de rencontrer des pointes de rocher ou des précipices. On construisit pour Tamerlan une espece de radeau, avec des anneaux auxquels on attacha des cordes longues de cent cinquante coudées, arrêtées par en haut. Quelques soldats alloient devant, pour trouver les endroits où la neige étoit plus ferme : on l'arrêtoit en cet endroit, on rapprochoit l'extrémité de la corde que l'on retenoit de nouveau à force de bras, & l'on recommençoit à laisser glisser le radeau. On fit cinq pauses, après les-

quelles Tamerlan ſe trouva au bas de la montagne. On eſſaya de deſcendre auſſi les chevaux, en leur paſſant des cordes ſous le ventre; mais, de tous ceux ſur leſquels on fit cette tentative, il ne s'en ſauva que deux; les autres tomberent dans les précipices. Appuyé ſur un bâton, Tamerlan fit une lieue à pied, juſqu'à ce qu'enfin il arriva à la demeure des Siapouches.

Les gens de cette nation ſont fort robuſtes, d'une taille fort haute, & vont nuds. Ils ont une langue particuliere, qui ne tient ni de la perſane, ni de la turque, ni de l'indienne. Leur prince porte le titre d'Oda ou d'Odachou. Inſtruits de la marche de Tamerlan, ils avoient abandonné une fortereſſe qui eſt au pied de la montagne, s'étoient retirés de l'autre côté de la riviere qui coule dans cette plaine, & avoient tranſporté leurs effets ſur une montagne oppoſée à celles que l'on venoit de deſcendre. Les Tartares, animés par les peines qu'ils avoient éprouvées, n'en furent que plus ardens à pourſuivre les ennemis. Après avoir pillé leurs beſtiaux, brûlé leurs maiſons, on les ſuivit ſur la derniere montagne: on ſe battit deux jours & trois nuits. Il en périt un très-grand nombre. Enfin les Siapouches demanderent quartier: malgré leurs promeſſes de ſoumiſſion, dès la nuit même ils mirent en

piéces un corps de Tartares. On les attaqua de nouveau : cent cinquante d'entre eux furent pris & écorchés vifs. En pénétrant plus avant, on parvint jusqu'à leur derniere retraite. Ils furent tous égorgés : on n'épargna que les femmes. Tamerlan fit élever sur le sommet de la montagne plusieurs tours faites des têtes de ces misérables, & fit graver sur un marbre l'histoire de cette expédition, qui fut, sans contredit, une des plus pénibles & des moins funestes à l'humanité.

Comme les Tartares se préparoient à faire le siége de Delhi, & qu'il paroissoit devoir être fort meurtrier, les officiers représenterent à Tamerlan qu'il seroit bon de faire passer ailleurs les cents mille prisonniers Indiens qui étoient alors dans le camp, & dont on avoit à craindre quelque révolte pendant que l'armée seroit occupée ailleurs. Pour remédier à cet inconvénient qui étoit réel, le barbare Tamerlan, cet homme de sang, n'imagina d'autre moyen que de faire égorger ses prisonniers : on en donne l'ordre, avec défense à aucun soldat, sous peine de la vie, de se refuser à cette cruelle exécution. Il fut trop bien obéi : en moins d'une heure, les cent mille hommes furent passés au fil de l'épée.

[1399.]

Un auteur Arabe, qui, à la vérité, s'attache à décrier Tamerlan, rapporte la lettre ſuivante, qu'il prétend avoir été écrite par Miran-Schah, l'un de ſes fils, affligé de la conduite de ſon pere.

» Accablé ſous le poids des années &
» de la vieilleſſe, vous n'êtes plus en état
» de ſupporter le poids du gouvernement,
» ni de veiller à l'adminiſtration des af-
» faires : ſi la piété & la religion avoient
» quelque empire ſur vous, vous feriez
» mieux de vous retirer dans une moſ-
» quée, pour y ſervir le Créateur de l'Uni-
» vers, & y attendre l'heure que vous ne
» pouvez éviter. Vous avez des fils & des
» petits-fils capables de gouverner vos
» Etats : au lieu de ſonger à faire tant de
» conquêtes que vous devez quitter dans
» peu, penſez ſérieuſement à l'autre mon-
» de. Quand vous poſſéderiez l'empire de
» Sedad, quand toute la puiſſance des
» Annélécites ſeroit réunie en vous, quand
» la victoire vous éleveroit au plus haut
» degré de gloire, quand toutes les ri-
» cheſſes de la terre ſeroient aſſemblées
» dans vos tréſors, quand les ravages que
» vous avez faits égaleroient ceux de Na-
» buchodonoſor, quand votre domination
» enfin s'étendroit juſqu'aux extrémités de

» la terre, & que tous les rois seroient à
» vos pieds, toutes ces grandeurs doivent
» finir, & votre dernier palais sera un
» tombeau. Une chemise de coton, une
» robe, de l'eau & du pain, voilà ce
» qu'un passant doit desirer; & c'est assez
» pour qui doit mourir. »

[1400.]

Tamerlan, revenu sur les terres des Géorgiens, qu'il avoit déja ravagées, éprouva de nouvelles difficultés. Dans ce pays montagneux, les habitans se retiroient au sommet des montagnes; poursuivis par les Tartares, ils passoient au-delà, en descendant au travers des précipices, & se cachoient dans les cavernes. Leurs ennemis, ingénieux à faire le mal, ne pouvant gravir comme les Géorgiens, firent des coffres auxquels ils attachoient des cordes, afin de redescendre mutuellement jusqu'à l'entrée des cavernes, dans lesquelles ils jettoient des matieres embrasées, & égorgerent le plus de monde qu'il leur étoit possible.

Après la prise de Siovas, ou Sébaste, dont les habitans, lassés d'une résistance inutile, s'étoient aussi rendus, Tamerlan fit jetter tous vivans dans les fossés les quatre mille hommes qui composoient la garnison: ils étoient pour la plûpart Arméniens:

niens : on les couvrit enſuite de terre. Les Chrétiens furent faits eſclaves ; les Muſulmans ſe racheterent, & la ville fut livrée aux flammes, quoique le prince Tartare eût donné ſa parole aux habitans qu'on ne leur feroit aucun mal.

[1402.]

Bataille près de la ville d'Angoura, ou plutôt Angouri *, entre Bajazet, prince des Turcs Ottomans, & Tamerlan. Nous n'entrons point dans le détail de cette bataille, dont le ſuccès eſt connu : l'armée Ottomane fut défaite, & Bajazet fut pris. L'opinion populaire eſt que ce ſultan fut enchaîné dans une cage de fer, & qu'il ſe briſa de déſeſpoir la tête contre les barreaux ; mais c'eſt un conte. Il eſt vrai que Bajazet fut amené les mains liées en préſence de Tamerlan ; mais ce conquérant les lui fit délier, lui donna une tente à part, &, pour le conſoler, lui donna l'inveſtiture du royaume de la Natolie, ſans cependant lui rendre la liberté.

Tamerlan marcha enſuite vers Smyrne, dont les richeſſes tentoient ſon avidité, & la prit en quinze jours, quoique Bajazet l'eût aſſiégée en vain pendant ſept ans. Ce

* Dans la Natolie, au 51e degré 5 min. de longitude, & au 39e deg. 40 min. de latitude.

dernier mourut d'apoplexie, peu après, en 1403.

[1404.]

Tamerlan, ſouverain de toute cette partie qui s'étend depuis la Méditerrannée juſqu'au Gange, avoit réſolu de porter ſes armes contre la Chine, d'où l'on avoit chaſſé la famille de Genghiz-Khan. Tous les chefs y conſentoient. On fit une énumération exacte des ſoldats, on augmenta les compagnies, & l'on forma une armée de deux cents mille hommes. Tamerlan s'étoit mis en marche. Arrivé à Otrar, ſur les frontieres de la grande Bukharie, il fut attaqué d'une fiévre violente, & mourut âgé de ſoixante-onze ans, après avoir déſigné ſon petit-fils Pir-Mohammed-Dgihandgir pour lui ſuccéder. Il avoit régné trente-ſix ans.

Voici ſon portrait tracé par Arabſchah, auteur qui n'eſt pas ſuſpect lorſqu'il en dit du bien, puiſque par-tout il s'attache à le décrier. Tamerlan avoit une taille avantageuſe, le front grand, la tête groſſe, la peau aſſez blanche & le teint coloré : ſa barbe étoit longue. Il étoit manchot & boiteux *, & avoit la voix haute & per-

* Son nom étoit Emir Cottobeddin-Timour-Khourkhan-Saheb-Keram. Mais, comme il étoit

çante. Sa constance inébranlable dans les dangers étoit une suite de la fermeté de son esprit dans toutes les entreprises. Il détestoit le mensonge, & ne se plaisoit qu'aux entretiens graves ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'aimoit point à entendre parler de supplices ni de cruautés. Comme il ne craignoit pas la mort, il ne faisoit cas que des braves gens : d'ailleurs actif, infatigable & robuste, il avoit l'esprit fort pénétrant ; mais il étoit dissimulé, colere, cruel & ambitieux. Il honora les gens de lettres & ceux qui se distinguoient dans les arts.

Aussitôt après sa mort, on dépêcha des courriers vers ceux des princes de sa famille qui étoient absens ; pendant que ceux qui étoient avec lui, après l'avoir mis dans un cercueil d'ébène, le transporterent à Samarcande. Khalil sultan, l'un de ses petits-fils, s'étant emparé de la souveraineté, lui fit des obsèques magnifiques.

Nous n'entrerons pas dans le détail des troubles qui suivirent la mort de Tamerlan, & qu'occasionna l'usurpation de Khalil ; mais nous ne pouvons passer sous

---

boiteux, on disoit quelquefois Timourleng, ou Timour le Boiteux, d'où l'on a fait par corruption Tamerlan.

silence sa réponse à Pir-Mohammed, & l'argument qu'il emploie pour lui prouver qu'il devoit avoir les pays dont il s'étoit emparé.

Khalil, sultan, à Pir-Mohammed.

» Si l'empire doit être héréditaire, mon » pere Miran-Schah & mon oncle Schah-» Rohk y ont plus de droit que vous, & » il doit être partagé entr'eux. En ce cas, » j'ai droit de le garder, soit qu'ils me le » cedent d'eux-mêmes, soit qu'ils s'en » tiennent à ce qu'ils possedent, soit qu'ils » m'y établissent en qualité de lieutenant. » S'il est par droit d'acquêt, vous n'avez » rien à prétendre, suivant la maxime qui » dit que le prince n'a point d'enfans. C'est » en vain que vous soutenez que Tamer-» lan vous a déclaré son successeur. De » qui tient-il cet empire? Il s'en est rendu » maître par la force; d'ailleurs il est né-» cessaire de ratifier les dispositions qu'il » a faites de son vivant, & le partage » qu'il a fait des provinces à ses fils & à » ses petits-fils. Cédez-moi ce que j'ai » conquis; & que chacun garde ce qu'il » possede. Cependant si mon pere & mon » oncle consentent à vous accorder leur » protection, je ne m'y oppose pas. Mais » ressouvenez-vous que si vos droits étoient » si bien fondés, la Providence divine

» n'eût pas permis que cet empire passât
» en d'autres mains que les vôtres. Il n'y
» a que vous actuellement qui me le con-
» testiez, d'où je conclus qu'il m'appar-
» tient fort légitimement. »

Et en effet un fameux docteur du pays avoit décidé que l'empire devoit appartenir à Khalil, puisque Dieu avoit permis qu'il s'en rendît maître. Suite bizarre des idées des Mahométans sur la prédestination.

La guerre s'étoit allumée entre les princes. Khalil, tout occupé de son amour pour sa femme Schadi-Moulk, négligea un peu ses affaires. Ses troupes furent battues par son oncle Schah-Rokh, qui s'empara de Samarcande, de tous les trésors, & même de la femme bien-aimée de son neveu. Comme elle étoit, en grande partie, l'auteur de la guerre, elle fut exposée à toutes sortes d'outrages, traînée, chargée de chaînes, par toute la ville, & accablée d'injures par la populace. Khalil, retiré dans le pays d'Andécan, abandonné de ses troupes, mais conservant son amour, s'occupoit à faire des élégies sur le sort de l'infortunée Schadi-Moulk. Ne pouvant enfin vivre sans elle, il prit le parti de venir se jeter aux pieds de son oncle, qui, touché de son sort, la lui rendit. Un amou-

reux n'eſt guères à craindre pour un ambitieux. On lui donna de plus le gouvernement du Khoraſſan, où il mourut peu de tems après. Sa femme, ne voulant pas lui ſurvivre, ſe perça d'un coup de poignard, & fut miſe avec lui dans un même tombeau.

L'hiſtoire de ſes ſucceſſeurs juſqu'à ſultan Maſſoud, qui mourut en 1507, n'offre rièn d'intéreſſant. Nous devons remarquer ſeulement que c'eſt à ce tems que l'on doit placer le commencement de l'empire du grand Mogol.

Après la mort d'Abuſaïd, qui régnoit avant Maſſoud, ſon fils Omar-Schéik ſe rendit maître d'Ander-Khan, qu'il poſſéda juſqu'à l'année 1493 de Jeſus-Chriſt. Il le laiſſa à ſon fils Babour. Schaï-Bek-Khan, prince de la poſtérité de Genghiz-Khan, dont il ſera parlé plus haut, ſe ſauva à Gohaza, d'où il paſſa aux Indes où il fonda un nouvel empire, dont Delhi fut la capitale. On dit que cette ville étoit alors ſous la domination d'Amouri-Schah, trente-deuxieme roi de la race des Patènes: c'étoit vraiſemblablement un des eſclaves des Ghourides, qui s'étoient emparés de Delhi long-tems auparavant. L'hiſtoire des Mogols appartient au volume ſuivant.

MOGOLS DE KASCHGAR.

ON sçait peu l'hiſtoire de ces Mogols. La ville de Kaſchgar & ſon territoire furent poſſédés par des princes deſcendans de Ragotin. Nous avons eu ci-devant occaſion de parler de quelques-uns d'eux. Timour-Khan fut le premier qui embraſſa la religion Mahométane : cent ſoixante mille de ſes ſujets ſuivirent ſon exemple. Il avoit un miniſtre nommé Dalouzi *, qui, en mourant, ne laiſſa qu'un fils âgé de ſept ans. Cependant, par reconnoiſſance pour les ſervices du pere, on conſerva toutes ſes charges à ſon fils. En vain l'oncle du jeune Khodhaïdad fit tout ce qu'il put pour s'en emparer, le Khan s'y refuſa toujours conſtamment. Mais, Elias-Khodgia ayant ſuccédé à Tonglouk-Timour, l'oncle de Khodhaïdad, l'ambitieux & cruel Camareddin maſſacra le Khan & toute ſa famille, & ſe mit ſur le trône à ſa place.

Cependant une des femmes du dernier Khan, nommée Aga-Khatoun, qui étoit enceinte, étant accouchée d'un prince, elle le confia à Khodhaïdad : on tranſporta ce jeune enfant dans les montagnes;

* En perſan, *donné de Dieu*.

où on l'éleva ſecrétement : il fut nommé Keſſer-Khodgia.

Tamerlan, qui avoit envie d'avoir ce pays, porta ſes armes contre le Kaſchgar; & cinq grandes batailles conſécutives ne purent ni l'en rendre maître, ni l'en éloigner. Enfin Camareddin * étant tombé malade, Tamerlan entra de nouveau dans le pays, à la tête d'une puiſſante armée; & le Khan uſurpateur ſe ſauva dans les déſerts. Pendant que Tamerlan étoit allé porter ſes armes ailleurs, on fit revenir le prince Keſſer-Khodgia, qui fut remis ſur le trône. L'hiſtoire de ſes ſucceſſeurs n'eſt pas connue.

MOGOLS DU KAPTCHAC.

[1224.]

DANS le tems que Genghiz-Khan étoit occupé de ſes plus grandes conquêtes, il avoit donné à ſon fils Touſchi une armée conſidérable pour aller s'emparer des pays qui ſont au nord de la mer ou du lac d'Aral, que l'on déſigne par le nom de Kaptchac, en partie ſoumis aux Ruſſes & en partie aux Tartares, appelés Mankats ou Kara-

* En arabe, *la lune de la religion.*

kalpacs. Le jeune prince répondit bien aux vues de ſon pere : il ſoumit tout ce pays, auſſi-bien que le Turqueſtan, à l'eſt d'une partie de la mer Caſpienne, défit les Ruſſes, & mourut en laiſſant pluſieurs enfans, dont le principal étoit Batou, dont le nom ſignifie force & dureté. Nous avons indiqué précédemment les excès auxquels ſe porterent les Mogols en Europe, ſous le règne de ce prince.

[1255.]

Béréké, frere de Batou, après avoir eu la cruelle précaution de faire mourir ſon neveu, aſſembla les Grands du pays, leur fit des préſens conſidérables, & ſe fit reconnoître chef de la nation. Mais il ſe conforma à l'uſage dont nous avons parlé plus haut, de regarder Kublai, Khan de Tartarie, comme le ſeigneur ſuzerain, & lui demanda l'inveſtiture du Kaptchac, qu'il obtint aiſément. Ce prince régna avec beaucoup de gloire : ce fut lui qui, des princes Mogols de cette branche, embraſſa le premier le Muſulmaniſme, & le fit embraſſer à ſes ſujets.

[1258 & 59.]

Pendant ſon règne, les Mogols ravagerent toute la Lithuanie ; & l'année ſuivante, il ſe rendit à Novogorod, où il fit

l'énumération des peuples de la Russie: ensuite il alla porter la guerre contre les princes Mogols qui étoient occupés en Syrie.

[1261.]

Il s'élevoit alors dans le Nord une puissance qui devoit porter un grand coup à celle des Khans du Kaptchac. Nagaïa, l'un de ses généraux qu'il avoit envoyé contre les peuples qui étoient plus au nord, enivré de sa grandeur, ne voulut plus reconnoître le Khan pour son maître, & s'établit dans les provinces de son département. Michel Paléologue, empereur de Constantinople, dont l'intérêt étoit d'affoiblir les Mogols du Kaptchac, non-seulement fit un traité avec lui, mais lui donna même en mariage Euphrosine, sa fille naturelle.

[1262.]

Cette alliance nuisit en effet beaucoup aux Mogols. Les Russes reprirent quelques avantages, & les chasserent de plusieurs villes dont ils persécutoient cruellement les malheureux habitans. On remarque qu'ils étoient encouragés dans leurs fureurs par un moine apostat nommé Zozyme, qui périt enfin par ordre des Mogols.

[1266.]

En conséquence d'une ligue faite entre Béréké & le soudan d'Egypte, l'un des Mamélucs, & par conséquent originaire du Kaptchac, ce prince Mogol se préparoit à entrer en Perse, lorsqu'il fut arrêté par la mort près de Téflis, en Géorgie. On regarde ce prince comme le fondateur de la ville de Serai *, sur un des bras du Volga. Les Sarouts, attirés de toutes parts par les récompenses qu'il leur assuroit, s'y rendirent avec empressement, & commencerent à policer ces peuples barbares & grossiers.

Mangou-Timour succéda à son frere. En parvenant à l'empire, il en distribua plusieurs provinces aux différens princes de sa famille. Il donna, entr'autres possessions, les villes de Cufa & de Crim. Cette derniere étoit alors magnifique & si grande, qu'un cavalier bien monté, allant au pas, mettoit une demi-journée à en faire le tour. Bibars, qui régnoit alors en Egypte, & qui étoit originaire du Kaptchac, y fit construire, avec la permission du Khan, une superbe mosquée, dont les murailles

* Cette ville est détruite. On peut voir l'emplacement de ses ruines sur l'excellente carte d'Asie de M. d'Anville.

étoient revêtues d'un beau marbre blanc; & le plafond de porphyre. Il y avoit aussi dans cette ville un collége où l'on enseignoit les sciences. Les caravanes partoient alors du Kharisme pour se rendre à Crim, où elles arrivoient, sans crainte d'être insultées, après trois mois de chemin. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que sur la route on trouvoit par-tout des auberges, dans ces mêmes lieux où l'on ne voit actuellement que des daims & des chévres sauvages. Les habitans cependant étoient avares, & enterroient volontiers leur or. Crim n'est plus aujourd'hui qu'un amas d'environ six cents chaumieres habitées par des Tartares & par des Juifs. Nassa, moins ornée, ne devint pas moins célèbre par sa situation sur un golfe de la Mer-Noire. Les Génois, qui faisoient un grand commerce sur ces parages, s'en emparerent sur Togul-Timour.

[1277.]

Ce qui prouve peut-être encore plus que quelques défaites, combien la Russie, dont l'empire s'étend aujourd'hui depuis la Baltique jusqu'à la mer de la Chine, depuis le quarantieme degré de longitude jusqu'au deux-centieme, étoit alors un état foible & impuissant, c'est l'obligation où étoient les princes de cette nation de se trouver à

la cour du Khan de Kaptchac, & même de le ſuivre à la guerre. On voït auſſi que ces Barbares s'étoient arrogé le droit d'y diſpoſer de la couronne.

[1281.]

Baſile Jaroſlaviz, grand-duc de Vladimire & de Novogorod, venoit de mourir; &, ſans le conſentement du Khan, Démétrius Alexandrovitz s'étoit emparé d'une partie de ſes états. André, frere de Démétrius, ſe rendit à la cour du Khan, & par cette conduite mérita l'inveſtiture du royaume, au préjudice de ſon frere contre lequel on envoya des troupes. Mais, par une ſuite de la mauvaiſe foi de ces Tartares, quand ils furent entrés en Ruſſie, ils firent de grands ravages, emporterent un grand butin, & laiſſerent les deux freres terminer leur différend.

La ſuite de leur hiſtoire offre beaucoup d'évéñemens de cette nature; auſſi en paſſerons-nous ſous ſilence le plus grand nombre.

[1318.]

Uzbek-Khan, âgé ſeulement de treize ans, ſuccéda à ſon pere Tophtagon. Ce prince ſe rendit ſi célèbre dans l'Orient, & fut tellement aimé de ſes ſujets, qu'ils voulurent porter ſon nom : c'eſt depuis ce

tems qu'on les nomme Uzbeks : il eſt vrai que l'on déſigne ainſi plus particuliérement ceux qui habitent dans le Maouarennahar. Malheureuſement nous n'avons aucun détail ſur les événemens qui le rendirent ſi cher à ſa nation. Ce prince fut le protecteur du Mahométiſme qu'il rétablit dans ſes états : il bâtit une ſuperbe moſquée dans Sarai, ſa capitale.

[1327.]

Par une ſuite de ce même attachement, il avoit entrepris d'établir la même religion en Ruſſie. Pour y réuſſir plus efficacement, ſon projet étoit d'ôter la ſouveraineté de ce pays aux Ruſſes, pour la donner aux Mogols. Il envoya d'abord une armée vers la principauté de Twère, avec ordre d'attaquer Alexandre Michaélovitz qui la poſſédoit : encore cette attaque, tant étoit grande la foibleſſe des Ruſſes, ne devoit-elle être qu'une eſpece de priſe de poſſeſſion, ſans ſiége, ſans aſſaut ; on devoit ſimplement entrer dans la ville, qui étoit hors de défenſe, comme on a fait de nos jours en s'emparant d'Avignon. Mais, comme on craignoit quelque révolte, le général Mogol ſe propoſoit d'égorger enſuite une partie des habitans. Heureuſement qu'Alexandre fut inſtruit de ſon deſſein. Il fit diſtribuer ſecrétement des armes à tout le

monde. Le jour où devoit se faire cette sanglante exécution, les habitans bien préparés reçurent leurs ennemis les armes à la main : on se battit tout un jour; les Mogols eurent du dessous; & leur général, qui s'étoit sauvé dans un palais, y fut brûlé avec quelques autres officiers de marque.

[1375.]

Tocatmisch-Aglen, prince de la famille de Genghiz-Khan, ayant essayé inutilement de chasser Ourous-Khan, qui régnoit sur le Kaptchac, défait & vaincu, s'étoit réfugié à Samarcande, auprès de Tamerlan. Il fut reçu magnifiquement : on lui donna de grandes fêtes, on le combla de présens; &, comme Tamerlan n'avoit rien à en attendre, qu'au contraire il lui donna ensuite une armée pour le mettre en possession du Kaptchac, on voit dans sa conduite une suite de l'attachement des princes Tartares pour la famille de Genghiz-Khan. Tamerlan se porta même en personne contre l'armée ennemie, commandée d'abord par Ourous-Khan, puis, après sa mort, par son fils Timour-Mélik.

[1377.]

Ce dernier prince, par ses débauches, son peu d'application au gouvernement,

s'étant fait haïr de ses sujets, ils appelerent Tocatmisch, auquel Tamerlan prêta encore des troupes. Il défit aisément le parti qui tenoit encore pour Timour-Mélik, & se vit maître, ou presqu'entiérement maître du Kaptchac. Ce nouveau Khan, non moins barbare que ses prédécesseurs, fit de grands ravages en Russie; &, dans l'ivresse de ses succès, oubliant tout ce qu'il devoit à son bienfaiteur, il résolut de porter la guerre en Perse.

[1387.]

L'armée du Mogol du Kaptchac étoit de quatre-vingts mille hommes: ils passerent par le Derben, ou les portes de fer *, passage étroit entre les montagnes & la mer Caspienne, à l'ouest de cette mer; entrerent dans l'Adherbidgiane, surprirent Tauris, & exercerent des cruautés inouies sur les Mahométans: après avoir ruiné le pays, ils en enleverent toutes les richesses. Cette conduite déplut à Tamerlan, & fut le commencement des divisions qui éclaterent ensuite entre ces deux princes. Plusieurs Emirs conseilloient à Tocatmisch de ne point porter les armes contre un prince auquel il avoit de si grandes obligations, & lui remontroient qu'en bonne

* En persan.

politique,

politique, cette conduite étoit contraire à ses intérêts. Mais, dit un historien judicieux, son ambition & les avis de quelques méchans étoufferent bientôt en lui le peu de reconnoissance qui y restoit encore; vertu d'ailleurs que la plûpart des hommes sont naturellement portés à oublier, parce qu'il leur est désagréable de se rappeler le tems de leur foiblesse & de leurs besoins, sur-tout lorsque la puissance dont ils sont revêtus les met en état de croire qu'ils n'ont plus besoin du secours des autres.

Tamerlan voulut bien cependant donner à Tocatmisch le tems de reconnoître & de réparer ses torts; car, ayant fait quelques prisonniers sur son avant-garde, il leur parla avec bonté: « Un prince, leur » dit-il, que je regarde comme mon fils, » avec lequel j'ai fait des traités, ne de» voit pas sans sujet entrer dans ces pays, » ni causer la perte de tant de Musul» mans; qu'il s'abstienne à l'avenir d'une » telle conduite, qu'il observe les articles » du traité que nous avons fait ensemble, » afin d'affermir entre nous l'intelligence » qui sembloit devoir y régner. » Il renvoya ensuite les prisonniers vers leur maître.

La conduite de Tamerlan ne produisit aucun effet sur l'esprit de Tocatmisch,

qui ne voulut plus voir en lui que l'usurpateur de l'empire du Zagataï. Nous ne suivrons pas ces princes dans les guerres qu'ils se firent avec autant de persévérance que de fureur.

[1391.]

Tocatmisch, pressé de près par Tamerlan, lui avoit envoyé des ambassadeurs pour lui faire des propositions de paix; mais, soit que ce conquérant ne les crût pas sinceres, ou qu'il ne fût pas disposé à s'y prêter, il ordonna seulement aux ambassadeurs de suivre l'armée qui étoit en marche pour le Kaptchac, & continua sa route.

Il y avoit déja quatre mois que l'on étoit en marche, & l'on commençoit à manquer de vivres, parce que, dans les déserts où l'on se trouvoit, on étoit loin de tout, & qu'il n'y avoit aucun lieu cultivé. Comme tout étoit devenu excessivement cher dans le camp, Tamerlan crut devoir publier une ordonnance par laquelle il étoit défendu à tous les chefs de s'abstenir de toute sorte de bonnechere, & de se borner à un seul plat, espece de hachis, nourrissant & peu dispendieux: il régla aussi la nourriture de chaque soldat. On voit par-là que les troupes de ce conquérant, bien éloignées de la

ſimplicité des anciens Tartares, avoient porté le luxe juſques ſur leurs tables. Pour derniere reſſource, on eut recours à une de ces grandes chaſſes ſi ordinaires aux Tartares. Toute l'armée fit un cercle; on entoura un pays immenſe; & la grande quantité d'animaux que l'on prit, rétablit l'abondance pour quelque tems.

[1395.]

Tocatmiſch avoit été défait de nouveau; le Kaptchac avoit été donné par Tamerlan à d'autres princes, qui s'y établiſſoient par les armes. Le conquérant Tartare, voulant avoir ſon ennemi en ſa puiſſance, le pourſuivit aſſez avant en Ruſſie. Pendant qu'une partie de ſes troupes continuoit à ſuivre le prince fugitif au-delà du Boriſthène, Tamerlan alla à Moskou, qu'il ravagea ainſi que toutes les places voiſines. Il emporta de ce pays un butin immenſe, des lingots d'or & d'argent, une quantité prodigieuſe de lin d'Antioche, des toiles de Ruſſie, des martres zibelines & autres fourures de toute eſpeces. A ſon retour, il pénétra juſqu'à Azoff, & paſſa par la Circaſſie.

[1439.]

La ville de Moskou fut encore plus maltraitée dans la ſuite, car cette année les

Mogols vinrent en ravager les environs, & brûler ses fauxbourgs.

Cependant l'empire du Kaptchac, quoique formidable à tous les peuples du Nord, n'étoit plus, depuis l'irruption de Tamerlan, ce qu'il avoit été sous ses premiers princes. Une multitude de chefs se disputoient le titre de Khan, & s'étoient établis en différentes provinces, qui sont devenues des Etats assez considérables, tels sont ceux de Kasan, d'Astracan & de Crimée, dont nous parlerons bientôt.

[1501.]

La puissance des Khans de Crimée surtout étoit devenue si considérable, que, dans le tems dont nous parlons, le roi de Pologne, Alexandre, se crut obligé d'appeler à son secours contre eux le Khan du Kaptchac. En effet, celui-ci avoit déja passé le Volga & le Don avec cent mille cavaliers, & s'étoit avancé jusqu'au Dnieper, où il attendoit les secours que devoient lui envoyer la Pologne & la Lithuanie, pour marcher contre l'ennemi commun. Voyant qu'ils n'arrivoient point, il envoya une députation à la diète; mais, comme il n'étoit pas moins à craindre que l'ennemi qu'il vouloit combattre, on le laissa attendre le secours, & même se défendre contre le fils du Khan de Cri-

mée, qui l'étoit venu attaquer avec une armée nombreuse. Il fut cependant repoussé dans son pays. Il envoya de nouveau des ambassadeurs : ils arriverent à Cracovie dans le tems qu'on y étoit occupé du couronnement d'Alexandre : ils se plaignirent de la lenteur que les Polonois & les Lithuaniens mettoient dans l'exécution de leurs promesses. On fit de nouvelles protestations, qui eurent aussi peu d'effet. Comme le pays étoit trop froid pour eux, & qu'ils y manquoient de vivres, le découragement se mit dans l'armée; le frere du Khan, ennuyé de souffrir si long-tems, passa en Crimée avec une partie des troupes. Ahmed n'eut de ressource que dans la fuite. Après avoir échappé aux Turcs à Belgrade, il se sauva à Kiovie, d'où il fut conduit à Vilna : il eut ordre d'attendre l'arrivée du roi de Pologne. Il ne tarda pas à s'en repentir. Charmés de l'avoir entre leurs mains, les Polonois le gardoient moins pour sa sûreté que pour la leur. Il s'en apperçut, mais il étoit trop tard.

[1505.]

Cependant il obtint, au bout de quelques années, d'être conduit à la diète de Radomir. Il s'y plaignit hautement de ce qu'après l'avoir fait venir des bords de la

mer Caſpienne, pour apporter du ſecours; non-ſeulement on l'avoit laiſſé à la diſcrétion des ennemis; mais que, même après la défection de ſes troupes, on le retenoit priſonnier. Ces reproches étoient fondés en raiſon; mais la politique, qui n'eſt pas toujours d'accord avec la juſtice, dicta la réponſe des Polonois. On lui repréſenta qu'il devoit ſe regarder lui-même comme l'auteur de ſa diſgrace, puiſqu'étant à la tête d'une belle armée, il étoit reſté dans l'inaction après avoir battu les ennemis; que, quant à ſa liberté, l'on n'avoit garde d'y attenter; que l'on ne l'avoit gardé en Pologne, que pour le mettre à l'abri des entrepriſes de ſes ennemis: &, comme en effet on craignoit de s'attirer ſur les bras les troupes du Kaptchac, on le remit en liberté; mais les Lithuaniens, gagnés par le Khan de Crimée, le reprirent & l'enfermerent de nouveau. Alexandre, roi de Pologne, l'eut enſuite en ſon pouvoir; &, voulant par cette conduite faire ſa cour à Mengheli-Ghiraï, Khan de Crimée, il le retint priſonnier juſqu'à ſa mort.

En ce prince finit la puiſſance du Kaptchac. Les diviſions de cet état empêcherent l'élévation d'un ſeul Khan en état de réſiſter aux Ruſſes; & ceux-ci profiterent ſi bien de cette décadence, qu'inſen-

ſiblement tout le pays tomba en leur pouvoir ; & que ces mêmes Tartares, qui les avoient tenus dans une eſpece de dépendance, puiſqu'ils diſpoſoient de leur couronne, reçurent d'eux la loi & leur furent entiérement ſoumis. Les Tartares qui habitent encore dans ces mêmes contrées, & que l'on peut regarder comme les reſtes de l'empire du Kaptchac, ſont appelés Tartares Nogaïs. Nous en allons dire deux mots.

On peut préſumer que ce nom de Nogaïs vient de Noga ou Nagaïa, fondateur d'une petite dynaſtie contemporaine des Khans du Kaptchac, & deſcendant de Genghiz-Khan. Il avoit été envoyé par les princes de ſa maiſon dans les parties ſeptentrionales les plus voiſines de l'empire Grec, pour y faire des conquêtes. Devenu fort puiſſant en aſſez peu de tems, il ne voulut plus reconnoître l'autorité de ſes anciens maîtres. Son fils hérita de ſa puiſſance, mais en jouit peu. Toghtagou, Khan du Kaptchac, s'empara de ſes états ; & comme, ſuivant un uſage ſuivi en pluſieurs occaſions chez les Tartares, cette tribu avoit pris le nom de ſon chef, ceux-ci, après avoir pris de Noga ou Nagaïa le nom de Nogaïs, l'ont toujours conſervé depuis.

Ces Nogaïs, en partie libres & en partie foumis à la Ruffie, puifqu'en même tems qu'ils ne payent aucun tribut, ils font cependant obligés de fe mettre en campagne dès qu'on le leur commande, font difperfés dans les plaines fituées au nord & à l'oueft de la mer Cafpienne. Suivant une énumération faite en 1732, on y comptoit vingt-huit hordes, placées fous deux mille huit cents trente-cinq tentes, comprenant trente-fix mille trente-huit hommes, dont deux mille quatre cents trois étoient en état de porter les armes. On les diftingue en grands & petits Nogaïs : ces derniers habitent particuliérement entre le Don & la riviere de Kuban. Cependant il y en a beaucoup dans la partie de la terre-ferme, que nous comprenons fous le nom de petite Tartarie.

Chaque horde a fon chef qu'ils appellent Mirza, qui les fait camper où il lui plaît : ce qui eft affez aifé, puifque leurs tentes, placées fur des chariots, fe tranfportent aifément d'un lieu à un autre. En général, ils s'étendent depuis la mer d'Azoff, anciennement les Palus-Méotides, jufqu'au Jaïck, qui commence à cette partie du Caucafe, que les Tartares appellent Arall-Tag, coule du nord-eft au fud-oueft, &, après un affez long tour, va

ſe jeter dans le mer Caſpienne *. Ils ſont à peu près faits comme les Tartares du Dagheſtan, c'eſt-à-dire qu'ils ſont d'une taille médiocre, & fort épais. Ces derniers feroient d'ailleurs les plus laids de tous les Tartares, en exceptant les Kalmouks, ſans les Nogaïs qui l'emportent à cet égard, parce qu'ils ont de plus le viſage fort ridé. On remarque que leurs femmes, d'abord paſſablement jolies, y deviennent fort laides en vieilliſſant. Quant à leur religion, c'eſt pour la plus grande partie le Mahométiſme; pour quelques autres, le rit Grec, qu'ils ont pris des Ruſſes, & pour tous une grande indifférence & une grande ignorance à cet égard. Ils n'obſervent bien que les principes qui leur conviennent le plus. Ils ſe marient entre eux dans les mêmes familles, quand l'inclination en inſpire le deſir, ou que l'in-

* Nous croyons devoir ajouter que cette riviere fait la frontiere entre la Ruſſie & les Etats du Khan des Kalmouks. Elle eſt d'une extrême abondance en excellents poiſſons. On y en trouve beaucoup de ceux de la mer Caſpienne, qui y remontent chercher l'eau douce. C'eſt principalement de ces poiſſons & de ceux du Volga, que l'on tire les œufs, qui, apprêtés & enfermés dans de petites caiſſes, ſe tranſportent de la Ruſſie dans le reſte de l'Europe, ſous le nom de *Caviari.*

térêt en montre l'utilité ; j'excepte cependant qu'un homme n'épouſe jamais ſa ſœur ni ſa tante : toute la cérémonie conſiſte à prendre ſa femme en préſence de quelques témoins : on ne donne point de douaire à la femme, mais on fait un préſent au pere & à la mere. Les cérémonies des funérailles ſont auſſi ſimples que celles des mariages : leur grand objet eſt de mettre beaucoup de terre ſur le cadavre, de peur qu'il ne ſoit déterré & mangé par les bêtes. D'ailleurs, ils ne connoiſſent ni jeûne, ni prieres.

Les lois ſont fort ſimples & aſſez bien obſervées, car tous les Tartares ſont aſſez honnêtes gens entr'eux. Le Mirza eſt à la tête de la juſtice, & prononce ſur les différends & ſur les crimes : on ne fait mourir que ceux qui en ont aſſaſſiné un autre de ſang-froid, ce qui arrive fort rarement. Les vieillards y ſont au moins auſſi conſidérés qu'à Sparte. Quoiqu'aſſiſtant quelquefois au conſeil, un homme de cinquante ans oſe à peine inſinuer ſon avis. Nous ſçavons par une voie ſûre que, dans une occaſion où les envoyés d'une puiſſance conſidérable de l'Europe ſe trouvoient au milieu d'eux, le plus âgé de cette troupe ayant au plus quarante ans, ces bons Nogaïs ne pouvoient revenir de leur étonnement, en entendant des hom-

mes si jeunes discuter les affaires, & leur parler de leur histoire; & ils se disoient entr'eux: Il faut que cette nation soit composée d'hommes extraordinaires, & d'une autre nature que la nôtre.

Chaque ménage a ordinairement deux petites huttes ou cabanes, la plus petite pour le mari & pour la femme, la plus grande pour les enfans: les valets restent à l'air, & y couchent par le froid & la neige.

Leur nourriture est très-simple, & la maniere dont ils la prennent, fort mal-propre. Ils ne font aucun usage du pain, ni du millet: ils mangent ordinairement la chair de cheval, qu'ils font cuire sans apprêts, partagent par morceaux, & se la placent avec les doigts dans la bouche, en renversant un peu la tête en arriere. Leur boisson est du lait aigre de cavale ou de vache, qu'ils mêlent avec de l'eau: on en laisse fermenter pour les jours de fête. On en fait aussi cailler: on le laisse ensuite sécher, puis on le coupe par morceaux, pour le manger avec la viande. En faisant aussi peu de dépense pour la bouche, en s'occupant tous assez également, il en résulte qu'il n'y a pas chez eux de ces fortunes qui éblouissent, ni de ces revers qui font des malheureux. Si d'ailleurs il arrive que quelqu'un d'eux

n'ait rien à manger, il peut aller où l'on mange, s'asseoir sans façon, en leur disant : » Je suis l'hôte de Dieu, » & même sans rien dire, & se retirer après le repas sans être tenu à aucun acte de civilité & de reconnoissance. Ils n'écrivent point; cependant ils sont fort curieux de leur histoire, & la conservent par tradition. On pourroit d'abord soupçonner la fidélité de cette méthode; mais elle est sûre chez une nation sage qui s'en fait un mérite. Les hommes y vivent vieux, & conservent ordinairement toute leur tête; & sans cesse ils s'occupent dans leur famille à instruire leurs enfans, & entr'eux à repasser les faits qui les concernent, & ne sont contens qu'autant que l'on a pu se rapeler jusqu'aux moindres circonstances. Comme ils ne cultivent point la terre, ils se nourrissent de leurs troupeaux qui sont nombreux, ou de leurs chasses qui ont encore un autre avantage. Ils y prennent ordinairement des loups, des ours, des renards, des loups-cerviers & des élans, dont ils commerçent les peaux. Leurs affaires se font de vive voix, & leurs calculs de tête, car ils n'ont ni écriture ni aucune sorte de caractere.

Ils portent pour tout habillement des vestes d'un gros drap gris, sur lesquelles ils mettent une espece de casaque de peau de mouton noir, dont ils tournent la

laine en dehors pendant l'été, & en dedans pendant l'hiver. Ils font la même chofe à l'égard de leurs bonnets, qui font de la même peau. Leurs bottes, faites affez groffiérement, font de cuir de cheval. Leurs femmes s'habillent communément d'une robe de toile blanche, avec un bonnet rond & pointu par le haut. Elles mettent en hiver, par-deffus cette robe, une peliffe de peau de mouton noir. Leurs chevaux font fort petits, mais excellents pour la courfe.

A l'approche de l'hiver, ceux qui habitent en Afie, viennent acheter à Aftracan les chofes dont ils auront befoin jufqu'à la belle faifon, & recevoir de la main du gouverneur une certaine quantité d'armes pour fe défendre contre ceux des autres Tartares qui pourroient choifir ce tems pour les attaquer. Comme on craint qu'ils ne fe révoltent, ils laiffent quelques-uns de leurs chefs en ôtage, qui retournent avec eux, lorfqu'après l'hiver ils viennent rapporter les armes. On eftime qu'ils peuvent mettre fur pied jufqu'à vingt mille hommes, qui ne combattent jamais qu'à cheval. C'eft à peu près tout ce que l'on peut dire de ces peuples, dont la vie ruftique & les inclinations groffieres fourniffent peu à l'inftruction des autres hommes. Il faut encore remarquer

cependant que cette nation aime à théſauriſer, qu'ils enfouiſſent l'argent que leur procure leur commerce ; que la plus grande conſolation d'un pere mourant, eſt de laiſſer beaucoup d'argent à ſes enfans : on croiroit que ces Nogaïs attendent ou projettent quelque révolution, dans laquelle ils auront beſoin de toutes ces richeſſes.

MOGOLS DU TOURAN.

[1266.]

ON entend par le pays de Touran, toutes les terres qui ſont entre la mer Glaciale, le Jéniſéa & le Caucaſe. C'eſt préciſément la Sybérie, quoique actuellement le nom de Sybérie ſe ſoit étendu juſqu'à la mer de l'Eſt.

Batou, qui, comme nous l'avons vu, avoit été chargé de la conquête des pays ſeptentrionaux, donna à ſon frere Schéibani une grande partie des places qu'il avoit conquiſes ſur les Ruſſes & les anciens habitans de ces pays. Orda-Itzen, un autre de ſes freres, étoit établi à quelque diſtance. Schéibani eut le pays qui s'étendoit depuis les poſſeſſions de ce dernier, juſqu'à ceux qui appartenoient à Batou. Il demeuroit en été vers la montagne d'Arall & du Jaïk, & ſe rapprochoit

du Sirr, en hiver. Ses successeurs eurent quelques guerres à soutenir contre leurs voisins ; mais leurs règnes sont peu connus.

Sous le règne de Timour-Schéikh, deux mille Kalmouks, nation Mogole dont nous parlerons bientôt, vinrent ravager ses Etats. Ce prince périt les armes à la main ; la plupart de ses sujets se retirerent vers d'autres princes. Les Igours, dont nous avons parlé plus haut, étoient, comme les autres, prêts à quitter un Etat à l'abandon & sans chef. Cependant, par un reste de fidélité pour le prince mort, ils déclarerent qu'ils ne s'en iroient point si quelqu'une de ses femmes se trouvoit enceinte. La veuve, ou plutôt l'une des veuves de Timour-Schéikh, leur annonça une grossesse de trois mois. Cette nouvelle suffit pour les retenir, & même pour empêcher les Naïmans, autre tribu Tartare, de continuer la route qu'ils avoient déja commencée.

La veuve cependant mit au monde un prince qui fut nommé Idigar. Les Igours dépêcherent promptement un courrier aux Naïmans, qui lui firent un présent proportionné à la joie qu'ils ressentoient de son message, & vinrent se ranger sous les drapeaux du nouveau Khan. Leur retour tendant à rendre les forces

& la tranquillité à l'Etat, les Igours, pour leur marquer leur contentement & leur déférence, leur céderent alors la gauche dans l'assemblée générale de la nation : or la gauche, dans presque tout l'Orient, est regardée comme la place d'honneur. Cet acte d'honnêteté passa en usage, & fut ensuite regardé par les Naïmans, comme un droit contre lequel il n'y avoit pas à revenir; & ils s'emparerent toujours du même côté dans les assemblées qui se tinrent depuis cet événement.

Burga, sultan, fils d'Idigar, succéda à son pere, & fut exposé à des guerres continuelles, auxquelles enfin il succomba. Le plus puissant de ses ennemis fut Schaïbek, descendu de Genghiz-Khan, & pour-lors établi vers le Jaïk, où il fonda la puissance des Uzbeks de Bokhara, dont on va parler dans l'article suivant. Burga s'étoit emparé de quelques-unes des provinces d'Aboulkaïr, aïeul de ce prince; lorsque Schaïbek lui eut succédé, il dissimula & attendit une occasion favorable pour se venger.

[1482.]

Un jour qu'ils campoient l'un & l'autre aux environs de la riviere de Sirr, Schaïbek rassembla un certain nombre de gens, sous prétexte de les mener à la chasse,

chasse, & les mena droit au camp de Burga. Il leur avoit interdit le pillage, en leur recommandant de chercher surtout à s'emparer de la personne du Sultan. Cependant celui-ci trouva moyen de se sauver entre des roseaux, près d'un étang. Il eut en cette occasion le malheur de se faire une blessure si grande, qu'il eut beaucoup de peine à étancher son sang. Quelques-uns des gens de Schaïbek, détachés à la poursuite de Burga, sultan, ne le connoissant pas, rencontrerent un homme de distinction de la tribu des Igours. Cet homme s'appeloit Munga. Ils lui demanderent des nouvelles du sultan, & il leur répondit que c'étoit lui-même. Ils le saisirent aussitôt & le menerent à Schaïbek, qui n'y fut pas trompé. « Pourquoi, » lui dit-il, es-tu assez hardi ou assez fou » pour prendre le nom de ton maître ? » — Je lui ai tant d'obligations, répon- » dit Munga, que je n'ai pas craint d'ex- » poser ma vie pour sauver la sienne, » persuadé que vos gens, trompés par » mon propos, me tueroient sur le champ, » ou du moins que, m'amenant en votre » présence, ils donneroient ainsi à mon » maître le tems de se mettre en lieu de » sûreté. » Schaïbek, charmé du courage de Munga, le traita bien; mais ayant eu

une armée confidérable. Schaïbek s'avançoit de fon côté : ils fe trouverent aux environs de Mérou. Schaïbek périt dans le combat avec la plus grande partie de fon armée.

On trouve huit fucceffeurs de Schaïbek ; mais l'on manque d'hiftoriens qui nous apprennent fi ce font leurs defcendans qui gouvernent encore dans la grande Bukharie. Nous allons en dédommager le lecteur, s'il nous eft poffible, en lui donnant une légere idée de ce pays. On fçait feulement que les Khans fe font multipliés dans le pays ; l'un réfide dans Samarcande ; un autre à Bokhara ; un troifieme à Balkh, &c.

La grande Bukharie eft fituée entre les 34e & 44e degrés de latitude, & les 80e & 90e degrés de longitude : elle répond aux pays nommés par les anciens Sogdiane & Bactriane. Bornée au nord par une partie du pays des Kalmouks, & à l'eft par la petite Bukharie, ou royaume de Kafchgar, elle a au fud une portion du Mogol & de la Perfe, & à l'oueft le Kharifme qui la fépare de la mer Cafpienne.

Ses principales rivieres font l'Amou ou Gihon, que les anciens appeloient Oxus ; & le Sirr, nommé autrefois Jaxartes, & improprement Tanaïs ; & c'eft de ce pre-

mier fleuve que le pays & quelques autres avoient pris le nom de Transoxiane, ou pays au-delà de l'Oxus : il a été de même désigné par les Orientaux sous le nom de Maouarennahar, c'est-à-dire ce qui est au-delà de la riviere.

Le Gihon ou Amou a sa source sous les frontieres du royaumes de Cachemire : il coule du sud-est au nord-ouest, & va se jeter dans le lac d'Arall. On rapporte qu'il se jetoit autrefois dans la mer Caspienne, mais que, depuis environ quatre-vingts ans, son cours a été détourné par les gens du pays, pour se préserver des courses que faisoient chez eux les corsaires de la mer Caspienne, à la faveur de l'embouchure de ce fleuve qu'ils remontoient assez avant. Ce qui a fait beaucoup de tort à la ville d'Urghens qu'il arrosoit alors, c'est que les terres, quoique très-fertiles, manquent de l'eau nécessaire aux arrosemens. D'ailleurs, le Gihon est abondant en excellens poissons : c'est sur ses rives que croissent ces excellens melons & ces fruits délicieux qui sont si recherchés en Perse & dans les Indes.

Le Sirr, moins connu, mais cependant assez considérable, se jette aussi dans le lac d'Arall.

D'ailleurs, la nature n'a rien refusé à ce pays de ce qui peut en faire un séjour agréa-

ble. Les montagnes y abondent en mines des plus riches ; les vallées ſont d'une fertilité étonnante en toutes ſortes de fruits & de légumes, & toutes les campagnes y ſont couvertes d'herbes fort hautes. On y trouve auſſi beaucoup de bois ; enſorte qu'entre de meilleures mains, la grande Bukharie ſeroit un des plus beaux & des meilleurs pays du monde.

Mais les Tartares ſont naturellement ſi pareſſeux, qu'ils aiment mieux voler ou faire des courſes chez leurs voiſins, que de s'appliquer à cultiver les terres. Ils ſont, comme les autres Tartares, fort mal-propres dans leur maniere de vivre, & fort ſobres dans leur manger : la chair de cheval & le riz bouilli ſont leur nourriture la plus exquiſe ; & le kimiz & l'arak *, ou le raki, qui n'eſt autre choſe que de l'eau-de-vie, leur boiſſon la plus agréable. On les comprend ordinairement ſous le nom d'Uzbeks : leur pays eſt encore le mieux cultivé de toute la grande Tartarie. Ils ſuivent la religion Mahométane. Aux bottes près, qu'ils portent fort courtes, ils ſont habillés, hommes & femmes, à la maniere des Perſans, mais bien moins richement. Les principaux d'entr'eux attachent des aigret-

* Arak eſt un terme arabe, & raki eſt turc & tartare.

tes à leurs turbans. Leurs armes ſont le ſabre, la lance, les flèches qu'ils lancent avec des arcs beaucoup plus gros que ceux des autres Tartares: depuis quelque tems, ils ſe ſervent d'armes à feu. Lorſqu'ils vont à la guerre, une grande partie de leur cavalerie porte des cottes de mailles, & un petit bouclier pour ſe garantir des coups de ſabre. Ils ſe piquent d'être plus robuſtes & plus braves que les autres Tartares. Bernier rapporte que leurs femmes vont ſouvent avec eux au combat, & qu'elles vont à une bataille, comme nos dames à une partie de Vauxhall. Elles ſont pour la plûpart très-bien faites & paſſablement jolies: on en trouve même quelques-unes qui pourroient paſſer pour parfaitement belles.

Ceux d'entre ces Tartares qui ſe nourriſſent de leurs beſtiaux, vivent ſous des huttes comme les Kalmouks leurs voiſins, & vont, ſelon la ſaiſon, camper de côtés & d'autres avec leurs troupeaux: ceux qui cultivent les terres vivent dans des villages & dans des hameaux: les villes ſont ſur-tout habitées par les deſcendans des anciens habitans du pays, qui n'ont aucune reſſemblance avec les Tartares.

Leurs chevaux, qui ſont leurs principales richeſſes, ont fort peu d'apparence; preſque

ſans poitrine & ſans croupe, ils ont le cou long & droit, les jambes hautes, & très-peu de ventre, ce qui vient de leur extrême maigreur. Cependant ils ſont infatigables, & ſi faciles à nourrir, qu'un peu d'herbe, & ſouvent même un peu de mouſſe leur ſuffit.

La grande Bukharie eſt ſous-diviſée en trois provinces particulieres; celle du Maouarennahar, dont Samarcande eſt la capitale; celle de la grande Bukharie, proprement dite, dont la capitale eſt Bokhara; & enfin celle de Balkh, dont la capitale porte le même nom.

Samarcande eſt vers le 39e degré de latitude, & le 83e degré de longitude *, connue par Ptolomée ſous le nom de Marcanda: elle eſt à ſix ou ſept journées au nord-eſt de Bokhara, ſituée ſur un petit fleuve que les anciens nommoient Poly-Timetus, ou fleuve de grand prix, parce qu'au moyen d'un grand nombre de ſaignées, il fertiliſoit les terres des environs, & que je ſoupçonne ſe nommer aujourd'hui Sogd, du nom de la vallée où eſt bâtie la ville. Quoiqu'elle ait beau-

* Il y a encore ici erreur dans le Commentaire d'Aboulghaſi, & dans l'ouvrage eſtimable où l'on a tranſcrit les articles qui indiquent des ſituations: comme ces fautes ſont fréquentes, c'eſt la derniere fois que nous nous y arrêterons.

coup perdu de ſon éclat, cependant elle eſt encore conſidérable. Elle eſt fortifiée d'aſſez bon remparts faits de terres gazonées, & l'on y voit pluſieurs belles maiſons faites de la pierre qui ſe trouve dans les carrieres des environs. On prétend qu'il s'y fabrique le plus beau papier de ſoie qui ſe trouve dans tout l'Orient. Les Mahométans y ont une académie très-fameuſe, c'eſt-à-dire une eſpece de collége, pour l'enſeignement des ſciences & des belles-lettres. Le commerce y ſeroit fort conſidérable, ſi cette ville avoit d'autres maîtres & d'autres voiſins. Elle étoit tombée, il y a quelque tems, au pouvoir du Khan de la grande Bukharie propre : nous ignorons ſi actuellement ſon ſort eſt changé.

Bokhara, preſque ſous le 80e degré de longitude, & près du 39e de latitude, eſt d'une grande étendue & fortifiée d'un bon rempart. Elle eſt partagée en trois parties : la premiere eſt occupée par le château du Khan; la ſeconde, par les Mirzas, officiers de la cour; & la troiſieme, qui eſt la plus grande, par les bourgeois & les marchands. Dans celle-ci, chaque corps de métier a ſon quartier particulier. Les moſquées, les bains, &c. y ſont conſtruits de brique, & ſont d'une aſſez belle ſtructure; mais les autres maiſons ne ſont que de terre. Cette ville eſt

peu éloignée du Gihon : cependant les eaux ne venant point à la ville, celles dont on s'y sert sont mal-saines, & font naître des vers aux jambes de ceux qui en boivent : la même chose arrive à Bassora, & dans plusieurs autres lieux de l'Orient. Le commerce de cette ville seroit considérable à cause de sa situation entre la grande Tartarie, la Perse & les Indes, sans les avanies * auxquelles sont exposés les marchands ; car les droits que l'on y paye ne sont pas considérables. Le chef de la loi a beaucoup de pouvoir dans la ville ; &, dans les guerres civiles qui s'élèvent ordinairement à chaque mutation de règne, il fait ordinairement pencher la balance du côté qu'il lui plaît. On tire, entr'autres choses, de cette ville toutes sortes de fruits secs d'un goût exquis.

Balkh, appellé Bactra par les anciens, est plus au midi, sur le Gihon, près du 37e degré de latitude, & du 84e degré

---

* On appelle avanies, dans tout l'Orient, les différentes vexations auxquelles on se trouve exposé, & que l'on éprouve assez souvent de la part des Turcs, des Perses, des Tartares, &c. par la brutalité des gens du peuple, ou l'avidité des gens en place ; ces avanies sont souvent des impositions d'argent de mille écus, & quelquefois davantage, qu'il faut payer, pour ne pas exposer sa vie par un refus.

de longitude. Elle eſt au pouvoir d'un Khan, qui poſſéde la partie méridionale de la grande Bukharie. La ſoie dont les habitans ſçavent faire des étoffes fort jolies, produit la plus grande partie de ſon revenu. Cette ville eſt actuellement la plus conſidérable de toutes celles que poſſèdent les Tartares Mahométans. Auſſi faut-il remarquer que ſon nom n'eſt point une altération de Bactra, mais formé du tartare Balek, ſignifiant une ville principale. Elle eſt fort bien fortifiée ; &, comme en tems de paix il eſt permis à tous marchands étrangers ou autres d'y faire leurs affaires, il s'y fait un grand commerce, & cette ville eſt comme l'entrepôt de la grande Bukharie & de l'Inde. Une belle riviere qui vient du ſud-eſt, & va ſe jeter dans l'Amou, lui eſt fort utile.

Toutes les villes de la grande & petite Bukharie, juſqu'aux frontieres de la Chine, ſont habitées par les Bukhares, qui ſont, au moins à l'égard des Tartares, les anciens habitans du pays. Ceux-ci les appellent Tadſik, ou habitans des villes. Les Bukhares ſont généralement d'une taille ordinaire, mais bien priſe. Ils ont le teint fort beau, eu égard au climat. La plûpart ont le nez aquilin, le tour du viſage bien formé, les cheveux noirs & fort déliés, la barbe épaiſſe, & ne tiennent en rien de

la difformité des Kalmouks, au milieu desquels la plus grande partie habite. Leurs femmes sont communément grandes & bien faites. Ils portent, hommes & femmes, des chemises & des caleçons de toile de coton ; les hommes ont par-dessus un cafetan piqué, fait de quelque grosse étoffe de coton ou de soie, qui leur descend jusqu'au gras de la jambe, avec un bonnet rond de drap, fait à peu près à la Polonoise. Quelques-uns d'entr'eux portent aussi des turbans, dans le goût de ceux des Turcs : ils attachent ces cafetans sur les reins, avec une ceinture d'une espece de crêpe de soie, qui leur fait plusieurs tours à l'entour du corps ; &, lorsqu'ils sortent de la maison, ils mettent sur le cafetan une longue robe de drap, fourrée en hiver. Leurs bottes sont faites à la façon des bottines des Persans ; mais elles sont moins propres. Ils possèdent pour cet effet le secret de préparer le cuir de cheval, d'une maniere toute particuliere. Les femmes, par-dessus leurs caleçons, portent de longues robes de toile de coton, ou de quelque étoffe de soie : elles sont larges, & leur pendent négligemment sur le corps. Leur chaussure ressemble à celle que les femmes portent dans le nord des Indes ; &, sur la tête, elles mettent un petit bonnet plat, de couleur,

laissant pendre leurs cheveux en plusieurs tresses ornées de perles & d'autres bijoux. Les Bukhares suivent la religion Mahométane, & sont, à quelques petites cérémonies près, de la même secte que les Turcs. Ils habitent tous dans les villes & villages, & ne subsistent que des métiers qu'ils exercent, ou du commerce auquel ils s'adonnent, & qu'ils font seules au milieu des Kalmouks & des autres Tartares, qui ne s'y adonnent point. Il est vrai qu'ils payent un droit à ces derniers, devenus maîtres du pays, & qu'ils ne suivent pas la profession des armes. Comme ils ne connoissent point leur origine, sçachant seulement par tradition qu'ils sont venus de bien loin, quelques sçavans on prétendu qu'ils descendoient des dix tribus d'Israël, emmenées en captivité par Salmanasar.

KHANS DE TASCHKUNT, &c.

LE rapport des auteurs, & la proximité de la situation, nous amènent naturellement à parler des Khans de Taschkunt, aujourd'hui maîtres des pays habités par les Tartares Karakalpaks *, & les Kasats

* Hommes noirs..

ou Tartares de la Casatchia-Orda, les premiers habitant au nord, & les seconds au nord-est de la grande Bukharie.

Taschkunt est sur la rive droite du Sirr, vers le 43e degré de latitude, & près du 85e de longitude. C'est une ville fort ancienne, qui, continuellement exposée aux ravages des Tartares, a été plusieurs fois détruite & rebâtie. Quoiqu'elle soit à présent fort peu de chose, comme c'est encore le lieu le plus considérable de tous le pays que l'on appelle Turquestan, le Khan y a fixé sa demeure, au moins pour l'hiver, car en été il va camper de côtés & d'autres.

Ces Khans de Taschkunt sont descendus des Tartares soumis à Schaïbek, & qu'il avoit laissés sur les bords du Jaïk, pendant qu'il faisoit une irruption dans le Maouarennahar. On ne sçait rien de leur histoire. Ils commandent aux deux peuples Tartares dont nous allons parler.

Les Tartares CARA-KALPAKS s'étendent sur la rive droite du Sirr, depuis le pays des Kalmouks jusque vers la mer Caspienne. Comme ils ont entr'eux des Mirzas ou chefs fort puissans, ils ne sont pas fort soumis au Khan de Taschkunt, quoiqu'ils le regardent comme leur souverain. Ce sont de vrais voleurs, qui

ne vivent que de ce qu'ils pillent ſur les Kalmouks, & même ſur les Ruſſes. Ils paſſent même fort ſouvent les montagnes des Aigles, pour aller faire des courſes fort avant dans la Sybérie. Ils y ſont preſque toujours accompagnés des Kaſaths, avec leſquels ils ſont liés d'amitié & d'intérêt.

Les KASATHS, ou Tartares de la Caſatſchia-Orda, reſſemblent beaucoup aux Kalmouks. Ils ſont de moyenne taille, mais fort quarrés : ils ont de plus le viſage large & plat, le teint fort brûlé, les yeux noirs & petits, mais fort brillans ; leur nez eſt bien fait, leur barbe eſt épaiſſe, & leurs oreilles comme les nôtres ; leurs cheveux ſont noirs & forts.

Ils les coupent à quatre doigts de la tête, & portent des bonnets ronds un peu élevés, faits d'un gros drap noir, avec un bord de pelleterie. Le reſte de leur habillement conſiſte en une chemiſe de toile de coton, une culotte de peau de mouton, & une veſte de toile de coton piquée. Ils mettent en hiver par-deſſus ces veſtes, une longue robe de peau de mouton, qui leur ſert en été de matelat. Leurs bottes de peau de cheval, faites ordinairement par celui qui les porte, ſont fort groſſieres & fort peſantes.

Leurs armes ſont le ſabre & la lance; & juſqu'à préſent ils ont fort peu fait uſage des armes à feu.

La plûpart de leurs femmes ſont grandes & bien faites, &, au tour du viſage près, qu'elles ont fort plat & quarré, elles ne ſont pas déſagréables. Leur maniere de s'habiller eſt la même que celle des femmes des Kalmouks, excepté cependant qu'elles portent des bonnets hauts & pointus, qu'elles replient ſur le côté droit: leur chauſſure eſt une eſpece de mule aſſez groſſiere.

Ces Tartares habitent de fort beaux cantons le long de la riviere de Temba *, & ſur les montagnes qui ſéparent leurs pays d'avec celui des Kalmouks; mais ils n'en profitent guères, & ne cultivent que ce qu'il leur faut pour leur nourriture; ce qui ſe réduit à fort peu de choſe. Ils ne mangent pas de pain, ou du moins en mangent fort peu; & ce que leur chaſſe ainſi que leurs troupeaux fourniſſent, leur

* C'eſt ainſi que la nomment les Ruſſes; les Tartares l'appellent Jemm. Elle eſt fort rapide, peu profonde, & abonde en excellens poiſſons. Ses eaux ſont belles, ſes bords très-fertiles, mais fort mal cultivés, parce que les Kaſaths & les Kalmouks qui les habitent ſont également pareſſeux.

ſuffiſent : le ſoin de leurs maiſons & de leurs biens, qui reſſemblent aſſez à nos petites fermes, eſt abandonné aux femmes & à quelques eſclaves qui les ſervent. Les maris ſont toujours à cheval, ſoit pour aller faire des courſes dont le but eſt la rapine, ſoit pour aller à la chaſſe, dont ils ſe font un délaſſement utile.

Leurs chevaux n'ont pas beaucoup d'extérieur ; mais ils ſont les meilleurs coureurs & les plus vigoureux de tous ceux qui ſe trouvent à l'orient de la mer Caſpienne. Comme leur objet eſt de s'enrichir par leurs courſes, ſoit chez les Kalmouks, ſoit ailleurs, ils ne font guères que camper ſans habitation fixe, pour ſe porter plus commodément vers les lieux qu'ils ont deſſein de piller. Auſſi faiton, ſur-tout en hiver, une garde continuelle chez les peuples voiſins, parce qu'à la faveur des glaces, ils ſont en un inſtant chez eux, & y font le dégât : dans l'été, ils ſe portent fort avant en Sybérie. Quoiqu'ils ſoient ſouvent maltraités dans ces ſortes de courſes, ils aiment encore mieux s'expoſer à la fatigue & aux dangers des combats, que de s'appliquer à la culture des terres. Ils vendent leurs priſonniers eſclaves à des marchands Perſans, Arméniens & Indiens ; quant aux femmes & aux filles, ils les gardent pour eux, & ne

ne les vendent que quand la néceſſité les y oblige.

Ils ſont profeſſion du Mahométiſme; mais c'eſt une profeſſion bien imparfaite, car ils n'ont ni Alcoran, ni Molla, ni moſquées, enſorte que leur religion ſe réduit à fort peu de choſe. Ils reconnoiſſent, comme nous l'avons dit, le pouvoir du Khan de Taſchkunt, quoique d'ailleurs ils lui ſoient peu ſoumis. Ces Tartares peuvent armer tout au plus trois mille hommes, & cinq mille en y joignant les Carakalpaks.

La même raiſon, c'eſt-à-dire la convenance des lieux, qui nous a fait parler de ces Tartares, nous amène naturellement à parler des Khans du Khariſme, pays ſitué entre la grande Bukharie & la mer Caſpienne, dont nous avons parlé plus haut, comme ayant fourni des maîtres à une partie conſidérable de l'Aſie, & qui appartient actuellement aux Tartares.

KHANS DU KHARISME.

CETTE dynaſtie de Mogols ou Tartares a cela de particulier, qu'elle n'a point porté ſes armes au-dehors, ni troublé la tranquillité des autres puiſſances de l'Aſie: c'eſt que le tems des conquêtes & cette

fureur de s'étendre, étoient paſſés pour ce peuple devenu à la fin moins puiſſant par ſes diviſions, & moins féroce en ſe civiliſant.

Ce pays, après avoir été conquis par les Timurites, étoit retourné au pouvoir des Mogols, ſous la conduite de Schah-Bakh Sultan, qui établit un gouverneur dans la ville d'Urghens, comme en étant la capitale*. Cinq ou ſix ans après cette révolution, vainqueur des Mogols du Touran, Schaïbek-Khan, comme nous l'avons vu plus haut, entra dans le Khariſme, & vainquit auſſi Schabacht Sultan. Il établit trois gouverneurs dans le pays.

* Cette ville, ſituée ſous le 75ᵉ degré de longitude, eſt entre le 42 & le 43ᵉ de latitude. Elle étoit autrefois très-conſidérable; & le Gihon qui y paſſoit, pour aller ſe jetter dans la mer Caſpienne, en avoit rendu le commerce très-floriſſant. Depuis ſon état de décadence, elle n'a guères qu'une lieue de tour; ſes murailles ſont de briques cuites au ſoleil avec des foſſés fort étroits, & en partie remplis d'ordures. Les moſquées n'y ſont que des maſures; & les maiſons, que des cabanes. La ſeule choſe qui paroiſſe y mériter quelque attention, c'eſt une grande rue où demeurent les marchands, & qui traverſe toute la ville; elle eſt couverte, (ſans doute d'une banne que l'on renouvelle,) d'un bout juſqu'à l'autre. Les environs ſont fort ſtériles.

[1504.]

Rahman-Kouli, l'un d'eux, donna à ſon arrivée à Uaſir, lieu de ſa réſidence, un fort grand feſtin aux principaux de la ville. Un ſeul Cadi, appelé Omar, prétexta une maladie pour ne s'y pas trouver. Le lendemain de la fête il aſſembla chez lui cinq ou ſix amis, & leur perſuada que les vues du gouverneur n'étoient ni auſſi honnêtes, ni auſſi déſintéreſſées qu'il affectoit de le faire paroître, & prétendit qu'il ne cherchoit à leur faire aimer le nouveau gouvernement, qu'en attendant qu'il fût aſſez en forces pour leur faire adopter la nouvelle religion. Cette conjecture, vraie ou fauſſe, les étonna; &, comme les Perſans reconnoiſſoient Mahomet auſſi-bien qu'eux, fort ignorans d'ailleurs, ils ne comprenoient pas ce que vouloit dire le Cadi. Il étoit inſtruit: il leur expliqua la doctrine introduite en Perſe par les Séfis, qui ſont de la ſecte d'Ali, & les leur montra comme des hérétiques qui perſécutoient les vrais Croyans. Son opinion ſe répandit; il n'en fallut pas davantage pour indiſpoſer tous les eſprits contre les Perſans, & les préparer à la révolte.

[1506.]

En effet, deux ans après, les principaux

habitans de la ville d'Uasir, allerent secrétement trouver un homme de leur religion, dans le pays de Bakirgan, province du Kharisme, auquel sa réputation de sainteté attiroit la plus grande considération. Ils lui annoncerent que, résolus de secouer le joug des Persans, ils venoient le reconnoître pour leur Khan. Soit modestie, soit conviction de son incapacité, Housameddin-Catal, (c'étoit le nom du saint personnage,) refusa leurs offres; mais en même tems il leur indiqua Ilbars, l'un des descendans de Genghiz-Khan, renommé par sa bravoure, retiré chez les Uzbeks, & propre à seconder leur dessein. Ce dernier, homme actif, les remercia de leur choix, leur promit de les joindre aussitôt avec son frere Bibars. Toutes les choses étant ainsi disposées, les habitans d'Uasir, à un jour convenu, prirent les armes, s'emparerent des portes de la ville, égorgerent le gouverneur & la garnison. Le lendemain, ils allerent au-devant des deux princes, & les reçurent avec de grands honneurs & de grands témoignages d'affection.

Un seul Persan échappé à ce massacre, trouva moyen de sortir de la ville, & d'en aller porter la nouvelle à Urghens. Le gouverneur, ne sçachant à quoi attribuer une révolution si prompte, en regrettant sur-

tout ſon frere qui gouvernoit à Uaſir, fit aſſembler les principaux citoyens d'Urghens, leur expoſa tout le détail apporté par l'officier, & finit par leur dire, que ſi ſon gouvernement leur paroiſſoit injuſte, il étoit prêt à ſe démettre ; que, s'ils le vouloient, ſa vie étoit à eux ; mais que, dans le cas où ils ſeroient contens de lui, & de la nouvelle domination des Perſans, il les prioit de ne pas ſe porter à un changement qui tenoit de la phrénéſie, à une conduite dont on ne pouvoit que déteſter la férocité. Les heureux habitans d'Urghens, charmés de ſon gouvernement, & contens d'Iſmaël-Séfi, lui jurerent une fidélité inviolable. Ils ſe défendirent même contre Ilbars, qui vint les aſſiéger ; mais ce fut inutilement : la place fut priſe, le gouverneur & la garniſon paſſés auſſi au fil de l'épée. Tant de maſſacres furent l'ouvrage du fanatiſme, qui a ſi ſouvent armé la cruauté & l'ambition.

Les autres villes tinrent ferme, & réſiſterent encore quelque tems ; mais Ilbars, de l'avis de ſon conſeil, ayant fait venir dans le pays quelques autres princes de ſa famille, pour lui aider à terminer ſa conquête & à la conſerver, tout le pays fut inſenſiblement enlevé aux Perſans, avec une partie du Khoraſſan. Les

deux freres conquérans moururent peu après. Ilbars avoit ordonné que ses fils joindroient à leur nom celui de Ghazi, mot qui désigne celui qui remporte des victoires sur des ennemis d'une autre religion.

Quoique les princes de cette maison se fussent fait la guerre entr'eux, on voit cependant qu'ils étoient devenus fort puissans, puisque sous Buzzuga, le quatrieme Khan depuis Ilbars, Schah-Thamas, qui avoit succédé à Ismaël son pere sur le trône de Perse, envoya demander une de ses filles en mariage. Buzzuga-Khan n'avoit point de fille : il donna sa niéce, & cette alliance confirma la paix entre les deux Etats.

Avanasch-Khan, son frere, lui succéda. De deux femmes qu'il avoit, l'une avoit été achetée comme esclave : l'autre étoit fille d'un Mirza des Maukats ou Carakalpaks, & par cette raison portoit le titre d'épouse, ou de Biim. La premiere avoit eu un fils que l'on nomma Din-Mohammed, dont le pere avoit confié l'éducation à sa Biim. Comme ce jeune prince devint dans la suite un des plus illustres Khans du Kharisme, on a rapporté avec soin les actions de sa jeunesse, qui annonçoient déja ses talens & sa grandeur future.

Dès l'âge de six ans il s'étoit amusé à bâtir un petit fort de terre & de pierre ; & il y faisoit monter à l'assaut quelques-uns de ses petits camarades, pour assaillir ceux qu'il avoit chargés en dedans de défendre la place.

Din-Mohammed, n'ayant encore que dix-neuf ans, étoit parti avec quarante hommes pour aller en courses dans la partie du Khorassan, dépendante de la Perse. Un homme qu'il rencontra menant des troupeaux, au milieu desquels étoit une chèvre jaune, qu'il lui demanda, la lui ayant refusée, il se jetta avec ses gens sur cet homme, & enleva tout le troupeau, qui appartenoit à Mohammed-Ghazi, autre prince du Kharisme, & dont Avanasch avoit épousé la sœur. Ce prince, irrité de la conduite de Din-Mohammed, le fit arrêter dans une embuscade au retour de son expédition, le fit mettre en prison, & ne le renvoya à son pere, avec une escorte, qu'après l'avoir fait punir d'une façon marquée. Le jeune prince ayant trouvé le moment de tuer, pendant leur sommeil, ceux qui le conduisoient, revint chez son pere, & se loua de Mohammed-Ghazi. Mais il trouva moyen d'attirer ce prince à la cour, sous prétexte que sa sœur étoit malade ; &, pour se venger des trai-

temens qu'il en avoit reçus, il le tua & lui coupa la tête.

Dans les guerres qui ſuivirent cet événement, Sultan-Ghazi, frere de Mohammed-Ghazi, en faiſant ranger ſes troupes en bataille, ſe plaignoit de ſon peu de monde. Comme il avoit juſqu'alors fort négligé tout ce qui tenoit au militaire, un ſoldat éleva la voix & lui cria : » Il faut faire venir vos chevaux, vos va» ches & vos valets, dont vous avez plus » de ſoin que de nous. » On chercha, ſans le découvrir, celui qui avoit tenu ce propos. Sultan-Ghazi périt dans cette affaire.

Din-Mohammed-Sultan, qui étoit le premier auteur de ces guerres, marchoit contre ſes ennemis avec des forces trois fois inférieures en nombre. Ses officiers & ſes ſoldats lui repréſentoient le riſque auquel il s'expoſoit. Plus de deux cents d'entr'eux étoient à différentes fois deſcendus de cheval, pour ſe jetter à ſes genoux, afin de le détourner de ſon deſſein. Leurs inſtances, leurs prieres furent inutiles. Il deſcendit de cheval à ſon tour, ſe mit à genoux ; &, ayant pris une poignée de pouſſiere, il ſe la répandit ſur la tête, en diſant : « C'en eſt fait, je voue » mon ame à Dieu, & mon corps à la » terre. » Puis, ſe relevant, il dit à ſes

troupes : « Si vous eſtimez votre vie plus » précieuſe que la mienne, vous pouvez » vous en retourner ; je mourrai bien ici » ſans vous ; &, puiſque vous m'abandon- » nez, je me regarde déja comme un » homme mort ; mais ſi vous vous inté- » reſſez à mon ſort, & que vous veuil- » liez partager la gloire qui m'attend, il » faut marcher. » On le ſuivit en effet : il diſpoſa ſes troupes de la maniere la plus avantageuſe, & remporta une victoire complette.

Les habitans d'Urghens, quoique Mahométans, paſſoient pour avoir adopté ſecrétement les opinions de la nouvelle ſecte d'Ali ; mais ils ne vouloient pas en convenir. Or, parmi les priſonniers que fit Din-Mohammed dans la derniere action dont nous venons de parler, il y avoit un des principaux ſeigneurs d'Obéith-Khan, qui régnoit dans la grande Bukharie : il ſe nommoit Haphis. Le jeune vainqueur le fit venir en ſa préſence, & lui reprocha d'avoir parlé de lui à ſon maître, d'une maniere à rendre ſa foi ſuſpecte. Le reproche étoit fondé ; mais il étoit auſſi dangereux d'en convenir, que difficile de le nier. Haphis lui répondit adroitement : « Quelque choſe que l'on » ait pu dire, ſeigneur, ce moment-ci va » me convaincre, par la façon dont vous

» me traiterez, ſi en effet vous êtes un vrai
» Croyant, ou ſi vous ſuivez une religion
» ennemie de la mienne. » Din-Mohammed ſentir la ruſe; mais, pour ſauver ſa réputation, il chercha à confirmer la bonne opinion que l'on avoit d'un bon Muſulman, en laiſſant la vie à ſon priſonnier, & en le traitant avec toutes ſortes d'égards. Din-Mohammed n'étoit pas encore reconnu Khan.

Akattaï-Khan, qui régnoit alors, eut une fin malheureuſe, & fut regretté à cauſe de ſes vertus. On rapporte de lui le trait ſuivant. Son fils Timour, âgé ſeulement de quinze ans, ayant été faire un jour une partie de promenade, entra chez un payſan, & lui ordonna de lui donner à manger. Le payſan tua un mouton, en ſervit au prince, & lui donna le reſte pour ſa ſuite & pour ſon retour. Akattaï-Khan ne l'eut pas plutôt appris, qu'il fit venir ſon fils en ſa préſence: « Je ſuis parvenu, lui dit-il,
» à l'âge de cinquante ans, ſans avoir à
» me reprocher d'avoir été incommode à
» mes ſujets; & vous, dès l'âge de quinze
» ans, vous entrez chez un payſan, &
» vous faites tuer un mouton gras, pour
» vous régaler: que fera-ce lorſque vous
» ſerez plus âgé? il faudra ſans doute
» alors tuer les vaches & les chevaux?
» Vos vaſſaux, à votre exemple, ſe feront

» traiter de la même maniere : le peuple
» sera réduit à la derniere pauvreté ; &,
» comme votre exemple aura produit ce
» mal, il ne vous restera pas même le
» droit de l'arrêter & de le punir. » Après
ce sage discours, il le fit battre de verges. L'historien ajoute que depuis cette leçon, le jeune prince se conforma exactement aux intentions de son pere.

[1552.]

Din-Mohammed étoit devenu Khan : maître d'une étendue assez considérable de pays, il n'avoit pas laissé de prendre encore quelques places sur les Persans. Schah-Thamas fit marcher des troupes contre lui : elles eurent leur revanche. Lorsqu'elles se furent retirées, Din-Mohammed eut la hardiesse de venir à Cazwin, trouver Schah-Thamas, pour le prier de lui rendre, entr'autres villes, celle de Jaursurdi *. Il ne fut point écouté. S'étant fait aussi-tôt graver un cachet pareil à celui du prince, il écrivit une lettre adressée au gouverneur de Jaursurdi, par laquelle il lui étoit ordonné de remettre la place entre les mains de Din-Mohammed, & de

* Ville du Khorassan, à deux journées de l'Amû ou Gihon : elle est à présent au pouvoir des Uzbeks du Kharisme, & fort peu considérable.

venir promptement à la cour : il y appofa enfuite le fceau de Schah-Thamas. Ayant, peu de jours après, trouvé moyen de quitter le roi pendant une partie de chaffe, il courut à Jaurfurdi, fignifia la lettre au gouverneur, prit poffeffion de la ville le même jour, & fit main-baffe fur tous les Perfans. Schah-Thamas, irrité de cette perfidie, marchoit contre lui avec des forces confidérables, lorfqu'aux environs de Mefdged *, il apprit que Din-Mohammed venoit à fa rencontre, avec feulement cinquante chevaux. Ce procédé parut au roi de Perfe fi extraordinaire, qu'il ne voulut pas y ajouter foi. Cependant Din-Mohammed, ayant mis pied à terre, entroit déja dans fa tente. Schah-Thamas, étonné de cette hardieffe, reçut affez bien le

* Le nom de cette ville fignifie en arabe, lieu d'adoration, parce que c'eft dans ce lieu qu'eft le tombeau de l'Iman-Riza, & dans la même langue Mech-hed, lieu du martyre ou du témoignage. Avant que cet Iman y fût révéré, elle fe nommoit Thous ; elle doit fa fondation à l'un des anciens rois des Perfe, & a été jufqu'au tems dont nous parlons la capitale du Khoraffan. Cependant, comme elle a été ruinée par les Uzbeks, devenus maîtres de cette province, Hérat a pris le deffus. Les environs de Mefdged font fort agréables & très-fertiles, & la ville étoit ornée de bâtimens magnifiques, entr'autres, le tombeau de l'Iman.

prince Kharifmien ; &, pour s'affurer fi la tranquillité qui paroiffoit fur fon visage étoit feinte ou réelle, en lui mettant la main droite fur l'épaule gauche, politeffe en ufage chez les Orientaux, il lui mit la main gauche dans le fein, pour fentir fi fon cœur n'étoit pas fortement agité. Il ne le trouva pas feulement ému, & ne put fe refufer à l'admiration que lui caufoit l'intrépidité de ce prince. Il lui pardonna tout le paffé, le laiffa en poffeffion de Jaurfurdi ; &, après lui avoir donné une fête magnifique, il le renvoya comblé de préfens.

A quelque tems de-là, Din-Mohammed, marchant au fecours de la ville de Mérou, attaquée par Obéith-Khan, avec une armée de trente mille hommes, n'avoit avec lui que fort peu de monde. Son efprit fuppléa à la force. Il ordonna à chacun de fes gens de couper trois branches d'arbres, & de les attacher une de chaque côté, & la troifieme à la queue de leur cheval. Enfuite il les fit marcher à une grande diftance les uns des autres, de maniere qu'à voir les traces de cette petite armée, on l'eût jugée très-confidérable. C'eft l'effet que produifit fur l'efprit des coureurs d'Obéith, l'infpection du terrain qui, mou & marécageux, étoit par-tout enlevé & fillonné. Ce Khan,

trompé par leur rapport, se retira pour n'être pas accablé par le nombre, & Din-Mohammed entra sans résistance dans Mérou, qu'il garda, & dans laquelle il fixa sa demeure ordinaire.

[1553.]

Peu après, Din-Mohammed mourut. Il fut fort regretté de ses sujets: il étoit généreux, affable, éloquent & brave: doué de toute l'activité & de toutes les ressources du génie, il se tiroit heureusement des situations les plus délicates, & son grand courage l'élevoit toujours au-dessus des événemens. Il joignoit à tant de dons naturels une fort grande connoissance de la guerre.

[1558.]

Hadgim-Khan régnoit sur le Kharisme lorsque Jonkinson lui présenta des lettres de la part du Czar; & quelques années après, (en 1595,) ces Uzberks envoyerent des ambassadeurs au Czar Théodore, pour lui demander son amitié.

Arab-Mohammed avoit succédé à son pere Hadgim-Khan; au bout de six mois, pendant qu'il étoit allé au loin avec des seigneurs de sa cour, les Cosaques tomberent sur la ville d'Urghens, qu'ils sçavoient être sans défense. Après y avoir

égorgé plus de mille habitans, ils chargerent un grand nombre de charriots des plus riches effets, brûlerent ce qu'ils ne purent emporter, & s'en retournerent emmenant avec eux les femmes & les filles en esclavage. Instruit à propos de leur marche, Arab-Mohammed, avec une petite troupe, les attaqua dans un défilé, & profita si bien de l'avantage du lieu & de leur surprise, qu'ils furent forcés de lui abandonner tout leur butin. Les ayant assaillis & entourés une seconde fois, ils se cantonnerent pour n'être pas accablés; mais, comme ils étoient sans provision, & que l'on occupoit toutes les issues, après avoir été réduits à boire leur propre sang pour étancher leur soif, ils tenterent un dernier effort, qui leur réussit mal. Ils furent presque tous hâchés en morceaux.

Quoique ce prince joignît aux talens militaires des vertus solides & essentielles à la conduite d'un bon gouvernement, il éprouva cependant des malheurs qui troublerent toute la durée de son règne.

Les Naïmans, peuple inquiet, vouloient se donner un autre maître, & choisirent un prince de la postérité d'Ilbars-Khan, pour le mettre sur le trône. Cette premiere conjuration fut découverte; on en fit mourir le chef. La même chose ar-

riva une ſeconde fois. On remarque avec ſatisfaction que dans ces deux occaſions Arab-Mohammed ne voulut pas que l'on recherchât tous les coupables ; il en laiſſoit, diſoit-il, la vengeance à Dieu, pour ne pas ôter la vie à beaucoup de gens qui n'étoient peut-être devenus coupables que par foibleſſe, ou par trop de confiance dans un ſcélérat.

[1618.]

De ſept fils qu'avoit Arab-Mohammed, deux ſe ſouleverent contre lui. Habaſch-Sultan, le plus âgé, n'avoit que ſeize ans, & Ilbars que quatorze. Le pere fit ce qu'il put pour les faire rentrer dans leur devoir : tout fut inutile. Soutenus par un grand nombre d'Uzbecs, ils le pourſuivirent & pillerent ſes magaſins, & en diſtribuerent le blé à leurs ſoldats. Enfin il fut obligé de faire un accommodement avec eux, & leur céda la ville d'Uaſir, avec les Turcomans qui en dépendoient.

Quelque tems après, la révolte recommença : les deux princes ſe mirent de nouveau en campagne contre Arab-Mohammed. Un autre de ſes fils, nommé Aboul-Ghazi, ſe faiſoit fort de faire aſſaſſiner les deux princes révoltés, lui repréſentant qu'il ſeroit à l'abri des outrages de deux fils coupables, & auroit tout à eſpérer

eſpérer de la tendreſſe des cinq qui lui reſtoient fidèles & attachés. Mais, trop bon pere peut-être pour des fils ſi coupables, il n'y voulut pas conſentir. Ce Prince infortuné ſuccomba à la fin. Tombé entre les mains de ſes fils, il eut d'abord une petite ville pour retraite, & finit par être mis à mort. Ilbars ayant ainſi mis le comble à ſes crimes, s'empare d'une partie des Etats qu'avoit poſſédés ſon pere.

Un autre de leur frere, nommé Aboulghaſi, qui régna enſuite ſur le Khariſme, & dont nous avons pluſieurs fois cité l'ouvrage *, avoit eu pluſieurs guerres à ſoutenir contre Isfandiar, également fils d'Arabe Mohammed. Pris avec les gens de ſa ſuite, il avoit été retenu priſonnier en Perſe, pendant dix ans. Las enfin d'un ſi long eſcla-

* Hiſtoire Généalogique des Tartares, traduite en Sibérie du tartare en ruſſe, puis en françois, imprimée à Leyde, en 1726. On y trouve des notes fort curieuſes ſur tout ce qui concerne les Tartares. Aboulghaſi s'eſt plus attaché dans ſon ouvrage à la filiation & aux migrations des familles Tartares; qu'aux faits hiſtoriques; & c'eſt grand dommage, car c'eſt le ſeul monument que nous ayons ſur ces peuples, excepté quelques voyageurs qui ne peuvent, ou du moins qui ne devroient dire que ce qu'ils ont vu ou dont ils ſont bien informés, & qui ſouvent voient mal, ou rapportent des contes populaires dont on ne doit faire aucun compte.

vage, & jugeant les circonstances favorables à son évasion, ils demanda aux trois domestiques qui le servoient, s'ils se sentoient assez de résolution pour l'accompagner dans sa fuite, & l'aider à recouvrer la liberté. Ayant reçu leur serment, il trouva moyen d'éloigner sa garde, en l'envoyant acheter une très-belle esclave, dont il lui feroit présent. Il fit ensuite travestir ses gens, l'un en seigneur Persan, un autre en écuyer, le troisieme en valet, & prit pour lui l'habit d'un palfrenier. Dans cet équipage, il ne leur fut pas difficile de sortir d'Ispahan. Ils continuerent leur route avec la plus grande célérité jusqu'à Bastam *. Lorsqu'ils furent au-delà de cette ville, trois de leurs chevaux tombant de fatigue, ils furent obligés de chercher à les changer contre des chevaux frais. Ils s'approcherent donc d'un village; celui qui jouoit le rôle de maître, se reposa sur un tapis, pendant qu'un valet se tenoit debout derriere lui. En qualité de palfrenier, Aboulghasi traitoit le marché des chevaux, & vouloit

* Dans le Khorassan; elle est très-forte par sa situation dans les montagnes, & sert de défense au passage de cette Province dans l'Erak. Ses environs sont très-fertiles & produisent d'excellens fruits: on y fait même du vin passable.

accélérer cette affaire. Tout le monde croyoit à leur mine que c'étoient des Perſans qui voyageoient. Un ſeul vieillard, qui ſe trouvoit parmi les ſpectateurs, ayant ſoupçonné à cet empreſſement & l'indication d'un village qu'ils demandoient, & qui, fort écarté de la grande route, étoit peu connu des paſſagers, que ces Perſans pouvoient être des fuyards, & peut-être Aboulghaſi lui-même, fit part de ſes idées aux autres villageois. » Ami, leur dit-il, ce n'eſt pas ſans ſu- » jet que ces gens-ci demandent le plus » court chemin pour aller au village de » Magi, que pluſieurs d'entre vous con- » noiſſent à peine ; je préſume que ce » pourroit bien être le Sultan des Uz- » beks, que notre Prince retient en pri- » ſon : peut-être a-t-il trouvé moyen de » ſe ſauver, & qu'il cherche à gagner Sa- » marcande. Dans ce cas, il y auroit du » riſque à lui échanger ſes chevaux, & » il ſeroit plus ſûr pour nous de l'arrêter » pour le conduire à Baſtam, au riſque » de le laiſſer aller ſi nous nous ſom- » mes trompés. » Aboulghaſi entendoit parfaitement leur langue : il fut très-effrayé des ſuites que pourroit avoir ce propos. Cependant il répondit avec beaucoup d'aſſurance ; fit une hiſtoire en l'air, en diſant qu'il cherchoit dans Magi un

ancien ami de sa famille ; que son maître étoit un grand personnage ; &, appercevant de loin des charriots couverts, il prétendit que c'étoient des femmes qui feroient partie de leur troupe. Le vieillard n'en vouloit cependant pas démordre, & il avoit déja donné ordre à un domestique d'avertir le chef du lieu, qu'il étoit important d'arrêter ces voyageurs ; mais Aboulghasi l'intimida, & trouva moyen par sa présence d'esprit d'échapper à ce danger. Arrivé sur ses terres, il fut reconnu à la grande satisfaction de tous les Kharismiens : son frere étant mort, il fut reconnu Khan du Kharisme.

Son règne ne fut qu'une suite de guerres contre les Princes voisins ; & les chefs des Turcomans, qui, comme on l'a déja dit, étoient les anciens habitans du pays, regardoient les Tartares comme des usurpateurs, &, quand ils se trouvoient en force, étoient toujours disposés au soulevement, & cherchoient à détruire les Uzbecs.

[1663.]

Enfin ce Prince, étant âgé de soixante ans, considéra qu'il avoit assez agi pour venger ses injures & celles de sa maison. Tous les avantages qu'il pouvoit espérer en continuant la guerre contre les peu-

ples de la grande Bukharie, qui étoien de la religion, lui paroissoient alors comme autant de fautes dont il faudroit rendre compte à Dieu; persuadé d'ailleurs qu'il étoit plus utile au bien de ses Etats de porter ses armes contre les Kalmouks & contre les Persans, il envoya faire des propositions de paix aux Khans de la grande Bukharie, & vécut depuis avec lui en très-bonne intelligence. Sentant ensuite ses forces diminuer, il céda le trône à son fils Anuscha-Mohammed-Bahadour, dans le dessein de consacrer le reste de ses jours à ne s'occuper que de la religion; mais il mourut peu après. Son fils lui succéda; on ne sçait rien de son règne: il continua ou plutôt acheva l'ouvrage de son pere.

[1717.]

» Le Czar Pierre le Grand ayant dessein de rendre plus florissant le commerce de ses Etats, vouloit établir une communication entre la Sibérie & les Etats méridionaux de l'Asie, par le moyen de la Sirth qui arrose le pays de Turquestan. Supposant, comme il étoit naturel, que cette riviere se devoit décharger dans la mer Caspienne, il fit accompagner, à diverses reprises, les Cosaques du Jaïk, par des gens en-

» tendus dans la marine, pour examiner » en quel endroit cette riviere avoit ſon » embouchure. » Il ſe trompoit, puiſque la Sirth eſt la même que le Jaxarte, & ſe jette dans le lac d'Arall. Auſſi les Coſaques, en rencontrant l'embouchure de l'Amou ou Kheſel, en firent-ils leur rapport comme ayant trouvé ce qu'ils cherchoient.

[1719.]

Le Czar prit la réſolution d'y envoyer par la voie d'Aſtrakhan, un brigadier nommé Beckowitz, avec deux mille cinq cents hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere. Cet officier étoit né en Circaſſie, & parloit fort bien le tartare. Mais les Uzbeks, qui avoient vu que l'on étoit venu examiner l'embouchure de la riviere, & craignant que quelque Puiſſance étrangere ne cherchât à s'en emparer, prirent la réſolution de détourner le cours du fleuve, & de le faire tomber dans le lac d'Arall. Lorſque Beckowitz arriva, il trouva l'embouchure de la riviere à ſec. Cependant, en conſéquence des ordres qu'il avoit reçus, il mit pied à terre, & eſſaya à bâtir quelques forts. Il étoit à peine en état de faire réſiſtance, que les Uzbeks du Khariſme le vinrent attaquer avec une nombreuſe

cavalerie. Il ſe défendit vaillamment. Les Tartares eurent enſuite recours à la ruſe. Leur Khan lui fit dire en ſecret qu'il étoit intérieurement ami des Ruſſes, qu'il ſouhaitoit le voir dans ſon voiſinage, mais qu'il étoit obligé de diſſimuler, à cauſe des autres Khans de ſa famille. Le lendemain, il y eut une action fort chaude. On parla d'accommodement. Le commandant Ruſſe demandoit que l'on fermât les nouvelles embouchures de l'Amou; &, ſur leur refus à titre d'impoſſibilité, il offrit de faire exécuter cet ouvrage par ſes troupes, en cas que l'on conſentît à lui donner des ôtages. C'étoit ce que les Tartares ſouhaitoient. Il ſe mit auſſitôt en marche, après avoir laiſſé quelques troupes à la garde de ſes forts; mais les ôtages qu'on lui avoit donnés, & qui en même tems lui ſervoient de guides, le menerent par des endroits déſerts où il n'y avoit que des eaux ſtagnantes & croupies. Après cinq jours de marche avec Beckowitz, on manqua entiérement d'eau. Il ſoupçonna la fraude; mais, n'y voyant pas de remède, il fut encore obligé de ſe prêter à l'arrangement qu'ils lui propoſoient, qui étoit de ſe ſéparer en différens corps, afin de trouver plus aiſément l'eau dont ils avoient beſoin. Dès que cette manœuvre fut faite, les Tartares

qui les avoient ſuivis de loin, tomberent ſur eux en les enveloppant les uns après les autres. Ils firent mourir Beckowitz avec la plus grande partie de ſes gens, & réduiſirent le reſte en eſclavage. Ceux qui étoient reſtés à la garde des forts, eurent heureuſement le tems de ſe rembarquer. Ils regagnerent Aſtrakhan, où ils porterent la nouvelle de ce déſaſtre. C'eſt tout ce que nous ſçavons de l'hiſtoire de ce pays.

KALMOUKS OU ELEUTHES.

CE peuple habite actuellement à peu près le centre de l'Aſie, ſous le nom de Tartarie indépendante. Son hiſtoire eſt peu connue. Les auteurs ne ſont pas d'accord entr'eux ; les uns font venir leurs Khans de Tamerlan, d'autres de Genghiz-Khan : cette queſtion, fort importante ſans doute pour des Tartares, l'eſt aſſez peu pour des François ; ainſi nous ne perdrons pas le tems à l'approfondir. Il ſuffit d'ajouter que ce Khan porte le nom de Khan-Taiſch, dont on fait vulgairement Kontaiſch ou Contaiſch, comme l'écrivent pluſieurs voyageurs, c'eſt-à-dire Commandant des pays Orientaux. Il faut remarquer auſſi que le nom de Kalmouks

n'eſt qu'un ſobriquet qui les offenſe ; ils prennent entr'eux le nom de Mogols.

[1653.]

Vers le commencement du ſiécle paſſé, ces vaſtes pays étoient gouvernés par Batom Kontaiſch, qui, en mourant, laiſſa neuf enfans : l'aîné, nommé Senga, fut déclaré ſon ſucceſſeur. Il reçut, ſuivant la coutume, le titre de Kontaiſch du Dalaï-Lama *, ou comme nous diſons ordi-

* Ce nom vient du Mogol *Lama*, prêtre, & *Dalaï*, une vaſte étendue ; enſorte que ce titre répond à peu près à l'idée de *Prêtre univerſel :* il a commencé à être porté vers l'an 1426. Il eſt le ſouverain Pontiſe de tous les Tartares payens, prétend à la divinité, & paſſe parmi ceux de ſon culte pour être immortel. D'ailleurs, quoique ſuzerain de très-vaſtes états, il ne ſe mêle en aucune ſorte des affaires du temporel, & ne ſouffre pas que les Prêtres ou Lamas s'en mêlent. Je ne ſçais même ſi cette coutume de recevoir de lui le titre de Kontaiſch n'eſt pas une ſimple affaire de forme, comme autrefois les empereurs recevoient la couronne impériale des mains du pape, ſans pourtant s'avouer ſes ſujets. Le fond de la religion des Lamas conſiſte en général à honorer Dieu, à lui rendre un culte public, & à n'offenſer perſonne. D'ailleurs, ils ſont grands partiſans de la métempſycoſe. Ils ont été autrefois en honneur à la Chine.

Les Lamas ſont habillés de longues robes jaunes à grandes manches : ils les arrêtent ſur leurs reins avec une ceinture de même couleur. Ils ont

nairement Grand-Lama. Ses autres freres, jaloux de son autorité, le massacrerent pendant la nuit. Sa femme, princesse douée de beaucoup d'esprit & d'un grand courage, rassembla les nobles du pays, que l'on appelle Saissans, fit saisir les assassins, & les condamna à la mort. Cependant Géhen, un autre des freres de son

la tête & la barbe rasées de fort près, & portent des chapeaux de la couleur de leur robe. Ils ont sans cesse en mains de grands chapelets de corail ou d'ambre jaune, qu'ils tournent sans cesse, parce qu'ils récitent sans cesse des prieres. Ils font vœu de chasteté, & vivent dans des especes de monasteres, & sont en fort grand nombre : on trouve aussi chez eux des religieuses ou Lamas femelles, qui font le même vœu & portent à peu près le même habillement. Comme à l'extérieur leur culte paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des Chrétiens, on est fondé à croire qu'ils l'ont emprunté des missionnaires Nestoriens, qui, vers la fin du huitieme siécle & le commencement du neuvieme, se sont fort étendus de ce côté.

Le patrimoine du Dalaï-Lama comprend le Tangut au midi, & le Tibet au nord : il réside ordinairement à Tonser. Ce qui appuie la conjecture que j'ai avancée plus haut, c'est que le Kontaisch conserve une grande supériorité sur ce pays, c'est que dès que quelques Khans particuliers, même dans les Etats du Dalaï-Lama, cherchent à se rendre indépendans, il les fait aussitôt rentrer dans le devoir. Le Tibet a formé autrefois un Empire qui a subsisté pendant 346 ans, & qui fut détruit par Genghiz-Khan, en 1227,

mari, fut reconnu Kontaifch. Avant ce prince, les Kalmouks étoient gouvernés par différens chefs : il en foumit plufieurs, & fon fucceffeur acheva de les réduire fous la même domination. La fuite ne préfente que des guerres, foit entre les princes de la même nation, foit entre les Chinois, foit même contre les Cofaques qui fe foumirent cependant vers l'an 1727.

Les Kalmouks font divifés en trois branches, les Tchongars, les Kofchots & les Torgouts. Les Tchongars font les plus confidérables, car on comprend fous ce nom un fort grand nombre de Hordes qui réfident aux environs de la riviere d'Ili & du lac Saiffan *. Les Kofchots habitent le royaume de Tangoul, où ils font gouvernés par deux Khans, l'un dans le Tangoul propre, & l'autre dans le Tibet; enfin les Torgouts font une branche de Kalmouks qui fe féparerent des autres au commencement de ce fiécle, & allerent

* Ce lac qui eft vers les 106 & 107e degré de longitude, & le 48e degré de latitude, peut avoir dans fa plus grande longueur, de l'orient à l'eft, environ 25 lieues, & 10 dans fa largeur. Il paroit qu'il eft formé par les eaux de deux petits fleuves qui commencent vers le Tibet, & qui portent le nom d'Irtis, ainfi que le fleuve de ce nom qui fort du même lac, remonte au nord, & va fe joindre à l'Oby, après avoir paffé à Tobolsk.

habiter les Landes d'Aſtrakhan. Ces derniers ont quelquefois ſervi dans les armées Ruſſes.

Quant à leurs perſonnes, les Kalmouks ſont les plus laids de tous les Tartares. Ils ſont d'une taille moyenne, mais extrêmement robuſtes & fort quarrés. Ils ont la tête groſſe & large ; mais le viſage fort plat & le teint d'un olivâtre brûlé, qui approche fort de la couleur de l'airain expoſé à l'air. Leurs yeux ſont noirs & brillans, mais peu ouverts & fort éloignés ; ils ſont à peu près fendus comme ceux des Chinois. L'os de leur nez eſt ſi écraſé, que l'on n'apperçoit guères que l'ouverture de leurs narines. Ils ont les oreilles extrêmement grandes, ſans être rebordées ; la barbe très-fine & les cheveux noirs & forts comme du crin : ils les coupent entiérement, à l'exception d'une ſeule touffe ſur le haut de la tête, qui leur vient tomber ſur le dos, & qu'ils laiſſent croître de la longueur naturelle de leur cheveux. En dédommagement de leur difformité, la nature leur a donné une petite bouche, de belles dents, & des jambes bien faites. Les femmes ont à peu près la même phyſionomie, excepté que leurs traits ſont un peu moins groſſiers : elles ſont d'ailleurs d'une fort belle ſtature, & leur taille eſt fine & bien priſe.

Ces Tartares portent des chemiſes de

toile de côton ; mais cette partie de leur habillement ne leur ſert qu'en hiver dans les provinces méridionales, où, pendant l'été, ils ſe contentent d'une eſpece de gilet ſans manches, fait de peau de mouton, ayant la laine en dehors : leurs culottes renferment le bas du gilet, & ſont extrêmement larges. Dans les provinces ſeptentrionales, on met ce gilet ſur la chemiſe ; &, dans l'hiver, ils y ajoutent une peliſſe auſſi de peau de mouton, qui leur vient juſqu'au milieu de la jambe : ces peliſſes ont les manches fort longues. Leur tête eſt couverte d'un petit bonnet rond, orné communément d'une houppe de ſoie ou de crin d'un beau rouge : il eſt de plus garni de pelleterie tout autour. Leurs bottes ſont fort groſſes & très-peſantes. L'habillement des femmes eſt fort ſimple. Elles n'ont en été que la chemiſe ; &, en hiver, elles mettent une longue robe de peau de mouton ; leur bonnet eſt comme celui de leurs maris.

Ils ſe ſervent pour armes de fort grands arcs, & de flèches proportionnées, dont la pointe eſt large & tranchante ; enſorte qu'ils percent ordinairement un homme d'outre en outre, lorſqu'ils le frappent au milieu du corps. Ils ont auſſi des arquebuſes de ſix pieds de long, & dont le canon eſt fort épais. Comme cette arme

eſt fort peſante, ils ſont obligés de l'appuyer ſur une fourche de bois, qui ſert d'affût, & ils y mettent le feu avec une mèche. Lorſqu'ils ſont en marche, la fourche eſt pendue à leur côté droit, & l'arquebuſe derriere leur dos. Comme ils ne vont jamais en guerre qu'à cheval, cette arme leur eſt moins incommode qu'à des troupes d'infanterie, pour leſquelles elle feroit un fardeau bien embarraſſant. Ils ont auſſi des lances & des cottes de mailles de fer, auſſi bien que des calottes de même métal. Les commandans portent des ſabres; la poignée eſt tournée en arriere, & la pointe avance en devant, afin de les pouvoir tirer en paſſant, leur main par derriere leur dos. Le commandant eſt ordinairement le chef de la horde. Au reſte, ils ne ſe battent point en ligne; mais, quand ils vont à la charge, ils y vont par troupes, avec chacun leur commandant; & ſe portent au combat avec la plus grande bravoure.

Quoique les pays qu'ils habitent ſoient ſitués ſous un beau ciel, ils ne s'occupent point à cultiver la terre: ils ſe nourriſſent de bétail, qui conſiſte chez eux en chevaux, chameaux, vaches & brebis. Leurs chevaux ſont fort bons & très-vigoureux: leurs bœufs ſont les plus grands que l'on connoiſſe dans l'eſpece

commune ; & leurs brebis, qui ſont auſſi fort grandes, ont la queue courte, & en quelque ſorte cachée dans un paquet de graiſſe qui leur tombe par derriere. Leur toiſon devient fort longue : elles ont de plus une boſſe ſur le nez, comme les chameaux, & les oreilles pendantes comme les chiens. Leurs chameaux ſont aſſez grands & paſſablement forts, avec deux boſſes ſur le dos ; mais, par ce qu'on en dit, il paroît qu'ils ne valent pas les chameaux arabes. Ils ne nourriſſent ni porcs, ni volaille : &, comme ils n'entendent pas plus le commerce que l'agriculture, c'eſt en échangeant leur bétail contre les marchandiſes des Ruſſes ou des Boukares, qu'ils ſe procurent les choſes dont ils ont beſoin. Cependant ils ont des mines de fer ; ils commencent à fabriquer eux-mêmes leurs armes.

Ils ont d'ailleurs beaucoup de bonne foi ; ne cherchent à nuire à perſonne, & ne vivent pas de brigandages, comme preſque tous les Tartares Mahométans. Auſſi ne font-ils jamais d'incurſion qu'à l'occaſion de quelque guerre.

Ils vivent ſous des huttes ou des tentes : ceux de la même tribu ſe tiennent enſemble, & ſont toujours prêts à changer de demeure, ſelon que la ſaiſon le permet, ou que le beſoin de pâturages l'exige,

Les Kalmouks ont une année composée de douze mois, &, à chaque troisieme année, ils en ajoutent un treizieme, de sorte que trois ans sont composés de trente-sept mois. Ils appellent le premier mois de cette espece, le Cycle-Tsahan-Sara, ou le Mois blanc. Ils célèbrent son commencement par des fêtes publiques, auxquelles assiste le Kontaïsch.

Pour cette cérémonie, on dresse une tente ornée en dehors d'étoffes de la Chine : devant, est une place ronde & creuse, où l'on marque sur la terre, avec des couleurs, les pas que doivent faire les Lamas dans leurs danses. Lorsque les Lamas & tout le peuple sont assemblés, on apporte six grands étendards, qu'accompagnent trois Manzi ou disciples des Lamas, vêtus d'habits rouges : ils sont suivis d'une espece de pyramide & de deux trompettes d'airain, portées par quatre hommes vêtus de la même façon. Derriere eux viennent trois hommes qui ont des trompettes moins grosses, & ensuite cinquante jeunes Lamas, habillés de jaune, avec des tambours & des bassins de cuivre. Ils sont rangés deux à deux, &, au milieu, sont plusieurs vieux Lamas. Sur les deux côtés sont vingt Kalmouks à la file, armés de boucliers, de casques, de lances & d'épées ; après ceux-ci, suivent quinze

quinze autres armés de cuiraſſes, d'épées & de fuſils ou d'arquebuſes. La marche eſt terminée par quelques Tarkhan-Juructus, ou conſeillers, montés ſur des chevaux.

Tout ce cortège ſe rend devant la tente & ſe range autour de la petite place : on fait enſuite une priere : les plus vieux Lamas ſe proſternent trois fois, & s'aſſeyent : alors commence la danſe. Deux hommes, qui ont le viſage couvert d'un voile, ſortent de la tente, & danſent dans la place au ſon des inſtrumens & des tambours. Ils rentrent enſuite, & il en ſort deux autres qui danſent à leur tour ; cela ſe fait juſqu'à cinq fois. Il paroît à la fin un homme à viſage découvert, qui, tantôt doucement, & tantôt avec vîteſſe, danſe ſeul pendant environ dix minutes ; un autre ſurvient, ils danſent tous deux ; & enfin il en paroît juſqu'à onze qui danſent tous enſemble. Après ce ſpectacle, on ſe tranſporte dans un autre endroit, où l'on a dreſſé une table ſur laquelle il y a de la poudre à canon. On y met le feu, pendant que les Kalmouks armés font un très-grand bruit en ſe tournant le viſage vers le peuple avec lequel ils ſont en guerre, où qu'ils ſoupçonnent être leur ennemi.

Dans le mois qui répond à notre mois

de Juin, ils célèbrent encore des fêtes pour la conservation de leurs bestiaux. Ils se prosternent devant une idole, & quelques Kalmouks nus luttent ensemble en présence des nobles, qui décident de la victoire. Pour être vainqueur, il faut avoir renversé son ennemi sur le dos : on a d'ailleurs grande attention que les combattans ne se blessent point.

Avant de passer aux Tartares de la Crimée, par lesquels nous finirons ce volume, nous croyons devoir parler des Cosaques, qui ne trouveront guères place ailleurs, qui sont d'origine Turque, & dont il est quelquefois question dans la guerre actuelle, entre la Porte & la cour de Russie.

DES COSAQUES.

LE nom Cosaque est une corruption de Kapt-Chac, parce que ces peuples sont venus des pays où subsistoit autrefois cet Empire d'une partie des Tartares. Les Cosaques sont le reste d'une infinité de hordes Tartares & Turques, qui habitoient à l'orient du Volga, lorsque les Genghiz-Khaniens s'emparerent de ce pays. Bela, alors roi de Hongrie, leur donna des habitations; ceux qui ne purent échapper, furent vendus par les Mogols aux princes de la famille de Saladin. Ce furent ces mêmes esclaves qui s'emparerent ensuite de l'Egypte, où, conservant un nom qui rappelât l'état vil où ils avoient vêcus, ils furent appelés Mameluks, de l'arabe mamluk, esclave.

La nation est fort nombreuse : les Russes la divisent en trois branches, portant chacune le nom des lieux qu'elles occupent.

1° Les Cosaques Sa-Poravski, ou des Cataractes *, parce qu'ils habitent vers

* *Cataracte*, en russe, Porovi.

les cataractes du Boristhène, depuis le 48e degré de latitude jusques vers le 51e.

2° Les Cosaques Donski, ou habitans sur les bords du Don.

3° Les Cosaques Jaickzi, qui demeurent sur les bords du Jaik.

COSAQUES SA-PORAVSKI.

[1500 & suiv.]

CES Cosaques sont les plus considérables, parce qu'ils sont les plus nombreux. Lorsque les Mogols arriverent, les Cosaques eurent beaucoup à souffrir ; mais, quand ensuite les Mogols eurent été affoiblis par leurs guerres avec les Russes, les Cosaques eurent leur tour, & se porterent avec d'autant plus d'ardeur à cette guerre, qu'ils attendoient depuis long-tems le moment de la vengeance.

[1562.]

Les Cosaques furent, dans une diète de Pologne, déclarés alliés de cette République, qui craignoit l'ambition des Russes, commandés alors par le Czar Ivan Vasilovitz. La Pologne s'engageoit à leur payer un subside pour tenir toujours sur pied un bon corps d'armée prêt à la dé-

fendre : on leur aſſigna même des terres entre le Boriſthène & le Nieſter. Ce pays, inculte alors, prit une nouvelle forme par les ſoins & l'induſtrie de ſes nouveaux habitans. Inſenſiblement on y vit ſe former des villages, puis des villes : & cette province, nommée chez nous Ukraine, & par les Ruſſes Ukraïna, c'eſt-à-dire ſituée ſur les frontieres, devint une des plus belles & des mieux cultivées de la Pologne.

Ces Coſaques furent pendant près d'un ſiécle le plus ſûr boulevard de la Pologne. Sans ceſſe aux priſes avec les Ruſſes ou les Tartares, ſelon que les uns ou les autres menaçoient de quelques mouvemens, ils oſoient même en venir aux mains avec les Turcs, & ils alloient, en navigeant le long des côtes de la mer Noire, les braver juſques ſous les murs de Conſtantinople. Maîtres de pluſieurs îles du Boriſthène, dont quelques-unes étoient preſqu'inacceſſibles, ils étoient hors d'atteinte, & s'y retiroient à l'abri des attaques de leurs ennemis ; d'ailleurs, quoiqu'agiſſant de concert avec la Pologne, leur chef, appelé Hetman, ne reconnoiſſoit aucune autorité ſupérieure à la ſienne, & commandoit toujours ſes Coſaques en chef.

Cependant les intérêts changerent. Les

seigneurs Polonois, qui avoient acquis des terres dans l'Ukraine, voulurent traiter les Cosaques leurs vassaux en serfs, c'est-à-dire en esclaves, comme cela se pratique en Pologne, à l'égard des malheureux habitans des campagne. Cette nation fière, & qui sur-tout idolâtroit l'indépendance, fit assez voir son indignation, en prenant les armes, & en se mettant sous la protection de la Russie. D'ailleurs le Grand-Seigneur avoit menacé de guerre la Pologne, pour la punir des ravages causés par les Cosaques; &, pour se disculper vis-à-vis d'un ennemi puissant, on avoit fait mourir leur Hetman.

Nous passons sous silence les guerres qui suivirent & se perpétuerent sans cesse, tantôt entre les Polonois & les Cosaques, tantôt entre ceux-ci & les Turcs ou les Russes, pour arriver à un événement qui inquiéta la cour de Russie, & nuisit beaucoup aux Cosaques.

[1665.]

Les Cosaques étoient sous la protection de la Russie, & Georges Alexiovitz-Dolgoroucki commandoit en Ukraine au nom de cette nation. Il eut lieu d'être satisfait d'eux tant qu'il les traita avec douceur. Mais, comme on n'en avoit plus besoin pour la guerre, ils voulurent se retirer chez

eux. Le général voulut les forcer de demeurer en campagne aussi long-tems qu'il lui plairoit. Ces ordres resterent sans effet; les Cosaques se retirerent chez eux. Dolgòroucki fit courir après, on enleva leur Hetman, on le pendit. Le frere de ce chef, Etienne, ou comme on dit dans le pays, Stanco-Razin, forma le projet de s'en venger. C'étoit un homme naturellement artificieux, d'une humeur cruelle; mais robuste de corps, maniant fort bien les armes : il parut aux Cosaques digne d'être leur chef. Ils firent plusieurs courses; &, pour outrager plus sensiblement les Russes, ils donnerent asile à tous les réfugiés de cette nation, mécontens ou coupables. Cette conduite des Cosaques amena la guerre entre eux & la Russie. Cependant la paix se fit. Stanco peu après reprit ses anciens projets, & voulut que sa nation renonçât à l'obéissance envers le Czar. Dans les commencemens de la guerre, il avoit prétendu que la mort du Czarevitz, ou fils du Czar, jeune prince de beaucoup de mérite, étoit l'ouvrage des grands de la nation : il supposa alors que ce prince leur étoit échappé, & qu'il étoit venu implorer sa protection. A l'en croire, un patriarche, homme respectable, mais disgracié depuis quelque tems, étoit aussi venu le trouver. Il fit construire

deux grandes barques, garnies l'une de velours rouge, & l'autre de velours noir, & fit accroire que le patriarche étoit dans la premiere, & le prince dans la seconde. Le peuple toujours séduit par le merveilleux, & si aisément trompé par les apparences, saisit cette nouvelle avec une avidité qui tenoit du fanatisme. On se rassemble de toutes parts auprès de Stanco : en peu de tems, il se vit à la tête de cent mille hommes.

Avec des forces si considérables, il s'avança d'abord vers Zaritza, en faisant entendre qu'à l'occasion de nouveaux troubles élevés en Russie, une armée s'avançoit vers eux pour saccager leur ville. On l'écouta : les crédules habitans lui ouvrirent leurs portes. Le traître Stanco eut la lâche barbarie de faire massacrer le commandant & une partie des bourgeois. Aussi cruel à Czonorgor, qui pourtant avoit capitulé, il fit égorger le commandant, les officiers & toute la milice.

De-là, tournant vers Astrakhan, ville très-riche & pourvue d'une garnison de douze mille hommes, il s'en rendit maître à la faveur des troubles qui divisoient alors les esprits. Le gouverneur s'étoit alors réfugié dans une église ; on l'en arracha, on le précipita du haut d'une tour : tout ce qui se trouva d'officiers Russes fut haché

en piéces. Les négocians Perſans, Indiens, Arméniens, Turcs, Bulgares & autres, furent les victimes de l'avidité de Stanco & de ſa troupe forcenée. Il laiſſa, après tant d'horreurs, une nombreuſe garniſon dans la ville, & retourna vers la Ruſſie. Sa conduite n'eſt qu'un tiſſu d'excès & d'actes de barbarie : il avoit donné à ſes troupes toute licence, & leur avoit permis de commettre contre les Ruſſes tous les déſordres qui pouvoient leur être de quelque utilité.

[1678 & 79.]

La Ruſſie avoit envoyé différens corps de troupes contre les rebelles, & ils avoient été battus à différentes repriſes. L'Hetman des Coſaques, Corneille-Jacolof, quoique parrain de Stanco, crut devoir briſer les nœuds de cet engagement, & livra ſon filleul aux Ruſſes, qui le menerent à Moſkou. Il fut ſupplicié comme rebelle & coupable du crime de lèſe-majeſté.

[1685.]

La Ruſſie, obligée par les circonſtances d'entrer, à l'exemple des Vénitiens & de la Pologne, dans la guerre contre les Turcs en faveur de l'empereur, envoye une armée vers la petite Tartarie. Elle eut beaucoup à ſouffrir, parce que l'Hetman

des Coſaques, Ivan-Samnelovitz, leur ennemi ſecret, avoit conſeillé au Khan de ruiner le pays par où l'armée devoit paſſer. La diſette en effet fit périr un grand nombre d'hommes & de chevaux. On ſçut d'où venoit ce conſeil : l'Hetman fut pris & étranglé. On mit en ſa place ce fameux Mazeppa, qui, Coſaque de nation, & élevé en Pologne, joignit à un courage naturel un eſprit cultivé.

La rapidité des conquêtes de Charles XII allarmoit alors la Ruſſie, & étonnoit le reſte de l'Europe. Mazeppa, ſéduit par leur éclat, & trompé par l'eſpérance d'affranchir ſa nation du joug des Ruſſes, négocia avec Charles, & ſe déclara enfin ouvertement pour lui. La plus grande partie des ſiens n'approuverent point ce parti. Il fut obligé de ſe retirer au camp des Suédois. Ce fut alors que le Czar Pierre forma l'entiere réſolution d'affoiblir tellement les Coſaques, qu'il n'auroit plus rien à craindre de leur part. Mazeppa fut pendu en effigie, & tous ceux qui avoient participé à ſes deſſeins, maſſacrés ſans aucune miſéricorde : ſupprimant tous les priviléges dont avoient joui juſqu'alors les Coſaques, il les mit ſur le pied de ſes autres ſujets.

Par convention entre la Ruſſie & la Pologne, cette derniere couronne eſt de-

meurée en possession de toute la partie de l'Ukraine qui est à l'occident du Boristhène ; mais elle doit être actuellement dans un état bien triste. On ne peut compter à présent, pour véritable pays des Cosaques, que ce qui, à l'est du Boristhène, s'étend d'un côté depuis la riviere de Desna, qui tombe dans ce fleuve, à peu près vis-à-vis de Kiow, jusqu'aux limites de la petite Tartarie, entre la Samara & l'Oskol. Cet espace assez considérable occupe les parties méridionales des Palatinats de Kiow & de Brelgoorod.

Comme tout ce pays n'est qu'une seule plaine entrecoupée de quantité de belles rivieres & de forêts, il est extrêmement fertile ; grains, légumes, plantes, tabac, cire, miel, tout s'y recuille en abondance. Les paturages d'ailleurs y sont excellens, & le bétail y est plus beau que dans le reste de l'Empire. Quant aux villes & aux villages, on n'y voit que des maisons de bois à la maniere des Russes.

Les Cosaques sont grands & bien faits ; la plûpart ont le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux bruns, & en tout un air fort dégagé. Ils sont robustes, adroits, infatigables, hardis, braves & généreux : jaloux de leur liberté à l'excès, ils ont été souvent la victime de leurs efforts pour se la conserver. Mais ils sont incons-

tans, doubles, perfides, ivrognes. Leurs femmes ſont belles, bien faites & fort complaiſantes envers les étrangers. Hommes & femmes s'habillent à la polonoiſe, excepté le bonnet qui eſt un peu différent. Leurs armes ſont le ſabre & le fuſil : leur troupe ne conſiſte qu'en infanterie. Leur langue eſt un compoſé de polonois & de ruſſe : on aſſure que les expreſſions en ſont fort délicates.

Ils ſont profeſſion de la religion ſchiſmatique grecque, telle qu'elle eſt en Ruſſie. Il s'y trouve auſſi des Catholiques en aſſez grand nombre.

COSAQUES DONSKI.

CES Coſaques ont pris leur nom du fleuve ſur les bords duquel ils habitent. Ils s'étendent depuis la rive méridionale de la riviere de Guiloi-Donetz, qui vient du coucher ſe jeter dans le Don, juſqu'à l'embouchure de ce fleuve dans la mer d'Aſaf.

Ils ont commencé comme les Coſaques Sa-Poravski, par fuir les Tartares du Kapt-Ch[illegible], & ont fini par les accabler : ſeulement, c'eſt qu'au lieu de ſe mettre ſous la protection de la Pologne, ils ſe mirent d'abord ſous celle de la Ruſſie.

[1549.]

Le Czar Jean Vafilovitz, que la plûpart de nos hiftoriens par ignorance appellent Bafilides, ayant étonné cette nation par fon courage, & intimidé par fon ambition, ils fe mirent fous la protection de la Ruffie, aux mêmes conditions que les Cofaques du Dniéper. Ce fut dans la fuite qu'ils eurent recours à la Pologne. Inquiéts & continuellement entraînés à la révolte, parce qu'ils font naturellement portés à l'indépendance, ils ont fouvent changé de maître; &, pour la plûpart, ils avoient fuivi le parti de Stanco, dont on a parlé précedemment. Le Czar Pierre I a fupprimé leur Hetman.

Ces Cofaques ayant une origine commune avec les précédens, il n'eft pas étonnant qu'ils leurs reffemblent par l'extérieur & les qualités. Ils ont leur ftature, leur phyfionomie, leur bravoure & leurs défauts. Seulement participant davantage aux mœurs des Tartares mahométans, ils font grands pirates & grands voleurs. Ils s'habillent comme les gens du peuple en Ruffie.

Quoique par goût & par fyftême ils cherchent, en faifant des courfes, à vivre aux dépens d'autrui, cependant ils exercent auffi l'agriculture & nourriffent beau-

coup de bétail, qui ſert enſuite à leur nourriture. Les bords du Don ſont très-fertiles ; ils n'y manque que du bois. Ils ſont excellens pour les garniſons & la défenſe des places. Leur religion, leurs armes ſont les mêmes que ceux des Coſaques Sa-Poravski.

COSAQUES JAIKZI.

QUOIQUE les mêmes, quant à l'origine, que les Coſaques dont nous venons de parler, ceux-ci cependant s'éloignent un peu des rapports qui ſubſiſtent entre les autres. Ils ſont plus ruſtiques, parlent un langage qui tient du tartare & du kalmouc. Ils s'habillent de robes d'un gros drap blanc, à manches étroites, mais longues, qui leur pendent juſqu'au milieu de la jambe. En hiver, ils mettent par-deſſus de longues robes fourrées de peaux de brebis. Leurs bottes, faites de cuir de Ruſſie, ont la forme de celles des Perſans. Leurs bonnets ſont ronds, avec un large bord de fourrure. Les habits de leurs femmes ne diffèrent de ceux des hommes, qu'en ce que les robes ſont plus longues & plus étroites.

Comme ils ne ſont pas meilleurs cavaliers que les Coſaques des autres branches,

ils se renferment l'hiver pour se mettre à l'abri des incursions des Tartares qui font des courses à la faveur des glaces. Mais ils s'en vengent en été ; &, montés sur des barques qui peuvent contenir une trentaine d'hommes, ils pillent toutes les côtes de la mer Caspienne. Leurs armes propres sont le sabre, l'arc & les flèches. Mais, depuis le Czar Pierre, on leur procure des armes à feu pendant l'hiver, qu'ils sont obligés de rapporter avant l'été à Jaiskoi, où réside le gouverneur de cette partie de la Russie. Nous avons vu cet usage se pratiquer à l'égard des Nogaïs, & il a le même objet. Le gouverneur reçoit d'eux les contributions qu'ils payent à la Russie en cire, miel & bestiaux. Cependant ils ont entr'eux des chefs de leur nation qui les gouvernent, selon leurs anciennes coutumes. Quoique leur religion soit censée être celle de toute la Russie, cependant, par ignorance & par stupidité, ils y ont introduit beaucoup de choses qui tiennent du Mahométisme, en en conservant beaucoup d'autres qui sont des restes de leur ancien paganisme.

On sçait peu de choses de l'histoire particuliere des Cosaques. Mais l'anecdote suivante ne doit pas être ignorée, puisqu'elle fut une des causes de l'aggrandissement des Russes en Asie.

Sous le règne du Czar Jean Wasilowitz, un colonel des Cosaques du Don, appelé Jermak-Timoféwitz, avoit long-tems rodé aux environs de l'Océan, avec environ mille hommes, pillant & ravageant tous les lieux où il passoit. Cependant, s'étant laissé entraîner trop loin, il ne put regagner son pays. Déja même des troupes Russes détachées après lui, lui coupoient le chemin, & l'alloient faire prisonnier. Il n'ignoroit pas la punition qui l'attendoit. Pour se tirer de ce mauvais pas, il proposa à un certain Strobinoff, qui avoit beaucoup de terres aux environs de la riviere de Safawaya, de lui laisser passer la riviere avec les huit cents hommes qui lui restoient encore, & se porteroit sur les terres des Tartares. Pour ne pas irriter un homme déja ému par les circonstances, & dont le désespoir pouvoit lui être funeste, Strobinoff aida Jermak de tout son pouvoir. Le pays où il entroit n'étoit autre que la Sibérie actuelle, dans laquelle il n'y avoit alors que les villes d'On-Zigidin & de Sibir, appelées actuellement Tuméen & Tobolskoï. Jermak descendit avec ses Cosaques la riviere de Tura : surprit les deux villes, dont nous venons de parler, en chassa Kutzium-Khan, qui y régnoit alors, & fit son fils prisonnier. Cependant, quelque brillante que

que lui parût sa conquête, il sentoit bien qu'elle étoit trop étendue pour la pouvoir conserver contre les Tartares, qui, revenus de leur premiere surprise, ne manqueroient pas de tomber sur lui avec toutes leurs forces. C'est pourquoi il envoya à Moscou le fils de Kutzium-Khan, nommé Altanaï-Sultan, & offrit au Czar tout le pays dont il venoit de s'emparer, en expiation de ses crimes. On lui accorda son pardon, & l'on prit possession du pays. Les Russes s'y sont étendus de plus en plus depuis ce tems. Quant à Jermak, il perdit la vie peu après. Ayant voulu descendre l'Irtisn avec quelques bateaux chargés de Cosaques, il fut surpris & taillé en piéces lui & sa troupe. Comme c'étoient les Cosaques qui avoient fait cette conquête, pour leur en laisser tout l'honneur, on incorpora parmi eux les soldats que l'on y faisoit passer; & la milice de Sibérie porte encore le nom de Cosaque.

KHANS DE CRIMÉE.

ON appelle Crimée cette presqu'île qui s'avance dans la mer Noire, au midi de la partie orientale de l'Europe, & que les anciens nommoient Cherfonnèfe Taurique *. Presque toute entourée de mer, elle ne communique à la terre-ferme que par un isthme fort étroit, où est un fort accompagné de fossés qui de chaque côté s'étendent jusqu'à la mer **. La largeur de l'isthme n'est guères que d'une demi-lieue; & la presqu'île dans sa plus grande largeur n'a que soixante lieues communes depuis Guslève ***, autrefois Cherfonne, jusqu'à Kazandip, qui est le

* Plusieurs presqu'îles ont porté chez les anciens le nom de Cherfonnèfe : celle-ci étoit habitée par les Tauri : on y trouve ensuite les Satarches, les Grecs, puis les Chazeres, &c.

** Cette place se nommoit chez les anciens Taphra; elle est appelée aujourd'hui par les Russes Pérécop & Brécop, terre creusée, & par les Tartares Orcapi, c'est-à-dire, Porte d'or, pour mieux dire, Porte du bourg d'Er, situé près du fort qui porte le même nom.

*** Nous suivons ici M. Peyssonel, *Observ. hist.* &c. p. 88.

lieu le plus avancé vers la mer de Zabache, appelée par les anciens Palus-Méotides.

Quoique fort monſtrueux dans ſa partie ſeptentrionale, ce pays eſt un des plus beaux de l'Europe par la ſalubrité de l'air, la ſérénité du ciel, & la fertilité du ſol : auſſi y vit-on très-bien & à bon marché. Sous les premieres hordes Tartares qui y ont habité, Crim & Caffa étoient les principales villes ; la premiere actuellement eſt fort abandonnée, & la ſeconde ne renferme preſque point de Tartares ; mais on y trouve beaucoup de Juifs, de Grecs & d'Arméniens, & pluſieurs familles iſſues de la garniſon Turque que le Grand-Seigneur y entretient, & des marchands de la même nation, que la ſituation avantageuſe de cette ville y a attirés pour le commerce. La demeure du Khan eſt à Bakche-Séraï *. Entre autres productions du pays, il faut ſur-tout remarquer deux lacs dans l'iſthme, qui s'étend depuis Orkapi juſqu'au diſtrict de

* C'eſt-à-dire, comme en latin, *Horto-Palatium*, Palais-jardin : elle eſt entre les montagnes, ce qui la préſerve des grandes chaleurs & des grands froids. Elle eſt ſur la riviere appelée Tchuruk-Son, eau pourrie, parce que ſans doute elle eſt un peu ſtagnante.

Tchongar, l'un se nomme Khalal-Gneul, ou lac permis ; & l'autre, Kkaram-Gneul, ou lac défendu. Ils fournissent tous deux beaucoup de sel ; mais on ne fait usage que du premier, encore en tire-t-on plus qu'il n'est possible d'en débiter. « Ces deux » lacs ne se desséchent jamais ; & l'on y » voit avec surprise le sel se former en- » tre deux eaux, comme une croûte de » trois ou quatre pouces. Il commence à » se coaguler au mois de Mai, &, dès » qu'il a pris une certaine consistance, la » pluie l'engraisse au lieu de le dissoudre ; » mais, lorsqu'il survient des pluies fortes » en Mars & en Avril, avant que le sel » soit formé, la coagulation n'a pas lieu, » & il n'y a plus espoir de récolte pour » cette année-là. »

Les Khans de Crimée ont long-tems commandé, non-seulement aux Tartares de la presqu'île, mais aussi à ceux de Boudgiak * au nord-ouest, & à ceux de

* Le Boudgiak ou Bessarabie s'étend en longueur sur les bords de la mer Noire, depuis l'embouchure du Bog jusqu'à celle du Danube, & en largeur depuis la mer jusqu'à la rive gauche du Pruth inclusivement, & tournant ensuite au nord-est pour regagner le Bog, sur les frontieres de la nouvelle Servie. On trouve dans quelques Cartes & dans quelques ouvrages estimés, que ces Tartares sont indépendans, ce qui est faux. Il

Kouban, en Asie, sur les bords de la riviere de ce nom, qui se jette dans la mer de Zabache. Ces derniers ne reconnoissent plus son autorité, & ont un Khan indépendant de tous ses voisins.

Tous ces Tartares sont Mahométans, & ressemblent beaucoup aux Kalmouks, mais ils ne sont pas si laids. Ils sont de moyenne taille & fort carrés : ils ont le teint brûlé, les yeux peu ouverts & fort brillans, le tour du visage carré & plat, le nez camus, la bouche assez petite, les dents blanches, les cheveux noirs & aussi rudes que du crin, & peu de barbe. Ils portent des chemises de toile de coton fort courtes, des caleçons de la même toile, des culottes fort larges, & faites de gros drap ou de peaux de brebis. Leurs vestes, faites de toile de coton, sont piquées ; & par-dessus ils mettent un man-

---

est vrai que le Khan leur laisse certaine liberté, mais ils sont obligés de le suivre à la guerre; & c'est ordinairement le fils aîné du Khan, ou son plus proche parent que ce prince nomme sultan Sérasker, ou général du Boudgiak, & le Khan lui-même y fait sa résidence en tems de guerre. Il en est de même des Tartares du Kouban, qui sont toujours soumis au Khan de Crimée, dès que ce prince sçait les ramener par la politique ou les contraindre par la force. Telle avoit été la conduite de Krime-Ghiraï avant sa déposition,

teau de peau de brebis ; les plus riches d'entr'eux portent, au lieu de ce manteau, une robe de drap fourrée de quelque bonne pelleterie. Leurs bonnets, qui ont à peu près la forme de ceux des Polonois, ſont bordés de peaux de mouton ou de quelque pelleterie plus précieuſe, ſelon la qualité de la perſonne. Ils portent des bottines de maroquin rouge ou jaune.

Leurs armes ſont le ſabre, l'arc & la flèche, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Leurs chevaux, avec une fort mauvaiſe mine, ſont ſi excellens qu'ils font des courſes de vingt à trente lieues. Leurs ſelles ſont faites de bois ; & ils raccourciſſent ſi fort les étriers, que, lorſqu'ils ſont à cheval, ils ſont obligés de s'y tenir les genoux pliés.

Leurs femmes ne ſont pas des plus belles ; elles reſſemblent trop à leurs maris : elles n'ont pour elles que la blancheur. Leurs chemiſes, faites de toile de coton, ſont auſſi longues que celles des Françoiſes ; elles ont par-deſſus une robe étroite de drap ou de peau de mouton : leur chauſſure conſiſte en une paire de bottines de maroquins rouge ou jaune. Elles ne ſont pas en général fort aimées de leurs maris, parce que ces Tartares choiſiſſent ordinairement pour eſclaves, les

femmes qui leur plaifent le plus parmi les prifonnieres qu'ils enlevent dans leurs courfes.

Ils font tous foldats, braves, durs à la fatigue, & fouffrent aifément les injures de l'air ; &, pour les y accoutumer, on ne les laiffe plus coucher à couvert dès l'âge de fept ans : à ce même âge auffi, on ne leur donne plus rien à manger, qu'ils ne l'aient abattu avec une flèche : à douze ans, ils vont à la guerre. Pour endurcir leur peau à la fatigue, on les baigne dès leur plus tendre enfance dans de l'eau où l'on a diffout du fel. Auffi les voit-on dans l'hiver courir au travers des neiges, & paffer les rivieres à la nage, lorfqu'elles ne font pas affez gélées pour leur offrir un chemin de glace.

Dans leurs expéditions, outre la flèche & le fabre, ils portent un couteau à leur ceinture, un briquet pour allumer du feu, une alêne pour raccommoder l'équipage de leurs chevaux, & cinq ou fix braffes de cordelettes de cuir, pour lier leurs prifonniers. Ils ont encore chacun un cadran folaire. Les plus riches portent des cottes de mailles, les autres font fans armes défenfives. Dans leurs courfes, ils mènent à la main un fecond cheval, afin que, lorfqu'ils font pourfuivis, & que celui fur lequel ils font eft fati-

gué, ils puissent sauter sur l'autre, ce qu'ils font avec beaucoup d'adresse, & sans cesser de courir. Alors ce premier cheval vient se ranger à la droite de son maître, & se tient à son rang, afin d'être prêt à le servir une seconde fois. Ces chevaux n'ont pour eux que la force & l'agilité, car d'ailleurs ils ont assez mauvaise mine : le crin de leur col est fort touffu & pend jusqu'à terre. Ces animaux, malgré la fatigue à laquelle ils sont exposés, sont cependant si sobres, que souvent un peu de mousse trouvée sous la neige leur suffit pour toute nourriture.

Quant à leurs maîtres, ils ne mangent ordinairement que du cheval ; mais ils ne le tuent que lorsqu'il ne peut plus servir à la course, & même ils mangent sans répugnance ceux qui sont morts de maladie. Lorsque, dans une course où ils sont ordinairement partagés en corps de dix hommes, un cheval de la petite troupe ne peut plus aller, ils le tuent & le partagent entr'eux : s'ils trouvent de la farine, ils la mêlent avec le sang de ce cheval pour en faire une espece de boudin. Cependant, comme il pourroit arriver qu'il ne mourût pas assez de chevaux pour nourrir l'armée, ils emportent avec eux quelques provisions, entr'autres des saucissons de chair de cheval, qui sont, dit-on, fort

bons. Lorſqu'un cheval vient d'être tué en courſe; ils mettent une partie de la chair ſous la ſelle de leurs chevaux, & continuent leur marche. Au bout de cinq ou ſix heures, ils retirent cette viande échauffée & pénétrée de la ſueur du cheval; nous la trouverions corrompue, elle ne paſſe chez eux que pour mortifiée: ils la mangent comme un morceau fort délicat. Ce n'eſt pas qu'ils s'en tiennent à cette ſeule maniere de manger le cheval: ils en font auſſi bouillir des morceaux dans l'eau, en l'aſſaiſonnant d'un peu de ſel.

Ils ne boivent en général que de l'eau; &, comme elle leur manque aſſez ſouvent dans leurs courſes, ils y ſuppléent par de la neige fondue. Les Mirzas boivent du laït de jument. Ils ont de plus un breuvage fait avec du miel; mais, comme ils ne le font pas bouillir, il ne laiſſe pas de cauſer des tranchées aſſez violentes.

Quoique nous diſions que leur nourriture principale ſoit la chair de cheval, cela doit s'entendre pour la qualité, car ils n'imaginent rien de meilleur. Mais ils font auſſi uſage de millet, de riz & d'orge, ſoit en faiſant de petites galettes ſous la cendre, ſoit en fricaſſant ces grains avec de la graiſſe de cheval; &, pour tirer de cet animal tout le parti poſſible,

ils font avec sa peau des brides, des cordelettes, des couvertures de selles & des fouets.

Les Tartares qui demeurent dans les villes, sont plus civilisés. Ils font un pain qui approche du nôtre, & un breuvage composé de millet bouilli, aussi épais que le lait & qui enivre. Ils boivent aussi de l'eau-de-vie qui leur vient par Constantinople : les pauvres boivent du lait aigre. Ils sont en général fort sobres : ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'en faisant peu d'usage du sel, ils emploient beaucoup d'épices, & sur-tout de piment.

Pour bien juger les Tartares, ils ne faut pas les considérer relativement aux autres nations : leur morale est relative, & les principes auxquels ils se conforment entr'eux, n'ont point leur application vis-à-vis des étrangers. Quoique toujours disposés à prendre chez les autres peuples, ils ne se volent point entr'eux; mais si le vol n'est pas permis, il n'est pas pour cela puni : le voleur est seulement obligé de rendre ce qu'il a pris. Cependant la bastonnade a lieu, si le vol intéresse le public ou quelque personnage puissant. Ceux qui assassinent ou qui font quelques violences, sont livrés aux parens de celui qui a souffert l'outrage. Cette justice est

elle-même une espèce d'abus ; car ces parens se livrent quelquefois à des excès de vengeance qui tiennent de la plus horrible férocité.

Le Khan des petits Tartares prend le titre de Padi-Chah ou d'empereur ; &, suivant d'anciens préjugés, il est regardé comme l'héritier présomptif de l'empire Turc, au défaut d'enfans mâles de la famille Ottomane. Cependant il est réellement vassal du Grand-Seigneur qui le dépose à sa volonté, observant en même tems de ne jamais le faire mourir. Depuis le traité de Carlowitz, le Czar est affranchi de l'obligation d'envoyer au Khan cent mille écus en œufs d'or ou en pelisse ; mais il a continué d'envoyer deux oiseaux de proie. L'état présent des affaires amenera peut-être quelque changement à cet égard.

Les princes de la famille du Khan sont appelés Sultans. Ils occupent les plus grands emplois, & ont quantité de braves qui se dévouent à leur service. Les revenus du Khan sont assez bornés ; quelques revenus de terre, les deux salines qu'il afferme annuellement, les douanes des deux ports de Baliklava * & de

* C'est-à-dire port où se vend du poisson.

Gusléve *, & de légers impôts, font tout son bien ; il est vrai que le Grand-Seigneur lui entretient, en tems de paix, une garde de douze cents hommes, & qu'il ne lui en coûte rien pour lever & entretenir ses armées. Comme tous les Tartares sont soldats ; dès que le rendez-vous est indiqué, ils s'y rendent avec leurs armes, leurs provisions, & sur-tout l'espérance d'un grand butin.

Ceux qui ont le pas après les Sultans, sont les Chirin-Beys ; ils forment en quelque sorte la haute noblesse, & sont les dépositaires de la loi. Par état, ils doivent maintenir la liberté du peuple contre les vexations des Khans, ou les entreprises des Turcs. On les consulte dans toutes les affaires, parce qu'ils tiennent à la famille des princes par les alliances, & qu'ils ont beaucoup de crédit à cause de leurs grands biens. A leur tête est un chef avec le titre de Begh, ayant, comme le Khan, son Kalga & son Noureddin. Les Mirzas qui viennent ensuite ont aussi part au conseil. Après ceux-ci sont les Olou ou Grands ; les Seïds ou chefs de la religion.

Le divan ou conseil du Khan est composé d'officiers qui portent les mêmes titres

* M. d'Anville écrit Koslevé, on ne sçait pourquoi ; au moins n'est ce pas le nom Turc.

que ceux du grand-ſeigneur. Il a un grand Vifir, un Moufti, un Cadhilesker *, qui ſont les juges immédiats de toutes les affaires civiles & criminelles, & qui poſſedent leurs charges pendant tout le règne du Khan.

Lorſque le Prince entre en campagne, ſes armées montent ordinairement à quatre-vingt mille hommes : elles ne vont qu'à quarante ou cinquante mille, lorſque c'eſt ſon fils ou un de ſes généraux qui commande. Ce n'eſt guères qu'en hiver & vers le mois de Janvier qu'ils entrent ſur le pays ennemi : cet uſage leur procure le double avantage de trouver des hommes moins en état de ſe défendre ; & de n'être arrêtés ni par les marais, ni par les rivieres ; tout eſt glacé & couvert de neige, & leurs chevaux, qui ne ſont pas ferrés, y marchent plus aiſément que ſur la terre. Les riches cependant ferrent leurs chevaux avec de la corne de bœuf, qu'ils couſent ordinairement avec du cuir : auſſi tient-elle peu, & ſe détache-t-elle aiſément dans les hivers où il tombe peu de neige ; & dans leurs courſes ils ſçavent ſi bien prendre leurs meſures, qu'ils ſont de retour avant que les neiges ſoient fondues. Ils cher-

* Juge d'armée.

chent toujours à prendre par les vallons & les défilés, afin de n'être pas si aisément découverts : &, par la même raison, quelque froid qu'il fasse, ils n'allument point de feu. Ils se partagent en plusieurs corps qui se placent entr'eux de maniere à se porter aisément du secours & à n'être jamais assaillis à-la-fois. D'ailleurs ces marches sont plus ou moins sçavantes, selon l'habileté de celui qui conduit l'expédition. De deux heures en deux heures ils s'arrêtent un quart-d'heure pour laisser reposer leurs chevaux, ce qui se fait d'un coup de sifflet. Lorsqu'ils sont à trois ou quatre lieues de la frontiere des ennemis, ils s'arrêtent pendant deux ou trois jours dans un lieu sûr. Là ils se divisent en trois bandes, dont les deux premieres ne forment qu'un corps ; la troisieme est divisée en deux autres corps, dont l'un forme l'aile droite, & l'autre l'aile gauche. Ils s'avancent ensuite lentement dans le pays ennemi, mais sans cesser de marcher jour & nuit, ne donnant qu'une heure de repos à leurs chevaux, & ne faisant aucun dommage jusqu'à ce qu'ils ayent fait soixante ou quatre-vingt lieues dans le pays ennemi. C'est alors qu'ils songent à se retirer. Le corps d'armée va toujours le même pas ; mais les ailes qui sont de huit à dix mille hommes, & divisées en

dix ou douze troupes, se répandant chacune de leur côté jusqu'à cinq ou six lieues, ravagent tous les villages, en emmenent hommes, femmes, enfans, bestiaux, chevaux. Aussi-tôt que ces ailes ont rejoint le gros de l'armée où elles déposent tout leur butin, on en envoie deux autres corps qui prennent la place de ces deux ailes : le corps d'armée reste ainsi complet, & toujours prêt à résister à l'ennemi en cas d'attaque. Il faut observer cependant qu'ils ne songent à la défense que quand il n'y a pas lieu à la fuite. C'est ainsi qu'en des courses d'un mois ou deux, ils enlèvent quelquefois jusqu'à cinquante mille personnes, qu'ils vendent ensuite dans les états du Grand-Seigneur.

Nous ne dirons rien des Tartares de Kouban, parce que ce ne seroit qu'une répétition de ce qui vient d'être dit. On remarque seulement qu'ils ne sont pas si aguerris que ceux de Crimée, & qu'il y a moins de subordination entr'eux. Nous allons dire actuellement deux mots de l'histoire de Crimée, qui n'est pas assez connue pour que nous puissions y trouver des anecdotes intéressantes.

[1439.]

Pendant les troubles qui désoloient l'em-

pire du Kaptchac, après l'irruption de Tamerlan, on rapporte qu'un laboureur, nommé Ghiraï *, ſauva un des jeunes princes Mogols, âgé de dix ans, & en eut autant de ſoin que de ſon propre fils. Huit ans après, quelques bandes de Mogols voulant avoir à leur tête un prince de la race de Genghiz-Khan, le bon laboureur leur préſenta celui qu'il avoit élevé. Ce jeune prince, devenu tout-à-coup ſouverain, voulut donner des biens & des titres à ſon bienfaiteur, qui les refuſa conſtamment. Perſiſtant dans le deſſein de prouver ſa reconnoiſſance, & voulant en quelque ſorte l'immortaliſer, il prit le ſurnom de Ghiraï, & ordonna que tous ſes ſucceſſeurs le portaſſent; de-là vient que les Khans le joignent toujours à leur nom.

Ce prince eſt appelé Hadgi-Ghiraï: il ſe mit à la tête des Mogols qui habitoient du côté du Boſphore de Thrace, & fonda un nouvel empire. Tous ces commencemens ne nous offrent que des guerres contre les Ruſſes & des récits de pillage.

---

* On trouve dans un auteur juſtement eſtimé & fort ſçavant, que ce payſan s'appeloit Kérai; mais c'eſt une mépriſe des auteurs qu'il a conſultés, & une ſuite du peu de connoiſſance qu'il a du turc: il ſçait d'ailleurs beaucoup d'autres langues plus utiles.

[1521.]

[1521.]

Mohammed Ghiraï, troisieme Khan de Crimée, s'étoit avancé avec une armée nombreuse sous les murs de Moskou. Ils avoient tout mis à feu & à sang sur leur passage : les habitans, ne se croyant pas en sûreté dans la ville, s'étoient retirés dans la citadelle, où ils étoient en trop grand nombre. D'ailleurs la place étoit en mauvais état, quant aux fortifications ; & le peu d'artillerie qu'on y employoit, étoit placé à des endroits inutiles. C'en étoit fait de cette ville, si les Tartares eussent eu la patience d'attendre trois ou quatre jours ; mais leur avidité la sauva. Le gouverneur offrit des présens au Khan, pour l'engager à lever le siége. Il eut la foiblesse de les accepter, à condition cependant que le grand-duc s'engageroit à lui payer, tous les ans, un tribut. Il fallut signer un traité si honteux. Alors Mohammed se retira à Rézan, où les Russes eurent la liberté d'aller racheter tous les prisonniers & le butin que l'on avoit fait sur eux.

Cependant Mohammed, cherchant à s'emparer du château de Résan, voulut surprendre Ivan Kowar, qui en étoit gouverneur. Il lui parla du dernier traité fait avec les Russes devenus ses tributaires ; &,

ſous prétexte d'aller le lui montrer, il introduiſit un aſſez grand nombre de Tartares dans le château. Ceux-ci euſſent été ſuivis de beaucoup d'autres encore; mais un cannonier Allemand voyant cette affluence, & ſentant bien qu'elle ne pouvoit y être amenée que par un mauvais deſſein, fit une décharge ſi juſte ſur ces Tartares & les Littramins leurs alliés, que la plûpart prirent la fuite. Le Khan demanda que le cannonier lui fût livré; on n'y voulut pas conſentir. Comme il couroit riſque d'être pris lui-même, il fut trop heureux de ſe retirer, en laiſſant dans les mains de Kowar le traité dont ſa vanité cherchoit à s'énorgueillir. Mais ſi cet évènement préſerva les Ruſſes de l'exécution d'un traité honteux; d'un côté, il laiſſoit entre les mains des Tartares plus de huit cents mille priſonniers, qui furent vendus à Caffa, à Aſtrakhan & ailleurs.

Lorſque le grand-duc fit faire des reproches à Mohammed ſur cette expédition qui n'avoit été amenée par aucune cauſe connue, celui-ci répondit, que, libre de ſes actions, il faiſoit la guerre quand il le jugeoit à propos, & ſans conſulter qui que ce fût. Il eût été bien doux pour les Ruſſes d'en pouvoir tirer vengeance; mais il eût fallu être en force, & ils n'y étoient pas.

[1587.]

Ghazi-Ghiraï eſt regardé par les Turcs comme le plus grand prince qui ait régné dans la petite Tartarie *. Le grand-ſeigneur, pour lui donner des marques de ſon eſtime, lui envoya pluſieurs étendards & un corps de muſique. « Ce prince, » diſent les Orientaux, dans les combats » reſſembloit à un lion, dont les rugiſſe- » mens font retentir les forêts & frémir » les déſerts. » Ils diſent de plus, que ſon affabilité lui gagnoit tous les cœurs; que tous ceux qui venoient à ſa cour, riches ou pauvres, s'en retournoient comblés d'honneurs & de préſens: « Si un en- » fant de cinq ans eût pu le ſuivre à la » guerre, il en ſeroit revenu auſſi riche » que Créſus. » Auſſi le grand-ſeigneur, le mettant en place, lui avoit-il augmenté ſa penſion de dix ſequins, quoique d'ailleurs il l'eût comblé de préſents. Guidé par ſa reconnoiſſance & ſon courage, il rendit les plus grands ſervices aux Turcs dans toutes les occaſions qui ſe préſente-

* Peut-être en faut-il excepter Krim-Ghiraï, qui régnoit au commencement de la guerre actuelle, & dont il ſera parlé plus bas; mais les écrivains Turcs n'ont pu en parler encore dans leurs ouvrages.

rent, & fit toujours la guerre heureusement contre les Russes.

[1598.]

» Enfin ce prince, dont on connoît peu » l'histoire, consigna son ame, plus belle » qu'un diamant, au trésorier du Ciel *. »

[1610.]

Mohammed, descendant d'un ancien Khan, s'étant révolté contre le grand-seigneur, avoit trouvé moyen de se faire reconnoître Khan, sans sa participation. Rizvan Pacha, chargé par le grand-seigneur d'appaiser ces troubles, avoit reçu dans son camp à Caffa Dgianibek-Ghiraï, & Dewlet-Ghiraï, princes qui étoient dans le parti des Turcs. Le nouveau Khan, voulant les avoir, écrivit au Pacha la lettre suivante. « Sçachez que je suis » Khan, & que j'ai tout pouvoir ; ainsi » je vous ordonne de me rendre pieds & » mains liés Dgianibek & Dewlet, qui » se sont réfugiés chez vous, afin que je » les mette en piéces avec mon sabre à » qui rien ne résiste non plus qu'au feu. » Si vous ne vous disposez point à exé» cuter ces ordres, je vais fondre sur vo-

* Expression d'Abdallah, fils de Rizvan Pacha, auteur d'une histoire de ces Khans, citée par M. de Guignes.

» tre ville, & la réduire en cendres.»
Rizvan lui répondit : « Tous les Khans
» de Crimée, quelque puiſſans qu'ils
» ayent été, ont toujours ſuivi une an-
» cienne coutume que vous paroiſſez mé-
» priſer. Il eſt vrai que le trône vous ap-
» partient ; mais vos illuſtres prédéceſſeurs
» auquel il appartenoit, n'y ſont jamais
» montés ſans le conſentement du grand-
» ſeigneur, qui leur faiſoit toujours l'hon-
» neur de leur faire préſent d'une muſi-
» que complette, & de pluſieurs éten-
» dards. Je vous conſeille de les imiter,
» & de ne point abolir une coutume qui
» ne peut que vous être très-honorable.
» Si vous refuſez d'obéir, vous n'aurez
» point de ſujets, & vous ne ſerez point
» reconnu Khan. Vous me demandez
» ceux qui ſe ſont réfugiés auprès de moi ;
» je ſuis fâché de vous dire que je ne
» puis vous les livrer ſans m'expoſer à
» encourir la diſgrace du grand-ſeigneur
» à qui appartient cette ville, & ſous la
» protection duquel ils ſont à préſent.»

Cette lettre irrita le Khan : de ſon côté, Rizvan Pacha manda à Conſtantinople ce qui ſe paſſoit en Tartarie, & prépara Dgianibek à devenir Khan lui-même, en lui donnant les avis ſuivans. Ecoutons parler un miniſtre Turc, mais honnête homme.

» Un roi ne doit se conduire que se-
» lon la religion & les loix de son royaume;
» avec ces deux guides, il ne s'écarte ja-
» mais de ce qu'il doit à ses sujets, il ob-
» tient de Dieu la force pour résister à
» ses ennemis, & pour les vaincre. Si
» vous me demandez comment vous par-
» viendrez à vous conserver juste & équi-
» table, je vais vous en donner les
» moyens : éloignez de vous les plus grands
» ennemis qu'un roi puisse avoir, je veux
» dire les flatteurs qui ont juré la corrup-
» tion & la perte de tous les princes;
» que ceux qui gouvernent sous votre au-
» torité, ayent des mœurs irréprochables,
» de crainte que leurs injustices ne re-
» tombent sur vous. La soumission que
» vous devez à notre auguste empereur,
» dont Dieu conserve la race jusqu'à la
» fin du monde, est telle que vous ne
» pouvez régner heureusement, si vous
» n'êtes disposé en tout tems à exécuter
» ses ordres. Ce sont là les maximes qui
» doivent être la règle de votre conduite.
» Fasse le Ciel que vous ne vous en écar-
» tiez jamais, puisque votre contentement
» sur la terre, & votre félicité éternelle,
» dépendent de l'exactitude avec laquelle
» vous les mettrez en pratique ! Quelle
» consolation pour vous d'être redevable
» de votre trône à l'affection de vos su-

» jets, & de le devoir aux liens d'une » amitié réciproque! »

En effet, par les ſoins de Rizvan, le grand-ſeigneur Ahmed-Khan nomma Dgianibek Khan de Crimée, à l'excluſion de Mohammed, & fit Rizvan-Pacha général de l'armée qui devoit ſoutenir le nouveau prince. Cependant Dgianibek, qui ne craignoit rien tant que de tomber entre les mains de Mohammed, ignorant encore les ordres de la Porte, & aſſiégé dans Caffa, ſongeoit à prendre la fuite la nuit ſuivante. « Mais cette nuit là même étoit enceinte de tout le bien que Dieu vouloit lui faire, & elle l'enfanta avec le jour. » Les galères qui apportoient les ordres, ayant en effet paru au point du jour, Mohammed ſe retira. Il fallut cependant en venir aux mains dans la ſuite. Le combat fut des plus ſanglans. « Depuis le matin juſqu'au ſoir, ce ne fut qu'une pluie ou une grêle continuelle de flèches, qui cribloient les coffres de l'ame, & lui ouvroient paſſage pour s'enfuir. »

Le canon dont Rizvan fit un grand uſage, fit un effet ſi terrible, que rien ne put lui réſiſter. « Les hommes, dit l'hiſ» torien Turc, tomboient les uns ſur les » autres; les choſes les plus inſenſibles » ceſſoient de l'être: on entendoit le bruit

» des boucliers qui se choquoient, les
» flèches aiguisoient leurs pointes, & al-
» loient chercher le défaut de la cuirasse,
» pour percer l'ennemi. Les instrumens
» faisoient retentir l'air par leur son belli-
» queux, & sembloient reprocher aux en-
» nemis leur lâcheté. Le soleil, qui dar-
» doit ses rayons sur les sabres nuds, se
» reproduisoit en autant d'autres soleils,
» qu'il y avoit de sabres. Les queues qu'on
» portoit devant le Pacha, étoient hérif-
» sées, & les poils paroissoient autant
» d'yeux ouverts qui excitoient au com-
» bat. Tous les combattans ressembloient
» à des lions en furie, les blessés à des
» tigres acharnés; on ne connoissoit plus
» de crainte; tous étoient téméraires: le
» feu & le bruit de l'artillerie, sembla-
» bles aux éclairs & au tonnerre, entre-
» tenoient ce courage, ou plutôt cette
» audace guerriere: la terre en frémissoit.»
L'armée du Pacha fut victorieuse, Dgia-
nibek fut reconnu Khan, & Mohammed
s'enfuit en Russie. Cependant il trouva
moyen de rentrer en grace auprès du
grand-seigneur, & revint à Constantino-
ple. Son caractere remuant y donna de
l'inquiétude; on l'enferma au château des
sept tours. Ayant trouvé le moyen de
se sauver, il fut arrêté & conduit à Rho-
des.

[1623.]

Un nouveau visir rappela Mohammed, & l'envoya Khan en Crimée : Dgianibek se réfugia à la Porte. Le nouveau Khan abandonna ensuite les intérêts du grand-seigneur ; on envoya des troupes contre lui : ce ne fut qu'après plusieurs combats qu'il fut enfin trouvé parmi les morts. Dgianibek fut rétabli ; il demeura en place tant qu'il fut soumis au grand-seigneur ; mais, ayant changé de sentiment, il fut déposé & envoyé à Rhodes, où il mourut en 1633.

Depuis ce tems, on trouve encore d'autres Khans, dont on ne sçait rien. En 1706 on trouve Ghazi-Ghiraï, déposé pour avoir proposé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre contre la Russie, que le grand-visir Ali-Pacha avoit intérêt de ne pas entreprendre. Ce prince étoit bien fait de sa personne, avoit l'air noble, le regard perçant, & les traits du visage réguliers contre l'ordinaire des Tartares. Son frere fut mis en sa place ; & Ghazi-Ghiraï fut relégué à Thinghéné-Seraï, ou palais Bohémien, situé à vingt-cinq lieues de Constantinople, où il mourut de la peste avec sa femme, sa sœur & cent cinquante officiers. Sa mere adop-

tive, la Sultane Validé, femme de Selim-Ghiraï, âgée d'environ cinquante ans, ne pouvant ſupporter l'idée de tant de malheurs, s'enfonça un poignard dans le ſein.

On voit que, pendant le ſéjour de Charles XII, en 1714, ſur les terres du grand-ſeigneur, le Khan des Tartares ſe nommoit Dewlet-Ghiraï *, & qu'il eut beaucoup de part dans le traitement qu'il éprouva de la part de la Porte Ottomane. Quelles qu'ayent été les intrigues de ce prince, on voit qu'il contenoit fort bien les Tartares, puiſqu'ils ne ſe hâterent pas de piller ſa maiſon, & qu'ils ménagerent ſa perſonne aux dépends de leur propre vie.

Ce fut le fils de ce Khan, qui, ſous le nom de Krim-Ghiraï, s'étoit d'abord fait reconnoître Khan ſans la participation du grand-ſeigneur, en 1759. Il fut dépoſé en 1761, & envoyé dans l'île de Chio, & enſuite dans celle de Rhodes. Lorſque la Porte voulut déclarer la guerre à la Ruſſie, comme on connoiſſoit les

* On trouve Delvet dans les éditions de l'Hiſtoire de ce prince, qui me ſont tombées entre les mains; c'eſt ſûrement une faute d'impreſſion.

grands talens de Krim-Ghiraï, on le rétablit Khan à la place de Makfoud, qui ne l'avoit été qu'un an. Il fut rétabli au mois d'Octobre 1768, & mourut au mois de Mars 1769. Tout justifioit en lui le choix de la Porte. Il étoit beaucoup plus instruit, je ne dis pas qu'un prince Tartare ne l'est ordinairement, mais que plusieurs autres souverains de Monarchies très-florissantes. Il connoissoit l'histoire, & les intérêts de tous les potentats de l'Europe, en connoissoit même les premieres familles; avoit des idées de leurs forces, de leur commerce, & de leur maniere de faire la guerre. Cependant il ne sçavoit aucune des langues appelées Franques dans le Levant; mais il avoit toujours cherché à s'attacher les étrangers, soit pendant son exil, soit avant sa déposition & depuis son rétablissement. Il étoit humain & fort communicatif. Des personnes dignes de foi, qui ont souvent eu occasion de voir & d'entretenir ce prince pendant son exil, assurent qu'il se prêtoit avec une patience singuliere à l'embarras où se trouvoient les étrangers qui commençoient à parler turc *. Krim-

* Les Tartares parlent un turc différent de celui que l'on parle à Constantinople; il est moins élégant, mais plus pur.

Ghiraï, dont le génie pénétrant suppléoit aisément au défaut d'interprète, préféroit la peine de deviner leurs idées, au risque d'en perdre une partie par la traduction d'un tiers.

Le Capidgi-Bachi, porteur du commandement du grand-seigneur, par lequel Krim-Ghiraï étoit nommé Khan, & député vers ce prince, étoit aussi chargé d'une invitation solennelle de se rendre à Constantinople. Il partit en effet, & son entrée dans cette ville y fut la plus pompeuse & la plus magnifique qu'un Khan ait jamais faite. Dès le lendemain, il eut l'audience la plus satisfaisante: sa Hautesse le combla d'honneurs & de présens. Cet accueil distingué régla celui que les grands de la Porte s'empresserent de lui faire. Ce fut, sans doute, dans ses entretiens fréquens avec le grand-seigneur, que le plan de la guerre fut concerté, l'incursion dans la nouvelle Servie résolue pour le mois de Janvier suivant. On ne peut guères que renvoyer aux nouvelles publiques, pour ce qui regarde cette expédition, qui eut le succès le plus complet: on ne s'y arrêtera que pour pouvoir en rapporter l'anecdote suivante, qui nous est parvenue par des lettres dignes de foi, venues alors de Russie.

[1769.]

Dans le tems que Krim-Ghiraï, parti du Boudgiak, dirigeoit sa marche vers le fort Sainte-Elisabeth, le Calga Sultan, à la tête d'une armée de quarante mille Tartares, étoit sorti de la presqu'île de Crimée, & faisoit une incursion au-delà de la rive gauche du Dniéper, vers Bachmud *. Les Tartares s'avançoient à grandes journées vers cette place le 3 de Février, & le 4 étoit le jour fixé par un riche bourgeois pour célébrer les noces de sa fille. Cette cérémonie, chez les Russes, est toujours précédée d'une autre, qu'ils ont probablement empruntée de la religion des Grecs. On conduit en grande pompe les deux époux aux bains. Quoiqu'il y en ait plusieurs dans la ville, soit caprice, soit superstition, la mere de la jeune mariée voulut conduire sa fille à un bain qui se trouve dans un village voisin, appelé Saint-Nicolas. Pendant que la troupe gaie & contente s'amusoit dans le village, les Tartares, qui étoient en embuscade autour de la ville, n'osant l'attaquer, se jetterent sur toute la compa-

* Dans la partie du sud-ouest du gouvernement de Woronez.

gnie, emmenerent pere, mere, parens & mariée; & d'un jour de joie & de plaisir, firent le commencement d'une suite de malheurs & de regrets. Le prétendu fut vendu d'un côté, pendant que la fiancée, emmenée d'un autre, fut réservée aux plaisirs brutaux de quelques grands de la Porte.

Fin de la premiere Partie des Anecdotes Orientales.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

[*On avertit que par les lettres* A, P, T, *on a voulu désigner la véritable ortographe des mots, selon que l'on s'est conformé à l'*Arabe, *au* Persan, *ou au* Turc, *autant que le peut permettre la différence des caracteres, afin que les noms, un peu défigurés dans le cours de l'ouvrage, en s'y conformant à notre maniere la plus ordinaire de les écrire, fussent rendus à leur véritable prononciation. Nous avons souvent substitué le ç à l's, parce que, seule elle prend le son du z, & que double, elle ajoute une lettre au mot Nous avons aussi écrit* Cha, *& non pas* Scha, *parce que le premier appartient à notre langue, au lieu que l'autre est emprunté des étrangers, & s'est conservé par habitude.*]

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le présent Volume des *Anecdotes Orientales ;* & je pense qu'on peut en permettre l'impression. Fait à Paris, ce 31 Août 1772.

Signé LA GRANGE DE CHÉCIEUX.

Le Privilège se trouve au commencement des Anecdotes Angloises.

Fautes à corriger.

PAGE 9, ligne 22, Tarbédariens, *lisez* Sarbédariens.
Page 32, ligne 20, frere que, *lisez* femme que.
Page 167, ligne 7, vous éprouvez, *lisez* vous prouvez.
Page 173, ligne 21, par les Califes, *lisez* pour les Califes.
Page 235, ligne 4, après Seldgiouk, *ajoutez*, il commandoit dans le Kerman.
Page 308, ligne 10, Maazeddin, *lisez* Moëzeddin.
Page 341, ligne 3, Kimiz, *lisez* Kimitz.
Ibid. en note, mépris, *lisez* méprise.
Page 361, ligne 12, Yen-Kiug, *lisez* Yen-King.
Page 474 & ailleurs CARA-COIONLU, *lisez* CARA-COIOUNLU.
Page 494 & suiv. Serbédariens, *lisez* Sarbédariens.
Page 510, ligne 18, l'un de ses maîtres, *lisez* ancêtres.
Page 515, ligne 32, Santos, *lisez* Santon.
Page 539, ligne 9, Sarouts, *lisez* les savants.
Page 590, ligne 17, Jonkinson, *lisez* Jenkinson.
Page 601, ligne 4, Batom, *lisez* Batour.
Page 608, ligne 6, espèce, le Cycle, *lisez* espèce de Cycle.
Page 613, ligne 27, Hetman, *lisez* Herman.
Page 619, ligne 13, Brelgoorod, *lisez* Bielgorod.
Page 620, ligne 19, du coucher, *lisez* du couchant.
Page 627, *en note*, Tchuruk-Son, *lisez* Tcuruk-Sou.
Page 628, lignes 1 & 2, Khalal-Gneul, & Kharam-Gneul, *lisez* Kalal-Gueul, & Karam-Gueul.
Page 644, ligne 12 & suiv. Cuffa, *lisez* Cafa.

